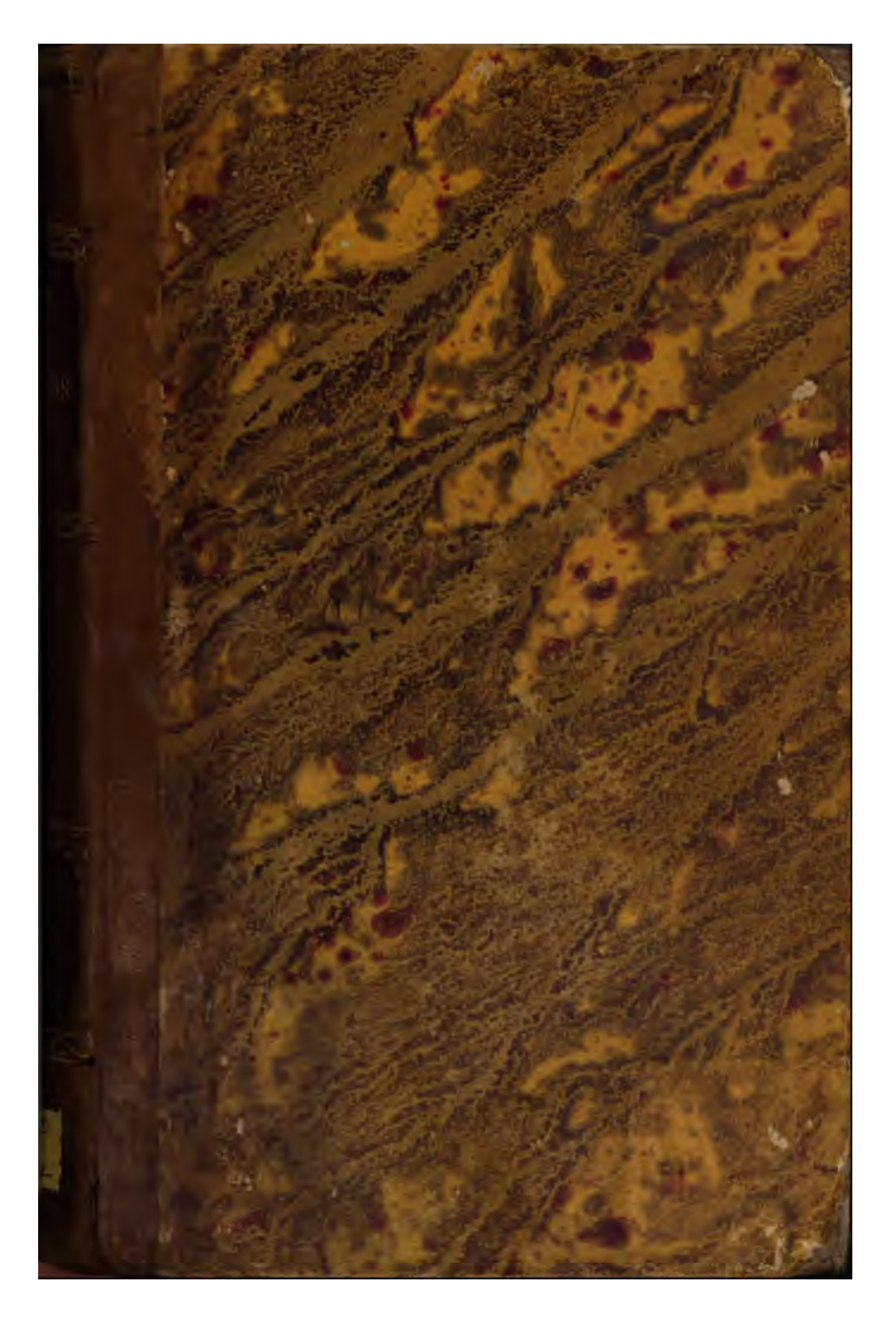


SOUVENIRS

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

A ROME

PAR MONSEIG. J. F. O. LUQUET

EVÊQUE D'HÉSEBON.

Réjouissez, fils glorieux, l'Eglise votre mère, et soyez pour elle une colonne d'airain.

TOME TROISIÈME.

ROME

chez Paternò rue de la Stamperia Camerale n. 4

1851.


BODLEIAN
P
2 4 MAY 1971
LIBRARY

TROISIÈME PARTIE

Moyens de Conquête et de Conservation employés par le christianisme.

I.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Caractère divin et perpétuité de ce triomphe.

Ainsi vous venez de le voir, pour peu que l'on veuille approfondir les faits qui regardent l'antique Rome ; pour peu que l'on veuille soulever le masque de grandeur humaine qui recouvrait une telle misère, on doit convenir de la grande vérité de ce tableau du monde sans J. C. : » Le monde tout rempli qu'il » est de biens variés, est semblable à un ri- » che possesseur de splendides et vastes pa- » lais ; d'argent et d'or, de territoires nom- » breux et de serviteurs de tout genre. Lors- » qu'au milieu de ses richesses il se trouve » en proie aux douleurs et à la maladie, ses » proches s'empressent autour de lui, et ne » peuvent le délivrer de ses maux (1). »

(1) *S. Macarii aegyptii*, *Hom.* XLV.

Oui, les amis et les flatteurs du monde payen ont été complètement impuissants à le soutenir dans sa ruine. Les hommes d'Etat, les législateurs et les philosophes ont entouré vainement de leurs soins la société mourante que la plus profonde corruption dévorait ; leur empressement et leurs soins n' ont pu arrêter la catastrophe inévitable qui les menaçait.

D'un autre côté, pour vous faire bien comprendre les causes premières de cette immense ruine et les gloires de la réparation chrétienne, qui se préparait, nous avons du quitter avec vous, pour un instant, les sanctuaires si purs du christianisme. Nous avons du vous conduire au milieu des ruines de monuments rappelant partout l' orgueil, la corruption et la cruauté du paganisme vaincu ; mais rappelant aussi quelle puissance formidable l'Église catholique devait faire tomber à ses pieds.

Par là vous avez compris combien était vraie cette parole d'un docteur, parlant de la cité payeme et la nommant » une ville maudite, une cité dont autrefois l'univers entier » formait le peuple, où les vices recevaient » la palme enlevée à l'honneur, où l'on souillait tout ce qu' il y avait de pur et de » sacré (1). »

(1) *S. Hier. Epist. fam.* lib. III. ep. 9. *Ad Principiam.*

Et maintenant que l' on peut appliquer à cette même ville régénérée, depuis des siècles, cette autre parole du grand docteur : » Là règne la sainte Eglise ; là se trouvent » les trophées des apôtres et des martyrs; là » se conserve la véritable foi de J. C., et se » prêche la pure doctrine des apôtres; là, » sur les ruines de la gentilité brille inces» samment la gloire du nom chrétien (1); » maintenant, et à mesure que vous connaitrez mieux la cité des Pontifes, vous pourrez ajouter: » Tous ceux qui jadis l'ignoraient, et qui ne » l' aimaient point, parce qu'ils ne l'avaient » point connue, ont abjuré leur haine en » perdant leur ignorance (2). »

Qu' à personne donc, parmi vous, on ne puisse jamais appliquer ce reproche sanglant et juste adressé aux ennemis antiques de notre foi, et trop mérité par ceux de nos jours : » Vous aimez à ignorer ce que d'autres sont » pleins de joie d'avoir connu. Vous préférez » ne pas connaitre, parce que vous haïssez » comme si vous étiez surs de quitter à la fois » votre haine et votre ignorance (3). »

Apprenez tous à la goûter au contraire, et à l'aimer cette Rome chrétienne dont chaque

(1) *S. Hier Epist. fam.* lib. II. ep. 17. *Ad Marcellam.*

(2) Tertullien. *Adversus gentes* l. 1.

(3) Loc. cit.

monument, chaque pierre rappellent, pour ainsi dire, un souvenir de sainteté, de charité, de vertu. Apprenez à l'aimer et à la connaitre cette ville sainte, où tout vous parle de foi catholique, de piété filiale et d'amour. Apprenez à aimer de plus en plus cette ville où, pour vous parler le langage d'un Pontife s'adressant à nos pères: Dans la paix des sanctuaires sacrés » notre maîtresse souveraine,
» Marie toujours Vierge et Mère de Dieu,
» vous adjurant avec nous, vous enseigne vos
» devoirs, vous avertit et vous commande de
» les accomplir. Les Trônes, les Dominations
» et toute l'armée des Anges; les martyrs et
» les confesseurs de J. C., tous les amis de
» Dieu vous conjurent avec nous (1), » d'être fidèles à cette foi glorieuse, qui fit de la nation française un si grand peuple. Apprenez à l'aimer cette chaire de vérité sous l'inspiration de laquelle, pendant tant de siècles, » la
» France, pour le dire avec l'anglais Shak-
» speare, à qui la conscience a ceint l'ar-
» mure, a été par le zèle et par la charité,
» conduite sur les champs de bataille, comme
» le véritable soldat de Dieu. » Apprenez à aimer et à vénérer dans la personne de leur saint et miséricordieux successeur ces Pon-

(1) *Epist. V. Steph. PP. ad Francos.* Apud Mansi. *SS. Conc. Coll.* T. XII.

tifes qui ont si souvent témoigné de leur reconnaissance et de leur amour pour notre pays. Mais souvenez-vous, en même temps, que si la France a, plus d'une fois, réellement bien mérité de l'Eglise romaine, ce fut pour elle un honneur, mais jamais une absolue nécessité pour le S. Siége. Toujours, pour employer les expressions du Pape Grégoire III s'adressant à Charles-Martel, toujours » le Prince » des Apôtres, en vertu du pouvoir que Dieu » lui a confié, a pu défendre, par lui-même, sa » maison et son peuple; mais il a voulu éprou- » ver quels cœurs étaient vraiment fidèles (1). »

Voilà pourquoi lorsque nous nous félicitons avec vous, comme français et comme chrétien, des grandes choses opérées par vous, dans ces derniers temps, nous aimons à vous appliquer *les paroles d'un saint* Evêque, et à vous dire: » Votre charité doit savoir, ô bien » aimés, que je ne viens pas chercher ici » l'honneur de l'Eglise romaine, mais votre » propre gloire. Je veux, si vous vous y » prêtez, vous aider à trouver la grâce en » J. C. (2) »

Tel est le fruit, ô soldats, qu' en particulier pour chacun de vous, et en général pour

(1) Loc. cit.
(2) Discours de S. Pierre Damien envoyé comme Légat du S. Siège au peuple de Milan.

notre nation bénie de Dieu, la France notre mère doit recueillir de vos combats sous les murs de Rome.

Quant aux monuments chrétiens, qui nous restent à étudier avec vous, dans la ville sainte, pour le faire avec plus de fruit, nous devons préalablement fixer votre attention sur quelques importantes questions de principes.

Considérations générales sur nos moyens de conquête et de conservation.

L'exposé seul des moyens pris pour arriver au grand triomphe du christianisme, suffit, nous vous l'avons déja indiqué pour démontrer clairement la divinité, de notre foi. Le même exposé appliqué aux moyens de conservation adoptés après la victoire, vous fera voir avec une égale évidence, la divinité de la promesse de perpétuité qui assure pour jamais, la durée de ce même triomphe. Vous y verrez, en effet, d'une part, que des moyens tout contraires aux vues de la sagesse humaine, des moyens hors d'état par eux-mêmes, de produire le résultat obtenu, ont néanmoins conduit à la plus complète victoire sur tout ce qu'il y avait de plus puisant sur la terre, et dans le cœur de l'homme. Vous y verrez que dans le cours de dix-neuf siècles, ces moyens tout surnaturels n'ont jamais cessé d'être em-

ployés avec une persévérance égale au succès, par la sainte Eglise catholique romaine.

Ces moyens, de plus, toujours constants, toujours les mêmes, quant au fond des choses, varient constamment dans les formes, et se renouvellent, chaque jour, avec une inépuisable fécondité, suivant les besoins des siècles. Car en ce point, comme en toute autre chose, si l'Eglise demeure inébranlable dans l'immutabilité de ses principes, elle aime, quant aux variétés extérieures du brillant manteau de charité qui la couvre, à s'appliquer la belle parole de nos saints livres: » Reine elle s'est » assise à vos côtés, ô mon Dieu, avec son » vêtement d'or mêlé de couleurs variées (1). »

En cela encore, et c'est là qu'on trouve le secret de sa véritable puissance de triomphe et de durée; *en cela, comme en tout le reste*, J. C. est la source unique de ses inspirations, le modèle de ses œuvres. Il est son guide et son appui pour développer et perpétuer la victoire avec lui, par lui et en lui, dans la puissance du Père et dans l'amour du Saint-Esprit consolateur. Toute l'action de l'Eglise dans le cours des siècles se modèle donc sur la vie mortelle du Sauveur, d'où lui vient toute force et toute vérité.

Ainsi avant les trois années de sa prédica-

(1) Ps. XLIV. 10.

tion; avant de se manifester au monde par ses miracles, par ses travaux et par sa mort, le divin Maître emploie trente ans à la vie d'humilité, de retraite et de prière. Une prière plus ardente, si l'on peut s'exprimer ainsi, une retraite plus absolue dans le désert, lui servent de préparation immédiate à sa première manifestation aux yeux du peuple. C'est encore à la prière qu'il se livre avant d'entreprendre chacune des œuvres plus importantes de son apostolat.

Donc les œuvres d'humilité, de retraite et de prière devaient être, et furent en réalité, les plus multipliées, et sous un rapport les plus importantes dans l'Eglise de Dieu. La communion chrétienne où l'on rencontre ces œuvres en plus grand nombre, possède donc l'un des signes qui appartiennent à la véritable Eglise.

La prière, en effet, comme nous l'enseigne le Sauveur, est nécessaire partout et toujours: « Il faut prier sans cesse et ne s'en dispenser » jamais (1). » Absolument parlant, on peut supposer, pour un moment, l'Eglise sans prédication orale; on la conçoit sans martyre, pour un espace de temps beaucoup plus long. Les œuvres de charité ne s'exercent pas non plus partout et toujours, et pour toutes les con-

(1) S. Luc. XVIII. 1.

ditions de la vie humaine. Mais l'Eglise sans *prière*, même pour un instant, n'est pas possible.

Voilà pourquoi de toutes les créatures, celle qui a le plus efficacement coopéré à la rédemption du monde, Marie Mère de Dieu a passé toute sa vie dans la prière. Voilà pourquoi les Apôtres, avec elle et après elle, commencèrent leur apostolat au cénacle, par la prière. Voilà pourquoi laissant à d'autres le soin des œuvres de la charité corporelle, il se réservèrent en premier lieu, pour la prière, même avant la prédication: » Nous demeurerons in» cessamment occupés à *la prière* et au *mi*» *nistère* de la parole (1). » Voilà pourquoi, dès les premiers âges, les déserts et les Thébaïdes se remplirent d'hommes adonnés à la pénitence et surtout *à la prière* ; pourquoi l'Eglise se sentit comme affaiblie à la mort de S. Antoine, père et instituteur d'un si grand nombre de priants ; pourquoi les siècles chrétiens ont produit, sous toutes les formes, tant d'œuvres de cette nature. Voilà pourquoi enfin l'ennemi de notre salut, le démon qui comprend si bien où est la grande force de l'Eglise, persécute si vivement par les siens, les maisons de prière ; pourquoi il parvient, sous prétexte d'oisiveté apparente, à

(1) Act. VI. 4.

remplir de préjugés contraires à ces institutions, des personnes dévouées d'ailleurs à l'Eglise. Voilà pourquoi, vous, soldats chrétiens, vous devez vous garantir avec soin de cette injustice, et défendre en ce point, comme en tous les autres, la cause de Dieu contre les ennemis du bien.

Après trente années de retraite et de prière J. C. parut dans le monde, et manifesta sa doctrine par la parole. Au moment de son dernier triomphe, il laissa aux Apôtres et à leurs successeurs, le soin de continuer son œuvre, en disant : » Allez donc, enseignez toutes les » nations, les baptisant au nom du Père, » du Fils, et du Saint-Esprit (1). » De là, dans l' Eglise, les œuvres de l' apostolat, au dedans et au dehors du peuple chrétien. De là les institutions si variées de l'enseignement et des missions. De là le titre de Reine des Apôtres donné à Marie, titre dont l'étude des sanctuaires de Rome vous donnera l' intelligence.

Mais ce n'était pas assez d'enseigner, par la parole et par l'exemple, J. C. voulait encore, en nous rachetant au prix de son sang, nous donner l' exemple de cette suprême charité qui fait livrer sa vie pour ceux qu'on aime. Il voulut souffrir et mourir pour nous;

(1) S. Math. XXVIII. 19.

il voulut associer à ses souffrances Marie sa mère, plus parfaitement et plus sensiblement qu'il ne le fit d'aucune créature. Les sanctuaires de Marie, Reine des martyrs; ceux des héroïques témoins de notre foi vous démontreront la portée de tant de sacrifices.

Le divin Rédempteur ne se contenta point de sauver les âmes; il voulut adoucir en quelque chose, dès ce monde, même la partie expiatoire de la sentence portée contre nos premiers parents. Il voulut adoucir le *multiplicabo ærumnas tuas* (1) prononcé contre Eve et contre ses enfants. Il voulut soigner jusqu'aux misères de nos corps; et voilà pourquoi, sous ce rapport aussi, l'écrivain sacré pouvait dire: » Il passa en faisant le bien (2). » De là, dans l'Eglise, d'innombrables œuvres de charité corporelle et spirituelle. De là ces titres si doux de *Mère des pauvres*, *Consolatrice des affligés*, *Santé des malades*, et tant d'autres donnés à Marie, par la reconnaissance et par l'amour de ses enfants.

Ici encore les sanctuaires de Rome seront pour vous la vivante démonstration de tout le bien opéré par cette voie.

Tel est ô soldats, l'ensemble des moyens pris par l'Eglise, pour triompher du paganisme et

(1) Je multiplierai les peines - Gen. III. 16.
(2) Act. X. 38.

pour perpétuer sa victoire contre les erreurs et contre les attaques de tous les siècles.

Ces moyens, l'Eglise les employa dans des conditions telles, surtout dans le principe, qu'il était impossible humainement de réussir.

Or si, comme nous l'avons répété, d'après S. Augustin, comme il est impossible de le nier, le triomphe primitif fut un grand prodige, la perpétuité du succès jointe à une telle fécondité de travaux et de vertus, est peut-être plus étonnante encore.

Dans cette perpétuité, dans ce succès, vous trouverez donc jusqu'à l'évidence, l'irrécusable preuve de l'accomplissement le plus complet de cette promesse du Sauveur : » Voilà » que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à » la consommation des siècles (1). »

Tel est, parmi les autres signes auxquels il faut s'attacher principalement pour reconnaître la véritable Eglise de Dieu, le caractère sensible que ne possèdent aucune des sectes séparées de nous. Telle est l'éclatante marque imprimée en particulier, dans Rome, à toutes les œuvres, à tous les monuments. Ajoutez à cela, que le caractère de l'universalité, non seulement dans les temps, mais dans les œuvres et pour tous les peuples, s'y retrouve également imprimé. Ajoutez à cela, comme

(1) S. Math XXVIII. 20.

déjà nous l'avons dit, que ces œuvres en se perpétuant, en se renouvellant, en se reproduisant sous toutes les formes, n'ont jamais perdu le caractère de fixité qui appartient aussi à *la* vérité divine. De cette manière les pierres de nos sanctuaires catholiques, non moins que l'enseignement de nos docteurs servent invinciblement pour opposer aux perpétuelles variations protestantes notre grand principe de tous les âges: » Quod semper, quod » ubique, quod ab omnibus (1). »

Notre fécondité perpétuelle comparée à l'état de stérilité, à l'état de mort des communions schismatiques, est en même temps, vis-à-vis de ces dernières, un argument non moins fort pour *leur* démontrer, que la branche une fois arrachée *du tronc*, ne peut que *languir* et *sécher* pour toujours (2).

A ces preuves se joignent encore celles de notre culte et de notre sainte liturgie. Tout ce qui en particulier se rapporte au divin sacrifice de nos autels, à ce véritable centre de vie religieuse pour les chrétiens, pourrait même suffire à démontrer la vérité de notre

(1) Vincent de Lérins. - Ce qui a été pratiqué toujours, en tout lieu et par tous.

(2) Nous nous sommes appliqué à développer particulièrement cette pensée pour le schisme russe, dans notre *Lettre aux Evêques de Russie*. p. LVII et suiv.

assertion contre le protestantisme, alors surtout que cette hérésie est poussée à ses dernières et trop logiques conséquences.

Le protestantisme en effet, n'est autre qu'une œuvre de négation, qui n' a et ne peut avoir dans sa liturgie, que des souvenirs, mais rien de vivant, rien d'actuel. Le sacrifice, la consécration ne s'y opèrent pas en effet; on n'y trouve qu'une *cène* commémorative, et pas autre chose.

L'Eglise de J. C. au contraire possède un véritable sacrifice, à la fois actuel et commémoratif de celui du Calvaire; un sacrifice, le même quoique non sanglant, renouvellé toujours, *usque ad consommationem seculi* (1).

Il en est de même pour le culte de nos saints. Nous le prouverons par les réflexions suivantes, sur le caractère de nos églises comparées aux temples du protestantisme.

Caractère général des sanctuaires catholiques.

Sous le vain prétexte de rendre à Dieu l'honneur religieux du à lui seul, Luther et ceux qui vinrent ensuite, en rejettant le culte des saints ont opéré une véritable œuvre de mort pour leur culte. Ils ont méconnu la grande

(1) Jusqu'à la consommation des siècles.

vérité si bien exprimée par S. Augustin, quand *il* a dit, en parlant de l'éternelle récompense des élus : » Vous couronnez en nous vos pro- » pres dons (1). » Ils ont, pour jamais, rendu impossible aux malheureux qu'*ils* égaraient, l'accomplissement d'un devoir d'autant plus agréé de la majesté divine, qu'en honorant les saints, nous reconnaissons en eux les bienfaits et la propre gloire de l'auteur suprême de tous les dons.

Pour nous catholiques, le dogme et le culte; l'adoration de Dieu et la vénération des Saints; l'Eglise de la terre et l'Eglise du ciel, non moins que la réunion de nos frères morts, et incomplètement purifiés, tout en nous et hors de nous, se relie et s'enchaîne, dans l'unité la plus admirable. Tout est rempli de vie, tout s'opère dans le mystère ineffable de cette communion que les joies du ciel compléteront un jour.

Voilà pourquoi nous retrouvons, dès ce monde, dans les sanctuaires matériels, où notre foi se nourrit, l'image sensible de ce que l'Eglise triomphante nous offrira si parfaitement un jour. Voilà pourquoi nos temples vivent, si l'on peut s'exprimer ainsi ; tandis que ceux du protestantisme sont morts.

La communion des saints de la terre, du

(1) *Epist. CXCIV. Ad Sixtum.*

purgatoire et du ciel, en Dieu, par Dieu et pour Dieu; voilà tout le culte, toute la vie du catholique fidèle ; du vrai disciple de J. C. Pour les malheureuses victimes du protestantisme, au contraire, cette harmonie d'ensemble n'existe plus; ce n'est partout qu'isolement, confusion, néant. Isolement complet par rapport aux bienheureux, qu'on ne peut ni honorer, ni prier. Confusion sur la terre, puisque tout symbole commun de doctrine est impossible. Mort et isolement par rapport à Dieu, dont on se trouve séparé par d'aussi fatales erreurs; dont on s'éloigne, et pour toujours, d'une manière si douloureuse.

Recueillez-vous quelques instants dans nos églises; puis comparez cette impression à celle que produirait sur vous un temple du protestantisme; vous verrez si nous exagérons en vous signalant ainsi la différence cruelle dont nous venons de vous signaler la cause.

Entrez donc toujours, désormais, ô soldats, pleins de reconnaissance, dans ces sanctuaires consacrés au Dieu souverainement bon, à qui vous devez le bonheur d'être nés, d'avoir vécu, et de vouloir fermement vivre et mourir dans la connaissance de la vérité chrétienne.

Dans ces églises où s'annonce la parole de Dieu, où l'on administre les sacrements institués par le Sauveur, tout se grouppe autour de l'autel, tout s'y rattache. Car, dans l'édi-

fice matériel, comme dans l'ordre spirituel de la grâce, le divin sacrifice et l'hostie permanente de nos tabernacles sont l' origine et le centre de toutes les grâces, de toutes les gloires; par conséquent de tout le culte chrétien.

C' est là, que toujours, en tous les lieux, et par tous les prêtres de l'éternel sacerdoce, on a renouvellé on renouvelle mystiquement mais réellement l'immolation du Calvaire. C'est là, que chaque jour, le prêtre, comme au temps des Apôtres, comme sur les autels des catacombes, comme partout et toujours, le prêtre » ayant, pour le répéter avec S. Jérôme, suc» cédé à la dignité apostolique, produit le » corps de J. C. par sa parole (1). »

C'est là, que dès les premiers temps, comme aujourd' hui, on célébrait par l'offrande des mystères sacrés, le *Natalis*, jour de naissance des martyrs, c'est-à-dire le jour où triomphants et glorieux ils avaient passé de la torture à l'aurore du jour éternel. » Chaque fois, disait » à ce sujet S. Cyprien, chaque fois que » nous célébrons la mémoire des tourments, » et le jour anniversaire des martyrs, nous

(1) *Epist. fam. lib. II. epist 6. Ad Heliod.* Parlant des prêtres, il dit: « Apostolico gradui suc« cedentes Christi corpus sacro ore conficiunt. «

» offrons en leur honneur (1), le sacrifice
» comme ministres (2). »

Car il ne faut pas l'oublier, » nous en faisons
» mémoire à l'autel, non comme des autres
» *défunts morts dans la paix*, afin de prier
» pour eux ; mais plutôt afin qu'ils prient
» pour nous, et que nous suivions leurs traces.
» — Les fidèles le savent ; lorsque nous lisons
» devant l'autel de Dieu, les noms des mar-
» tyrs (3), nous ne le faisons point afin de prier
» pour eux, ce qui a lieu pour les autres
» morts, dont on fait mémoire. C'est une in-
» jure en effet de prier pour ceux, dont
» nous devons implorer les prières (4). »

C'est encore non loin du même autel, que dans les jours anciens, pour sanctifier et purifier de profanes usages, on célébrait les *agapes*, dont S. Grégoire de Nysse écrivant les louanges si méritées de S. Grégoire le thaumaturge, parle en particulier, comme il suit: » S'étant apperçu, dit-il, que le simple

(1) L'expression *pro eis* dont se sert le célèbre docteur et martyr, est parfaitement expliquée par Baronius. *Tract. de Martyrol. rom.* c. IV.

(2) *Epist. XXXIV. Ad cler. et pleb. — Epist. XXXVII. ad presbyt. et diac. Ecc. Cathol.*

(3) Ce que Tertullien et S. Cyprien nomment *fastos*.

(4) S. Augustin. *Tract. In Joann. LXXXIV et De Verb. apost. Serm. XVII.*

» et grossier vulgaire était retenu dans le culte
» des idoles, à cause des plaisirs corporels,
» voulant obtenir d'eux l'essentiel, c'est-à-
» dire qu'abandonnant les vaines superstitions
» ils se convertissent à Dieu, il leur permit de
» se réjouir, de se divertir, et de s'abandonner
» à la joie, en mémoire des martyrs. » Et
comme l'explique très-bien Théodoret: » Dieu,
» dit-il, a rendue vaine la gloire des anciennes
» divinités et a transféré leur honneur à ses
» martyrs. Au lieu des *Pandiums*, des *Da-*
» *siums* et des *Dionysiums*, je veux dire les
» fêtes à Jupiter et à Bacchus, on célèbre par
» des festins populaires, les solennités de Pierre,
» Paul, Thomas, Serge, Marcel, Léonce,
» Antoine, Maurice et des autres martyrs.
» Au lieu de l'ancienne pompe, au lieu de
» ces honteuses et impudentes obcénités, ce
» sont des fêtes modestes, chastes et pleines
» de tempérance. On ne les souille point par
» le vin pris à l'excès; on ne leur ôte point
» leur caractère recueilli par l'abondance des
» mets, ni par les éclats de rire; mais au milieu
» des cantiques divins et des discours sacrés,
» on les passe, non sans verser qnelques lar-
» mes saintes, et sans pousser quelques pieux
» soupirs (1). »

Voilà ce qui se passait jadis dans les églises

(1) *De Evang. Cognit. lib. VIII.*

des martyrs du Seigneur. Or ces témoignages de l'antiquité suffisent pour vous montrer clairement, d'une part la différence entre la Communion eucharistique et les *agapes*, dans les anciens temps; pour vous convaincre d'un autre côté, des erreurs protestantes sur la divine Eucharistie et sur le culte des saints.

Tels furent dès les premiers âges du christianisme, nos lieux d'assemblées, nos *églises*, nos *maisons* de Dieu et des saints, nos *basiliques* (1) du Sauveur, de la Ste. Vierge et des

(1) Nous avons indiqué ailleurs, T. I. p. 33, l'origine de ce nom et les causes du choix de cette forme d'édifices par les chrétiens, pour leurs temples. Cette forme demeura symbolique pendant bien longtemps, en vertu des souvenirs religieux qu'on y rattachait. La petite église creusée, dès les premiers siècles, à Sutri, dans le rocher où se trouve également pratiqué l'amphithéâtre connu par le martyre des chrétiens, suffirait pour en donner la preuve.

Si l'on admet pas, en effet une intention pieuse de la part des fidèles, dans l'adoption pour cette chapelle, de la forme des basiliques, cette forme y est vraiment inexplicable. Dabord aucune raison de construction ne l'exigeait. Les pilliers conservés pour former les trois nefs occupent de plus inutilement une portion de l'espace libre, et cet espace est fort étroit. Il fallait donc un grave motif aux chrétiens pour se mettre ainsi gratuitement à la gêne; et ce motif ne saurait être, selon nous, que la pensée symbolique.

martyrs. Tels furent les sanctuaires connus alors sous les dénominations particulières de *Prophetea* (1), d'*Apostolea* (2) et de *Martyria* (3), comme les désignent les Pères, d'après la destination spéciale de chacun. Telles furent les *Memoriæ*, dont S. Augustin parle comme il suit: » Nous ne construisons pas à nos martyrs » des temples comme à des dieux; mais des » *Mémoires* comme à des morts, dont les » âmes vivent près de Dieu. Nous n'y élevons » pas d'autels pour sacrifier aux martyrs; mais

Cette même église, connue sous le nom de *Madonna del Porto*, offre encore des particularités assez remarquables relativement aux fonts-baptismaux et au réservoir pratiqué pour l'eau bénite. Nous la croyons beaucoup, plus ancienne que ne le suppose Nibby, sans l'affirmer toutefois positivement et sans appuyer sur rien son opinion. - Voir *Analisi storico-topografico-antiquaria della carta de' dintorni di Roma*, di *A. Nibby*. - In 8. 2. edit. Tip. delle Belle arti. Rome. 1849 III. p. 142.

(1) Conc. Const. sub. Menna.

(2) Sozomène. *Hist.* lib. VIII. c. 17. - Le même historien désigne sous le nom de *Michaëlion* l'église bâtie par Constantin, en l'honneur de l'archange S. Michel. - Lib. II. c. 3.

(3) Eusèbe, *De vit. Constant.* lib. III. c. 48, nomme *Martyrium Salvatoris* la basilique consacrée par Constantin à N. S. chef et roi des martyrs. - S. Jérôme, *In vit. B. Hilarionis*, applique ce nom à l'église construite en l'honneur d'un saint non martyr.

» au Seigneur notre Dieu unique, et le Dieu
» des martyrs eux-mêmes. Dans le sacrifice
» on les nomme comme des amis du Seigneur,
» qui ont vaincu le monde en confessant leur
» foi ; mais le prêtre qui sacrifie, ne les in-
» voque pas comme des divinités. Et ce n'est
» point à eux qu' on offre le sacrifice, bien
» qu' on le fasse dans leur *Mémoire* ; car le
» prêtre est prêtre de Dieu , non des mar-
» tyrs (1). »

Là encore, pour l'ajouter avec S. Jérôme,
» nous ne rendons par de culte divin, et nous
» n'adorons point, non seulement les reliques
» des martyrs, mais pas même le soleil, ni
» la lune, ni les archanges, ni les chérubins,
» ni les séraphins, ni rien de ce qui est nommé
» en ce monde et dans le siècle futur; ne vou-
» lant point servir la créature de préférence à
» notre Créateur béni dans tous les siécles. Nous
» honorons au contraire les reliques des mar-
» tyrs, pour adorer celui à qui les martyrs
» appartiennent. Nous honorons les serviteurs,
» afin que cet honneur rejailisse sur le Maî-
» tre, lequel a dit: Qui vous reçoit me reçoit.
» Est-ce donc que les reliques de Pierre et
» de Paul sont immondes ? Est-il immonde
» ce corps précieux de Moyse, que la véri-
» dique tradition des Hébreux nous rapporte,

(3) S. Aug. *De Civ. Dei* lib. XXII. c. 10.

» avoir été enseveli par le Seigneur lui-même?
» Est-ce que nous vénérons des temples d'i-
» doles, chaque fois que nous entrons dans
» les basiliques des Prophètes et des Mar-
» tyrs? *Les cierges qui brûlent sur leurs tombeaux*
» sont-ils donc des signes idolâtriques (1)? »

Mais avant de vous conduire dans ces sanctuaires où, de nos jours, comme au temps de S, Jérôme, comme dans tous les siècles de l'Eglise, » nous voyons J. C. dans tous les saints, et » nous nous réjouissons d'offrir au Seigneur, ce » que nous leur offrons à eux-mêmes (2); » avant de vous y démontrer la divinité du triomphe chrétien, nous voulons vous dire quelques mots des églises consacrées à Dieu, sans qu'on y ait ajouté la dénomination spéciale de la S^te. Vierge, des anges ou des saints.

(1) *S. Hier. Epist. fam. lib. III. ep. 12. Ad Riparium contra Vigilant.*

(2) Per singulos sanctos Christum se videre credebat, et quidquid in illos contulerat, in Dominum contulisse laetabatur: - *S. Hier. Epist. fam. lib. III. ep. 8. Ad Eustochium.* - Le saint docteur parle ici des visites faites par Ste, Paule aux anachorètes de Palestine. Nous en avons appliqué le sens aux Saints déja dans la gloire, ce qui est parfaitement exact, quant au dogme catholique.

II.

Eglises consacrées a la Ste. Trinité, a N. S. et au S. Esprit.

Comme nous venons de le dire, toutes les églises catholiques sont consacrées avant tout, à Dieu Père, Fils et S. Esprit, unique en trois personnes égales, à N. S. J. C. Verbe incarné, auteur et consommateur de notre rédemption. Vous en trouverez néanmoins très-peu auxquelles on n'ait pas joint le titre particulier de la Très-Sainte Vierge, des anges ou de quelque saint.

Or c' est là une des plus touchantes pratiques du culte chrétien, usitée, comme nous l'avons également vu, dès les premiers siècles.

Sous l'ancienne loi, en effet, loi de justice et de crainte, la terrible majesté de Dieu voulait être seule honorée, dans le sanctuaire où elle se voilait à tous les regards. Sous la loi de rédemption et d'amour, le même Dieu a daigné associer à ses gloires notre pauvre humanité régénérée par le Sauveur. Car sous cette même loi, le Verbe fait chair » ayant » habité parmi nous (1), » a uni notre nature à la sienne ; et par suite de ce prodigieux abaissement du côté de Dieu, par suite de

(1) S. Jean I. 14.

cette infinie miséricorde pour l'homme, Dieu a voulu que les saints, compagnons immortels de son triomphe aux cieux, participassent, dès ce monde, à sa glorification sur nos autels. Par la nature des hommages rendus à l'un et aux autres, dans le culte chrétien, on conserve sans doute bien marquée la différence infinie qui sépare la créature du Créateur; mais en vertu de la divinité communiquée à la nature humaine en J. C., on y démontre également, que cette participation à la gloire n'en est pas moins réelle. C'est donc nier et méconnaitre une conséquence nécessaire de l'Incarnation divine, que de rejetter comme impie, une pratique aussi sainte.

Ainsi, nous vous le répétons, la plupart des églises de Rome et du monde, sont consacrées à Dieu, sous l'invocation particulière de quelque saint associé par là au triomphe du Sauveur. Le titre spécial de plusieurs autres est un mystère de notre foi plus particulièrement indiqué, par ce moyen, à la dévotion des fidèles.

Voilà pourquoi, parmi ces sanctuaires on trouve plusieurs églises consacrées sous le titre de la Très-Sainte Trinité. Ces églises sont, à Rome, celles des religieux de la Rédemption des Captifs, à Strada Condotti, de la Mission, des Pèlerins et de la Trinité des

Monts, la seule dont nous ayions à nous occuper en ce moment (1).

D'autres portent le doux nom du Sauveur, qui est né, qui a souffert, qui est mort pour nous, et que, bien souvent, nous oublions; que nous outrageons dans notre ingratitude.

Ces églises sont, indépendamment de S. Jean de Latran, celles de S. Sauveur *in Campo*, aux *Monti*, *in Onda*, *in Primicerio*, à la *Scala Santa*, *in Lauro*; S. Sauveur *alle Coppelle*, *in Corte*, au *Ponte Rotto*, et *alle Terme*. L'église actuelle de S. Balbina portait aussi primitivement le nom du Sauveur. Celles de Ste. Marie in *Grotta Pinta*, de Ste. Marie *Liberatrice*, Ste. Marie *del Pianto*, Ste. Marie in *Campo-Santo*, et S. Omobuono furent également consacrées, dans le principe, sous les titres de S. Sauveur *in Arco*, *in Lacu*, *in Cacaberis*, *in Ossibus et in Portico*. Il en était de même de plusieurs autres.

L'un des sanctuaires actuels porte le nom de Jésus; un autre, celui de Jésus et Marie; un troisième celui de l'Enfant Jésus. Nous en parlerons ailleurs, ainsi que des églises de l'Incarnation et de la Nativité. Celles consacrées au Saint-Esprit sont connues sous le titre de *S. Spirito in Sassia* et du *Spirito-Santo* des

(1) L'église du collège anglais portait autrefois le titre de la *Trinité des Ecossais*.

Napolitains. D'autres enfin, comme les églises de S[te]. Croix de Jérusalem, S[te]. Croix *de' Lucchesi, alla Lungara* et à Monte Mariò (1), et celle du S. Suaire des Savoyards, rappellent plus particulièrement la Passion du Sauveur. Nous en parlerons également plus tard.

Trinità dei Monti. — Prédiction de S. François de Paule et fondation par Charles VIII. — Soins spirituels donnés à l' armée. — La chapelle de la S[te]. Vierge et la Mère Macrine. — Peintures du cloître et de l'église.

L' église de la Trinité des Monts est toute française. En voici l'origine, si honorable pour la piété de nos rois.

En *1480*, Louis XI avait été frappé d'apoplexie. Ce prince dont il a été dit avec tant de verité: « Tous les écrivains en ont tracé » le portrait, comme de profil, les uns cachant » les vices et faisant connaitre les seules ver» tus; d'autres dissimulant les belles qualités, » et ne parlant que des mauvaises (2); » ce prince qui conservait un vif sentiment de foi,

(1) Petite chapelle dépendant de la Villa Falconieri.

(2) *Vita di S. Francesco di Paola fondatore dell'Ordine dei Minimi, scritta da Monsignor Giuseppe Maria Perrimezzi dello stesso Ordine* - In 8. Venise. Nardini. 1818. T. I. p. 401.

malgré ses fautes les plus graves, avait appelé en France le thaumaturge de la Calabre, François de Paule.

Le Saint, à son passage à Rome, avait reçu les plus grands honneurs du Pape Sixte IV (1), lequel lui avait donné l' obédience pour se rendre aux vœux du Roi. » Un jour retour-
» nant du Vatican, et se rendant au palais
» du Maréchal ambassadeur, se trouvant en
» face du Monte Pincio, François dit aux
» religieux qui l' accompagnaient : Sur ce
» mont, s' il plait à Dieu, nous aurons un
» monastère de notre Ordre. Et parlant de la
» sorte, il montrait du doigt le Pincio (2). »

Treize ans plus tard, » le 31 décembre 1494,
» le roi de France (3) se présentait à la porte
» Flaminienne (4), à l'instant même où les trou-
» pes napolitaines sortaient par la porte de
» Saint-Sébastien. Les magistrats lui rendirent
» les clefs de la ville, puis ils se joignirent
» au peuple, et à un certain nombre de cardi-
» naux, afin de rendre plus magnifique l'ova-
» tion du vainqueur. Cette ovation eut lieu aux
» flambeaux, et fut entourée d'un effrayant ap-
» pareil militaire. Le roi tenait sa lance en arrêt,

(1) En 1481.

(2) *Vita* etc. T. I. p. 459.

(3) Charles VIII qui traversait l'Etat romain, se dirigeant sur Naples, pour conquérir ce royaume.

(4) Porte du Peuple.

» les archers avaient l'arc en main, les suisses
» brandissaient leurs hallebardes, et la ca-
» valerie française, la plus belle de l'Europe,
» étincelait aux lumières, sous l'acier poli
» de ses armes, comme si c'eût été un jour
» de bataille. On eût dit un *vrai tremble-*
» *ment ou foudre de guerre*, raconte Bran-
» tôme. L'armée s'empara aussitôt des prin-
» cipales rues, et lorsque Charles VIII fut
» arrivé au palais de Saint-Marc (1), qui lui
» avait été préparé, des corps-de-garde fu-
» rent échelonnés dans le voisinage, comme
» dans une place forte. En même temps on
» planta *les justices, potences et estrapades* du
» roi en cinq ou six endroits différents; les
» *bandons* furent *faites en son nom et ses edites*
» *et ordonnances publiès et criés à son de trompe*
» *comme dans Paris.* (2)»

Telle fut la circonstance qui amena l'accomplissement de la prédiction faite par S. François.

Les Minimes se trouvaient alors, en effet, relegués dans un pauvre réduit, près de Ste. Anastasie. Ils y vivaient misérablement d'aumônes que leur fournissait, en grande par-

(1) Palais de Venise.
(2) Brantôme. *Vies des hommes illustres*, Voir aussi Comines. — *Rome chrét.* etc. par M. E. de la Gournerie — T. II. p. 149.

tie, le célèbre abbé de S. Denis, Jean de la Grolaye, ambassadeur de France (1). Charles VIII, qui avait personnellement de grandes obligations au saint fondateur, voulut tirer ces religieux de leur état de misère. Il fit chercher un terrain, qu'on trouva sur le Pincio. Il l'acheta pour le monastère, et l'on commença immédiatement les constructions.

Telle fut l'origine de l'église et du couvent de la Trinité, réservé aux seuls Minimes français, après l'acquisition faite, par les italiens, de S. André delle Fratte. Ce monastère est occupé aujourd'ui par les Dames françaises du Sacré Cœur de Jésus.

Si j'avais à parler à d'autres qu'à vous de cette maison bénite, où vous avez reçu tant de bienfaits, de toute nature, je répéterais ce que votre cœur reconnaissant vous dicte, au moment où je vous rappelle un aussi précieux souvenir. Je redirais ces soins si empressés, si maternels, pour toutes vos misères; pour celles de vos âmes, en particulier. Je redirais ces attentions que la charité chrétienne peut seule inspirer et auxquelles la délicatesse française donne en particulier, tant de prix. Je redirais les larmes de consolation et de repentir, qu'un si grand nombre d'entre vous ont versées aux pieds de cette image

(1) Nous en avons parlé plus haut, T. I. p. 125.

de Jésus crucifié, en méditant sur les souffrances dont nos péchés à tous furent la cause. Je redirais les mystérieuses et triomphantes opérations de la grâce accomplies dans vos cœurs, devant cette autre image non moins chère à votre souvenir, dans ce pieux sanctuaire ou la *Mère admirable* a reçu de vous tant d'hommages. Je redirais votre bonheur et les consolations dont vous fûtes si souvent l'objet pour nous, qui vous aimons.

Mais vous avez trop souvent rendu grâces à Dieu de tant de faveurs. Vous exprimez trop vivement vos sentimens de reconnaissance envers vos bienfaitrices, pour que nous ayions besoin d'unir notre faible voix à la voix de votre cœur.

Vous *la* conserverez donc précieusement toujours, *cette douce* mémoire; mais puisque, par expérience vous avez goûté combien le Seigneur est bon pour ceux qui l'aiment, enseignez à vos frères encore éloignés de lui, à rentrer généreusement dans la voie où l'on trouve la persévérance dans le bien et le bonheur. Car, pour *le dire* avec un grand saint: » Où la paix n'existe pas, l'âme varie souvent dans ses résolutions(1). » Vous, sauvés d'un si grand naufrage, par une particulière miséricorde, répétez-leur

(1) *S. Hieron. Epis. fam. lib. II. ep. 6. Ad Heliod.*

encore avec le même docteur pénitent: » Je » vous avertis, non comme si j' ignorais les » tempêtes, mais rejetté naguère, par le nau- » frage, sur la rive, nautonnier trop instruit » j' annonce, d' une voix timide, les dangers » aux navigateurs (1). »

Mais en vous parlant ainsi des dons de Dieu et de vos devoirs de reconnaissance, je réveille certainement dans vos cœurs, un souvenir bien cher parmi tant d' autres. Je vous rappelle vivement, sans aucun doute, cet homme généreux, ce cœur d'apôtre et de père, dont le zèle, dont la mansuétude ont versé, si souvent, le baume sur vos plaies; dont l' ardeur pour vous porter à Dieu fut si grande. Nul d'entre vous, j'en suis sur, n'oubliera ce qu'il a fait pour vos âmes, ses conseils, ses soins et ses fatigues. Nul d'entre vous n'oubliera, qu'il a, plus d'une fois, poussé la charité jusqu'à l'héroisme; que pendant les nuits entières, plus d'une fois, il se priva de sommeil afin de vous instruire et de vous préparer à recevoir dignement les sacrements et la grâce du Seigneur (2).

(1) Loc. cit.

(2) M. l'abbé Masson, dont nous voulons parler ici, a, plus d'une fois, en effet, passé les nuits à instruire des militaires, qu'un ordre de départ éloignait de Rome, avant qu' il fussent suffisamment préparés pour recevoir les sacrements. Lors-

Respectable et cher ami, quel vide a laissé *ici* votre départ si regretté! Que de bien vous eussiez fait encore! Si.... Mais vous n'êtes plus avec nous; et nous ne pouvons que gémir sur un éloignement qui vous fut à vous-même si pénible. Que ces lignes du moins, lorsqu'elles tomberont sous vos yeux, vous rappellent combien vous nous avez laissé de souvenirs et de regrets! Qu'elles vous engagent à redoubler de plus en plus vos prières pour nous, et pour tous ces militaires chrétiens, nos amis et vos enfants!

Quant à vous, ô soldats, afin de vous pénétrer de plus en plus de ce que vous devez de reconnaissance à Dieu, pour tant de secours accordés à vos âmes, suivez-nous, et recueillons-nous ensemble, dans la pieuse chapelle, où tant de fois déja vous avez prié.

Voici l'origine de la dévotion dont on entoure l'image de la Vierge immaculée qui s'y trouve.

du passage des régiments qui venaient prendre part à l'expédition de Rome, il s'était offert pour accom-compagner l'armée, en qualité d'aumônier. Après le siège, il obtint de Mgr. l'Archevêque d'Avignon la permission de venir, à ses frais, se consacrer au bien spirituel des troupes d'occupation. Ce qu'il fit de bien, pendant toute l'année dernière, est au delà de ce qu'on peut dire. Il est retourné maintenant, à notre grand regret dans, sa paroisse de Courtézon.

C' était dans le courant de l' année 1845; l'Europe catholique venait d'être profondément émue par le récit des persécutions auxquelles on avait soumis les ruthéniens-unis de l' ancienne Pologne. Le Pape Grégoire XVI avait énergiquement caractérisé ces attentats suivis d' aussi déplorables apostasies (1). D'éloquents écrivains avaient conservé, pour les siècles futurs, un souvenir que nul désormais ne saurait effacer de la mémoire des nations chrétiennes (2).

Tout-à-coup le bruit se répandit, avec un éclat providentiel, qu'une des plus fidèles et des plus généreuses victimes de la violence schismatique avait échappé aux persécuteurs. Et en effet, le 1er novembre, après avoir enduré des tourments dont le récit arrache des larmes (3), la Mère Makréna Mieczyslawska, Abbesse des basiliennes de Minsk, arrivait à Rome, comme témoin vivant de tout ce qu'on avait écrit sur les persécutions de la Russie.

Elle fut accueillie partout avec le respect

(1) Dans le célèbre Allocution de 1842.

(2) Voir: *Vicissitudes de l'Eglise catholique des deux rites en Pologne et en Russie, par le* P. Theiner, *précédées d'un avant-propos de M. le Cte. de Montalembert*. - In 8. Paris 1843, et *Persécutions et souffrances de l' Eglise catholique en Russie. Par le Cte. d'Horrer*. In 8 Paris. Gaume 1842.

(3) Voir la Notice publiée à ce sujet, à Paris, chez le libraire Lecoffre.

qui lui était du, après tant de souffrances endurées avec le plus invincible courage. En vain les parties intéressées voulurent-elles nier les circonstances de cette vie de supplices et de cette évasion merveilleuse. La faiblesse des réponses essayées contre les faits allégués, acheva de confirmer l'authenticité du récit; et bientôt Rome entière fut fixée sur ce qu'il fallait en croire. La Mère Macrine devint et demeura l'objet d'une véritable vénération.

Cependant, l'année précédente, une pieuse image de la S^te. Vierge avait été peinte, dans un corridor du cloître supérieur de la Trinité des Monts, par une religieuse du Sacré-Cœur (1). La Mère Macrine recueillie, avec la charité la plus empressée dans le couvent, prit l'image en particulière dévotion. Elle venait souvent y passer de longues heures à prier pour ses persécuteurs et pour l'Eglise. Elle y obtint plusieurs grâces, une entre autres accordée par son intermédiaire, en faveur des pauvres noirs de l'île Bourbon, à un missionnaire du S. Cœur de Marie. (2) Alors on éleva un

(1) Mme. Pauline Perdereau.

(2) Il avait depuis lontemps, une extinction de voix des plus pénibles. Il en fut subitement délivré, le 7 novembre 1846, à la suite de prières faites en union avec la Mère Macrine. On peut voir l'attestation sur l'ardoise où il écrivait ses réponses dans les conversations, et qu'il déposa

autel devant l'image, et on y forma la chapelle si délicieusement chère au souvenir d'un grand nombre parmi vous.

Les galeries inférieures du même cloître sont ornées de fresques pleines d'intérêt, particulièrement pour des français. Là sont peints les portraits de nos rois, de ces hommes généreux et forts, qui ont fait de notre pays une si grande et si puissante nation; de ces hommes que l'Eglise a si souvent comptés parmi ses défenseurs, et la France parmi ses gloires.

Les autres peintures relatives à la vie de S. François de Paule, rappellent aussi les faits qui rattachent cette même vie à l'histoire de notre pays. La plus remarquable comme objet d'art, était la canonization du Saint, par le chev. d'Arpino; elle est à peu près perdue aujourd'hui.

On conserve encore dans le monastère la fresque du peintre Jésuite Pozzi, et les bizarreries d'optique du Minime J. F. Nicerone auteur du *Thaumaturgus opticus*.

L'église consacrée et décorée d'un titre de Cardinal par Sixte V, renferme plusieurs peintures remarquables, parmi lesquelles on di-

près de l'image de la Ste. Vierge. Mgr. Pompallier et moi, témoins du fait, l'avons également constaté par écrit. Ce missionnaire est M. l'abbé Blampin, ancien élève du Séminaire S. Sulpice à Paris, retourné depuis lors, à sa mission des noirs.

stingue surtout la fameuse *Déposition de Croix* (1) regardée comme la première peinture de Rome, après la *Transfiguration* de Raphaël.

Admirez-la, quand vous allez visiter cette église; mais faites plus encore, n'imitez pas la foule des curieux qui s'arrêtent devant ce tableau, le contemplent et passent, sans qu'une pensée de foi ait touché leur cœur.

En voyant cette douleur de Marie et des disciples fidèles; en considérant ce corps inanimé de Jésus mort pour vous, dans les supplices, songez au prix que votre âme a coûté. Songez à la cruelle ingratitude, dont le péché, trop souvent, hélas! vous a rendus coupables. Cette pieuse méditation vous fera du bien; car est-il possible d'offenser volontairement ce qu'on aime ? Et comment ne pas aimer qui est mort pour nous?

Tu charitatis, victima,
Ut nostra tollas crimina,
Nobis salubri perficis
Adoptionem sanguine (2).

(1) Par Daniel de Volterra.

(2) *Office de la Passion, pour le Mardi après la sexagésime, au Brev. rom.* - O victime de la charité, pour effacer nos crimes vous rendez notre adoption parfaite par votre sang versé pour notre salut.

Sépultures françaises de la Trinité des Monts. — Grand escalier de la place d'Espagne et Vierge votive d'un français.

Parmi les sépultures françaises de la Trinité des monts, il en est plusieurs qu'il nous est impossible de passer sous silence (1).

Nous mentionnerons en particulier celles des Cardinaux Philippe de la Chambre, Jean du Bellay, Séraphin Olivier, Denis-Simon de Marquemont et Clément d'Argenvillères.

Le Cardinal de la Chambre dabord bénédictin, puis Evêque de Boulogne-sur-mer, et Cardinal en 1533, mourut en 1550. Ni inscription ni monument ne désignent ici le lieu de sa sépulture.

Le Cardinal du Bellay mourut en 1560 dans sa belle villa des thermes (2). Rien n'indique non plus l'endroit où repose son corps. François I l'avait envoyé au roi d'Angleterre Henry VIII, pour engager ce prince à demeurer fidèle au S. Siége. Il était alors Evê-

(1) Mgr. Lacroix clerc national, a bien voulu nous autoriser à puiser les détails relatifs à ces tombeaux et à ceux des autres églises de Rome, dans son précieux recueil ms. d'inscriptions relatives à la France. Nous aimons à lui en exprimer ici toute notre gratitude.

(2) Voir T. II. p. 220.

que de Paris. Il obtint d' Henry un délai dans sa fatale résolution, et il s'empressa d'en faire donner avis au Pape. Malheureusement le courrier porteur de cette nouvelle, éprouva de grands retards sur la route. Clément VII lança la bulle d'excommunication, et tout espoir fut perdu.

La sépulture du Cardinal Séraphin Olivier fut violée et détruite par les républicains de 1798. Auditeur de Rote et célèbre jurisconsulte, Olivier fut nommé Cardinal en 1604. Il mourut cinq ans après.

Promu à la même dignité en 1626 le Cardinal de Marquemont mourut au bout de quelques mois. Il avait accompagné Duperron dans la célèbre ambassade envoyée à Clément VIII pour la réconciliation d' Henry IV avec l' Eglise. Il fut ensuite successivement auditeur de Rote et Archevêque de Lyon ; puis ambassadeur du roi près de Paul V et d'Urbain VIII.

Le Cardinal d'Argenvillères mourut en 1758. Il avait été auditeur et conclaviste du Cardinal Lambertini, lorsque ce dernier fut créé Souverain Pontife, sous le nom de Benoît XIV (3).

(3) On rapporte à ce sujet, une anecdote assez piquante. Un soir le Cardinal Lambertini averti, dit-on, que son élection était assurée pour le lendemain, s'agitait beaucoup dans son lit, et ne

La chapelle de l'immaculée Conception renferme un monument élevé à la mémoire du Cardinal de Rohan-Chabot, dont le cœur y repose. Le Cardinal était archevêque de Besançon; il mourut en 1838.

Le Cardinal de Forbin-Janson fit placer dans l'église, la pierre sépulcrale de Mathias Charlan, chanoine de Beauvais, son ami.

Un Evêque nommé et préconisé pour Aleth, Pierre de Polveret mourut, au moment où il se préparait à son sacre. Il était alors âgé de trente ans. Il avait accompagné à Rome le Cardinal de Joyeuse. Son nom fut omis à tort, dans le *Gallia Christiana*, où l'on mentionne uniquement son neveu qui lui succéda. Il est enterré à la Trinité des monts.

Le corps de Mgr. d'Isoard dernier auditeur de Rote, mort en 1847, s'y trouve également.

Parmi les autres ecclésiastiques dont les tombes s' y voient aussi, nous distinguerons deux docteurs de Sorbonne envoyés par la faculté, lors des fameuses controverses traitées dans la Congrégation *De auxiliis*. C' est Louis de Creil prêtre, mort en 1617, et Dom

pouvait dormir. D'Argenvillères inquiet vint à plusieurs reprises lui en demander la cause, l'engagent à se calmer. A la fin le Cardinal impatienté lui aurait dit : « Demain Lambertini sera Pape, et toi « Auditeur de S. S. ; puis, dans quelques mois, « Cardinal. - Va maintenant dormir, si tu peux. »

Jacques Lebossu moine de S. Denis, décédé en 1626.

Un savant du 16me siècle, Marc-Antoine Muret y fut inhumé en 1585. Obligé de s'expatrier par suite d'indignes calomnies, il vécut et mourut, à Rome, estimé de tous. Le Cardinal de Pellevé son exécuteur testamentaire lui fit élever un monument funèbre à la Trinité.

Deux artistes de premier ordre, Claude Gellée dit *Lorrain*, et Nicolas Cordier eurent aussi leur sépulture dans la même église. Celle de Claude Lorrain fut transportée à S. Louis, en 1840.

Cordier qui mourut en 1612, est connu en Italie, sous le nom du *Franciosino*. Il fut visité dans son atelier, *Via de Pontefici*, par Sixte V et par Clément VIII. On lui doit, indépendamment de la statue d'Henry IV, à S. Jean-de-Latran, et d'une quantité d'autres productions estimables, la statue en marbre de Sta. Silvie, placée à S. Grégoire, par Baronius; celle de Ste. Agnès, dans l'église de ce titre, hors des murs, et une statue de Paul V à Rimini.

Une inscription de 1622 rappelle la générosité de Henry de Guise envers le couvent, qu'il fit reconstruire en partie. Cette inscription est placée dans le vestibule de la sacristie, non loin de celle qui conserve la fatale mémoire de

Joseph II et de Léopold fléau de l' Eglise en Toscane, comme Joseph le fut en Autriche.

Enfin, parmi les pierres sépulcrales de l'église nous en citerons une dernière des plus tristes. C'est celle d'un jeune français de 18 ans, Nicolas de Bettainvilliers mort à Rome où il avait été envoyé pour ses études.

Le magnifique escalier de la Place d' Espagne est aussi un monument français.

L' idée primitive vient d' Etienne Gueffier chargé d' affaires de France, mort en 1661. Divers obstacles en retardèrent l'exécution qui fut commencée finalement en 1721, et terminée en 1725, sous la direction d' un Minime français, le P. Monsinat de Toulouse.

Le tombeau de Gueffier placé autrefois dans le chœur du couvent de la Trinité, fut dévasté en 1798. On en transporta, plus tard, l'inscription à S. Louis.

On doit enfin à la reconnaissante piété d'un autre français l'image de la Ste. Vierge placée au pied de l' escalier latéral qui rejoint le précédent en face de l'église.

Ce français passait un jour en voiture dans l' avenue du Pincio, quand il fut précipité, lui sa voiture et ses chevaux, de cette hauteur sur le pavé de la rue. Il en sortit la vie sauve; et il voulut laisser sur le lieu même d'une grâce aussi grande, un monument de sa grati-

tude envers celle dont l' intercession l' avait sauvé.

Eglises de S. Salvatore in Corte ou Madonna della Luce et de S. Salvatore alle Terme, allo Coppelle et à Ponte Rotto.

La plus ancienne de ces églises, du moins quant à la fondation, est celle de S. *Salvatore in corte* (1), plus connue maintenant sous le nom de la *Madonna della luce* (2) dénomination touchante qui rappelle l'expression de S. Laurent Justinien, nommant, et avec raison, la Ste. Vierge *lumière du monde* (3).

Oratoire au temps des persécutions, paroisse dès l'époque du Pape Jules I, vers le milieu du quatrième siècle, cette église est illustrée par le souvenir de deux martyrs, dont les souffrances et la vie se rattachent à cette double origine.

Le premier est la noble vierge Bonosa, qui vers l'an 270, au temps des persécutions d' Aurélien, fonda secrètement cet oratoire, près de sa demeure, et qui finit par répandre son sang pour J. C. L'autre est le saint prêtre Pigménius, chargé par Jules I du soin de

(1) L'origine de ce surnom est peu certaine.
(2) Dans le Trastevere, à la Lungaretta.
(3) Lux Mundi. - *Serm. de Nat.* B. M. V.

le Sauveur accompagné de deux anges, repose les mains, d'un côté sur la Ste. Vierge, de l'autre sur S. Gilles (1) lequel pose la sienne sur le défunt.

Touchante image, et symbolisme exact de la doctrine chrétienne sur le pouvoir et l'invocation des Saints.

Cet oratoire dépend entièrement de S. Louis.

Le campanile de *S. Salvatore alle Coppelle* (2) reste seul de la construction primitive de cette église bâtie en 1195, et consacrée par le Pape Célestin III.

Cette église autrefois paroissiale, n'a rien de remarquable.

On y voit un tableau de la Ste. Vierge, peu intéressant sous le rapport de l'art, mais assez rare quant au type. C'est S. Joachim qui tient la Ste. Vierge sur les genoux.

Quant à la dénomination particulière de l'église, on en attribue l'origine au genre d'industrie auquel se livraient généralement autrefois les habitants de la rue où l'édifice est construit.

La petite église de *S. Salvatore a Ponte-rotto* n'a rien de remarquable non plus. Ancienne paroisse comme la précédente, elle fut restaurée par Sixte IV, à l'occasion du jubilé

(3) Patron du défunt.
(4) Via delle Coppelle, entre S. Augustin et la Madelaine.

de 1547 Elle est très-peu fréquentée aujourd' hui.

Tels sont parmi les sanctuaires consacrés à la Très Ste. Trinité, ou à N. S. ceux dont nous voulions vous donner connaissance avant d' entrer dans le détail des églises qui doivent nous servir pour vous démontrer la divinité des moyens de conquête et de conservation employés par le christianisme.

Nous allons entrer dans cette consolante étude en commençant par les sanctuaires consacrés à Dieu, sous l' invocation de Marie Reine des Anges et des hommes, Mère de Dieu, corédemptrice du genre humain.

C'est ici, ô soldats, que vous comprendrez clairement, si votre cœur est droit, si vous voulez réellement aimer et connaitre la vérité; c' est ici que vous comprendrez pourquoi le christianisme a conquis le monde; pourquoi notre foi divine se conserve inébranlable au milieu de toutes les tempêtes.

III.

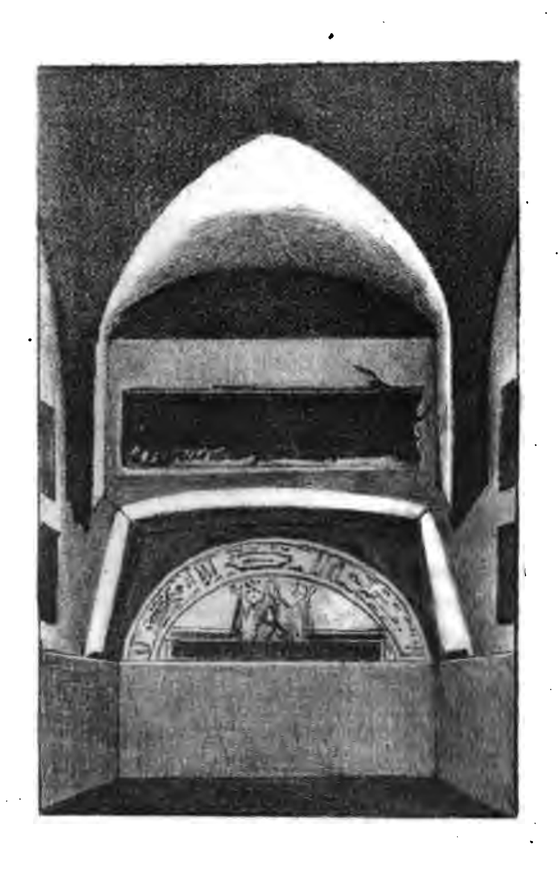
ŒUVRES D'HUMILITÉ, DE RETRAITE ET DE PRIÈRE.

Après N. S. J. C. le grand modèle de la vie d'humilité, de retraite et de prière est, sans aucun doute la Très-Sainte-Vierge. Par ce moyen, nous l'avons dit, cette vierge immaculée a contribué de la manière la plus puissante, à l'œuvre de la rédemption du monde. Par ce moyen elle exercera jusqu'à la consommation des siècles, l'action salutaire qui la rend incessamment notre mère, par la grâce, comme Jésus est notre père par sa divine nature. Et voilà pourquoi nous lui adresserons toujours avec justice et consolation ces touchantes supplications de l'Eglise: » Je vous » salue, ô reine, mère de miséricorde, notre » vie, notre douceur et notre espérance. » (1).

Voilà pourquoi aussi parmi les monuments qui se rapportent, dans Rome, à l'œuvre si importante de la prière, les plus nombreux sont dédiés à Marie.

Parcourez, en effet, la ville souterraine des catacombes ; parcourez la moderne cité des Pontifes, partout et à chaque pas vous re-

(1) Antienne *Salve Regina*.



CATACOMBE DE S.TE AGNES CHAPELLE
de la S. Vierge.

trouverez le sanctuaire ou l' image de cette divine *orante* (1), que nous prions et qui prie pour nous.

Images et culte de Marie dans les Catacombes.

La plus remaquable des images de la Ste. Vierge, découverte dans les catacombes, est celle qu'on voit dans le cimetière de Ste. Agnès hors-des-murs. Elle est du second siècle, ou tout au moins du commencement du troisième; et l'on y trouve exprimée, en tout point, la pensée que nous venons de vous exposer ici. D' une part, en effet, l'Enfant Jésus, que Marie tient devant elle, indique sa divine maternité, le titre, par conséquent, de son élévation au dessus de toute créature. Sa mission perpétuelle de prière et sa dépendance absolue de Dieu sont clairement démontrées par ces mains étendues vers le ciel, pendant le combat perpétuel de l'Eglise, comme autrefois le chef béni du peuple de Dieu, pendant la bataille d'Israël.

Deux peintures entre autres, l'une du cimetière antique *inter duas lauros*, et l' autre

(1) Orante est le nom générique donné par les écrivains des catacombes, aux figures représentées dans l'attitude de la prière.

de celui de Cyriaque, sur la via Tiburtina, expriment de la manière la plus touchante, cette pensée, que nous aimions à nourrir dans notre cœur avant de la trouver rendue aussi heureusement, sur ces monuments des premiers âges.

Dans la première, Marie est debout, en orante, et deux serviteurs lui soutiennent les bras, représentant ainsi l'attitude qui nous convient, à nous chrétiens, vis-à-vis de notre reine (1). L'autre a quelque chose de plus remarquable encore (2); ce sont deux apôtres, S. Pierre et S. Paul (3), qui remplissent, près de la Vierge victorieuse par la prière, l'office d'Hur et d'Aaron près de Moïse libérateur du peuple de Dieu (4).

Du reste l'attitude de Marie, dans ces pein-

(1) *Sculture e pitture sagre estratte dai cimiteri di Roma publicate già dagli autori della Roma sotterranea, ed ora nuovamente date in luce colle spiegazioni, per ordine di N. S. Clemente XII.* (Par Bottari). - In f. Rome. Imp. Vaticane. T. II. p. 166 Tav. CXXVI.

(2) Loc. cit. Explic. de la planche CXXX, la dernière de l'ouvrage.

(3) Nous apprenons en ce moment un fait plein d'intérêt. Une peinture sur verre, que le P. Marchi publiera dans son bel ouvrage, ne laisse plus aucun doute sur cette représentation. Les noms des apôtres y sont en toutes lettres.

(4) Num. XVII. 10 et suiv.

tures; et dans les monuments analogues, est parfaitement conforme à l'usage anciennement adopté pour la prière, les mains étendues vers le ciel. On y retrouve les *orantia brachia* des poëtes du paganisme, d'Homère (1), par exemple, de Virgile (2) et d'Ovide (3). On y retrouve ce que l'Ancien Testament exprime en tant de lieux; ce que les chrétiens adoptèrent, comme on peut le voir, par plusieurs passages de S. Jérôme, de Tertullien, de S. Clément (4) et d'autres encore. Les chrétiens, il est vrai, dès cette époque, priaient à genoux (5), à l'exception de certains jours et de certaines circonstances; mais la position debout était la plus appropriée à la dignité de Marie. Il n'est donc pas étonnant qu'on l'ait adoptée de préférence à toute autre.

D'autres monuments des catacombes reproduisent avec quelques modifications de détail, la représentation de la Ste. Vierge, telle que nous venons de l'indiquer en dernier lieu.

Ainsi parmi les sarcophages découverts au

(1) Bras suppliants. - Odyssée. liv. IX. v. 527.
(2) Enéide. Lib. II. v. 97.
(3) De Pont. Eleg. lib. II. el. 9.
(4) Voir pour ce dernier, Epist. I. Ad Corinth. n. 2.
(5) Voir en particulier l'Ep. de S. Jérôme à Principia, que nous citons ci-dessous, à propos des anciennes institutions de prière.

cimetière antique du Vatican (1), au centre d' un bas-relief représentant des sujets mêlés de l'Ancien et du Nouveau Testament (2), la Ste. Vierge, en orante, se trouve entre deux apôtres qui la prient elle-même (3). Touchante et significative image de l'Eglise entière vis-à-vis de Marie, et de Marie vis-à-vis de Dieu.

Le bas-relief d'un sarcophage extrait du cimetière de S. Calixte, représente la même chose (4).

Le sujet sculpté sur un monument semblable, découvert près de S. Sébastien hors-des-murs (5), est plus significatif encore. Dans le compartiment central, Marie entre deux Apôtres, tient un livre ouvert, qu'elle indique de la main. Il nous semble impossible d' y voir autre chose que la *Regina Apostolorum* de nos litanies. Marie, dans ce bas relief, apparait en effet, comme enseignant l' Eglise dans la personne des plus illustres prédicateurs de l'Evangile.

(1) Ces monuments sont du quatrième siècle.

(2) Il arrive très souvent, surtout après l'époque des Manichéens, dont on voulait ainsi combattre l'erreur, qu'on représente indistinctement dans les mêmes peintures ou bas reliefs, des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament.

(3) *Sculture* etc. T. I. p. 119 tav. XXXII.

(4) Loc. cit. T. II. p. 86.

(5) Loc. cit. T. II. p. 97. tav. LXXXVII.

La même pensée se trouve exprimée dans un autre sujet, où Marie est représentée debout. On voit d'un côté, Adam et Eve préparant la mort par la désobéissance. De l'autre c'est le nouvel Adam deveau obéissant jusqu'à la mort. Il rend la vie à Lazare, et nous offre ainsi la touchante image de la résurrections à la grâce et à la vie future, méritées l'une et l'autre, sur la croix, par ce divin Sauveur.

D'autres fois la S[te]. Vierge est représentée seule, ou formant le centre de divers sujets tirés de l'Ecriture Sainte. Elle indique ainsi la liaison qui existe entre la loi ancienne et la loi nouvelle. On le voit, en particulier, sur deux sarcophages du Vatican (1). Ailleurs Marie est debout, entre deux *scrinia sacra*, renfermant les divines Ecritures, l'un l'Ancien et l'autre le Nouveau Testament, ce qui exprime la même pensée (2). Ou bien encore elle est debout, ayant d'un côté les deux Testaments réunis, et de l'autre le vase où l'on conservait jadis la sainte Eucharistie. Sur ce vase repose le Saint Esprit en forme de colombe (3).

(1) Loc. cit. T. 1. p. 142. tav. XXXVI, et p. 175. tav. XLI.

(2) T. II. p. 111. tav. XCIII.

(3) Ce mode de représentation du S. Esprit appartient, comme on le voit, aux temps primitifs.

Plusieurs monuments offrent aussi d'un côté l'image du Rédempteur, et de l'autre celle de Marie corédemptrice du monde; mais sous des figures, et avec des emblêmes indiquant de la manière la plus exacte, la part de l'un et de l'autre, dans cette grande œuvre de salut. Une peinture du cimetière de S. Calixte, par exemple, représente d'un côté N. S. résuscitant Lazare, et de l'autre Marie en orante (1). Sur l'un des sarcophages du Vatican, d'un côté c'est J. C. sous la forme du bon Pasteur entouré des brebis représentant l'Eglise; de l'autre c'est Marie en orante, accompagnée de colombes représentant de même les âmes pures et saintes des fidèles. Mais J. C. porte l'une des brebis sur ses épaules, et opère par lui même; Marie n'a pour moyen d'action que la prière (2). Une peinture du cimetière *inter duas lauros* reproduit la même pensée; seulement la S^te^. Vierge s'y trouve accompagnée d'une colombe emblême du Saint-Esprit, et d'un lys image biblique de sa perpétuelle virginité (3).

Le bas-relief d'un sarcophage extrait du cimetière de Lucine, offre une particularité remarquable, qui rentre parfaitement dans le

(1) Loc. cit. p. 64. tav. LXXII.
(2) T. I. p. 157. tav. XXXVIII.
(3) T. II. p. 164 tav. CXXV.

sujet précédent. Dans la partie centrale, au dessus du médaillon renfermant les têtes de S. Pierre et de S. Paul, sort une main donnant un *volumen* à l'un des personnages représentés. C'est N. S. confiant son Evangile aux Apôtres. De l'autre côté sort une main d'orante. C'est celle de la Très-Sainte-Vierge (1).

Une peinture du cimetière *inter duas lauros*, représente Marie sous un autre emblême bien touchant. Elle est debout, en orante; deux jeunes hommes accourent près d'elle, comme pour implorer sa protection (2). N'est-ce point là vraiment le *Refugium peccatorum*, titre sous lequel l'Eglise aime tant à invoquer, pour nous, la puissante intercession de la Mère de Dieu.

Pour ce qui regarde les sujets représentés sur les tombeaux, on y remarque une chose que nous ne voulons point laisser sans observation.

Au centre d'un grand nombre, on a représenté le divin Sauveur, notre résurrection et notre vie (3), comme il le dit lui-même. Sur d'autres, on a, dans la même pensée, sculpté une croix ou le monogramme si cher aux chrétiens primitifs, monogramme que Constantin

(1) Loc. cit. p. 1. tav. XLVIII.
(2) Loc. cit. p. 162 tav. CXXIII.
(3) S. Jean. XI. 25.

glorifia plus tard, devant les hommes, en l'arborant sur les aigles de l' empire. Sur plusieurs enfin, au même lieu, et conformément au même symbolisme, figure Marie, la nouvelle Eve, la véritable mère des vivants, la coopératrice du Sauveur dans l'œuvre de rachat et de vie accomplie sur la croix, par le nouvel Adam.

Voilà pourquoi sur l'un des sarcophages du Vatican, bien que la Ste. Vierge figure déja dans l'adoration des Mages, nous n' hésitons point à la reconnaître encore dans l' orante placée au point central du bas-relief supérieur (1).

La représentation du mystère de l'Epiphanie est reproduite fort souvent aussi, parmi les monuments pieux des catacombes; mais comme le sujet se rapporte plus particulièrement à N. S., il est moins lié que les autres, avec la question qui nous occupe en ce moment.

Du reste, comme dans les mêmes monuments on a rarement représenté le Père éternel et le Saint-Esprit, dans la crainte de prêter à des illusions idolâtriques de la part des nouveaux chrétiens; de même aussi l'attitude d'orante donnée à Marie était la plus convenable en présence du même danger.

En effet, si depuis bien des siècles, l' e-

(1) *Sculture* etc. T. I. p. 147 tav. XXXVII.

sprit du christianisme en pénétrant dans les masses, a rendu parfaitement illusoire le péril vainement objecté par les protestants contre le culte des images représentant la Ste. Vierge et les Saints, il n'en fut pas précisement ainsi aux premiers âges de l'Eglise. Le prosélytisme s'opérait alors parmi des populations profondément imbues de l'esprit idolâtrique, et il fallait éloigner toute représentation capable d'offrir le moindre danger d'illusion sous ce rapport. Les Apôtres et leurs successeurs prirent donc, et avec raison, le soin que nous avons déjà fait remarquer, de distinguer parfaitement, dans les images, la différence incommensurable qui existe entre la créature et le Créateur, que les unes ou les autres représentent.

Voilà pourqnoi nous trouvons un intérêt tout particulier au sujet central d'un sarcophage du Vatican (1).

Dans ce bas-relief, N. S. est debout, sur la montagne, d'où sortent les quatre fleuves allégoriques, représentés bien souvent, dans les anciens monuments du christianisme. A ses côtés se trouvent la Ste. Vierge et S. Jean, qui s'inclinent en lui baisant la tunique.

La différence de hauteur entre ces dernières figures et celles des Apôtres pourrait, il

(1) Loc. cit. p. 93 tav. XXIV.

est vrai, présenter matière à objection contre l'explication que nous venons de donner. On sait, en effet, que dans les anciens âges, et chez les peuples peu cultivés (1), on se servait de cette différence de proportion pour indiquer les degrés de dignité entre les divers persounages. Mais, dans le cas présent, cette objection n'aurait aucune valeur ; le bas-relief d'un autre sarcophage, extrait du même cimetière, la détruit complètement.

Dans ce dernier (2), la partie centrale est occupée par une croix, au dessous de laquelle les deux sœurs de Lazare demandent, à genoux, la vie de leur frère à N. S. plus petit que les Apôtres placés dans les autres compartimens. On voit évidemment, d'après cela, que la proportion des figures centrales était uniquement réglée par l'espace, dans les deux bas-reliefs.

D'un autre côté, cette même différence de proportions, par rapport à la S[te]. Vierge, vis-

(1) On l'observe aujourd'hui encore dans les peintures orientales. On le remarque également pour quelques sujets payens de l'ancienne Rome. Pour ce qui regarde aujourd'hui la Chine et le royaume Annamite, les représentations des derniers martyres conservées au séminaire des Missions Etrangères, à Paris, en donnent l'exemple. — Voir notre *Voyage dans l'Inde*, p. 18 et suiv.

(2) *Sculture* etc. p. 115 tav. XXX.

à-vis de N. S. servirait également à corroborer la pensée désignée suffisamment par l'attitude.

Le mode adopté pour la célèbre peinture du cimetière de Ste. Agnès, dont nous avons parlé, rentre aussi dans la même pensée, perpetuée du reste, jusqu'à nous, par plusieurs peintures de l'Orient.

Le schisme et les hérésies ont, dès les anciens âges, frappé de mort et d'immobilité ces chrétientés privées ainsi de la fécondité promise uniquement à la véritable Eglise; comme mais ces chrétientès sont demeurées debout, mêmes des monnments de nos traditions, sur bien des points attaqués, plus tard, par les hérésies nouvelles. Et ainsi, malgré eux, les auteurs de tant de maux, ont préparé un appui à la vérité même, qu'ils attaquaient.

Pour ce qui regarde en particulier le culte et les images de Marie, nous retrouvons dans les usages aveuglément conservés par le schisme de Bizance la preuve de fait la plus frappante, contre les allégations du protestantisme.

Ainsi, que vous descendiez dans le cimetière de Ste. Agnès à Rome, ou que vous pénétriez au fond de la Russie, dans quelque chaumière de paysan, ou dans le palais d'un grand seigneur, vous retrouverez exactement la divine orante de nos catacombes.

L'oratoire particulier de la princesse Zénéide

Volkonsky, à Rome, en donne une parfaite idée. L'image russe apportée par elle d'une terre de sa famille, avant sa conversion à la foi catholique, est absolument, quant à l'attitude et à la pensée, la Vierge peinte au second siècle dans la chapelle de Marie, au cimetière de Ste. Agnès.

Aux monuments que nous venons de mentionner nous pourrions ajouter bien d'autres fresques, peintures sur verre et autres témoins irrécusables des vieilles et perpétuelles traditions chrétiennes opposées au protestantisme. Forcés d'indiquer, plutôt que de décrire, nous devons nous arrêter ici, quoiqu'à regret. Ce que nous avons dit suffit pour prouver ce que nous avions en vue.

Et, nous devons l'ajouter, non par un misérable sentiment d'amour propre, mais uniquement dans l'intérêt du bien, ce que nous venons d'exposer est le résultat d'observations qui nous sont absolument propres. Ni conversations, ni lectures ne nous ont formé notre conviction là dessus.

Si donc, comme nous en avons la persuasion, nous sommes dans le vrai, notre opinion peut être comptée parmi les témoignages indépendants, qui tendent à confirmer un enseignement trop méconnu pendant si longtemps.

Heureux, ô Marie, s'il nous est donné de

contribuer ainsi, en quelque chose, à votre gloire ! Heureux, si par là nous pouvions ouvrir les yeux à quelques uns de nos frères errants; si nous pouvions éclairer quelques uns des malheureux plongés dans les ténèbres de l' erreur, par le schisme ou par l' hérésie, qui les ont ainsi soustraits à l' enseignement infaillible de l' Eglise leur maîtresse et leur mére !

Sanctuaires de Marie dans Rome. — Entrée par la porte du Peuple, et décoration significative de la place.

Après avoir étudié les monuments des catacombes; après y avoir vu si souvent reproduite l'image de Marie; après y avoir constaté le culte réel et primitif qu'on lui rendait, dans ces premiers sanctuaires chrétiens (1), il ne faut plus s'étonner, si à chaque pas, on rencontre dans la ville moderne, des églises consacrées à Dieu, sons l'invocation de cette Vierge sainte et immaculée.

Il ne faut plus s' étonner, si on l' y voit honorée comme protectrice des œuvres de charité, de science d' apostolat et de prière,

(1) Ainsi, dans la Chapelle de la catacombe de Ste. Agnès, l'image de Marie est peinte immédiatement au dessus de l'autel.

si nombreuses dans la cité mère et modèle du monde chrétien.

Voilà pourquoi nous occupant dabord de ces dernières œuvres, nous vous ferons parcourir en premier lieu, parmi les églises dédiées à Marie, celles où nous pouvons la considérer plus particulièrement comme toute puissante et perpétuelle *orante*, au pied du trône de Dieu.

Nous commencerons par les trois sanctuaires de la Place du Peuple. Nous vous exposerons toutefois préalablement, quelques considérations sur la décoration générale de cette principale entrée de Rome.

Aujourd'hui la plupart des étrangers, qui pénètrent pour la première fois dans la Ville sainte, ont immédiatement sous les yeux, un imposant spectacle. C' est pour eux une magnifique introduction dans la cité chrétienne, que la vue de S. Pierre, de la colonnade et de la vaste place offerte immédiatement à leurs regards.

Il y a pour eux, dans la croix qui domine l' obélisque de Néron, et dans l' inscription triomphante de Sixte-Quint: *Vicit leo de tribu Juda* (1), en face du gigantesque tombeau de l'Apôtre, toute une explication sommaire des triomphes du christianisme.

(1) Voir au T. I. p. 91.

De même aussi, l'entrée par la porte du Peuple est réellement digne de la reine éternelle du monde.

On y arrive, en effet, préparé d'avance par la vive impression ressentie à la vue de S. Pierre et de la ville, du haut des collines où l'on montre le faux sépulcre de Néron. On y arrive en traversant le vieux pont Milvius, dont la tour du moyen-âge se trouve malheureusement dégradée aujourd'hui par la décoration moderne. On y arrive en passant devant les statues bien pauvres d'exécution, il est vrai, mais exprimant du moins, une pensée religieuse intelligente. Les deux premières représentent, en effet, le baptême de N. S., par le saint Précurseur, martyr du courage que Dieu réclame de ses ministres, vis-à-vis des grands pécheurs non soumis. Du côté de la ville on trouve S. Jean Népomucène martyr de la constance exigée plus rigoureusement encore, lorsqu'il s'agit de conserver un inviolable secret sur l'aveu des fautes confessées par le pécheur repentant (1). La dernière de ces figures enfin, est Marie, Vierge immaculée dans sa conception, sublime *orante* qui élève les yeux vers le ciel, où Dieu se com-

(1) On sait, en effet, que Wenceslas roi de Bohême fit noyer à Prague, S. Jean Népomucène, qui refusait de lui révéler la confession de la reine.

plait dans les merveilles d'amour et de pureté opérées par lui dans l'âme de cette incomparable créature.

En traversant le même pont, on a sous les yeux les champs célèbres par la victoire de Constantin (1); puis le monument commémoratif de la pompe chrétienne déployée dans le transport de la tête de S. André; puis la charmante église du même Apôtre. On rencontre ensuite la villa historique du Pape Jules III (2), où S. Charles Borromée renouvella l'exemple donné successivement, dans le cours des siècles, par le patriarche Joseph, par S. Thomas d'Aquin, par S. Bernard et par tant d'autres héroïques vainqueurs de leur chair et du monde. On entre enfin dans la ville, par la porte triomphale de l'architecte Vignole. Et là, en face de l'obélisque consacré jadis au Soleil (3) substitué par l'ingratitude des hommes au Dieu unique et créateur, en face de cette entrée majestueuse et des trois rues séparées entre elles par deux sanctuaires de Marie, on ne peut se défendre d'un véritable sentiment d'admiration.

Elle est grande, en effet, bien intelligente et

(1) Voir T. II. p. 276.

(2) Connue sous le nom de *Casina di Papa Giulio*.

(3) Voir Am. Marcellin, Liv. XVII. c. 4.

et chrétienne cette décoration où figure, au premier plan, comme trophée de nos impérissables victoires, l'obélisque relevé par Sixte-Quint, en l'honneur de la croix triomphante.

SIXTVS V PONT. MAX.
OBELISCVM HVNC
A CAE. AVG. SOLI
IN CIRCO MAX. RITV
DICATVM IMPIO
MISERANDA RVINA
FRACTVM OBRVTVM Q.
ERVI TRANSFERRI
FORMAE SVAE REDDI
CRVCIQ. INVICTISS.
DEDICARI IVSSIT
A. MDLXXXIX. PONT. IV (1).

Ainsi s' exprime dans la première de ces inscriptions le Pontife qui l'a gravée sur la base de l'obélisque, où il a inscrit ces autres paroles:

(1) Sixte V Souverain Pontife a fait retirer de la ruine lamentable où il gissait enseveli et brisé, cet obélisque consacré dans un rite impie au soleil, par César Auguste, dans le grand cirque; il l' a fait transporter, lui a rendu sa première forme et a ordonné de le consacrer à la croix invincible. L'an 1589, de son pontificat le quatrième.

ANTE SACRAM
ILLIVS AEDEM
AVGVSTIOR
LAETIORQ. SVRGO
CVIVS EX VTERO
VIRGINALI
AVG. IMPERANTE
SOL IVSTITIAE
EXORTUS EST (1)

Pourquoi faut-il que l'inintelligent paganisme introduit dans les arts, dans la littérature et dans les idées, depuis trois siècles, ait fait compléter cette décoration grandiose, par les tristes sujets qu'on y ajouta de nos jours?

Car, on doit l'avouer, il est impossible de retenir un sentiment de douleur et de pitié à la vue du décousu et de la pauvreté de pensée qu' on remarque dans la décoration moderne de la place, et du Pincio.

Qu' y voit-t-on, en effet ? un misérable décor de théâtre, et pas une pensée chrétienne. Pourquoi donc, si les artistes du temps n'a-

(1) Plus auguste et plus joyeux je m' élève devant la sainte demeure de celle qui de son sein virginal a émis le soleil de justice, sous le règne d'Auguste.

vaient pas l'intelligence assez haute pour comprendre ce que Rome exige partout et toujours; pourquoi ne se bornèrent-ils pas à couvrir d'arbres cette colline, laissant à la fécondité de Dieu le soin de la parer comme il convenait à la royale cité des Pontifes?

Que si maintenant nous pénétrons au point de vue moral, l'origine première de cette absence de pensée religieuse, nous la retrouverons infailliblement dans la cause des maux infinis qui travaillent depuis si longtemps, sous d'autres rapports, notre pauvre société. Car, nous devons l'avouer, pendant les trois derniers siècles, l'Europe entière a plus ou moins participé à l'égarement fatal qui devait conduire et conduisit, en effet, nos générations dans l'abîme. Tous plus ou moins, dès notre enfance, nous avons vécu dans une atmosphère anti-chrétienne, du moins quant à l'ensemble des idées sociales. Nous avons tristement hérité en cela, des fautes de nos pères. Aussi, pouvons-nous bien nous appliquer les paroles du poëte parlant des enfants d'Israël; nous pouvons au milieu de l'effroyable tourmente qui nous agite, dire avec eux:

Des offenses d'autrui malheureuses victimes
Que nous servent, hélas! ces regrets superflus?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes (1).

Mais plus heureux que les descendants de Jacob, nous pouvons, si nous le voulons, sortir encore de l'abîme où l'on nous a conduits. La lumière d'en haut nous éclaire trop vivement sur les causes de tant de désastres; la bonté divine nous enseigne trop clairement nos devoirs en nous châtiant, pour que si nous voulons en profiter, l'espérance nous abandonne. Car c'est en parlant surtout des peuples chrétiens, qu'il fut écrit: » Dieu a créé » guérissables toutes les nations de terre (2). »

Eglises de Ste. Marie del Popolo et dei Miracoli.—Basilique de Ste. Marie in Monte-Santo.

Dans les temps d'agitations violentes où nous vivons, une dénomination comme celles-ci: *Place du Peuple, N. D. du Peuple,* rappellerait, sans aucun doute, quelque sinistre souvenir de désordre et de révolution; car nous en avons trop de preuves pour en douter,

(1) Racine. Esther. Act. I. sc. 5.
(2) Sagesse. I: 14.

la malheureuse classe désignée plus particulièrement sous le nom de peuple, semble de nos jours, condamnée à servir partout d'instrument et de victime aux ambitieux qui l'égarent à leur profit. Mais dans les âges de foi, comme ceux où fut fondé le sanctuaire dont nous parlons, de telles désignations avaient une bien plus pure et plus douce origine.

Celle-ci en particulier rappelle un acte éclatant de piété du peuple romain envers Marie. En voici l'occasion.

Sur la pente du Pincio, se trouvait, comme nous l'avons dit (1), le tombeau des Domitius, où fut enterré Néron. Ce lieu tristement fameux par une telle sépulture, devint doublement un sujet d'horreur et d'effroi pour le peuple, à la suite des faits extraordinaires dont il devint plus tard le théâtre (2). En 1099, Pascal II pour le sanctifier, y construisit une chapelle remplacée, en 1227, par une église bâtie à l'aide d'aumônes offertes en abondance par toutes les classes de la population romaine (3).

(1) Voir T. II. p. 231.

(2) Dans les bas-reliefs en stuc doré, qui ornent l'entrée du chœur de l'église, on a représenté toute la suite de cette pieuse légende.

(3) Voir entre autres documents, à ce sujet, deux MSS. conservés dans le couvent, et dont voici les tires: 1 *Origine e descrizioni della Ven. Chiesa*

De là vient le nom de *Madonna del Popolo*, donné à la place, au sanctuaire et à l'image au dessous de laquelle on a inscrit ces paroles de l'Ecriture, si justement appliquées à Marie: » Tu honorificentia populi nostri (1). »

Cette image, qui se trouvait primitivement dans le *Sancta sanctorum*, à S. Jean-de-Latran, fut transportée ici par Grégoire IX, à l'occasion de la peste qui se déclara au temps de ce Pontife. En 1634, elle reçut en hommage, du Chapitre de S. Pierre, l'une de ces couronnes décernées, depuis deux siècles, aux plus célèbres images de la Ste. Vierge, par suite du legs pieux du Comte Alexandre Sforza de Plaisance (2).

L'église tombant en ruine, en 1471, fut

della Madonna santissima del popolo, in Roma. MS. in 4.-2. Indice dell'archivio della procureria genle. dei Padri agostin. della Congregazione di Lomb. nel convento di S. Maria del popolo di Roma MDCCLXXVII. MS. In f. - Une inscription placée dans le chœur constate également ces faits.

(1) Judith. XV. 10 - Vous, honneur de notre peuple.

(2) Voir à ce sujet *Raccolta delle immagini della Rma. Vergine ornate della corona d'oro dal Rmo. Capitolo di S. Pietro*, etc. *Data in luce da P. Bombelli.* - In 12. Rome. Salomoni 1792, et *Il Pellegrino guidato alla visita delle immagini della B. V. Maria in Roma*, etc. *da C. Carocci della Comp. di Gesù.* - In 12. Rome 1729.

rebâtie par les soins de Sixte IV, et ensuite embellie par Jules II; puis restaurée par Alexandre VII, après la peste de 1658. Malheureusement, comme de coutume, Bernin qui dirigea ce travail, dénatura, autant qu' il était en lui, le caractère primitif de l'édifice.

Pie II voulut visiter ce sanctuaire, pieds-nus, à la tête du sacré Collège pour y implorer le secours de Dieu, dans la guerre contre les Turcs. Grégoire XIII, fit de même à l'occasion d'une maladie contagieuse, qui envahissait Rome.

A cette église est joint un couvent d' Augustins pillé avec tant d'autres, par l' armée de Charles-Quint, lors du sac de Rome, sous Clément VII. En 1556, d'autres espagnols, assiégeant Rome, le détruisirent à peu près complètement. Le duc d' Alva parvint très-difficilment à sauver au moins l'église (1). On le rebâtit l'année suivante. Lors de l'entrée de la reine Christine de Suède à Rome, les cardinaux qui vinrent la recevoir en grande pompe, à la porte du Peuple, s'y réunirent pour l' attendre. Il fut définitivement démoli à l' époque où le gouvernement français songeait à créer la promenade du Pincio. On le remplaça par l' édifice actuel, bien plus restreint que le couvent primitif.

(1) Les Religieux avaient, par reconnaissance, fait peindre, dans le cloître, le portrait du Duc.

C' est là aussi que le malheureux Luther habita, lors de son voyage à Rome; là qu'il célébra le saint sacrifice, pour la dernière fois. C'est de là qu'il partit pour continuer, avec tant d'acharnement, la guerre furieuse dans laquelle, hélas ! bien des abus et des scandales lui servirent d'appui contre nous (1).

Considérée sous le rapport de l' art, cette église rivalise avec les plus riches de Rome. Les peintures de Pinturicchio, dans les première, troisième et quatrième chapelles à droite, en entrant, et dans la voûte du chœur; les élégantes et gracieuses sculptures des tombeaux conservés dans l'église, dans le corridor latéral, et dans la sacristie; celles surtout que Sansovino a laissées dans le chœur; le retable à bas-relief de la quatrième chapelle à droite, et celui de l'ancien maître-autel conservé dans la sacristie; les deux vitraux coloriés, dus l'un et l'autre à des français, Claude et Guillaume de Marseille, appelés exprès par Jules II (2); tous ces trésors

(1) Le protestantisme fut certainement l'une des plus fatales hérésies qui aient jamais égaré les peuples chrétiens, mais quand on réfléchit à l'œuvre du Saint Concile de Trente, réuni à cette occasion, on comprend, en grande partie, les causes de tant de malheurs. On voit également pourquoi il entrait dans les mystérieux desseins de la Providence de les permettre.

(2) Il n'y a pas d'autres verreries de ce genre dans les églises de Rome.

joints à quelques restes d'anciens monuments conservés jadis dans le cloître, et à la vieille peinture de la sacristie, donnent à la visite de cette église le plus vif intérêt (1).

La chapelle plus moderne du Cardinal Cibo, avec sa forme élégante, sa richesse de marbres et ses peintures de Maratta, de Morandi et d'autres encore; les chapelles des transeps, en particulier celle de l'Assomption par Annibal Carrache, avec les deux tableaux de Michelange de Caravaccio, qui l'ornent également, offrent aussi plus d'un genre de mérite, malgré les défauts de l'époque.

Dans la chapelle Chigi, se trouve une Nativité de la Ste. Vierge, tableau dessiné par Raphaël, dont la mort interrompit le travail. On y voit aussi les statues d'Elie et de Jonas, dues également en partie à Raphaël. Celui-ci donna encore les dessins pour les mosaïques de la coupole et pour la construction de la chapelle elle-même. Là se trouvent enfin deux statues du Bernin; et dans la voûte, au dessous des mosaïques, de tristes et déplorables peintures, dont l'existence en ce lieu ne peut se comprendre (2).

(1) On conserve entre autres dans le couvent, un crucifix du 13e siècle, sculpté en bois.

(2) Ces peintures ainsi que plusieurs autres, démontrent clairement combien N. S. Père le Pape

Divers tombeaux des derniers siècles, renfermés dans la même église, offrent également sous plusieurs rapports, un réel intérêt pour l'art et pour l'histoire. Nous vous parlerons uniquement de ceux des français. D'autres détails nous entraîneraient au delà des bornes qu'il faut nous prescrire.

Nous citerons en premier lieu deux Cardinaux inhumés dans cette église, à la fin du 15e. siècle. L'un est Frédéric de Cluny, né à Autun, évêque de Tournay, créé Cardinal par Sixte IV, en 1480, mort en 1483. C'était un jurisconsulte savant et vertueux. L'autre est Philibert Hugonet Evêque de Mâcon, envoyé du duc de Bourgogne près des Papes Paul II et Sixte IV, et près de Ferdinand roi d'Espagne. Elevé au Cardinalat dans le même consistoire que le précédent, il mourut en 1484.

Quelques années plus tard, on déposa dans la même église, le corps de Jean de Monissard Evêque de Tournay, conseiller des ducs de Bourgogne, Majordome des Papes Sixte IV et Innoceut VIII, et légat désigné pour l'Espagne. Ce prélat mourut en 1491.

Dans le même siècle, douze ecclésiastiques

Pie IX fut chrétiennement inspiré en commençant par S. Pierre la suppression de ces indécences. Léon X avait ordonné la correction de celles de N. D. du Peuple. Il ne fut pas obéi.

français revêtus de dignités inférieures aux précédentes, choisirent également cette église pour leur sépulture. On remarque parmi eux Ymbert de Laye, protonotaire apostolique, fort estimé de Louis XI. Il mourut en 1459. Innocent de Crécy aumônier du même prince s' y trouve également enterré. Il mourut en 1478. Il en est de même de Jean Synod chanoine de Besançon et d'Autun, secrétaire du Cardinal Le jeune, dit de Térouanne, mort en 1446.

La même année mourut et fut inhumé dans cette église, Jacques de Neufville parent du même Cardinal, dont l'écuyer Jean de la Houssière y fut également déposé, quatre ans plus tard.

On a conservé aussi les inscriptions des tombes de deux autres français inhumés au même lieu, dans le 15e siècle.

Au commencement du 16e, parmi les ecclésiastiques dont le corps s'y trouvaient, on distingue Corneille de Vitry chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris. Huit autres tombes du même temps s' y voyaient également. Nous citerons celles d'Alphonse de la Bourdaillière frère du Cardinal ambassadeur de France, mort en 1585; et celle de Claudine de Strépigny de Châlons-sur-Marne, enterrée en ce lieu, comme l'inscription le constate, par dévotion pour l'image de Marie.

En 1811, les élèves de l'Académie de France y placèrent un marbre funéraire en mémoire de leur camarade Félix Boisselier peintre, né dans la Haute-Marne, à Amphal.

Enfin deux prélats du 15e siècle, bienfaiteurs de cette église, où ils choisirent leur sépulture, méritent de notre part une mention toute particulière.

Le premier est Guillaume Desperriers auditeur de Rote, mort en 1500, à qui l'on doit la belle sculpture votive exécutée en 1497, et placée aujourd'hui dans le corridor de la sacristie.

On lui doit également un autel à S. Pierre et un à S. Paul hors-des-murs, ainsi que le magnifique bas-relief votif du Baptistère de S. Jean-de-Latran. Dans le champ de ce dernier on lit cette touchante invocation:

O BONE IESV
MISERERE MEI (1)

Les libéralités de Jean de Montmirail Evêque de Vaison furent plus abondantes encore. Il construisit et dota la gracieuse chapelle des Fonts-baptismaux, la première à gauche en entrant, dans l'église de N. D. du Peuple.

(1) O bon Jésus, ayez pitié de moi.

Né à Chaumont (1), en 1409, il devint familier et référendaire de Sixte IV, qui le nomma Evêque de Vaison, en 1473. Il mourut le 4 juin 1479, après avoir donné à sa chapelle, le palais qu'il habitait à Rome.

Il est également connu pour la pieuse institution du Jubilé qu'il fonda pour sa ville natale. Il dédia de plus sa chapelle de Rome à S. Jean-Baptiste, patron de la même ville. Il y est enterré sous une tombe en marbre, ornée d' un bas-relief qui le représente avec les insignes de sa dignité. L'inscription funéraire est gravée au pourtour, en lignes marginales. Elle se termine par ces paroles bien chrétiennes : *Hæc si consideras satis admonent* (2).

Le Campanile de la même église offre aussi une particularité dont on ne remarque pas avec assez de soin le symbolisme.

Entre quatre clochetons sur les angles, s'élève la flèche principale dominant tout l' édifice. C' est la même pensée, qui chez les orientaux, particulièrement en Russie, fit adopter les cinq coupoles dont celle du centre domine les autres. Cette disposition exprime bien

(1) Chef-lieu de la Haute-Marne.

(2) Ces choses, si vous les considérez, vous avertissent assez.

clairement la suprématie du patriarcat romain sur ceux de l' Orient. Le schisme a cessé, il est vrai, d' en avoir l' intelligence; mais il en conserve néanmoins la forme matérielle, comme un monument sensible de ses propres erreurs (1).

L'église de N. D. *de' Miracoli* et la basilique de Ste. Marie *in Monte Santo*, qui se trouvent en face de la porte du Peuple, offrent, sous tous les rapports, bien moins d' intérêt que celle-ci.

L'origine de la première est néanmoins fort touchante.

Un jour que le Tibre grossi par les pluies charriait, comme il arrive, des branches et des troncs d' arbres enlevés à la campagne, une pauvre femme s'occupait à retirer du fleuve quelques morceaux de ce bois pour son usage. Le pied manqua subitement à son enfant qui l'aidait dans ce travail; et le malheureux allait se noyer, lorque la pauvre mère s' adressant avec ardeur à la Ste. Vierge, dont une image se trouvait peinte sur une muraille voisine, eut le bonheur de le voir sauvé, contre toute espérance.

La dévotion du peuple devint si vive, en peu de temps, que la Compagnie de S. Jac-

(1) Voir notre *Lettre aux Evêques de Russie*, p. XLVII.

ques des Incurables, éleva une petite église pour y placer honorablement l'image. Un chapelain fut également chargé des soins religieux du sanctuaire. Toutes ces choses se passaient en 1525.

En 1584, l'église fut confiée à l'un des plus illustres apôtres de la charité chrétienne, S. Camille de Lellis, qui s'y retira pour commencer, avec trois compagnons, l'œuvre dont nous parlerons ailleurs. Les persécutions auxquelles doivent s'attendre tous ceux qui entreprennent quelque chose de grand pour l'Eglise, et les maladies occasionnées par le mauvais air du lieu, l'obligèrent d'en sortir, au bout de quelques années.

On y établit plus tard, des religieux français du Tiers-Ordre de S. François d'Assise.

Alexandre VII, en 1664, la fit transporter et reconstruire là où elle se trouve aujourd'hui; mais il mourut avant la fin des travaux, qui demeurèrent suspendus jusqu'au moment où le cardinal Gastaldi les termina. Le Cardinal y fut enterré, ainsi que son frére; et les deux tombeaux forment aujourd'hui l'un des principaux ornements de l'église à l'intérieur.

Quant à l'image, l'original fut transporté à S. Jacques, par le Cardinal A. M. Salviati. La copie qu'on trouve ici, fut couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1646.

L'image de Ste. Marie *in Monte Santo*, re-

çut le même témoignage de vénération en 1659. Peinte par une jeune fille, avec des circonstances propres à exciter la ferveur dans les âmes, cette image, comme la précédente, donna occasion à la construction de la basilique (1) dont nous voulons parler.

Commencée à l' aide des aumônes spontanément offertes par les fidèles, ou recueillies par le saint religieux F. Amadio, cette église fut terminée, par le Cardinal Gastaldi comme la précédente.

L' architecte Rainaldi les commença l' une et l'autre, et Bernin les termina en modifiant d' une manière défectueuse le plan primitif.

On trouve dans celle-ci quelques peintures de mérite, avec les bustes en bronze des Papes Alexandre VII, Clément IX, Clément X et Innocent XI, que le Cardinal y fit placer par reconnaissance.

(1) On distingue plusieurs ordres parmi les basiliques de Rome; S. Jean-de-Latran, S. Pierre, S. Paul, Ste. Marie-Majeure et S. Laurent sont nommées patriarcales, du titre des cinq grands patriarcats de l' Eglise catholique. Deux autres, Ste. Croix-de-Jérusalem et S. Sébastien ont été ajoutées pour les grandes stations des Jubilés universels. Ste. Marie à Trastevere, S. Laurent *in Damaso*, Ste. Marie *in Cosmedin*, les SS. Apôtres, S. Pierre-aux-liens et Ste. Marie *in Monte-Santo* complètent le nombre de treize adopté en honneur des douze Apôtres et de S. Paul.

Eglises de Ste. Marie dell' Umiltà, in Via, in Trivio et del Carmine.

L'église de l'Umiltà gracieuse chapelle d'un couvent de Visitandines, fut construite au 17e. siècle, en l'honneur de Marie considérée comme mère de la vertu si éminemment chrétienne de l'humilité.

Cherchez, en effet, dans les ruines des anciens monuments de Rome; remuez toutes les pierres des temples détruits; fouillez toutes les mémoires; étudiez tous les historiens, tous les philosophes de l'antiquité, vous verrez qu'on éleva jadis des autels à l'orgueil, au plaisir, aux vertus humaines si l'on veut. Vous verrez qu'on y alla jusqu'à prêcher parfois le mépris des honneurs et des richessesou la patience dans la douleur; qu' on entrevit même la dignité de la continence et du célibat religieux. Mais l'amour intérieur et réel du mépris, le sentiment vrai de sa propre misère, l'humilité chrétienne en un mot, ni les poëtes, ni les philosophes, ni la science, ni la religion ne l'enseignèrent à la société antique du paganisme. Nul philosophe, nul instituteur des peuples ne sut la comprendre. Nul prêtre avant le Pontife de Rome, Vicaire de J. C., ne conçut même la pensée de s'intituler *Serviteur des serviteurs de Dieu*.

Cette vertu, en effet, n' a rien d' humain, rien de conforme à notre nature déchue. Elle s'oppose au contraire trop directement à ce qu'il y a de plus profondément enraciné dans le cœur de l'homme ; elle va trop directement contre la fatale parole, cause première de notre ruine: » Vous serez comme des dieux (1), » pour que la philosophie en particulier, cette exaltation suprême de l' orgueil humain, ait pu la concevoir. Il fallait la révélation et l'exemple du Fils de Dieu, anéanti dans son amour, pour nous en donner la première idée.

Voilà pourquoi, aujourd'hui encore l'esprit payen de la génération présente demeure aussi étranger qu'il l'est, à l'enseignement et à la pratique de cette incomparable vertu.

Quant à l'église de Ste. Marie *in Via*, voici qu elle en fut, d'après les témoignages les plus authentiques, l'intéressante origine.

Vers le milieu du 13e. siècle, un jour, près de la demeure du célèbre Cardinal Capocci, un serviteur jetta un image de la Ste. Vierge dans le puits d' une écurie. Le Cardinal vint l'en retirer avec des circonstances qui motivèrent de là part du Pape un acte éclatant de vénération pour cette même image.

Le Pontife, en effet, ordonna immédiatement la construction d'une église sur l'empla-

(1) Genèse III. 5.

cement de l'écurie et du puits, qu'on y voit encore. Là, fut placée l'image couronnée en 1646 par le Chapitre de S Pierre.

En 1513, Léon X donna l'église aux Servites, qui la possèdent encore aujourd'hui. Ces religieux en commencèrent la reconstrution en 1594, sur les plans de Martin Longhi; et Bellarmin, Cardinal titulaire en 1604, en fit terminer le chœur et la voûte.

D'assez bonnes peintures ornent cette église où sont enterrés L. Vaselli jurisconsulte mort en 1832, et le poète orateur P. A. Serassi mort en 1791. Le fait historique relatif à la fondation de l'église est peint au dessus de la porte, à l'intérieur.

Enfin, sur la place Poli, à quelque distance de là, se trouve l'oratoire du même nom élevé en 1576.

A l'église de S^te^. Marie *in Trivio* (1), très voisine de la précédente, se rattache le souvenir d'un illustre capitaine, coupable d'un grand acte de violence contre l'Eglise, mais ensuite véritablement repentant.

Bélisaire ayant eu la faiblesse de se rendre l'instrument des vengeances de l'impératrice Théodora contre le Pape Silvère, avait porté une main sacrilège sur le saint Pontife,

(1) Du carrefour qui a donné aussi le nom à la fontaine de Trévi.

et l'avait entraîné dans l'exil à Ponza, île célèbre par d'autres violences de même nature (1). En expiation de cet acte honteux et criminel, le vainqueur des Goths fonda l'église où il déposa une pieuse image de Marie, apportée par lui de l'Orient.

L'image fut couronnée en 1677, par le Chapitre de S. Pierre. Une inscription engagée dans la muraille de l'église, du côté du palais Poli, constate l'origine historique de la construction.

Vers 1573, cette église fut reconstruite par les *Croisiers* ou *Porte-croix*, chanoines-réguliers hospitaliers, à qui Gregoire XIII l'avait donnée et qu'Innocent X supprima. Ils y furent remplacés par les clercs-réguliers de S. Camille de Lellis. L'architecture conserve quelques bonnes traces d'un style trop oublié depuis. On trouve aussi dans l'église et dans la sacristie, quelques peintures intéressantes, particulièrement celles du P. A. Morelli, religieux hospitalier de S. Camille.

La petite église del *Carmine*, rue des *Tre Cannelle*, érigée en 1605, appartient à la confrairie du même nom.

(1) Voir nos *Alcune memorie d'Italia* - In 12. Naples. Imp. de l'Araldo 1850 p. 9.

Eglises de Ste. Marie in Campo Carleo. — Madonna de' Monti — Tombe du Vén. Labre, pauvre mendiant français.

La dénomination de Ste. *Marie in Campo Carleo,* n'a rien de bien certain, ni de bien intéressant. On la désignait jadis sous le nom de *Spolia Christi*, à cause d'un tableau représentant le dépouillement de N. S. par les Juifs, au moment de la flagellation. Sixte-Quint le fit enlever comme inconvenant.

L'église paroissiale de la *Madonna de' Monti* occupe l'emplacement du monastère de Clarisses fondé, en ce lieu, du temps de S. François d'Assise, et transporté ensuite à S. *Lorenzo in Panisperna.*

Dans les bâtimens du couvent changés en greniers à foin, était restée une image que Dieu voulut rendre chère à la dévotion des fidèles. La première faveur fut obtenue le 26 avril 1579, et les grâces qui se succédèrent bientôt, en grand nombre, furent si remarquables; les aumônes devinrent également si abondantes, qu'on parvint à reconstruire l'église et à doter le clergé, appelé à desservir le nouveau sanctuaire (1).

(1) Voir à ce sujet le Ms. conservé dans l'église même, et portant ce titre: *Historia dell'origine e miracoli della Madonna de' Monti in Roma.*

L'ancienne image, vénérée aujourd'hui sur le maître-autel, fut couronnée en 1632, du vivant même du comte Sforza.

D'excellentes peintures d'artistes du 16e siècle ornent cette église, où vous, français, devez surtout visiter avec respect, la tombe sur laquelle on a gravé ces simples paroles:

D. O. M.
HIC IACET
VEN. SERVUS DEI
BENEDICTVS IOSEPH LABRE
BOLONIEN. DIOEC. IN GALLIA
MORTUUS XVI KAL. MAIAS ROMÆ
FER. IV HEBD. MAIORIS
A. D. MDCCLXXXIII
ÆTATIS SUÆ XXXV
SEPULTUS DIE SANCTO PASCHÆ
SUB VESP (1).

Cette tombe est celle du Vénérable Labre, dont le procès de canonisation se poursuit en ce moment, avec les plus grandes espérances de succès.

(1) A Dieu très-bon et très-grand. Ici gît le vénérable serviteur de Dieu Benoît-Joseph Labre du diocèse de Boulogne en France, mort à Rome, le 16 des Kalendes de mai, le mercredi de la Semaine sainte, l'an du Seigneur 1783, dans la 35e. année de son âge, inhumé le jour de Pâques, vers le soir.

Or cet homme dont l' Eglise examine en ce moment les vertus, dans le but de l'élever, s'il y a lieu, au rang plus le sublime qu'un chrétien puisse atteindre, que fut-il en ce monde? Un personnage illustre par ses richesse et par sa naissance ? Un grand, un puissant, un savant du siècle? — Non. Benoît-Joseph Labre ne fut ni l'une ni l'autre de ces choses. Il se sanctifia, comme Marie, dans une perpétuelle vie de prière. Il vécut, à l'exemple de Jésus, dans l'abjection et dans la souffrance (1). Labre se réduisit volontairement (2) à la condition d'un pauvre mendiant sans asile. Il finit par mourir d' inanition et de misère, sur un lit d'emprunt, après une défaillance qui le prit ici, devant cette image où il pria si souvent, et aux pieds de laquelle son corps repose aujourd'hui; où il attend peut-être bientôt, une glorification anticipée sur l'éternel triomphe de la résurrection dernière.

Cet humble et glorieux serviteur de Dieu naquit le 26 mars 1748, dans le village d'Amet-

(1) Son confesseur en fit, le premier, connaître les vertus dans l' ouvrave intitulé : **Ragguaglio della vita del servo di Dio Benedetto Giuseppe Labre, francese.** - In 8. Rome. Barbiellini. 1783.

(2) La famille du Vén. Labre jouissait d'une certaine aisance.

tes, ancien diocèse de Boulogne-sur-mer. Après une enfance passée dans la piété, il voulut se consacrer au Seigneur dans l'état religieux, chez les Chartreux dabord, puis, à la Trappe. Des circonstances ménagées de Dieu, pour d'autres desseins l' en empêchèrent. Il vint alors en Italie, visiter en pèlerin, les saints lieux de Lorette, d' Assise et de Rome. Il retourna ensuite à Lorette, puis aux Camaldules de Fabriano; après quoi il voulut vénérer les sanctuaires de S. Nicolas de Bari, de S. Michel au monte Gargano, de S. Janvier à Naples et du Mont Alverne en Toscane. Il passa ensuite quelque temps en France, après quoi il visita le célèbre monastère d'Einsiedlen en Suisse. Finalement, en 1777, il revint à Rome, où il se fixa.

Là, sans autre asile à peu près, que les ruines du Colysée, où il se retirait pendant les nuits, et où chaque jour, il faisait avec tant de ferveur les stations du Chemin de la Croix; passant les matinées entières à la Madonna dei Monti; vivant d' aumônes et de débris ramassés sur la voie publique; dans un martyre perpétuel de pénitence, et dans une continuelle oblation de prières à peine interrompues par quelques heures de sommeil; pieds-nus et couvert de haillons, mais déjà glorifié devant Dieu et même devant les hommes,

il vécut en exemple éclatant suscité de Dieu par opposition au siècle sensuel où il naquit.

Enfin le mercredi saint, 16 avril 1783, après sa longue oraison du matin à la Madonna de'Monti, il tomba en défaillance, sur la porte du sanctuaire où il avait tant aimé, tant prié, tant souffert. Le boucher Zaccarelli, qui avait coutume de lui fournir, par charité, les souliers dont le pieux pénitent se servait pour son pélerinage annuel de Lorette (1), le recueillit dans sa demeure. Le vénérable serviteur de Dieu y mourut le soir même. Il avait à peine 35 ans.

La chambre où ce bienheureux passage eut lieu, se trouve au premier étage d'une maison occupée encore aujourd'hui par un boucher, N 2, via de' Serpenti. On a entouré d' une balustrade le lieu où se trouvait le lit sur le quel Benoît-Joseph expira (2). C'est là un des lieux de Rome où la piété française peut facilment trouver une abondante nourriture et matière à grande édification.

(1) Labre les lui rendait chaque fois, au retour.

(2) La même chambre est ornée de tapisseries relatives à la vie et à la mort du vénérable serviteur de Dieu.

Eglises de Ste. Marie impératrice, in Cosmedin, del Pianto, della Querce, de Grotta-pinta, in Publicolis.

D'antiques et pieux souvenirs de la vie du saint Pape Grégoire-le-grand, se rattachent à l'église de Ste. Marie *imperatrice*, et à l'image dont on fait même remonter l'origine au temps de S. Sylvestre. Cette image presqu'entièrement repeinte depuis longtemps, fut couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1653. L'église fut également restaurée en 1610.

De tous les sanctuaires consacrés dans Rome, à la Ste. Vierge, l'un des plus anciens et des plus intéressants sous tous les rapports, est certainement la basilique de Ste. Marie *in Cosmedin*, ainsi nommée à cause de la richesse avec laquelle S. Adrien I l'orna, en 772. On l'appelle aussi *Scuola greca*, dénomination qui se rapporte à la fondation primitive par le Pape S. Denis, au troisième siècle. On rapporte que ce Pontife né dans la *Magna Græcia*, y établit des religieux de sa nation, d'où serait venu le nom *d'école grecque*, retenu par l'église. On l'appelle encore vulgairement *Bocca della verità*, par suite de la curieuse tradition populaire relative au mascaron en marbre, déposé sous le porche d'entrée (1).

(1) D'après cette tradition, en introduisant,

L'intérieur de cette église est très-remarquable, ainsi que la crypte découverte en 1717. On y voit de très-belles portions de l'ancienne décoration, parfaitement conservées.

La remarquable image grecque de la S^te. Vierge, couronnée en 1672, y fut déposée par des moines fuyant la persécution des iconoclastes et réfugiés à Rome.

Parmi les monuments sépulcraux de l'église, on remarque celui du chanoine Crescimbeni, archiprêtre de cette collégiale, sur laquelle il écrivit trois ouvrages différents, et dont il fit richement décorer la crypte.

L'inscription du maître-autel est un souvenir du Pape français Calixte II. Cette inscription est de 1124.

Le fragment d'une autre inscription placée dans le vestibule de la sacristie, rappelle aussi la mémoire d'un autre français, le glorieux Cardinal d'Aubusson.

On ne connaît pas l'origine de cette inscription monumentale, qui est de 1490. Quant au Grand-Maître de Rhodes, on sait qu'il défendit victorieusement ce boulevard de la chrétienté, en 1480, contre les cent mille hommes de Mahomet II. On sait de plus, qu'Innocent VIII après l'avoir déclaré bou-

après un mensonge, la main dans la bouche du mascaron, il serait impossible de l'en retirer.

clier de l'Eglise et libérateur de la chrétienté, le nomma Cardinal en 1489. Il fut également le premier des chefs de l' Ordre de S. Jean de Jérusalem autorisé à porter le nom de Grand-Maître.

Une scène des plus tragiques donna naissance à la dévotion du peuple pour l'image vénérée aujourd'hui à la *Madonna del Pianto*, et couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1643.

Cette image se trouvait peinte sous une des arcades du théâtre de Marcellus. Un jour deux malheureux s'y prirent de querelle; l'un d'eux renversé dans la lutte, allait être tué par son adversaire, quand il lui demanda grâce pour l' amour de Marie, dont ils avaient l'image sous les yeux. Il l'obtint; son adversaire le laissa relever librement; et lui, par un trait de lâcheté perfide, lui plongea immédiatement après, dans la poitrine, un fer aigu qu'il tenait caché.

Un prêtre espagnol qui se trouvait sur les lieux, vit au moment où il assistait le moribond, des larmes de douleur couler des yeux de l'image, que la vénération publique entoura aussitôt de la dévotion le plus empressée. Le fait se passait vers 1546.

Quelques mois plus tard, l'image fut transportée dans l'église connue alors sous le nom de *S. Salvatore in Cacaberis*. De là vint le

titre de *Madonna del Pianto*. On reconstruisit cette église en 1612; mais d'une manière incomplète, comme on le voit encore aujourd'hui. Elle appartient à la confrairie instituée pour encourager parmi les enfants, l'étude du catéchisme.

La célèbre image de la *Madonna della Querce*, au couvent des Dominicains à Viterbe, fournit l'occasion de bâtir l'église de même nom, à Rome, sous Jules II. La Vierge du maître-autel couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1670, est une copie de celle de Viterbe. L'église se trouve entre les deux places Farnèse, à Capo di ferro.

La *Madonna di Grotta-Pinta*, qu'on trouve sur la place du même nom, est d'une époque incertaine, mais antérieure à 1343. On croit qu'elle portait jadis le nom de *S. Salvatore in arco*, dénomination dont on ne peut assigner l'origine avec certitude.

Ste. Marie *in publicolis* tire son nom de la famille Santa-Croce Pubblicola, qui en avait le patronage. Le Cardinal M. Santa-Croce, alors prélat, la fit reconstruire et orner de peintures, en 1643. On la trouve entre les rues del *pianto* et *de'falegnami*.

Eglises de Ste. Marie del Rosario, in Trastevere et della Torre.

De l'autre côté du Tibre, au Monte Mario, dans ces lieux où plusieurs d'entre vous ont campé, on trouve la gracieuse église de la Madonna del Rosario, située dans la plus belle situation, en face de la ville. Le Tibre coule au pied des côteaux qu'elle domine; et dans le fond du tableau l'Apennin et le Monte Cavi en se dessinant sur le ciel forment un de ces remarquables horizons qui encadrent si bien la campagne romaine. Le littérateur J. V. De Rossi la fonda au 16e. siècle. En 1715, Clément XI la confia aux Dominicains de la congrégation de S. Marc à Florence. Le pieux Pontife Benoît XIII, enfant lui-même de S. Dominique, y séjourna plusieurs fois, dans la belle saison. Finalement, en 1838, Grégoire XVI la fit restaurer et précéder du beau perron à rampes qui l'accompagne aujourd'hui.

Affaibli par nos travaux nous y fûmes accueilli nous-même, pour quelques jours, par le religieux chargé de cette cure. La révolution menaçait alors d'éclater, comme en effett, il arriva. Ce religieux par une sorte d'instinct providentiel, craignait déja pour sa vie, qu'il croyait menacée par les sectaires, et nous essayions de le rassurer par nos paroles.

Le 30 avril 1849 arriva. Ce malheureux fut massacré, en effet, par ces ennemis de tout bien, en même temps qu'un prêtre, dont plusieurs d'entre vous ont vu le sang répandu sur le théâtre du crime.

Le principal sanctuaire du Trastevere est, sans aucun doute, la basilique célèbre qui porte le nom de ce quartier de Rome.

Cette église occupe l'emplacement de la *Taberna meritoria*, ancien lieu de repos et d'asile pour les vieux soldats échappés aux dangers de la guerre, les *Invalides* de l'antique Rome. S. Calixte I, vers l'an 222, en ayant obtenu la cession de l'empereur Alexandre-Sévère (1), y éleva une petite église en l'honneur du divin enfantement de Marie. Telle est du moins, la tradition rapportée à ce sujet (2). La quantité de monuments des catacombes où l'on retrouve l'image de cette immaculée Mère de Dieu, nous porte grandement à partager cette opinion de respectables auteurs.

Abandonnée pour un temps, à la suite des persécutions, l'église fut rétablie, en 340, par le Pape S. Jules I, d'où lui vient le titre de S. Calixte et S. Jules. Jean VII l'orna de peintures, et Grégoire II y fit d'importantes

(1) Lamprid. *In vit.*
(2) Voir T. I. p. 229.

réparations. Grégoire III la rebâtit vers l'an 735. Adrien I et Grégoire IV l'embellirent aussi. S. Léon IV, et après lui Benoît III, la restaurèrent complètement, vers le milieu du neuvième siècle. L'an 1139, Innocent II la refit jusqu'aux fondements ; et à l'exception de quelques travaux de détail, il la mit dans l'état où nous la voyons aujourd'hui.

La première chose qu'en y observe avec intérêt, est l'antique mosaïque de la façade, où la S[te]. Vierge tenant l'Enfant Jésus, se voit assise sur un trône, au milieu des vierges de l'Evangile. Ce beau travail fut commencé au 12e siècle. Viennent ensuite les fresques du portique attribuées à P. Cavallini, élève de Giotto.

A l'intérieur, quelques uns des chapiteaux antiques ainsi que les colonnes et l'entablement, portent encore les emblêmes des vaines divinités dont ils ornèrent jadis les temples. Au centre du plafond exécuté d'après le plan du Dominiquin, ce grand maître a peint une très-belle Assomption de Marie. On vénère sur un autel, en entrant, une antique image du crucifix, attribuée à Cavallini, comme les fresques du portique. La compositien du maître-autel élevé dans le principe par Innocent II (1), a souffert de notables changements,

(1) Le même Pape y a placé les corps de S. Calixte, de S. Corneille et de S. Calepodius martyrs.

avec le temps; mais l'abside renferme encore l'ancien siège pontifical en marbre. Les précieuses mosaïques de la voûte et des transeps sont du 12e et du 13e siècles (1), avec des restaurations récentes.

Parmi les chapelles en remarque celle du chœur d'hiver, construite d'après les plans du Dominiquin. Elle renferme la pieuse image vénérée sous le nom de la *Madonna dell' Umiltà* et de *strada cupa*, du nom de la rue d'où elle fut transportée ici. En voici l'histoire en peu de mots.

Cette image se trouvait peinte sur le mur d'une vigne, dans la rue indiquée. Un pauvre mais fervent chrétien du voisinage la prit en dévotion dans le courant de 1624. Il l'ornait de fleurs avec soin; il y priait de plus avec une confiance qui lui mérita des grâces étendues bientôt à un grand nombre de personnes. Urbain VIII ayant fait constater juridiquement les guérisons et les autres faveurs sensibles obtenues, par ce moyen, ordonna de transporter l'image, avec grande pompe, dans la basilique où les aumônes des fidèles servirent à fonder la chapelle dont parlons. Le Chapitre de S. Pierre couronna l'image, le 5 avril 1634, jour où l'on célèbre encore la fête de cette manifestation des miséricordes du Seigneur.

(1) Ces dernières sont de Cavallini.

Le couronnement de la *Madonna della Clemenza,* placée dans la chapelle Altemps, eut lieu en 1659. L'image qui est des plus anciennes, fut transportée en ce lieu avec une grande pompe, à la suite d'une procession où S. Charles Borromée assista.

Quant à la chapelle, on la doit au Cardinal M. S. Altemps, légat *a latere* du Pape Pie IV, au concile de Trente (1).

L' autel gothique transporté dans le transept en face de l'orgue exécuté aux frais du même Cardinal, vous offrira un intérêt d'un autre genre. C'est là, en effet, comme en tant d'autres lieux de Rome, un témoignage de la piété généreuse de l' antique race de nos rois. On le doit, au Cardinal d' Alençon. Cet autel avec retable, isolé d'abord dans la nef, fut malheureusement appliqué au mur, ce qui nuit singulièrement à l'effet de ce remarquable travail du 14e siècle. Le tombeau du Cardinal placé près de là, est également précieux sous le rapport de l' art. Au point de vue français ce monument rappelle un intéressant souvenir de notre histoire, le souvenir de Philippe de Valois oncle et parrain du Cardinal.

On connait la belle parole de ce prince,

(1) Deux peintures de la même chapelle ont rapport à cette célèbre assemblée.

qui vaincu à Crécy, et se présentant devant les portes d'un château fidèle, y fut immédiatement reçu à ces mots: » Ouvrez, ouvrez, » c'est la fortune de la France! »

Philippe de Valois en ce moment, comme plus tard François I, comme de nos jours le noble chef de la maison de Bourbon, pouvait ajouter: » Tout est perdu, fors l' honneur. » Seraitce donc se tromper beaucoup de penser qu'aujourd'hui comme alors, la fortune de la France se relèvera, quand l'héritier des Valois rentrera pacifiquement dans les murs de nos forteresses?

Le tombeau du Cardinal P. Annibaldi de la Molara, placé de l' autre côté de l' autel, est aussi de la même époque. Parmi les autres moments sépulcraux de l'église, on remarque celui d'Innocent II; ceux de plusieurs cardinaux, entre autres du célèbre polonais Stanislas Osius; ceux de l'écrivain J. Bottari, et des peintres Lanfranchi et Ciro Ferri.

On n'y retrouve plus la sépulture du Cardinal français Pierre d'Estaing, qui contribua par ses conseils, à l'heureuse résolution prise par Grégoire XI, de reporter le S. Siége à Rome.

Ce Cardinal né au château de son nom, dans le diocèse de Rodez, fut dabord bénédictin, puis Evêque de S. Flour et ensuite de Bourges. Honoré de la pourpre sous Urbain V, en

1370, il mourut à Rome, sept ans après, et fut enterré à S^te^. Marie *in trastevere*.

Quant aux nombreuses peintures et aux autres objets d'art renfermés dans cette basilique, il serait trop long de les mentionner, ici

Dans le corridor qui précède la sacristie on. trouve parmi les inscriptions relative aux nombreux bienfaits des Papes envers cette église, une modeste mémoire funèbre de l'archéologue chrétien Boldetti. On y admire également la belle sculpture en marbre de Mino de Fiesole. Le tableau de la sacristie est attribué au Pérugin.

La petite église de S^te^. *Marie della Torre*, est ainsi nommée par suite du voisinage où elle se trouvait de l'une des tours de défense construites par S. Léon IV, contre les Sarrasins. Les marins du fleuve la désignent sous une dénomination plus touchante. C'est pour eux la *Madonne du bon voyage*. C' est à ce titre qu'ils aiment à invoquer Marie au moment du départ. Ils mettent ainsi sous sa protection puissante leurs personnes et leurs biens, au moment de reprendre la mer sur les faibles embarcations seules en état de remonter le fleuve jusqu'à Rome.

Il existe encore dans la ville bien d'autres sanctuaires qui rappellent d'une manière toute spéciale la mémoire et le culte de Marie, intercédant sans cesse pour les chrétiens ses en-

fants. Nous vous les ferons successivement connaître en vous développant les moyens d'action du christianisme dans le monde.

Avant de vous indiquer en particulier ceux qui se rattachent à des maisons de prière, nous devons vous rappeler l'origine et vous faire bien comprendre l'importance de ces établissements si mal appréciés par la sagesse toute matérielle des hommes du siècle.

Sanctuaires de Marie joints à des maisons de prieré.—Importance et origine de ces pieux établissements.

Si comme nous l'avons dit précédemment, la prière continuelle est nécessaire pour l'ensemble de l'Eglise, elle ne l'est pas moins à chaque chrétien en particulier. » Veillez et priez, » nous dit le Sauveur en s'adressant aux Apôtres, afin de ne point succomber à la tentation (1). Veillez avec attention, dans la » continuité de la prière (2). »

Sans la prière il est donc complètement impossible d'accomplir les devoirs de chrétien; il est impossible de connaître et d' aimer Dieu comme nous le devons. C' est dans la prière en effet, que se révèlent plus particulièrement

(1) S. Math. XXVI. 41.
(2) S. Luc. XXI. 36.

à nous les merveilles de la bonté divine; c'est là que nous puisons en abondance la véritable charité, l'amour sans lequel toute vertu n'est rien.

Il est vrai que S. Jacques nous dit: » La » religion pure et immaculée aux yeux de » Dieu le Père consiste à visiter les orphelins » et les veuves dans leurs tribulations, et à se » conserver sans tache au milieu du siècle (1). » Mais nous venons de le voir, sans la prière il est impossible de garder cette pureté au milieu des tentations de la vie. D'un autre côté le même Esprit de Dieu qui inspirait S. Jacques nous enseigne que les bonnes œuvres, pour être méritoires, doivent s'appuyer sur l'amour de Dieu, que l'on perd inévitablement sans la prière.

Voilà pourquoi tous les saints ont pour caractère commun l'amour de Dieu et l'esprit de prière, tandis qu'ils offrent l'ensemble des dons les plus variés, sous d'autres rapports. Voilà pourquoi les sectes détachées de l'Église par l'hérésie ou par le schisme, peuvent produire, jusqu'à un certain point, des hommes de science, de bonnes œuvres extérieures et de zèle, mais plus de véritables saints. Voilà pourquoi les institutions de prière n'y existent plus ou bien y demeurent stériles.

(1) Ep. de S. Jacq. I. 27.

Car, nous le constatons avec douleur, à ces infortunées victimes de l'erreur manque la charité, sans laquelle pour le répéter avec S. Paul, » quand je parlerais la langue des anges et » des hommes, je ne suis qu'un airain son» nant, une cymbale retentissante. Quand j'au» rais le don de prophétie, et que je con» naîtrais chaque mystère et toute science. » Quand je posséderais une foi capable de » transporter les montagnes; si je n'ai point la » charité, je ne suis rien. Quand je distribue» rais tous mes biens aux pauvres, et que je » livrerais mon corps aux flammes, sans la » charité, tout m'est inutile (1). »

Voilà pourquoi l'Eglise catholique s'applique avec tant de soin, à inculquer à ses enfants le désir de se perfectionner de plus en plus dans l'amour de Dieu, par une constante prière. Voilà pourquoi elle impose aux ministres sacrés le devoir de la prière publique et privée; pourquoi elle exige rigoureusement de nous la récitation du divin Office, où l'on conserve la mémoire des prières faites en commun, dans les assemblées des chrétiens primitifs (2). Voilà

(1) I. Ep. aux. Cor. XIII. 1 et suiv.
(2) On peut voir à ce sujet l'auteur des *Const. Apost.* lib. VIII. c. 33 et suiv. lib. II. c. 59. — Tertull. *Ad Uxor.* lib. II. c. 4, et *De cor. mil.* III. — Minucius Felix, S. Jérôme, etc. — Voir aussi Thomassin. *Vet et nov. Eccl. discipl.* passim.

pourquoi enfin, elle produit dans tous les temps, un si grand nombre d'institutions de prière, pour toutes les conditions, et pour les deux sexes.

L'Eglise sait de plus, dans les maux publics, et dans les maux privés, combien, suivant l'expression du S. Esprit lui-même, « est » puissante la constante oraison du juste (1). » Elle se complait à en célébrer l'efficacité de toutes les manières. Voilà pourquoi elle applaudit à la piété de ses docteurs qui l'ont recommandée avec tant d'instances et pratiquée avec tant de ferveur.

Nous ne sommes donc nullement surpris d'entendre, à l'époque des grands fléaux déchaînés par la justice divine sur l'antique Rome, S. Jérôme s'exprimer ainsi, en parlant d'un saint Pape mort après deux années seulement de pontificat. » Anastase, homme insigne, n'e-» xerça pas longtemps la charge de Pontife; » Rome ne méritait pas de le posséder, et la » tête de l'univers ne devait pas être abat-» tue sous un tel Evêque. Bien plus, il a été » enlevé afin que par ses prières il ne s'ef-» forcât pas de faire fléchir la sentence une » fois portée (2). »

(1) S. Jacq. V. 16.

(2) *S. Hier. Epist. fam. lib. III epist.* 9. *Ad Principiam.*

Nous ne sommes point étonnés d'entendre S. Grégoire attribuer aux prières et aux larmes des religieuses de son temps, le salut de Rome menacée par d'autres barbares. » Leur » vie est telle, disait le saint Pontife; elles la » passent au milieu de tant de larmes et d'abs- » tinences, que sans elles, nous le croyons, » nul d'entre nous, n'eût échappé, depuis tant » d'années, au glaive des Lombards (1). »

Ce que les prières des âmes saintes, des religieux et des religieuses ont produit pour les particuliers et pour les peuples, dans les temps antiques, elles l'ont renouvellé dans tous les âges; elles le reproduisent encore présentement sous nos yeux.

Oui, nous en sommes convaincus, si malgré tant d'efforts tentés par l'impiété, malgré tant de misères, notre pauvre France déchirée par les factions est encore debout; si elle peut redevenir, entre les mains de Dieu, l'instrument des plus grandes choses, elle le doit à tant de prières élevées sans cesse vers le Seigneur, du fond des cloîtres rétablis depuis un demi-siècle. Oui, ces âmes généreuses qui ont quitté le monde pour Dieu, et que le monde méprise, parce qu'il est trop profon-

(1) *S. Greg. Magn. Epist. lib. VII. Ep. 26 ad Theocdistam patriciam.*

dément corrompu pour en comprendre l'utilité, la grandeur, ce sont elles qui arrêtent encore le bras du Seigneur levé pour nous punir. Ce sont elles qui dans Rome, en des jours évanouis grâce à Dieu, grâce à vous, pour toujours, ont frappé l'impiété d'impuissance, au milieu même de son triomphe; qui l'ont arrêtée dans ses desseins de massacres et de ruine.

Voilà ce qu'elles ont été, ce qu'elles sont encore, ce qu'elles seront toujours pour les peuples.

Quant aux particuliers, voulez-vous que nous vous fassions connaître en quelque chose le bien qu'elles produisent à l'insu bien souvent, et malgré l'ingratitude et le mépris de plusieurs?

Lorsque dans votre enfance, votre mère gisant sur un lit de douleur, jettait un si triste regard sur vous; lorsque réduite à l'extrémité par la maladie, elle se croyait condamnée à quitter ce monde où vous tentiez à peine les premiers pas, où vous aviez si grand besoin de son appui, où ses soins vous étaient si nécessaires, c'est une prière inconnue qui a touché peut-être le cœur de Dieu, et vous a rendu votre mère.

Lorsque votre pauvre père encore plus profondément blessé dans son âme que dans son corps, refusait, au moment de la mort, les

prâces suprêmes de Dieu ; lorsqu' il s' obstinait à repousser une dernière réconciliation avec son juge, ou qu'il s'endormait dans son indifférence, c'est encore la même prière qui lui obtint, au dernier moment, pénitence et repentir.

Lorsque votre fille ou votre épouse, sur le point de céder aux entraînements de la séduction, vous préparait pour les jours de votre âge mûr, et pour ceux de votre vieillesse, d' inconsolables douleurs, c' est la même prière qui les a sauvées. Vous devez peut-être, à l'un de ces êtres chastes et purs, à l'un de ces êtres que les insensés plongés dans les jouissances grossières croient inutiles et sacrifiés; vous lui devez la grâce qui vint à temps éloigner d'un front si cher, le signe d' une honte que le monde imprime et ne lave jamais.

Et vous-mêmes, vous engagés par la passion, dans une voie où vous eussiez tout perdu, même l' honneur, vous vous êtes tout-à-coup arrêtés comme involontairement, sur le bord de l'abîme. A qui le devez-vous?—A la grâce de Dieu, que vous n'avez point méritée; à la grâce obtenue peut-être, par une âme qui connaîtra seulement au ciel le bonheur dont elle fut pour vous la première cause.

Voilà entre bien d' autres exemples qu' on pourrait choisir, quelques unes des grâces ob-

tenues de Dieu et répandues sur chacun de nous par ces êtres privilégiés, qui ont quitté le monde, pour vivre et mourir dans la sainte et douce paix des monastères. Les voilà ces *inutilités* prétendues que le démon s' acharne à faire persécuter par le monde son aveugle et trop docile instrument.

Quant à l'origine de ces vénérables institutions, sans la vouloir porter trop avant dans les siècles, il est certain que dès les premiers âges de l' Eglise, on en posa les principes. Les violences de Dèce, et de Dioclétien en peuplant les solitudes, devinrent l'origine en particulier des religieux et des solitaires qui suivirent les exemples et les règles des Paul, des Antoine et des Pacôme (1).

Là, dès cette époque, on vit se vérifier ce qu'affirmait plus tard S. Jérôme: « Vous eussiez vu le désert plus agréable que les cités: » vous eussiez vu ces lieux désolés par leurs » habitants, assiégés néanmoins par la foule des » saints qui s'y réfugiaient comme dans un » paradis (2) ».

(1) S. Jérôme entre autres l'établit de la manière la plus positive, en plusieurs de ses épîtres. — *Epist. fam. lib. III. ep.* 1. et alibi passim. — Voyez aussi Thomassin *Vet. et Nov. Eccles. discipl.* P. I. lib. 3, etc.

(2) *Epist. fam. lib. I. ep.* 40 *Ad Theodos. et alios anachor.*

Dès lors on vit surgir, pour se répandre ensuite sur toute la terre, au lieu des *ludi* (1) cruels et infâmes des gladiateurs, ces écoles d'athlètes de J. C., dont le même docteur disait: » Nous voulons, que du *ludus* des mo-
» nastères sortent des guerriers que le désert
» n'effraie point: dont la conduite soit assurée,
» par de longues épreuves: qui se fassent les
» derniers de tous, pour être les premiers
» devant Dieu: qui ne se laissent vaincre ni
» par les privations, ni par l'abondance: qui
» se réjouissent dans la pauvreté: qui ensei-
» gnent la vertu par leurs mœurs, par leur
» extérieur et par leur démarche. Le but de
» mon discours est de te prouver que tu ne
» dois pas vivre à ton caprice, mais dans un
» monastère sous l'obéissance d'un seul père,
» au milieu d'un grand nombre de compa-
» gnons: de telle sorte que tu apprennes de
» l'un l'humilité, de l'autre la patience; que
» l'un t'enseigne la pratique du silence, tel
» autre la douceur; que tu ne fasses point
» ta volonté; que tu manges ce qu'on te don-
» nera; que tu revêtes l'habit qui te sera offert;
» que tu reçoive le prix de tes œuvres; que
» tu sois soumis à qui tu ne voudrais pas
» l'être; que la fatigue te conduise au lit,
» à tel point que tu sommeilles, même en

(1) Voir. ci-dessus. T. II. p. 96.

» marchant; qu'avant d'avoir épuisé le besoin
» de dormir, tu sois forcé de te lever, pour
» aller dire à ton tour les psaumes dans la
» récitation desquels on ne demande pas la
» douceur de la voix , mais la dévotion du
» cœur . . . . . Que tu serves tes frères; que
» tu laves les pieds aux voyageurs; que rece-
» vant une injustice tu gardes le silence; que
» tu craignes le supérieur du monastère comme
» un maître, et que tu l'aimes comme un père;
» que tu regardes comme utile tout ce qu'il
» t'ordonnera et que tu ne juges pas la dé-
» cision de ceux qui te commandent, toi dont
» l'office est d'obéir et d'exécuter les ordres
» reçus, selon que le dit Moyse: Ecoute Israël,
» et sois dans le silence. Etant livré à tant d'oc-
» cupations tu ne t' abandonneras pas à de
» vaines pensées; passant d'une chose à une
» autre, et un acte succédant à un autre, tu
» auras présente à l' esprit uniquement la
» chose à faire. — Que jamais les livres ne te
» quittent les mains, que jamais tes yeux ne
» s' en détournent. — Sois toujours occupé à
» quelque chose, afin que jamais le démon ne
» te trouve oisif. — Copie des livres pour te
» procurer la nourriture par le travail de tes
» mains, et pour nourrir en même temps ton
» esprit dans la lecture. Tout homme oisif
» est rempli de désirs. Tel est l' usage des
» monastères d'Egypte, qu' on n'y rencontre

» personne, qui ne soit occupé de quelque
» travail, moins pour se procurer le nécessaire
» à la vie matérielle, que pour le bien de
» l'âme (1). »

Tels étaient les monastères d'hommes, aux premiers siècles de l'Eglise. Tels vous en trouverez encore aujourd'hui partout où la régularité se conserve, et ils sont nombreux. Obéissance, pauvreté, vie chaste, travail et prière, voilà ce qu'on y pratique de nos jours, comme dans les anciens âges. Aujourd'hui, comme dans les premiers temps, on sait y mettre à exécution ces conseils de perfection chrétienne: » Il faut prier souvent, et en cou-
» rbant le corps dans l'attitude de la prière,
» élever son âme au Seigneur (2). — Dépouil-
» le-toi pour suivre Jésus dépouillé. C'est là
» une chose dure, grande et difficile; mais
» la récompense est digne de la peine (3). »

Que si néanmoins, comme aux jours de S. Jérôme, on voulait du relâchement de quelques particuliers, tirer des conclusions injurieuses pour les institutions en général, nous serions aujourd'hui, comme alors, en droit de répondre : » On ne doit pas nous

(1) *S. Hier. Epist. fam. lib. II. epist.* 13. - *A Rustique moine gaulois.*
(2) Loc. cit. *Ep.* 14 *Ad Paulin.*
(3) Loc. cit. *Ep.* 13 *Ad Rust.*

» faire un crime, si celui qui se couvre du
» masque de la religion est plongé dans le
» vice ; mais bien plutôt c'est un motif de
» confusion pour nos ennemis, de voir que
» ce qui ne plait pas aux bons déplait à l'E-
» glise (1). »

Quant aux monastères de femmes, nous les voyons apparaître dans l'histoire en même temps que les précédents.

Ainsi aux institutions de S. Antoine correspondent celles de Ste. Synclétique; comme plus tard Ste. Macrine et S. Basile devaient marcher de concert; comme Ste. Scholastique et S. Benoît devaient produire à la fois les mêmes œuvres, pour les deux sexes.

Dès les premiers temps aussi, comme de nos jours, on voyait pratiquer exactement, dans les maisons de prière créées pour les vierges, ces salutaires conseils: » Outre l'or-
» dre établi pour la récitation des psaumes et
» pour la prière, chose dont il faut toujours
» s'acquitter à la troisième, à la sixième, à la
» neuvième heure, vers le soir, à minuit et
» le matin, fixe-toi des heures et un espace
» de temps pour étudier nos saints livres, non
» comme un travail, mais comme un délas-
» sement et une instruction pour ton âme.
» Quand ce temps sera passé et que la fer-

(1) Loc. cit.

» veur te portera souvent à fléchir les genoux,
» aie toujours les travaux de laine dans les
» mains, ou les doigts occupés au fuseau.—
» Si tu varies ainsi tes occupations, jamais
» les journées ne seront longues pour toi.—
» En y étant fidèle tu sauveras toi et les au-
» tres; tu leur enseigneras la pratique d'une
» sainte vie, et tu feras ton propre trésor de la
» chasteté d'un grand nombre (1). »

On y pratiquait même dès lors, certaines choses qui sembleraient appartenir à des temps moins fervents dans l'Eglise; la division des instituts, par exemple, suivant les degrés divers d'éducation et de naissance.

Ainsi parlant de Ste. Paule, le même docteur disait: » Elle partagea en trois monastères les
» nombreuses vierges qu'elle avait réunies de
» différentes provinces, suivant qu'elles éta-
» ient, d'extraction noble, moyenne ou infime.
» Elle le fit de telle sorte que séparées pour
» le travail, elles fussent réunies pour la psal-
» modie et pour la prière (2). »

Alors aussi, comme de nos jours, comme dès les premiers temps du christianisme, à l'exemple de N. S. J. C., de la Vierge immaculée sa Mère et de l'Apôtre bien-aimé; alors comme de nos jours, on y pratiquait la

(1) Loc. cit. *Ep.* 18. *Ad Demetriadem.*
(2) Loc. cit. *lib. III. ep.* 8 *Ad Eustochium.*

chasteté parfaite. On y cultivait cette » fleur » des mœurs, l' honneur du corps, la gloire » des deux sexes, l'intégrité du sang, la ga- » rantie de l'espèce humaine, le fondement de » la sainteté, le préjugé de toute vertu (1). »

On y conservait précieusement la virginité, cette perfection de la pudeur, cette vertu si rare et si pure, divinisée en quelque sorte, si non révélée au monde par le christianisme. On le faisait en sachant bien, et en éprouvant plus d'une fois, » que la chasteté inviolable- » ment conservée porte avec soi son marty- » re (2). » Mais alors, comme de nos jours, on savait braver les dangers d'une semblable lutte, comme on courrait, s'il était nécessaire au devant des bourreaux, pour conserver la foi. Alors, comme aujourd'hui, on savait qu'en de telles circonstances, » on peut tout en Ce- » lui qui nous fortifie (3); que sa grâce nous » suffit, et que la vertu se perfectionne dans » la faiblesse (4) » même, quand on se confie uniquement en Dieu.

Alors comme aujourd'hui, les âmes assez heureuses pour avoir conservé intact ce dépôt sacré, ce trésor que rien ne peut complètement

(1) Tertullien. *De Pudicitia.*
(2) S. Jér. *Epist. lib. II. ep.* 18 *Ad Demet.* - Voir anssi *ep.* 15 *et* 16 *ad Gaudentium.*
(3) Epit. de S. Paul aux Phil. IV. 13.
(4) II Ep. aux Cor. XII. 9.

remplacer, quand on l'a perdu, étaient puissamment encouragées dans leur combat contre leur chair, par les magnifiques promesses de l'éternel avenir. Elles savaient, elles savent encore, que seules parmi les élus, elles suivront dans la Jérusalem céleste l'Agneau divin dans sa gloire; qu'elles y chanteront le cantique nouveau dont elles auront seules la parfaite intelligence (1) ; qu'après quelques jours de combats enfin, le plus glorieux triomphe leur est réservé pour toujours.

Voilà pourquoi, ô virginité sainte, vous avez été si grandement honorée dans l'Eglise, depuis les premiers temps, jusqu'à nous. Voilà pourquoi tant d'âmes généreuses vous ont gardée, vous ont cultivée avec tant de soin; pourquoi vous avez eu, comme la foi et la charité, vos héros et vos martyrs.

Voilà pourquoi enfin, sur les tombeaux sacrés des catacombes (2), comme dans les actes des premiers témoins de l'Evangile, comme dans l'histoire de nos dix-neuf siècles de christianisme, on retrouve les noms de tant d'âmes fidèles sanctifiées dans la profession perpétuelle de cette vertu (3). Voilà pourquoi enfin un si

(1) Apoc. XIV. 3 et 4.

(2) Voir à ce sujet les différents auteurs qui ont traité des catacombes et en ont rapporté les inscriptions.

(3) Voir là dessus, entre autres auteurs an-

grand nombre de chrétiens ont obéi à cette invitation que l'Apôtre appuyait de son propre exemple: » Quant à la virginité, je n'ai pas » de précepte du Seignour; mais j'en donne » le conseil . . . parce qu'il est bon à l'homme » de rester ainsi . . . . . La femme sans mari » et la vierge pensent aux choses de Dieu; el- » les s'efforcent de rester saintes de corps et » d'esprit . . . . . Elle sera bien plus heureuse » celle qui demeure ainsi, d'après mon con- » seil (1). »

Pénétrés, comme ils l'étaient, de l'importance et des grandeurs d'une telle vertu, les Pères de tous les âges répétèrent donc avec S. Jérôme: » Heureuse la conscience, bienheureuse » la virginité qui n'a dans le cœur d'autre » amour que celui du Christ, lequel est sa- » gesse, chasteté, patience, justice et toutes les » les autres vertus; heureuse celle qui ne sou- » pire jamais au souvenir d'aucun homme, » et ne désire jamais voir personne qu'après » avoir vu, elle ne voudrait plus quitter (2). » Ils répétèrent constamment avec un saint Evêque: » On peut voir, en les comparant, les » trois degrés qui séparent le virginité, la

ciens, Tertullien, S. Cyprien, S. Ambroise, S. Augustin, etc. et les Actes des Vierges Martyres.

(1) S. Paul *I. Cor. VII.* 25, 34, *et* 40.

(2) *S. Hier. Ep. Ad Demetriad.*

» continence et l'état du mariage.... Ainsi
» la virginité, c'est l'or; la continence, l'ar-
» gent; et l'état du mariage, le cuivre. La
» virginité, c'est la richesse; la continence,
» médiocrité; le mariage, misère. La virgi-
» nité, c'est la paix; la continence, rachat; le
» mariage, captivité. La virginité, c'est le
» soleil; la continence, une lampe; le mariage,
» ténèbres. La virginité, c'est le jour; la con-
» tinence, l'aurore; le mariage, la nuit (1). »

Cette glorification d'une vertu à peine entrevue dans l'antiquité payenne, réunit constamment et réunira toujours, dans les cloîtres, ces jeunes gens la gloire et le modèle des chrétiens, aux jours les plus dangereux de la vie. Elle a maintenu chastes et purs, elle maintiendra toujours dans la chasteté ces angéliques vieillards, qui à l'exemple de l'apôtre S. Jean, conservent ainsi avec une immortelle jeunesse de cœur, l'amour le plus tendre pour Dieu et pour les hommes. Ainsi vécurent, ainsi vivront toujours ces vierges du Seigneur, merveilleux trésor de l'Eglise, qui passent et meurent comme des fleurs d'un jour, après avoir embaumé de parfums tout ce qui les entourait. Ainsi vécurent, ainsi vivront toujours ces autres vierges destinées à orner plus

(1) *S. Anthelmi Occident. Saxon. Ep. De laud. Virg. C. IX.*

longtemps, sur la terre, le champ sacré de l'Epoux céleste. Ainsi elles traversent l'automne et le printemps de la vie, pour se réunir enfin à leur Dieu, comblées de mérite et de gloire, pour les triomphes de l'éternité.

De semblables merveilles se sont opérées de la même manière, elles vont se renouvellant sans cesse, même au milieu du monde, où les vierges volontaires ne sont pas non plus rares à rencontrer.

Mais ce qu'on doit bien remarquer aussi, à la gloire de nos saintes croyances, c'est l'influence exercée sur les mœurs publiques des peuples, par cette même glorification de la pureté chrétienne.

La société civile, tout ingrate qu'elle soit, ne peut se dispenser de reconnaître même malgré elle, ce qu'elle en a retiré d'avantages (1).

(1) Le passage suivant d'un auteur assurément peu suspect d'exagération en fait de vertus chrétiennes fera bien comprendre ce que nous indiquons ici: « La violation des lois de la pudeur, « ainsi s'exprime le socialiste Alphonse Esquiros; « la violation des lois de la pudeur tient de plus « près qu'on ne pense à la violation de toutes « autres lois, même celle de la probité. Etant en « prison nous avons plusieurs fois entrepris nous-« même l'instruction des procès criminels dont « nous avions les coupables à nos côtés; nous avons « tout de suite reconnu qu'il y avait une femme

Une seule considération suffit pour le prouver de la manière la plus évidente.

Malgré la corruption de mœurs introduite chez les peuples chrétiens, par l'affaiblissement de la foi, cette corruption n'approche pas encore à beaucoup près, des scandales du paganisme. Nous vous l'avons fait voir en vous indiquant ce que la décence permettait de vous dire des mœurs de l'antique Rome.

Or, il est impossible de le méconnaître, la glorification de la virginité chrétienne, dans le monde, et particulièrement dans les cloîtres, y eut certainement la plus grande part. Cette réforme heureuse des mœurs publiques est comme un reflet de la pureté requise pour la vie religieuse.

Pourquoi donc, de nos jours, comme aux

« sous chacune de ces affaires dont la justice est « plus ou moins bien informée. Il se trouvait ja- « dis à Naples, raconte-t-on, un juge instructeur « qui ne manquait jamais, en arrivant sur le théâ- « tre d'un crime ou d'un malheur, d'adresser aux « témoins cette question : *Où est la femme ?* Ce « magistrat en savait plus long que les nôtres. « *Ove è la donna ?* Cette question ne serait pas « plus déplacée à Paris qu'à Naples. Il y a une « femme derrière presque tous les délits qui se « commettent journellement dans notre ville, par « la main des hommes, et qui plus est, une femme « galante. » — *Les Vierges martyres.* — In 32. Paris. Delavigne. 1846. p. 237.

temps antiques; pourquoi donc un état aussi saint, aussi *utile* à la société humaine, est-il encore attaqué, avec tant d'iniustice et de mépris par un si grand nombre?

Déplorons amèrement un aveuglement aussi douloureux; mais réjouissons-nous en même temps, de voir qu'elles sont loin d'être rares de nos jours, les âmes généreuses à qui l'on peut appliquer cet éloge adressé jadis à Marcella, par S. Jérôme: » Personne, parmi les » femmes nobles ne connaissait alors à Rome, » la vie monastique (1); nulle d'entre elles » n'osait, à cause de la nouveauté de la chose, » prendre un nom regerdé comme ignominieux » et vil aux yeux des peuples.—Marcella se » fit instruire du genre de vie d'Antoine en» core vivant, de la discipline des vierges » et des veuves dans les monastères de la Thé» baïde. Elle ne rougit point de faire profes» sion d'un état qu'elle savait plaire à J. C. » Sophronia et d'autres l'imitèrent, bien des » années plus tard (2). »

Telles sont les considérations diverses que

(1) S. Jérôme parle ici d'un genre particulier de vie pauvre adopté dans les monastères; car la profession religieuse de la virginité fut dès les premiers temps du christianisme, usitée dans les classes les plus élevées, de la société comme dans les autres.

(2) *S. Hier. Ep. fam. lib. III. ep. 9. ad Principiam.*

nous avons cru nécessaire de vous exposer, avant d'entrer dans le détail des sanctuaires réunis dans Rome, aux plus importantes maisons de prière.

Nous commencerons par ceux où la Reine des orantes et des vierges est particulièrement honorée, seule ou conjointement avec son divin Fils.

Eglise de Jésus et Marie et le Vén. P. Thomas de Jésus fondateur des Augustins-déchaussés.—Eglise de l'Incarnation et les Barberine.

L'église de *Gesù e Maria*, située sur le Corso, en face de l'hôpital S. Jacques, fut construite en 1646. L'intérieur en est riche. On y trouve de bonnes peintures, dues en partie au P. Mathieu de Palerme, religieux du couvent joint à l'église. Il y a aussi quelques statues et plusieurs tombeaux intéressants, avec sculptures d'artistes, en partie français.

Les religieux qui desservent cette église sont des hermites-déchaussés de S. Augustin, réforme que l'on doit, dans l'origine, au Vén. P. Thomas de Jésus, célèbre par sa captivité dans le Maroc, et par son beau livre des *Souffrances de N. S. J. C.*

Né à Lisbonne en 1520, il entra dans l'Ordre de S. Augustin, dès sa jeunesse, et commença la réforme en Portugal. Cette œuvre y ren-

contra bientôt tant d'opposition, qu'il fallut abandonner l'entreprise, et le P. Thomas de Jésus se retira en Espagne. Le roi D. Sébastien l'en rappela et le conduisit avec lui, lors de la triste expédition du Maroc. Fait prisonnier avec les débris de l'armée, le saint religieux devint esclave, en premier lieu d'un marabout, qui le traita de la manière la plus dure. Il passa ensuite au domaine de l'Empereur.

La Comtesse de Linarez, sa sœur, voulut le racheter; mais il s'y refusa, préférant demeurer dans les fers, pour y assister spirituellement ses compagnons de captivité. Il mourut en 1532, dans les travaux de ce généreux martyre de la charité chrétienne et sacerdotale.

Après sa mort on reprit la réforme projettée, qui s'accomplit finalement, en 1589.

L'église de *l' Incarnazione*, près des Quatre-Fontaines, fut fondée, ainsi que le couvent voisin, par Urbain VIII, et par le Cardinal François Barberini, pour des Carmélites de l'ancienne observance. De là vient le nom de *Barberine*, sous lequel on désigne ces religieuses. L'église fut consacrée en 1670.

Eglise de Ste. Marie-des-Anges fondée dans les ruines des thermes de Dioclétien.—Ancienne église de S. Cyriaque l' un des martyrs sacrifiés pendant les travaux des mêmes thermes.—Antoine del Duca.—Les Chartreux et leur cloître.

Nous avons déja parlé des thermes de Dioclétien et des souvenirs honteux pour le paganisme, glorieux pour la foi chrétienne, qui s'y rattachent (1). Des milliers de martyrs y succombèrent à d'excessives fatigues (2), ou furent décapités, par ordre de. l'empereur, à la fin des mêmes travaux.

Parmi les premiers on cite les SS. Sisinnius, Largus , Smeraldus, Saturnin, Thrason et Cyriaque.

Une petite église consacrée à ce dernier et décorée d'un titre de Cardinal, y fut construite dans les anciens âges.

Au 16e siècle, la grande salle du *tepidarium*, formant la nef principale de l' église actuelle, était consacrée à des jeux profanes, à des exercices de chevaux et autres divertissements particulièrement chers à la noblesse romaine de cette époque. Ce fut le temps que Dieu choi-

(1) Voir. T. II. p. 219.

(2) On peut voir dans la relation des souffrances de la Mère Macrine les mêmes faits répétés de nos jours, par d'autres persécuteurs.

sit pour la transformer, grâce aux soins et à la persévérance d'un saint prêtre, en magnifique sanctuaire de la Reine des Anges.

Antoine del Duca né à Cefalù, en Sicile, fut l'instrument choisi pour cette belle œuvre. Il était rempli de dévotion pour les SS. Anges, particulièrement pour les sept esprits bienheureux qui assistent constamment devant le trône de Dieu (1). Il résolut, bien que privé de ressources personnelles, de travailler à bâtir une église spécialement dédiée en leur honneur. Il vint à Rome, dans ce but, sous le pontificat si agité de Clément VII.

Constamment occupé de bonnes œuvres il nourrissait aussi avec une persévérance invincible son pieux dessein dans son cœur. Un jour pourtant il se trouvait presque entièrement découragé, lorsque le Seigneur daigna le visiter et l'éclairer de la manière la plus consolante. Il fut transporté en esprit aux thermes du cruel empereur, et il entendit la voix du bien-aimé qui lui disait: » Qui ha da essere il vostro tem-
» pio : leggete presto la vita de S. Saturni-
» no (2). »

Saturnin, comme nous l'avons vu, est compté parmi les courageux témoins de la foi, qui succombèrent dans les travaux des thermes.

(1) Apoc. I. 4.
(2) Ici doit être votre église; lisez sans retard la vie de S. Saturnin.

Del Duca lut cette pieuse légende, et se rendit aux thermes qu'il reconnut immédiatement, d'après ce qu'il avait vu en esprit. Il s'y forma immédiatement un plan pour la nouvelle église.

Après bien des contradictions et des obstacles, il avait enfin obtenu de Jules III l'accomplissement de ses ardents désirs. Le 15 aout 1550, dans la belle fête de l'Assomption de Marie, avait eu lieu la bénédiction solennelle des thermes, où il avait placé deux autels provisoires.

La dévotion du peuple pour le nouveau sanctuaire était devenue immédiatement des plus vives. De pieux ecclésiastiques s'étaient réunis pour y officier gratuitement, lorsque la plus violente tempête s'éleva tout-à-coup, et faillit tout renverser pour toujours.

Les personnes que la nouvelle consécration privaient du local où elles se livraient habituellement à leurs jeux et à leurs désordres, ne pouvaient le pardonner au saint prêtre qui fut menacé, même de mort.

Dans une telle extrémité, del Duca recourut vainement au Pape, qui prévenu par de faux rapports lui répondit : » Noi non pos-
» siamo far altro; raccommandatevi agli An-
» geli, che vi assistino (1). » Le courageux ser-

(1) Nous ne pouvons pas faire davantage; recommandez-vous aux Anges, qu'ils vous assistent.

viteur de Dieu s'y recommanda, en effet, avec tant d'instance, qu'il assura finalment le succès de l'œuvre.

Cependant les autels et les tableaux de son église en avaient été violemment enlevés. Il avait même dû les recueillir et les cacher dans la salle des thermes, où l'on devait bientôt fonder aussi l' église de S. Bernard. En moins d' un mois à partir du jour où la bénédiction solennelle avait eu lieu, aux applaudissements de la ville entière, tout semblait irrévocablement détruit.

Trois ou quatre années s' écoulèrent, pendant lesquelles del Duca ne cessait de prier et de pleurer devant Dieu; pendant lesquelles aussi les plus effroyables châtiments vinrent frapper les auteurs d'une telle profanation. L'un d'entre eux fut assassiné; d'autres périrent à la guerre; plusieurs moururent de telle sorte, qu'il fut impossible de leur accorder la sépulture chrétienne; un dernier, après avoir eu son père et son fils assassinés, mourut de chagrin à la suite d'une perte considérable de fortune.

Une nouvelle visite du Seigneur assura enfin le saint prêtre que le terme de ses tribulations et de ses larmes était venu.

Encouragé par S. Charles son neveu, Pie IV à peine monté sur le trône pontifical, s'occupa, en effet, très-activement de la consé-

cration de cette église, dont il voulut faire une somptueuse basilique.

Il en chargea Michelange, qui choisit pour cet objet la grande salle du *tépidarium*, en ayant soin d'y pratiquer l'entrée à l'une des extrémités, avec le maître-autel dans le fond. Malheureusement Vanvitelli ayant ensuite modifié ces dispositions, eut la malheureuse idée de reporter cette entrée sur le côté, comme on le voit aujourd'hui (1). De cette manière l'effet grandiose obtenu par Michelange fut complètement détruit.

La principale décoration de cette église est formée par les grands tableaux transportés en partie de S. Pierre, où ils sont copiés en mosaïque. On y remarque particulièrement le martyre de S. Sébastien du Dominiquin.

La belle statue colossale de S. Bruno est du statuaire français Houdon. Elle se trouve à la suite du vestibule, qui renferme les tombeaux des Cardinaux Parisio de Cosenza et Alciato littérateur connu. Les peintres Salvator Rosa (2) et Charles Maratta y sont éga-

(1) Benoit XIV avait adopté un vaste plan pour relier cette entrée ainsi modifiée, à une place régulièrement construite, avec une large rue pénétrant de là jusqu'au centre de Rome

(2) Parmi les énergiques poësies de ce peintre illustre, on remarque la satire contre les peintures

lement enterrés. Le tombeau de ce dernier est intéressant sous plusieurs rapports. C'est Maratta lui-même qui en fit le dessin, et son frère sculpta le buste. Clément XI fit élever le monument au célèbre artiste, en témoignage d'estime et en souvenir de la tendre dévotion de celui-ci pour la Ste. Vierge (1).

L'un des autels qu'on voit ensuite, celui de S. Pierre, est dû à un français, Pierre Alphonse d'Avignon, qui le fit élever et décorer en 1585. Une inscription le constate. Deux autres inscriptions placées près de la méridienne tracée sur le pavé de la grande nef, par Mgr. Bianchi, intéressent aussi la France et l'Église. Elles sont l'une et l'autre de 1700.

La première rappelle la délivrance de Vienne, par J. Sobieski. Dans l'autre on a conservé la mémoire d'une française, Marie-Casimire de La Grange d'Arquian fille du marquis de ce nom devenu Cardinal, épouse du héros de Pologne.

Après avoir vu mourir son père, à l'âge de 105 ans, et son fils dans la jeunesse (2),

indécentes dont les trois derniers siècles ont inondé l'Europe.

(1) On peut voir à ce sujet la belle inscription du tombeau qui le constate d'une manière vraiment touchante.

(2) Ce dernier est enterré dans l'église des Capucins.

cette mère désolée quitta Rome, où le sénat lui avait élevé un buste au Capitole.

La pieuse image de la Reine des Anges placée au dessus du maître-autel a été couronnée par le Chapitre de S. Pierre, ainsi que les plus célèbres de Rome.

Non loin de là est enterré Pie IV (1), qui bénit lui-même cette belle église due principalement, comme nous venons de le voir, au saint prêtre Antoine del Duca.

La mémoire de ce héros de la piété chrétienne est conservée, au dessous du tableau de la Présentation de la Ste. Vierge, par cette inscription peinte sur la muraille:

EPITAPHIUM
ANTONII DE DUCA, SICULI, PRAESBITERI
CEPHALOEDENSIS
QUI HAS DIOCLETIANI THERMAS ANTE ANNOS
FERE XX VIRGINIS ANGELORUM, UT EXTAT
TEMPLUM FORE DIVINITUS HIC PRAEVIDIT,
HIC OSSA QUIESCUNT.
VIXIT ANNOS LXXIII, MENSES IV, DIES XV
OBIIT XXX OCTOBRIS 1564 (2)

(1) Le tombeau de Pie IV lui fut élevé par les Cardinaux Serbelloni, Altemps et S. Charles Borromée.

(2) Epitaphe. Ici reposent les ossements d'Antoine del Duca, sicilien prêtre de Cefalù, qui sut

A cette église est joint le beau couvent des Chartreux établis en ce lieu par Sixte IV, en 1561.

Cet Ordre religieux a été, comme on sait, fondé dans le courant du onzième siécle, par S. Bruno, à la Grande Chartreuse de Grenoble (1).

Entièrement consacrés à la retraite, au silence et à la prière, ces religieux ne pouvaient pas être placés sous une protection plus convenable et plus efficace, que sous la protection de Marie, reine des Anges du ciel, reine aussi des anges de la terre je veux dire des religieux fidèles à l' esprit de leurs saints instituts.

Le cloître de ce couvent est, sans contredit, l'une des plus belles œuvres de Michelange. Il n'y a rien, il est vrai, d'extraordinaire dans la composition; mais la pureté des formes et l'harmonie de l' ensemble sont telles, qu'il est impossible de ne pas être frappé d' admiration en y entrant.

Nous n' avons jamais oublié, pour ce qui

près de 20 ans d' avance, par révélation divine, que ces thermes de Dioclétien deviendraient, comme on le voit, un temple de la Vierge des Anges. — Il vécut 73 ans, 4 mois et 15 jours. — Il mourut le 30 octobre 1564.

(1) Une peinture du couvent représente ce premier monastère de l'Ordre.

nous regarde en particulier, l'impression produite sur nous, à cette vue, dans les années de notre jeunesse. » Il n' y a rien de recherché, disions nous alors, dans la décoration adoptée par Michelange, pour cette remarquable portion de la Chartreuse de Rome. Tout y est simple, calme et humble, comme la vie qu'on doit mener ici.

» Représentez-vous un vaste cloître avec une galerie formée de chaque côté, par des arcades avec cent colonnes sur lesquelles des archivoltes gracieuses s' élèvent en berceaux comme des pampres de vigne. Au centre de cette remarquable enceinte, trois grands cyprès contemporains du monastère, montent vers le ciel, et accompagnent de leur mélancolique parure la fontaine qui seule donne quelque mouvement à cette solitude.

« Au moment où j'entrai, nul autre bruit ne venait interrompre ce majestueux silence. Nulle vie humaine ne s' y faisait sentir ; seulement quelques oiseaux se jouaient en gazouillant dans les orangers de l'espace libre entre les galeries.

» Je m'abbandonnai longtemps à ce charme de rêverie, que mon âme recherche et qui vient ici, de temps en temps, rafraîchir mon cœur. J'y retrouve quelques émotions d'un bonheur fugitif comme les parfums apportés en ce mo-

ment, par la douce brise qui vient d'agiter les orangers du cloître (1). »

D'autres pensées bien plus graves y pénètrent l'âme, quand on envisage ces mêmes objets avec les yeux de la foi.

Eglise de S Maria Traspontina et les Carmes de l'ancienne observance.—Colonnes de S. Pierre et de S. Paul — Eglise de S. Maria della Scala et les Carmes-déchaussés de Ste. Thérèse.

Nous ne chercherons point à entrer dans la question si chaudement débattue à la fin du 17e siècle, sur l'origine primitive de l'Ordre des Carmes (2). Nous constaterons seulement, que les progrès de l'islamisme en Orient, et la fatale paix conclue par Frédéric II, en 1229, devinrent l'occasion de leurs rapides progrès dans nos contrées. Cet empereur qui avait si audacieusement trahi ses devoirs envers le S. Siège (3), livrait ainsi l'Orient à la dévastation

(1) *Journal*, etc. T. I. p. 656.

(2) Cette question soulevée à l'occasion du livre des Bollandistes, fut terminée, le 20 novembre 1698, par le bref dans lequel Innocent XII impose silence aux parties.

(3) La déclaration suivante faite autrefois, par les Empereurs, sous le vestibule de S. Pierre, à leur couronnement, donne une idée de la gravité des engagements contractés par eux, vis-à-vis du

des ennemis de J. C. Il était, par conséquent, impossible au plus grand nombre des religieux catholiques, d' y continuer leur demeure.

Déjà précédemment, S. Ange, de l'Ordre des Carmes (1), fuyant avec trois de ses compagnons, les implacables persécuteurs du nom chrétien, s'était réfugié près d'Honorius III, qui lui donna pour lui et les siens, la petite église de S. Julien sur l'Esquilin. S. Ange y plaça l'une des deux images de la Ste Vierge qu' il avait apportées avec lui de l' Orient. Il avait laissé l'autre à Naples, où elle est depuis cette époque, l'objet de la plus grande vénération (2).

S. Siège, d'après les constitutions mêmes de l'empire. « Le Pape N. S. lui demande par trois fois, s'il « veut conserver la paix avec l'Eglise. Il répond « trois fois: Je le veux; et le Pape N. S. dit: Et « moi je te donne la paix, comme J. C. l'a donnée « à ses disciples. Puis il lui baise le front et le « menton (car il doit être rasé), ensuite les deux « joues, et enfin la bouche. Alors le Pape se levant « lui demande par trois fois, s'il veut être vrai- « ment le fils de l'Eglise. Il répond trois fois: Je « le veux; et le Pape N. S. dit: Et moi je te « reçois comme fils de l' Eglise. Puis il le met « sous son manteau, et l'Empereur embrasse la « poitrine du Pape N. S. » Ainsi s' exprimait le cérémonial antique. — Voir *Cerem.* Apud *Conc. Can. ex vet Rit.* Or on sait comment Fréderic II fut fidèle à de tels engagements.

(1) Martyrisé depuis lors, en Sicile.

(2) Dans l'église du Carmine célèbre dans les

En 1484, Innocent VIII donna aux mêmes religieux une église bâtie en l'honneur de la Ste. Vierge, par Adrien I, là où se trouvent les fossés actuels du château S. Ange. Ils y transportèrent avec eux l'image qu'ils placèrent finalement à la Traspontina, au temps de Pie IV.

Cette dernière église est ainsi désignée à cause de la situation qu'elle occupe au de là du pont S. Ange. S. Pie V, alors Cardinal, la fit construire par ordre de Pie IV, pour les religieux dont les fortifications devaient alors faire disparaître le couvent et l'église. Elle fut commencée en 1564, et terminée en 1587.

L'image de la Ste. Vierge qu'on vénère sur le riche maître-autel, fut couronnée en 1641, par le Chapitre de S Pierre.

Deux colonnes où l'on croit que les SS. Apôtres Pierre et Paul furent attachés pour être flagellés avant d' être mis à mort, sont également, dans cette église, l'objet d'une pieuse vénération de la part des fidèles.

On y trouve aussi quelques peintures estimables, parmi lesquelles plusieurs travaux d'artistes français.

Ont doit à un autre français, le P. Carme François Bineau de Granvelle, en Franche-Comté, les trois riches autels de Ste. Marie

anciens mouvements insurrectionnels du peuple de Naples.

Madelaine de'Pazzi, de S. André Corsini et du Crucifix, qu'il fit construire à ses frais, en 1639, 1646 et 1649.

Le tombeau élevé dans cette église, à Nicolas Zabaglia ancien chef des *Sampietrini*, est un juste hommage rendu à l'intelligence remarquable de cet homme sans culture, mais doué d'un véritable génie naturel. On lui doit les machines les plus ingénieuses, pour le service de la basilique.

La confiante et naïve piété d'une mère priant pour la guérison de son fils, devint l'origine de la vénération dont on entoure, depuis près de trois siècles, l'image de Ste. Marie *della Scala*. Telle fut aussi l'origine de l'église elle-même, construite en grande partie avec les aumônes des fidèles.

C'était en 1592; l'image se trouvait alors peinte dans l'escalier (1) d'une masure construite sur l'emplacement actuel de l'église.

La pauvre mère y priait avec grande ferveur pour son fils estropié, lorsqu'un jour, désespérée de ne pas en obtenir la guérison elle s'écria: » Et pourtant, ô Marie, si vous me » demandiez quelque faveur, je vous l'accor- » derais aussitôt! » Cet élan de douleur maternelle toucha le cœur compâtissant de la

(1) De là vient le nom de *S. Maria della Scala*.

mère de Dieu, qui obtint immédiatement de son divin Fils la grâce sollicitée pour l'enfant.

Clément VIII, en 1595, donna la nouvelle église aux Carmes-déchaussés de la célèbre réforme de Ste. Thérèse et de S. Jean de la Croix (1).

On y voit un S. Jean Baptiste du peintre flamand Gérard Hundorst, très-connu sous le nom de *Gherardo delle notti*. La Ste. Thérèse de Jacques Palma est aussi considérée, à juste titre, comme une peinture fort estimable. La Ste. Vierge du chœur est du ch. d'Arpino. Le P. Luc, carme-déchaussé, y laissa aussi quelques unes des peintures dont il a rempli les maisons de son Ordre, à Rome et aux environs.

L'image de la Ste. Vierge, couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1646, est vénérée dans l'une des chapelles. On conserve également, dans l'église, comme insigne relique, l'un des pieds de Ste. Thérèse.

Eglise de S. Maria Nuova ou de Ste. Françoise romaine et les Olivétains.

La Congrégation bénédictine des Olivétains

(2) Il y eut plusieurs réformes dans l' Ordre des Carmes; celle-ci est la plus célèbre. — Le Général habite à Monserrato, dans un couvent sans intérêt et sans caractère.

est placée d'une manière toute spéciale sous la protection de Marie. En voici l'occasion.

Au 14e siècle, le célèbre professeur de Sienne, Bernard Tolomei, fut atteint d'une maladie qui lui fit perdre, pour quelque temps l'usage de la vue. Il guérit, et il attribua cette grâce à l'intercession de la Ste. Virge. A peine remonté dans sa chaire il se mit, par reconnaissance, à prêcher au lieu de la science humaine, la science de Dieu. Il le fit avec tant d'efficace qu'il convertit un grand nombre de ses auditeurs, les entraînant à quitter le monde, avec lui, pour se consacrer uniquement au service de Dieu. Ils embrassèrent la règle de S. Benoît, joignant aux exercices de la prière et de la pénitence, le soin des pestiférés alors très-nombreux.

Telle fut l'origine de la Congrégation qui possède l'église de S. Maria Nuova, connue aussi sous le nom de Ste. Françoise romaine, dont le corps y repose (1).

Le souvenir d'une éclatante vengeance de Dieu sur un profanateur sacrilège, se rattache également à la fondation de cette église. On croit en effet, que celle-ci occupe le lieu où S. Pierre et S. Paul prièrent pour con-

(1) Les Oblates fondées par Ste. Françoise adoptèrent les règles de la Congrégation des Olivétains.

fondre l'orgueil de Simon-le-magicien; le lieu par conséquent où ce malheureux périt d'une manière si terrible (1).

On en attribue aussi la première construction à S. Sylvestre, qui l'aurait dédiée aux deux Apôtres. Après la restauration faite en 705, par le pape Jean VII, S. Léon IV, y transporta les objets sacrés ayant appartenu à une petite église tombée en ruine, dans les environs. Cette église était dédiée à la Ste. Vierge, d'où vint à celle-ci le nom de *S. Maria nuova*. Elle fut successivement restaurée, et même en partie reconstruite, sous le Pape S. Nicolas I, au 9e siècle; sous Honorius III, au 13e; et enfin sous Paul V.

La restauration faite par Honorius, vers 1216, fut nécessitée par un incendie auquel échappa d'une manière surprenante, l'image de la Ste. Vierge. Celle-ci avait été transportée d'Orient, au 12e siècle, par Angelo Frangipani. Pendant cette reconstruction l'image fut déposée provisoirement dans l'église de S. Adrien. Une émeute sanglante faillit avoir lieu au moment où il s'agit de la reporter dans la chapelle restaurée à S. Maria-nuova. Un pauvre enfant fut l'instrument providentiel dont Dieu se servit pour empêcher ce malheur.

(2) On conserve dans l'église la pierre où l'on dit que les Apôtres s'agenouillèrent pour prier à cette occasion.

L'image fut couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1662.

A l' intérieur, indépendamment des restes conservés de la décoration du 13e siècle, les deux principaux objets dignes d'attention, sont les tombeaux de Ste. Françoise et du Pape Grégoire XI, à qui l'on doit l'heureux rétablissement du S. Siège à Rome.

Le sénat et le peuple romain, en reconnaissance de ce grand bienfait rendu non seulement à Rome, mais à tout l'univers catholique, à la France, comme à tous les autres peuples, firent élever ce dernier monument, en 1384. P. P. Olivieri y sculpta le beau basrelief commémoratif de l'événement.

Le tombeau de Ste. Françoise est beaucoup plus riche; mais on en doit le dessin à Bernin, ce qu' il suffit de connaître pour en apprécier d'avance le style et les défauts.

Les deux chapelles de la sainte et du B. Tolomei sont également d'une grande richesse; mais la pauvre époque où elles furent décorées ne pouvait qu'y produire la triste médiocrité que nous y voyons.

Deux bonnes peintures du 16e siècle sont placées au dessus de la porte de la sacristie.

Enfin sous le vestibule de la porte latérale et près de la sacristie, on trouve trois tombeaux, dignes d' intérêt. Le premier est consacré à la mémoire du Cardinal Alamanno de-

gli Adimari, mort en 1422. Vient ensuite celui du cardinal Vulcani, mort dans le siècle précédent. Le troisième est celui d'Antoine Rido commandant du Château S. Ange, sous Eugène IV, et général de l'armée pontificale, sous Nicolas V. C'est un des rares monuments guerriers qu'on rencontre dans Rome moderne.

Eglise de S. Maria in Vallicella ou la Chiesa nuova et l'Oratoire de S. Philippe Néri.—Chapelle intérieure et objets ayant appartenu au saint fondateur.-Bibliothèque et Bible d'Alcuin. —Baronius et le Calice d'Henri-IV. — Le P. Theiner.

Le souvenir de S. Philippe Néri, si justement nommé l'Apôtre de Rome, est trop vivant ici et trop répété partout, pour qu'il soit nécessaire de vous en parler avec détail.

Du reste le titre d'Oratoire donné par lui à sa Congrégation, explique suffisamment pourquoi nous la comptons ici parmi les œuvres de prière. l'Institut, il est vrai, a bien souvent produit des hommes de grand zèle et de science éminente; mais tous, à l'exemple de leur père et saint fondateur, ont été réellement, et avant tout, des hommes de prière.

Tel fut en particulier le grand Baronius, dont nous nous pouvons trop souvent répéter l' éloge. Fondé primitivement à *S. Girolamo*

della carità, l'Oratoire de Rome (1) fut transporté à la Chiesa Nuova, par S. Philippe Néri, lorque Grégoire XIII eut accordé cette église à la nouvelle Congrégation.

Le Cardinal Cési et son frère Evêque de Todi, fournirent les fonds nécessaires à la construction, dont la première pierre fut posée en 1575. Le Cardinal Alexandre de Médicis en fit la cérémonie; puis, devenu Pape sous le nom de Léon XI, il consacra l'église, le 13 janvier 1599.

Parmi les édifices religieux modernes de Rome, en vertu d'un prétendu défaut reproché à l'architecte Jean-Mattieu de Città di Castello, cette église est l'une de celles qui prêtent le plus au recueillement et au silence intérieur de l'âme. On y retrouve, en effet cette lumière modérée si favorable à la piété, que favorisent de la manière la plus heureuse les dispositions d'un autre genre d'architecture.

D'intelligentes peintures exprimant les fi-

(1) Le pieux et illustre Cardinal de Bérulle, quand il fonda l'Oratoire de France, modifia en certains points, la règle donnée par S. Philippe Neri; mais il en adopta complètement l'esprit de prière et de sainteté. Ses successeurs immédiats, le P. de Condren, par exemple, y demeurèrent également fidèles. Mais bientôt les fatales erreurs du jansénisme s'introduisirent dans cette congrégation dévoyée en grande partie, et la perdirent.

gures et la réalité de nos divins mystères, d'après l'Ancien et le Nouveau Testament, ornent les transeps et la grande nef. Dans la grande voûte de celle-ci Pietro de Cortone a peint le fait merveilleux qui se rattache à la constrution même de l'église.

Les peintures des chapelles sont en partie supérieures d'exécution aux précédentes (1); mais on n'y trouve pas le beau développement dogmatique des premières. Celles du chœur sont de Rubens.

L' image de la Ste. Vierge couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1649, était peinte autrefois sur une muraille, dans la rue de la *Stufa*, occupée aujourd'hui par la nouvelle église. En 1535, un joueur furieux de la perte qu'il venait de faire, lança une pierre en blasphémant contre l'image d'où le sange coula. Cette profanation excita la dévotion des fidèles et détermina le transport de l'image dans l'église alors consacrée à S. Grégoire (2).

La chapelle si riche à la fois et si recueillie, où repose le corps de S Philippe Néri, est

(1) Le tableau de la Visitation entre autres, peint par Barocci, inspirait une grande dévotion à S. Philippe qui venait passer de longues heures en oraison, dans la chapelle où le tableau se trouve.

(2) De là vient le titre que l' église retient encore uni au principal.

ornée d'une copie en mosaïque du tableau du Guide (1).

Le principal ornement de la magnifique sacristie jointe à l'église, est la statue en marbre de S. Philippe, par Algardi, et la peinture exécutée dans la voûte, par Pietro de Cortone.

Le même artiste mu par un vif sentiment de reconnaissaace et de piété, décora aussi la voûte d'une intéressante salle de l'intérieur. Cette salle précède la petite chapelle où S. Philippe célébrait les divins mystères dans l'ancien couvent. Là se trouvent l'autel, les tableaux et divers objets de décoration existant dès le temps du pieux fondateur. Là se voit encore la porte avec la petite grille, où dans les extases du saint, le frère laïc chargé de l' assister à l' autel, venait regarder s'il était revenu à lui, pour continuer le divin sacrifice (2).

Dans la salle décorée par Pietro de Cortone, on conserve entre autres objèts à l' usage de S. Philippe, son lit, son confessionnal et le banc sur lequel il avait coutume de se

(1) Une autre chapelle également pieuse, se trouve pratiquée derrière celle-ci.

(2) Comme ces extases duraient des heures entières, le frère laïc qui servait la messe du saint, l'abandonnait pour se livrer à d'autres occupations nécessaires, et venait de temps en temps, regarder par cette grille, s'il était rèvenu à lui.

placer pour enseigner les vérités chrétiennes au peuple.

A l'intérieur du couvent, d'autres peintures rappellent les entrevues si touchantes de S. Philippe avec S. Ignace, S. Charles Borromée, S. François de Sales et d'autres encore, à une époque où Dieu, comme nous en aurions si grand besoin de nos jours, consolait son Eglise par une véritable abondance de grands saints.

On y trouve aussi, près de l'église, l'oratoire célèbre par les réunions et par les concerts de musique religieuse institués par S. Philippe Néri, pour éloigner des spectacles dangereux la jeunesse romaine.

Dans la bibliothèque due originairement aux grands travaux historiques de Baronius, et continuée par les savants nourris dans l'Oratoire, on conserve également à part, une portion des livres de S. Philippe.

Cette bibliothèque l'une des plus riches de Rome, renferme entre autres manuscrits précieux, une Bible qui rappelle le souvenir de Charlemagne. On croit qu'elle fut apportée à Rome par Alcuin, lors d'un voyage de notre grand empereur.

Nous avons déjà parlé de l'autre souvenir français conservé dans le trésor de la sacristie. Je veux dire le calice donné par Henry IV, à Baronius (1).

(1) Voir T. I. p. 296 et suiv.

Parmi les tombeaux de l'église on trouve ceux du Cardinal Giraud français d'origine, mort en 1782. Il légua tous ses biens à Pie VI qui les employa pour une fondation des Frères français des Ecoles chrétiennes, à *S. Salvatore in lauro.*

Le poëte comique Giraud appartient également à cette famille originaire de Marseille.

Le Chiesa Nuova renferme aussi la sépulture du Cardinal Maury (1), célèbre par ses succès d'orateur à l'Assemblée Constituante de 1789, et malheureusement trop connu depuis, par ses complaisances pour Napoléon.

L'inscription funéraire de Baronius se trouve aussi dans la même église où il est impossiblo d'entrer sans saluer avec respect un monument rappelant une aussi grande mémoire.

Du reste, comme nous l'avons dit, l'Oratoire de Rome produisit, depuis l'origine, de dignes successeurs de la science et des vertus de l'illustre Cardinal. De nos jours encore cette chaîne glorieuse est continuée par un de ces hommes chez qui les plus douces qualités de l'âme s'unissent aux dons les plus distingués de l'esprit.

Vous, si généreux et si noble par le cœur;

(1) Il mourut en 1817. Il habitait le premier étage du balais Gaucci, Via Larga, près de la Chiesa-Nuova.

vous, si riche par l'instruction et par l'intelligence, bon, excellent Theiner, notre frère et notre ami, laissez-nous vous exprimer ici, notre vive et sincère affection; laissez-nous vous dire toute notre estime pour votre beau talent; vous répéter l'assurance de notre attachement inviolable.

Eglise de la Madonna delle grazie, les hermites d'Albenzio Rossi et les religieux de la Pénitence.

L'instituteur des anciens hermites hospitaliers de la Porta Angelica est Albenzio Rossi de Cetraro en Calabre. Bien qu'il eût passé sa jeunesse dans l'innocence et dans la piété, il se crut indigne de recevoir les Ordres sacrés auxquels primitivement il se destinait (1). Il quitta de plus son pays, pour embrasser, comme le fit plus tard notre vénérable Benoît-Joseph Labre, une vie de perpétuelle oraison, de mépris du monde et de pénitence.

Vêtu d'un habit grossier, le crucifix à la main, il parcourut dabord sa province, répétant sans cesse et partout cette parole de l'Apôtre, dont il avait compris toute la portée: » Faisons le bien, tandis que nous en

(1) Voir sa vie écrite par le P. Mar. Mansio, spitalier de S. Camillo de Lellis.

» avons le temps (1). » Puis, il vint à Rome, répétant les mêmes paroles, et produisant partout des conversions nombreuses.

Comme à force d'aumônes il avait, dans sa province, recueilli de quoi bâtir une église et un hôpital; de même à Rome, il mendiait dabord pour soutenir le conservatoire de pauvres jeunes filles établi, vers cette époque, à Ste. Catherine *de'funari*.

Il se rendit ensuite à Lorette, où il fut chargé pour un temps, des soins d'une église et d'un hôpital, après quoi désirant visiter les saints lieux de Jérusalem, il s'embarqua pour l'Orient.

Là, sans crainte des persécutions et de la mort, il parcourait les rues de la ville, comme en Calabre et à Rome, répétant à haute voix les paroles de l'Apôtre. Et semblable à l'héroïque S. François d'Assise, il y trouva la bienveillance et l'estime, au lieu des souffrances qu'il désirait. Les Musulmans touchés lui apportaient leurs aumônes, comme les chrétiens. Il résolut alors de revenir à Rome, où Dieu l'appelait à fonder l'œuvre qui nous occupe en ce moment.

Il avait reçu d'un chrétien, avant son départ, une image de la Ste. Vierge, dont la protection sauva d'un naufrage imminent le

(1) S. Paul aux Gal. VI. 10.

navire qu'il montait. A peine débarqué il se rendit à Lorette, puis à Rome, où il était de retour en 1587.

Comme déja nous avions l'occasion d'en faire la remarque ailleurs (1), les souffrances endurées par le défaut d'hospitalité dans les grands voyages, font bien comprendre pourquoi nos divines Eeritures recommandent si instamment le soin des pauvres voyageurs. L'humble serviteur de Dieu l'éprouva plus d'une fois, personnellement, à la Terre-Sainte. Aussi à peine de retour à Rome il demanda et obtint de Sixte V la faculté de fonder un établissement hospitalier à la porte Angelica, près de S. Pierre.

Il y forma aussi une congrégation d'hermites chargés d'y accueillir les pauvres pélerins venus à Rome de toutes les contrées de la terre.

La petite église qu'il leur construisit d'abord fut dédiée à l'Ascension de N. S., en souvenir des saints lieux d'Orient.

Il mourut en 1606, âgé de 64 ans, recommandant à ses religieux l'image apportée

(1) Voir nos *Etudes historiques sur l'Etablissement hospitalier du Grand-Saint-Bernard précédées d'une lettre à N. S. P. le Pape Pie IX, sur l'état de la religion catholique en Suisse.* — In 8. Paris et Marseille. 1849. p. 50, à la note.

par lui de l'Orient, ajoutant qu'elle serait leur Providence.

En effet les pauvres hermites tombèrent bientôt dans une extrême misère. En 1618, ils furent réduits un tel état, que se rappelant la recommandation de leur père mourant, ils résolurent de tenter un dernier effort en recourant à la miséricordieuse intercession de Marie. Ce fut alors qu'ils exposèrent, pour la première fois au peuple, la précieuse image.

La dévotion des fidèles devint immédiatement si grande; les grâces obtenues furent si abondantes et les aumônes si généreuses, que les besoins extrêmes de la congrégation disparurent; et l'on construisit sur un plus vaste plan l'église nommée par le peuple même, la *Madonna delle grazie* (1).

L' image devenue célèbre par tant de faveurs, fut couronnée en 1644, par le Chapithe de S. Pierre. Le 12 juin de chaque année, jour anniversaire de l'époque où Dieu signala sa puissance par les grâces obtenues dans l'ancienne église, on en célèbre la fête solennelle, comme souvenir ,de reconnaissance.

Quant aux objets d'art conservés dans ce pieux sanctuaire, ils n'offrent pas un grand intérêt.

(1) Parmi ces généreux bienfaiteurs, le plus considérable fut le Cardinal Lante, qui contribua beaucoup à la reconstruction de l'église.

En 1802, les hermites étaient réduits à deux seulement. Déterminé par cette considération Pie VII confia le sanctuaire aux religieux de la *Pénitence*, qui le possèdent encore aujourd'hui. Voilà pourquoi nous avons classé l'établissement parmi les œuvres de retraite et de prière.

Eglises de S. Maria in Campo Marzo et le le monastère de bénédictines. — Eglise S. Maria liberatrice.

Le monastère des bénédictines joint à l'église de la Conception à *Campo-Marzo* fut, dans le principe, une des premières abbayes de Rome. Elle appartenait alors aux moines grecs de S. Basile. Des religieuses du même Ordre y furent établies plus tard. En voici l'occasion.

Ces religieuses qui avaient d'abord occupé à Nazianze, un monastère placé sous la protection du saint docteur Grégoire, et de Ste. Thècle, furent contraintes par les guerres, de se réfugier à Constantinople, emportant avec elles le corps de S. Grégoire. La persécution des iconoclastes les obligea de fuir encore une contrée où la paix religieuse était désormais perdue pour elles. Cette fois elles vinrent à Rome, où elles apportèrent leur précieux trésor (1). Elle y joignirent le corps d'un glo-

(1) Le corps de S. Grégoire de Nazianze se

rieux martyr, S. Quirinus Evêque, et une antique image de la Ste. Vierge, attribuée à S. Luc. Elles arrivèrént en Italie, dans le courant de l'année 750.

Le Pape S. Zacharie leur donna pour asile une maison près de la Minerve. Elles s'y établirent et y séjournèrent pendant assez longtemps.

On les transporta ensuite à Campo Marzo, où elles eurent dabord deux églises ; l' une pour la précieuse image; l'autre pour le corps de S. Grégoire.

Vers la même époque elles quittèrent la régle de S. Basile pour celle de S. Benoît, détermination prise également dans un grand nombre de maisons religieuses du temps. Le défaut de sujets orientaux en fut la principale cause; et les souverains Pontifes motivèrent là dessus l'autorisation qu'ils en donnèrent. Mais ce fut réellement, pour l'Eglise catholique, un malheur. Ces mesures dont on ne prévit pas alors toutes les conséquences, brisèrent un des liens les plus forts pour rattacher l'Orient schismatique à l'unité romaine. Ce malheur est devenu sensible surtout pour les provinces Slaves appelées à jouer un si grand rôle sous l'impulsion de la Russie. Cet inconvénient est grave, principalement

trouve actuellement à S. Pierre, où Grégoire XIII le fit transporter.

quand on envisage la question par rapport aux monastères d'hommes.

Quoiqu' il en soit, Catherine Colonna religieuse de Campo-Marzo, fit reconstruire en 1564, l' église où l' on transporta l' image échappée, en 1525, à l'incendie de l' ancien autel. On en fit une copie placée dans le cloître, au milieu d'une décoration exécutée gratuitement par Michelange, ce grand génie, qui sous ce rapport du moins, n'avait pas oublié la tradition des artistes chrétiens ses prédécesseurs. Il entreprit ce travail, comme il s'était soumis aux peines endurées dans la grande œuvre de la coupole de S. Pierre. Il le fit pour *l'amour de Dieu et pour l' amour de Marie* (1).

L' image de l' église fut couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1655; celle du cloître en 1688.

L' Eglise transformée en administration de la loterie, au temps de l' usurpation de Napoléon, n'a d'intéressant, comme objet d'art, qu'un tableau du P. Pozzi.

On croit que l'église de Ste. Marie libératrice (2), a remplacé l' ancien sanctuaire de *S. Salvàtore-in-lacu*, ainsi nommé du lac de Juturna, qui se trouvait jadis en ce lieu. Cette

(1) Voir Tom. I. p. 79.

(2) Au dessous du Palatin, près des ruines du Forum.

église à laquelle une pieuse tradition rattache le souvenir de S. Sylvestre, était occupée, en 1550, par des bénédictines. Le mauvais air obligea ces religieuses d'abandonner leur monastère (1), et Jules III donna l'église aux Oblates de Ste. Françoise romaine, qui l'entretiennent encore aujourd'hui.

Marie s'y trouve particulièrement honorée sous un des titres les plus consolants et les plus doux que lui ait donnés l'Eglise. Cette divine mère, notre protectrice toute-puissante auprès de Dieu, y est invoquée sous le nom si glorieux et si vrai de *libératrice*, avec un empressement qui ne s'est jamais ralenti. On l'y implore, non seulement en faveur des pécheurs vivants, dont on la supplie de briser les chaînes ; mais en faveur des âmes qui dans le purgatoire, attendent de nos suffrages et des prières de Marie, leur délivrance et les joies du ciel.

Un certain nombre de peintures du français Parocel et d'autres artistes de mérite, y ajoutent à l'intérêt de la piété celui des arts; intérêts trop divisés bien souvent, mais que l'intelligence chrétienne peut si utilement réunir.

(1) A la suite du sac de 1527.

Eglises de l'Annunziata des Augustines; de la Purificazione ai Monti, des Clarisses; de la Concezione des Sepolte vive; de Regina cœli des Carmélités-réformées et de la Visitation.

L' église et le monastère de l' Annunziata situés *Via Paolina*, près de Ste. Marie-Majeure appartiennent aux Augustines-réformées, connues sous le nom de *Turchine*. Camilla Orsini les fonda en 1675. Parmi les peintures dont Joseph Ghezzi décora le maître-autel, on trouve celle où l'artiste a représenté la grande scène de détachement de Ste. Paule quittant sa famille pour se retirer dans les solitudes de la Palestine (1).

L'église de la Purification *ai Monti* appartenait autrefois à une célèbre abbaye de Rome, connue sous le nom de *S. Maria in monasterio*. Les chartreux qui la possédaient, au 16e siècle, en firent la cession à Mario Ferro Orsini. Ce dernier la reconstruisit en 1589, ainsi que le monastère voisin, où il établit la filles de Ste. Claire et de S. François.

Des religieuses réformées du même Ordre possédent l'église et le monastère de la Conception, dans le même quartier. Ces religieu-

(1) Voir à ce sujet la Vie de Ste. Paule, par S. Jérome.

ses connues sous le nom de *Sepolte vive* furent instituées au 17e siècle, par Françoise Farnèse. Nous voudrions pouvoir au moins résumer ici la vie de cette vénérable servante du Seigneur. Cette vie, en effet, est particulièrement instructive pour les âmes qui veulent sérieusement et complètement se convertir à Dieu; mais le cadre de notre travail ne saurait nous le permettre (1).

Anna Colonna épouse de Taddeo Barberini, par dévotion pour la Reine du ciel et pour Ste, Thérèse, fonda l'église et le monastère de Ste, Marie *Regina Cœli.* Elle y plaça des religieuses de cette réforme, et finit par y terminer pieusement ses jours. Cette fondation eut lieu en 1654.

Indépendamment de quelques peintures estimables, on remarque dans l'église le riche tabernacle du maître-autel, et le tombeau de la fondatrice.

L'église de la Visitation et S. François de Sales, située dans le Trastevere, comme la précédente, appartenait à un monastère de Visitandines, fondé ainsi que l'église par Clément IX, puis terminé par l'un des princes Borghèse, après la mort du Pontife.

(1) Voir cette vie publiée sous le titre suivant: *Vita della Venerabile Madre Suor Francesca Farnese scritta da Andrea Nicoletti*, etc. — In 8. Rome. Dragondelli 1660.

Au rétablitsement du gouvernement de Pie VII, les religieuses furent transférées à l'Umiltà, et leur église cédée pour les retraites.

La statue en marbre de S. François de Sales, par Fr. Moratti, qui s'y trouve encore, est digne de fixer l'attention comme objet d'art.

Oeuvres et sanctuaires de prière placés particulièrement sous la protection de quelque saint.

Après avoir fait connaître parmi les sanctuaires de Marie, ceux qu'on a joints à des maisons de prière, nous devons vous indiquer également ceux qui placés dans des conditions analogues, portent le titre particulier de quelque saint.

Et d'abord, nous devons le répéter, si l'Eglise honore ainsi d' un culte religieux les plus illustres parmi les serviteurs de Dieu, elle le fait en vertu de la glorification sublime de la nature humaine en J. C. Elle adresse légitimement à ces âmes, comme le faisait jadis S. Jérôme à l'une d'elles cette tendre et chrétienne supplication : » Adieu, » ô Paule, aide par tes prières, dans les derniers jours de sa vie, celui qui te fut si dévoué. Toi, si unie à J. C. par la foi et par les œuvres, maintenant que tu es en sa présence, tu obtiendras plus facilement l'objet

» de tes supplications (1). » Elle honore en eux des âmes, dont un jour nous espérons partager les gloires, là où, suivant S. Cyprien, » nous attendent en grand nombre, des » amis, des parents, des frères et des fils; où » nous désire cette foule nombreuse déja sûre » de son immortalité, mais encore incertaine » de notre salut. — Là, nous trouverons le » glorieux chœur des Apôtres, les Prophètes » dans l'allégresse, et cette foule innombrable » de martyrs couronnés après le combat, après » la souffrance et la victoire. Nous y verrons » ces glorieuses vierges, qui par la force de » la continence, ont subjugué la concupiscence » de leur chair. Là sont récompensés les mi» séricordieux, qui ont accompli les œuvres » de la justice, en nourrissant, en soulage» ant les pauvres; eux qui fidèles à l'ordre » du Seigneur, ont changé les biens de la » terre en trésors du ciel (2). »

Voilà ceux que nous vénérons sur nos autels, où nous le répétons encore, nous adorons Dieu seul, Père, Fils et S. Esprit, Dieu unique en trois personnes. Car nous pouvons bien adresser aux malheureux égarés de nos jours, ce que S. Jérôme disait aux aveugles volontaires de son temps: » Qui donc, ô tête

(1) Epist. fam. lib. III. ep. 8. ad Eustochium.
(2) *Lib. de Mortal.*

» insensée, a jamais adoré les martyrs? Qui
» donc a fait d'un homme un Dieu (1)? »

Voilà pourquoi traitant des pompes usitées de nos jours, comme dans les âges primitifs, pour honorer, dans nos églises, ces tombes glorieuses, nous pouvons ajouter avec le même docteur: » On le faisait pour les idoles, con-
» séquemment la chose était détestable : on
» le fait pour les martyrs, par conséquent il
» faut l'adopter. Car sans parler de l'honneur
» rendu aux reliques des saints, dans toutes les
» églises de l'Orient on allume des flambeaux
» au moment où se lit l'Evangile, même en
» plein soleil. On ne le fait certainement pas
» pour chasser les ténèbres, mais en signe
» de joie et d'allégresse. Ferait-il donc mal
» l'Evêque de Rome, lorsqu' il offre à Dieu
» le sacrifice sur les ossements de deux hom-
» mes morts, Pierre et Paul, ossements selon
» nous vénérables, et d' après toi une vile
» poussière ? Il fait donc mal de considérer
» leur tombeau comme un autel à J. C? Ils
» sont donc tombés dans l'erreur, non seule-
» ment le Pontife d'une seule cité, mais les
» Evêques de toute la terre (2)? »

(1) *Epist. fam. lib. III. ep. 13. ad Vigilant.*

(2) S. Jérôme parle ici en particulier des flambeaux en cire allumés sur les tombeaux des martyrs servant d'autels.

Mais non, ici comme sur tous les points de notre doctrine, l'erreur n'est pas du côté de ceux qui ont pratiqué, qui pratiquent encore, » quod semper, quod ubique, quod ab » omnibus (1). » L'erreur appartient aux hommes signalés d'avance par l'Esprit-Saint, quand il a dit: » Il viendra des trompeurs, qui sui- » vant les penchants mauvais de leur concu- » piscence, entraîneront dans la déception (2); » des hommes s'aimant eux-mêmes, cupides, » arrogants, superbes, blasphémateurs, sans » obéissance... préférant à Dieu le plaisir... » voulant s'instruire sans cesse, et ne parve- » nant jamais à la science (3). »

Voilà les hommes que l'erreur volontaire a perdus, les hommes qui ont aboli le culte des saints; ces hommes qui vous entraînent, vous les victimes de leurs erreurs, dans les voies les plus fatales, dans ces abîmes d'où nous vous conjurons, au nom de Dieu, au nom de vos âmes, d'avoir le courage de sortir.

Eglise de S. Paul premier hermite. — Sa vie écrite par S. Jérôme.

L'église de *S. Paolo primo eremita,* située dans la rue qui conduit des Quatre-Fontaines

(1) Ce qui toujours, partout et par tous. - Vinc. de Lérins.
(2) II. Ep. de S. Pierre III. 3.
(3) II. Ep. de S. Paul à Tim. III. 3, 4, et 7.

à Ste. Marie-Majeure, appartenait autrefois à des hermites hongrois et polonais, vivant sous la règle du même saint. Pie VI y plaça le conservatoire de jeunes filles, connu sous le nom de la Très-Sainte Trinité.

Voici comment S. Jérôme décrit la vie de ce patriarche des solitaires (1).

Paul né à Thèbes, en Egypte, avait 15 ans lorsque la persécution de Dèce et de Valérien éclata dans le contrée. Il était riche, » par-
» faitement instruit dans les lettres grecques
» et égyptimes, d'un naturel fort doux, et plein
» d'amour pour Dieu. »

Afin de se soustraire aux persécuteurs il se cacha dabord dans une maison de campagne; » mais à quoi n'entraîne point la fa-
» table soif de l'or? le mari de sa sœur forma
» le projet de trahir celui qu'il devait céler. »
Alors Paul s'enfonça dans le désert, où il trouva
» une montagne formée de rochers, au pied
» de laquelle était une vaste caverne fer-
» mée par une pierre qu'il détourna. Il y vit
» une ouverture dans le haut, recouverte par
» un palmier touffu, avec une fontaine d'eau
» très-pure, laquelle après avoir couru pen-
» dant quelque temps, se perdait immédiate-
» ment dans une ouverture du sol, la même
» terre produisant et absorbant cette source.

(1) *Epist. fam. lib. III. ep. 1.*

» S'étant donc affectionné à cette demeure qu'il
» considérait comme lui étant offerte par Dieu
» lui-même, il y passa toute sa vie, dans la
» prière. Le palmier lui fournissait nourri-
» ture et vêtement. »

Paul avait 113 ans, lorsque son existence dans le désert, fut révélée à S. Antoine.

» Aussitôt le vénérable vieillard (1), ap-
» puyant sur un bâton vert ses membres af-
» faiblis, se mit en route pour un lieu qu'il
» ignorait. Déja les ardeurs du plein midi
» se faisaient sentir; mais lui, ne se décou-
» rageait point, et il marchait toujours, di-
» sant : J'ai confiance que mon Dieu fera
» voir à son serviteur ce qu'il lui a promis. »

Après deux jours de chemin, il arriva en effet à la grotte de Paul; mais celui-ci en ferma l'entrée, devant laquelle Antoine demeura prosterné, disant: » Je frappe afin que tu m'ou-
» vres. Si je n'y parviens pas, je mourrai ici;
» du moins tu enseveliras mon cadavre. » A la fin Paul céda; ils s'embrassèrent; et eux, qui ne s' étaient jamais connus s' appelèrent réciproquement par leur nom. Puis ils commencèrent à prier ensemble et à s'entretenir des choses de Dieu.

Paul dit ensuite: » Raconte-moi, je te prie,
» comment agissent les hommes? Font-ils de

(1) S. Antoine avait alors 90 ans.

» nouvelles maisons dans les villes ? et qui
» gouverne l'univers? »

Le moment du repas arriva. Un corbeau vint déposer un pain devant eux. » Voilà, dit
» Paul que le Seigneur nous envoie notre nour-
» riture, lui vraiment bon, vraiment plein
» de miséricorde. Il y a soixante ans, que
» je reçois ainsi, chaque jour, moitié d'un
» pain; tu es venu, et J. C. a doublé le se-
» cours à ses soldats. »

Mais bientôt une lutte d'humilité s'établit entre eux, à qui serait le dernier à rompre ce pain. Paul alléguait les devoirs de l'hospitalité ; Antoine les droits de l'âge. Cette touchante querelle dura jusque vers le soir.

Après une nuit passée en prières, Paul dit à Antoine : » Comme le jour de mon repos
» est venu, le Seigneur t'a envoyé pour cacher
» dans le sol mon pauvre corps, ou plutôt
» pour rendre à la terre cette poussière. »
Et Antoine se mit à pleurer, le suppliant de l'emmener au ciel avec lui. Mais Paul le réprimanda, lui disant, que pour lui ce serait le mieux; mais que les autres avaient besoin de sa présence. Puis il ajouta: » Va me cher-
» cher le manteau qu'Athanase l'Evêque t'a
» donné, afin d'y ensevelir mon corps ; »
mais c'était pour lui épargner la douleur de le voir mourir.

Antoine stupéfait d'entendre Paul parler de ce manteau, dont il ne lui avait jamais rien dit

n'osa répliquer; il lui baisa les mains en pleurant, et partit.

Retourné près des siens qui s'informaient du motif de sa longue absence, il leur répondit avec des gémissements douloureux: » Malheur à moi, pécheur que je suis, moi qui » porte si faussement le nom de moine! J'ai » vu Elie, j'ai vu Jean dans le désert, j'ai » vu Paul dans le paradis. »

Il entra ensuite dans la cellule, se frappant la poitrine, prit le manteau et partit, sans vouloir goûter aucune nourriture, sans ajouter une parole.

Le second jour du voyage, un merveilleux spectacle s'offrit à lui, tout-à-coup. Il vit l'âme de Paul toute resplendissante de lumière, monter au ciel au milieu des Anges, et des Prophètes. » Et aussitôt prosterné la face contre terre, » il se couvrit la tête de poussière, et pleu» rant et poussant des sanglots, il disait: O » Paul, pourquoi donc ainsi, me laisser? Pour» quoi partir sans me dire adieu? Toi que j'ai » connu si tard, pourquoi t'éloignes-tu sitôt? »

Il arriva en gémissant près de la caverne. » En y entrant il vit le corps inanimé de » Paul à genoux, la tête et les mains élevées » vers le ciel; et le croyant vivant il se mit » à prier auprès de lui. Mais ne l'ayant point » entendu pousser comme à l'ordinaire, de » nombreux soupirs en priant, il l'embrassa

» tendrement avec larmes. Il avait compris,
» que le saint cadavre dans sa position sup-
» pliante, continuait à honorer Dieu par qui
» toute chose a vie. Puis il enveloppa le
» corps et le transporta hors de la caverne,
» chantant des hymmes et des psaumes, sui-
» vant l'usage des chrétiens. »

Il se trouvait embarrassé pour creuser une fosse, lorsque tout-à-coup accoururent du fond du désert deux lions que Dieu envoyait en aide à son serviteur. » Ils s'arrêtèrent devant le
» cadavre du bienheureux vieillard, et le
» flattant de leurs queues ils se couchèrent
» aux pieds, poussant de profonds rugisse-
» ments de douleur. » Ils commencèrent ensuite à creuser la terre avec leurs ongles, jusqu'à ce qu'une fosse assez grande fût pratiquée dans le sol. » Enfin, comme s'ils fus-
» sent venus réclamer la récompense de leur
» travail, ils s'approchèrent d'Antoine, re-
» muant les oreilles et baissant la tête, lui
» léchant les pieds et les mains. »

Antoine les bénit, puis ils se retirèrent; et cet homme vénérable retourna près des siens, emportant avec lui la tunique grossière que Paul s'était faite avec les feuilles du palmier. Il la revêtit ensuite, chaque année, dans les grands jours de Pâques et de la Pentecôte.

Tels sont les faits dont on a voulu conserver en partie la mémoire, dans les sculptures du

péristyle et du maître-autel de l'église dont nous vous parlons.

L'Eglise S. Antoine abbé, anciennemenst S. André in cata barbara. — Hospitaliers français établis en ce lieu, pendant plusieurs siècles. — Suppression de l'Ordre et concession aux religieuses Camaldules. — Bénédiction des chevaux et derniers souvenirs du cirque.

L'église de S. *Antonio Abbate* a été substituée à l'un des plus anciens sanctuaires de Rome, S. André *in cata barbara*, mentionné par Anastase le bibliothécaire, dès le temps de S. Simplicien, en 467. On en voit encore quelques ruines dans le monastère.

Au 13e siècle, le Cardinal Capocci légua, par testament, les fonds nécessaires pour le reconstruire et pour y joindre un hôpital (1) confié, dès le principe, aux chanoines-hospitaliers de Vienne.

Comme il arrive infailliblement à chacune des grandes calamités qui affligent le monde (2), le fléau connu sous le nom de *feu S. Antoine* ayant ravagé l'Europe, au 11e siècle, une com-

(1) L'inscription qui existe encore sur l'ancien portail en fait foi.

(2) On le voit en particulier dans les œuvres de charité créées à la suite du Choléra.

munauté se forma dans le but unique de soulager les misères de ceux qu'atteignait ce *feu vraiment infernal* (1). Cette communauté s'établit primitivement au bourg de Didier-la-Mothe, en Dauphiné. Elle adopta au 13e siècle la règle de ces chanoines-réguliers dont l'illustre monastère du Grand-Saint-Bernard (2) donne encore aujourd'hui l'idée.

C'est alors qu'on les fit venir à Rome, où l'hôpital du Cardinal Capocci leur fut confié. Ils eurent aussi pendant longtemps, la direction des pharmacies de la cour pontificale et des palais apostoliques.

Pie VI supprima l'institut en 1778, unissant ces hospitaliers à ceux de Malte. Il en transporta les archives et une partie des biens à l'Académie Ecclésiastique. L'église et le monastère furent donnés à la même époque, aux religieuses Camaldules, qui l'occupent encore aujourd'hui.

L'établissement est devenu ainsi une maison de prière, ce qui nous l'a fait mentionner immédiatement après le sanctuaire du glorieux solitaire avec qui S. Antoine eut de si ouchants rapports.

(1) Eorum qui igne infernali laborare dicuntur. *Ruffy. Hist. de Marseille.* T. II. liv. X. c. 3.

(2) Voir nos *Etudes historiques* sur cet établissement.

L'église rétablie ainsi que le couvent, au temps d'Henri IV, et en partie avec les libéralités de ce prince (1), renferme d'intéressantes peintures où J. Bte. Montano de la Marca, représenta plusieurs traits de la vie de S. Antoine. Le maître-autel est orné d'un beau crucifix peint par J. Odasi. Le peintre français Parocel et Nicolas delle Pomarancie y laissèrent aussi plusieurs travaux.

On y trouve deux sépultures de français. L'une appartient à Jean-Joseph de Bonnerve, bibliothécaire des Barberini, très savant dans le littérature grecque. Il mourut en 1731.

En 1592, le P. Charles Anisson y fit placer l'inscription funéraire de son ami Livio Vico commandant de la garde du conclave où fut élu Clément VIII.

Une cérémonie peu usitée en France aujourd'hui, s'accomplit annuellement sur la place où se trouve l'église. C'est la bénédiction des chevaux, le jour de S. Antoine.

Parmi vous, peut-être, de ces hommes qui s'arrêtent toujours à l'apparence des choses, et n'en pénètrent jamais ni le sens, ni le principe, auront tourné en dérision une aussi estimable coutume. Demandez-leur à ces cœurs désséchés par l'indifférence religieuse, si l'hom-

(1) Voir T. I. p. 275. - Il y eut aussi une nouvelle reconstruction en 1713.

me est donc trop grand pour s'humilier devant Celui à qui nous devons, d'après le langage de l'Apôtre, » la nourriture du corps et la joie » du cœur (1)? » Demandez-leur si l'homme de foi mérite la risée, parcequ'il appelle les prières et les bénédictions de l'Eglise sur des champs où le même Dieu, dont nous sommes les ministres, peut seul répandre les trésors de sa fécondité ? » Je leur enverrai les pluies » au temps opportun, et ce seront pour eux » des pluies de bénédiction. Chaque arbre de » leurs champs portera son fruit, et la terre » sa moisson (2). » Ainsi parle le Seigneur. Demandez-leur également s' ils croient affaibli pour la vengeance le bras de Celui qui frappant jadis les fils ingrats d'Israël faisait dire aux prophètes: » La confusion a dévoré » depuis notre enfance les travaux de nos pè» res, leurs brebis et leurs bœufs (3). Pour» quoi donc les bêtes ont-elles fait entendre » leurs plaintes? pourquoi ces mugissements » des troupeaux? C'est qu'ils ne trouvent plus » de pâturages; et ils ont péri (4). »

Voilà, soldats, le sentiment qui anime le peuple de Rome, lorsqu'il vient ici implorer

(2) Implens cibo et loetitia corda nostra - Act. XIV. 16.
(2) Ezech. XXXIV. 26 et 27.
(3) Jerem. III. 14.
(4) Joel I. 18.

de Dieu, sur les bestiaux, une bénédiction qui passe par nos mains, comme tant d'autres.

Lorsqu'un homme dont la fortune repose sur la prospérité de ces animaux qui nous sont donnés pour notre soulagement sur la terre, vient les faire bénir; lorqu'un malheureux dont la famille attend, chaque soir, le pain gagné à l'aide du serviteur créé de Dieu pour le plus pauvre, vient également prendre part à cet acte religieux, que fait-il? que font tous les autres? Ils reconnaissent qu'il règne aux cieux un maître suprême de toute créature, un maître de la vie et de la mort, de la richesse et de la pauvreté. Ils reconnaissent et ils adorent Celui qui nous dit, comme jadis à son peuple: » Si tu écoutes la voix du Sei-
» gneur ton Dieu, tu seras béni dans les ci-
» tés, béni dans les campagnes. Tu seras béni
» dans le fruit de tes entrailles et dans la
» semence de tes champs, dans le produit de
» tes troupeaux, de tes brebis et de tes bœufs (1).
» Tes greniers seront remplis en abondance,
» et le vin regorgera de tes pressoirs (2). »

Voilà ce qu'ils reconnaissent ici, ce qu'ils proclament. Qui donc mérite mépris et pitié, eux ou vous, qui que vous soyiez, lorsque vous osez tourner en dérision un tel acte de foi?

(1) Deut. XXVIII. 1. et suiv.
(2) Prover. III - 10.

Un usage conservé à l'occasion de la même cérémonie offre également de l'intérêt, sous un autre rapport.

Vous avez vu ces voitures attelées de chevaux nombreux, conduits par un seul homme, parcourir alors les rues de la ville. Vous avez vu ces chevaux parés comme dans les jeux de l'ancienne Rome. Vous avez entendu les applaudissements donnés aux cochers, dans les passages difficiles.

Cet usage ainsi que les courses de chevaux pendant le Carnaval, ont leur origine dans les anciennes passions populaires pour les jeux du Cirque. On retrouve dans les applaudissements qui accueillent ces aventureux conducteurs de chevaux, le dernier écho des cris de triomphe poussés jadis, par le peuple, au moment où la *Meta* se trouvait dépassée par le vainqueur.

Eglises de S. Basile, de S. Calixte et de S. Benoît. — Instituts religieux des Basiliens et des Bénédictins.

La petite église de S. Basile, située dans la rue de ce nom, près de la place Barberini, n'a d'autre intérêt que le grand souvenir religieux rappelé par cet illustre fondateur des moines de l'Orient.

Cette église appartient aux religieux de

Grotta-Ferrata qui la restaurèrent en 1682 (1).

Quant à S. Basile, il naquit, comme on le sait, vers 329, d'une famille de saints. A dix-sept ans, il était l'ami de S. Grégoire de Nazianze, et l'admiration des écoles d'Athènes pour ses progrès dans la science et dans la vertu. Il quitta le monde et se retira dans la solitude, vers 357. Puis il fut fait, à son grand regret, évêque de Césarée. Il mourut le 1. janvier 379, illustré par ses travaux et par ses souffrances, comme docteur et comme confesseur de la foi. Lui et sa sœur S^te^. Macrine fondèrent le double institut religieux qui porte son nom.

Les persécutions d'Orient, et ensuite les invasions musulmanes, devinrent pour l'Italie, l'occasion de la fondation d'une grande quantité de monastères basiliens des deux sexes (2). Malheureusement, comme déja nous l'avons dit, ces centres d'action qui pouvaient soutenir puissamment la dignité des rites orientaux, et servir à renouer la chaîne d'unité avec Rome, ont disparu depuis longtemps.

A la fin du cinquième siècle parut S. Benoît, qui exerça sur le développement de la vie monastique dans l'Occident, l'influence

(1) Célèbre abbaye du rite grec, la seule conservée aujourd'hui près de Rome.

(2) Grégoire XIII, sur la demande du Cardinal Sirlet protecteur, les réforma en 1573.

que S. Basile avait eue pour les contrées orientales. L'Ordre qu'il fonda devint illustre, non seulement dans le œuvres de la prière et de la pénitence; mais il égala encore les plus célèbres instituts pour les travaux de la science (1), de l' apostolat et de la civilisation, en particulier dans le Nord de l' Europe. Nous le compterons néanmoins parmi les œuvres où la prière occupe le premier rang; car tel en est le principal caractère.

Cet Ordre, du reste, fournit à l' Eglise, dans le cours des siècles, une quantité de dignitaires du plus grand mérite et du plus haut rang; mais surtout il peupla le ciel de saints. Ainsi dès le 15e siècle, sous Jean XXIII, on constatait qu'il avait produit 24 Papes, près de 200 Cardinaux, 7,000 Archevêques, 15,000 Evêques, et plus de 40,000 Saints ou Bienheureux, dont 5,000 inhumés dans le seul monastère du Monte Cassino (2).

Rome posséda jadis un grand nombre d'établissements religieux appartenant à ce vénérable institut, qui se trouve encore établi, comme nous l'avons vu, à S. Paul hors-des-murs (3). Les mêmes religieux occupent aussi,

(1) La nouvelle Congrégation de Solesme en France y a repris, en les purifiant, les glorieuses tradition scientifiques de l'Institut.

(2) Voir Héliot, *Hist. des Ordres Monast.*

(3) Voir le Tom. I. p. 206 et suiv.

dans l'intérieur de la ville, l'église et le monastère de S. Calixte, de sinistre mémoire.

Là, vous le savez, les républicains de Rome, pendant que le canon vengeur de la France tonnait sur leurs têtes, exécutaient lâchement et dans l'ombre, leurs massacres religieux et politiques.

Le paganisme antique parait de fleurs ses victimes avant de les immoler dans les temples; les révolutionnaires romains couvraient les leurs d' infamies et d' outrages avant de les assassiner, dans le cloître de ce monastère (1). Ils eussent regretté de les envoyer devant Dieu privées de ce trait de ressemblance avec Jésus flagellé, insulté, mis à mort par les Juifs.

Le titre de l'église rappelle un autre souvenir aussi glorieux pour le nom chrétien, que honteux pour les ennemis de Dieu. Je veux parler de la sainte mort du Pape Calixte I. Emprisonné pour cette foi divine, qui suivant la belle expression d'un autre Pontife, » rappelle à la justice les impies et redonne » la vie aux morts (2), » S. Calixte fut de plus livré aux bourreaux. Pour se venger en chrétien de ses persécuteurs il guérit et con-

(1) M. le chanoine Muccioli échappé par une grâce particulière de Dieu à ce massacre, en peut rendre aujourd'hui le témoignage.

(2) S. Léon. *Hom. De transf. Dom.*

vertit un des soldats qui le gardaient. Ce double bienfait lui valut la mort. Il fut précipité par une fenêtre; ensuite jetté, une pierre au cou, dans le puits qu'on voit encore aujourd'hui dans l'église.

Toutes ces choses furent exécutées par ordre d'Alexandre-Sévère, de ce philosophe *humain* et *sans préjugés*, qui mettait le portrait de J. C. parmi ceux des génies qu'il honorait de son culte.

Vers 740, Grégoire III reconstruisit la basilique élevée dès les premiers temps, sur le théâtre de ce martyre, et la fit couvrir de peintures. Paul V ayant pris pour le nouveau palais du Quirinal un monastère de bénédictins, transporta ces religieux à S. Calixte. Il leur donna pour habitation l'ancien palais du célèbre Cardinal Moroni. Les bénédictins le rebâtirent, ainsi que l'église. Malheureusement au lieu de donner à la nouvelle construction l'aspect d'un monastère, ils lui conservèrent le triste caractère de palais, qu'on y voit encore.

La fondation de la petite église de *S. Benedetto in Piscinula*, au de là du Ponte Quattro-Capi, à Trastevere, se rattache également à un pieux souvenir. Une tradition constante porte qu'elle occupe le lieu de l'ancienne maison habitée par S. Benoît, avant qu'il se retirât dans la solitude.

On y vénère en outre deux images de la Ste Vierge, celle du maître-autel où l'on voit aussi une tête de S. Benoît, que l'on regarde comme un portrait. L'autre est placée dans la chapelle en entrant, elle a été couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1793. C'est, comme l' atteste Pie VI, dans son bref du 12 juin 1784, l'image » devant laquelle le patriarche » S. Benoît venait prier. »

Cette chapelle fut restaurée dans ces derniers temps, par la princiesse Zénéide Volkonsky.

Dans la même église fut enterré, au 17e siècle, le savant bénédictin Gaetani, mort de douleur par suite d'un vol qu' un domestique lui fit de manuscrits précieux.

Eglises de S. Romualdo et de S. Leonardo. — Les Camaldules. — Eglise de S. Bernard et la réforme de Clairvaux. — Eglise de S. Stefano del Cacco et la réforme de S. Sylvestre.

La petite église de S. Romuald (1) appartient aux Camaldules de l' ancienne observance. Celle de S. Léonard (2) est confiée à ceux de la réforme de Monte Corona. Il n'y a rien de remarquable, ni dans l'une, ni dans l'autre.

(1) Dans la rue de ce nom, près de la place des SS. Apôtres.

(2) A Trastevere.

L'origine de cette double congrégation religieuse infiniment respectable, est due à S. Romuald, né au 10e siècle. Désirant former principalement des hommes de pénitence et de prière, le saint fondateur se livra néanmoins pour un temps, à des œuvres de zèle bien méritoires devant Dieu. Sur la demande de Boleslas roi de Pologne, il envoya dans ce pays deux missionnaires qui furent tués par des voleurs. A ces premiers il en substitua d'autres, parmi lesquels S. Boniface martyrisé par les Russes, en 1009. Cette mort le remplit de désirs d'une semblable couronne. Accompagné de vingt-quatre religieux, parmi lesquels deux Archevêques, il partit pour prêcher la foi dans la Hongrie. Obligé de retourner en Italie, il laissa dans la mission commencée, quinze des siens, qui eurent beaucoup à souffrir; plusieurs même y furent réduits en esclavage. A son retour il fonda définitivement son institut dans la petite plaine de *Camaldoli*. De là vient le nom conservé par ces religieux.

S. Bernard justement classé parmi les hommes qui ont le plus honoré la France, entreprit sa réforme au 12e siècle. Il choisit, pour cet effet, la vallée si sauvage alors, mais devenue à cause de l'établissement, une des plus célèbres de la terre. Nous voulons parler de Clairvaux, dans l'ancien diocèse de Langres.

L'église qui rappelle, dans Rome, ce grand souvenir est celle de *S. Bernardo alle Terme*. Elle occupe, comme nous l'avons dit (1), une ancienne salle des Thermes de Dioclétien comprise au 16e siècle, dans la Villa du Cardinal du Bellay. Catherine Sforza, comtesse de Santa-Fiora, l'acheta des Chartreux, avec une portion de terrain, en 1593. Elle la donna l'année suivante aux religieux de Citeaux (2), qui s'y fixèrent et qui la possédèrent jusqu'à nos jours.

Indépendamment de quelques bonnes peintures, cette église renferme trois tombeaux pleins d'intérêt; celui de la fondatrice, morte en 1612; celui du Vén. Jean Barrère de Toulouse, réformateur de l'Ordre, et celui du Cardinal Bona.

L'origine du surnom de *S. Stefano del cacco*, donné à une très-antique église de Rome (3), est fort incertaine. Plusieurs l'attribuent à une ancienne statue de Sérapis, dont le temple se trouvait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par l'église. Ce lieu profané jadis par les infamies de l'Egypte, fut ainsi sanctifié par le culte rendu au premier martyr de J. C.

L'église fut restaurée en partie l'an 1607.

(1) Voir Tom. II. p. 220.
(2) De la Congrégation des Fogliesi.
(3) Entre la Minerve et le palais Altieri.

Parmi les peintures qui la décorent on remarque la belle *Pitié* de Pierin del Vaga.

Elle fut cédée, en 1565, à la réforme bénédictine du B. Sylvestre Gosolini d'Osimo, réforme opérée dans le 13e siècle.

Sylvestre qui s'était déja fait le plus grand honneur par sa science et par sa vertu, était chanoine dans sa ville natale, quand l'un de ses parents vint à mourir. Pendant les funérailles il fut très-frappé du spectacle hideux d'un cadavre, que peu de temps auparavant, il avait vu plein de vie; et il se disait à lui-même, ce que chacun de nous doit se répéter, en songeant à un inévitable avenir: » Je suis » ce qu'il a été, je serai ce qu'il est. »

Et cette grande leçon de la mort resta profondément gravée dans son cœur.

Quand il fut de retour chez lui, cette parole de nos divines Ecritures lui tomba sous les yeux: » Quiconque désire venir à ma suite » doit renoncer à lui-même, prendre sa croix » et me suivre (1). »

Il vit dans le rapprochement de ces paroles avec ce qu'il avait éprouvé pendant les funérailles, une claire manifestation des volontés divines; il quitta tout, en effet, pour suivre J. C.; et s'enfonçant dans les solitudes

(1) S. Math. XVI. 24.

du Monte Fano, il y jetta les fondements de la réforme qui porte son nom.

Il mourut en 1261, plein de vertus et de mérites, après 90 années d'une vie consacrée pendant si longtemps à la pénitence et à la prière.

Eglise de S. Onofrio et les Hiéronimites. — Tombeau du Tasse. — Souvenirs de S. Philippe Néri.—Eglise S. Alessio.—Souvenirs du saint titulaire, du martyr S. Boniface et d'Aglaé matrone romaine.

L'église S. Onuphre appartient à des hermites réguliers institués en Espagne, dans le 14e siècle, puis transportés en Italie, dans le siècle suivant. Le B. Pierre Gambacorti de Pise forma la congrégation qui nous occupe en ce moment, et dont les menbres portent comme dans les autres branches de l'institut, le nom d'*Hiéronimites*.

Ces religieux desservent depuis l'année 1466, l'église de S. Onuphre bâtie en 1419, par le B. Nicolas de Forca Palena, à l'aide des aumônes fournies principalement par Eugène IV, et par la famille *De Cuppis*.

Cette église offre un véritable intérêt, sous plusieurs rapports. D'abord le portique d'entrée et la chapelle du Rosaire, qui s'y trouve jointe, sont ornés d'excellentes peintures de

Baglioni, de Bassano et du Dominiquin. On y vénère aussi le tombeau du Bienheureux fondateur, mort en 1449. Ce monument cher à la piété des fidèles, est également précieux sous le rapport de l'art.

De très-bonnes peintures de l'ancienne école, d'autres de B. Peruzzi, de Pinturrichio, d'Annibal Carrache et de plusieurs artistes moins célèbres, ornent l'intérieur de l'église, où fut enterré le Tasse.

On sait comment le grand poëte mourut, dans ce couvent, au moment de son triomphe au Capitole. Les religieux sur sa demande, lui placèrent une modeste inscription, près de laquelle le Cardinal Bevilacqua fit élever le monument qu'on y voit encore.

Parmi les autres tombeaux de la même église, on remarque ceux du littérateur écossais J. Barclay, du poëte Al. Guidi, et du français Nicolas Toussaint primicier de Metz, envoyé des ducs de Lorraine Antoine et Jean, près de Léon X. Toussaint mourut en 1520.

Le cloître et le couvent sont également dignes d'intérêt. Le ch. d'Arpino y a peint une portion des fresques relatives à la vie de S. Onuphre. On y conserve aussi une Vierge de Léonard de Vinci. La bibliothèque possède un buste de Barclay, un autre du Tasse avec des manuscrits du même, et quelques objets à son usage.

Enfin dans le jardin, se trouve le lieu où S. Philippe Néri aimait à réunir la jeunesse de Rome, dans ces instructives récréations où il s'appliquait avec tant de fruit, à faire aimer et pratiquer la vertu. Que de bien opéré ainsi dans les âmes par ce grand cœur, par cet apôtre de Rome au 16e siècle ! Combien de ces jeunes gens arrachés par lui aux entraînements du vice, éprouvèrent ici même ce que notre grand écrivain Fénélon décrivait si bien dans les lignes suivantes : » Cette joie était » bien différente de cette autre joie molle et » folâtre dont mes sens avaient été empoison» nés: l'une est une joie d'ivresse et de trou» ble, qui est entrecoupée de passion furie» uses , èt de cuisants remords ; l'autre est » une joie de raison, qui a quelque chose » de bienheureux et de céleste; elle est tou» jours pure et égale; rien ne peut l'épuiser: » plus on s'y plonge, plus elle est douce; elle » ravit l'âme sans la tronbler. Alors je ver» sai des larmes de joie, et je trouvais que » rien n'était si doux que de pleurer ainsi. » O heureux, disais-je, les hommes à qui la » vertu se montre dans toute sa beauté! Peut» on la voir sans l'aimer ? Peut-on l'aimer » sans être heureux (1)? »

Combien d'entre vous, ô soldats, n'ont que

(1) Télémaque liv. IV.

trop ressenti, par eux-mêmes les amertumes qui suivent toujours les fausses joies du vice!

Combien aussi peuvent apprécier, en ce moment, la consolation que donne réellement la vertu! Combien, per conséquent, doit vous être cher ce lieu consacré par la mémoire d'un saint à qui tant d'âmes ont dû la consolation de quitter la voie du mal et de la perdition, pour entrer généreusement dans celle du vrai bonheur !

L'arbre sous lequel S. Philippe se reposait, au milieu de ces jeunes gens, subsista jusque dans les derniers temps. Un violent orage l'a malheureusement détruit.

Deux autres souvenirs bien précieux se rattachent à l'intéressante église de S. Alexis et S. Boniface, au Mont Aventin.

Alexis, vous le savez, était fils d'un sénateur romain, Euphemianus qui, vers le commencement du cinquième siècle, avait sa demeure sur le lieu même où se trouve l'église actuelle.

Après une enfance passée dans l'innocence et dans la vertu, pour écarter les obstacles mis à la vie parfaite qu'il voulait mener, il quitta secrètement la maison paternelle, le soir même où il venait de s'unir à la jeune épouse qu'on avait lui donnée malgré lui. Il parcourut en pèlerin les principaux sanctuaires de l'Orient ; après quoi il vint se fixer à Edesse.

Là sa tendre dévotion envers Marie, lui mérita une faveur qui révéla de la manière la plus éclatante ses vertus au monde.

Effrayé dans son humilité que cette révélation exposait, il quitta la Syrie et revint à Rome, où sa longue absence lui permettait de rester ignoré de tous. En effet, son propre père, chrétien charitable et compatissant l'ayant pris pour un pélerin sans asile lui en offrit un dans sa maison.

Alexis y vécut pendant dix-sept années, en pauvre mendiant, réfugié sous l'escalier que l'on vénère encore aujourd'hui dans l'église. Il y vécut, il y mourut de plus en plus encouragé dans ce long martyre de pénitence, dans cette perpétuelle oblation de prière, par ces paroles de l'Apôtre: » Voilà que nous avons » tout quitté pour vous suivre (1). » Il y vécut, il y mourut le cœur rempli de ces paroles, qui suivant la belle interprétation de S. Bernard, » ont dans tout l'univers, persuadé » aux hommes le mépris du monde, et les ont » portés à la pauvreté volontaire; qui ont rem- » pli de religieux les cloîtres, et d'anachorètes » les solitudes (2). » Il y vécut, il y mourut plein d'une espérance fondée sur cette parole vive, efficace, qui convertit les âmes, et leur donne une salutaire émulation dans la sainteté; qui

(1) S. Math. XIX. 27.
(2) S. Bern. *Decl. De Evang. verb.* Ecce nos, etc.

les appuie sur la vérité d' une infaillible promesse.

Au souvenir si chaste et si pur de S. Alexis, l' Eglise a joint ici la mémoire du glorieux pénitent Boniface, martyr du Seigneur et de sa complice Aglaé, noble matrone romaine, purifiée de même par la pénitence et par le repentir.

Pénétré de douleur à la suite de ses désordres, Boniface résolut de les expier, même dans le martyre, s'il en était jugé digne par notre miséricordieux Sauveur. Il se consacra, dans ce but, à la recherche des corps glorifiés par les souffrances et par la mort endurées, pour J. C. Il les ensevelissait malgré les défenses sous peine de mort, portées contre cette œuvre de piété. Etant en jour présent, dans la ville de Tarse (1), au supplice de quelques chrétiens, il se mit à baiser amoureusement leurs chaînes, les encourageant à la constance. Arrêté pour ce crime, il fut déchiré avec des ongles de fer; on lui enfonça des éclats de bois sous les ongles; on lui coula du plomb fondu dans la bouche; on le plongea dans l' huile bouillante. Et lui, soutenu dans son corps, par une vertu divine, il répétait ces uniques paroles: » Seigneur Jésus, Fils de Dieu, » je vous remercie. » Il mourut ainsi, glori-

(1) En Cilicie.

fiant le Seigneur de la grâce qu' il obtenait de pouvoir purifier dans les tortures, un corps dont il avait abusé pour le crime.

Aglaé, de son côté, menait à Rome, une vie de pénitence et de larmes, toute consacrée aux œuvres de la prière et de la charité. Un ange de Dieu lui révéla immédiatement la grâce qu' elle et Boniface venaient d'obtenir. Elle apprit ainsi que la bonté divine lui épargnait pour toujours l'un des plus cruels et plus douloureux souvenirs que laisse une vie passée dans le désordre. Elle était pour jamais délivrée de ce remords poignant qu'on éprouve en songeant à un ancien complice demeuré dans le mal, alors qu' on s' est livré soi-même à la pénitence. Elle connut ainsi les tourments et le triomphe de Boniface; elle sut que le vénérable corps du martyr racheté par les chrétiens, revenait à Rome. Elle vint à la rencontre, le reçut et le déposa dans une sépulture qu'elle consacra aussitôt par la fondation d'une église.

Toutes ces choses se passaient sous les cruels empereurs Dioclétien et Maximien. L' église actuelle remplace l'ancien sanctuaire, et l' on y vénère les corps de Boniface et d'Aglaé conconservés près de celui de S. Alexis.

L' origine du couvent joint à cette église n'est pas très-certaine. Plus probablement on doit l'attribuer au Comte Albéric de Tuscu-

lum, l'un des membres les plus puissants de cette famille à qui le S. Siége et Rome doivent tant de troubles et de scandales.

Une bonne et pieuse résolution d'Albéric aurait amené la fondation du monastère, au moment où le même Comte fit venir de Cluny S. Odon, pour réformer les religieux de Rome. » Il établit alors ce vénérable enfant de S. » Benoît archimandrite de tous les monastères » de la ville; il lui donna de plus sa propre » maison natale, sur l'Aventin, pour en fonder » un nouveau. (1). »

Sous Benoît VII, neveu du Comte, Serge métropolite de Damas, d'où l'avaient chassé les sarrasins, perfectionna cette fondation (2), à la fin du 10e siècle. Les bénédictins y séjournèrent jusqu'en 1231; et pendant ce temps le monastère mérita cet éloge de Baronius : » Ce lieu devint le domicile de saints person- » nages, qui virent s'y fixer ou qui en sorti- » rent (3).

(1) Voir Nerini. Hist. de l'église S. Alex. et Muratori *Antiq. Medii Aevi* T. VI. p. 279.

(2) On le voit d'après l'inscription du tombeau conservé encore aujourd'hui dans le monastère où Serge mourut, en 981. S. Pierre Damien le confirme également dans son IX opuscule adressé à Nicolas II.

(3) Le monastère fut habité, en effet, par S. Adalbert Evêque de Prague, apôtre de la Bohême,

Grégoire IX y transporta les chanoines-réguliers de Prémontré. En 1426, Martin V le céda au réformateur espagnol des Hiéronimites, Loup d'Olmeto, dont le tombeau se voit encore dans l'église.

Après plusieurs restaurations successives, le couvent fut augmenté, en 1750, par le Cardinal A. M. Nerini, et l'église mise à peu près dans l'état où elle se trouve aujourd'hui.

En 1813, le roi d'Espagne Charles IV en avait fait une somptueuse demeure, qu'il rendit généreusement aux religieux, à leur retour. On doit également à ce prince quelques modernes embellissements faits à l'autel de la Ste. Vierge.

L'image qu'on y vénère fut transportée d'Edesse à Rome, par Serge. La dévotion de S. Alexis l'avait, dit-on, rendue célèbre dans l'Orient. Le Chapitre de S. Pierre la couronna en 1645.

Parmi les tombeaux de l'église, indépendamment de celui de Serge, on remarque le monument de Léon Massimi du 11e. siècle; la mémoire funèbre de Pierre Savelli trésorier de l'église de Tours, mort en 1288; celles du réformateur de l'Ordre et d'un Crescentius, mort après avoir fait sa profession religieuse dans le couvent; celles du poëte latin Brippio et de

par S. Gaudence son frère, par S. Anastase, par S. Boniface apôtre de la Russie méridionale et par d'autres moins célèbres.

Hugues Dalüet chanoine de Toul et Verdun, tous décédés dans le 15e siècle; enfin le monument avec la statue du Cardinal Guidi de'Bagni.

Église de S. Francesco di Paola et les Minimes. Église de S. Lorenzo in Lucina et les Clercs-mineurs.--Souvenirs français.--Impiété de la république romaine—Eglise de S. Bonaventure et la réforme de S. Pierre d'Alcantara.—Nobles sentiments de reconnaissance exprimés par le Cardinal Tosti, pour l'œuvre de la France à Rome—Eglise des SS. Giovanni et Paolo et les Passionistes.

Nous avons parlé plus haut du premier couvent de Minimes fondé à Rome, et de la part qui revient dans cette œuvre, à la généreuse piété de nos rois (1). Parmi les maisons que ces mêmes religieux y possèdent maintenant, la principale est celle de S. François de Paule aux *Monti*. Jean Pizzullo prêtre calabrais fonda ce couvent, en 1623, en donnant aux religieux, un palais acheté par lui des Cesarini. La princesse Pamfili de Rossano le reconstruisit ainsi que l'église. Enfin dans le siècle dernier, les bâtiments furent complétés par le P. F. Zavaroni général de l'ordre.

(1) Voir pag. 29 et suiv.

La plus belle des peintures qu' on y conserve est celle de la sacristie, par Sassoferrato. Il en existe aussi d'estimables dans l'église, où l'on trouve de plus un tombeau rappelant un souvenir bien chrétien.

Ce monument est celui de Lazzaro Pallavicini, qui refusa, par humilité, le chapeau de Cardinal. Benoît XIV, le lui fit élever en souvenir d'un acte aussi exemplaire.

On y voit également la mémoire funéraire du P. Zavaroni.

L'esprit de pénitence et de prière qui anima tout spécialement S. François de Paule (1) et son institut après lui, nous a fait compter ces religieux parmi les congrégations vouées particulièrement à la prière.

Le beau témoignage rendu par l' Eglise à la dévotion de S. François Caracciolo envers le S. Sacrement, nous engage à placer au même rang les Clercs-mineurs réguliers, dont il fut le principal fondateur. » Brûlant d'amour pour » le divin mystère de l'Eucharistie François » passait la plus grande partie des nuits en » adoration, devant les tabernacles sacrés. Il » voulut que ce pieux usage fût perpétuel- » lement conservé après lui, comme principal » caractère de son Ordre (2). » Ainsi s' ex-

(1) Le saint mourut à Tours dans le voyage qu'il fit près de Louis XI. Il avait alors 91 ans.

(2) *Brev. rom.* Fête du saint.

prime la légende approuvée pour la fête de ce grand serviteur de Dieu.

Les Clercs-mineurs occupent du reste l'une des plus intéressantes églises de Rome, S. Laurent *in Lucina*, située sur la place de ce nom, Paul V les y établit, en 1606.

On est incertain sur l'origine de la dénomination particulière appliquée à cette église. Les uns, et c'est l'opinion la plus probable, l'attribuent à Ste. Lucine matrone romaine, qui aurait eu quelque possession en ce lieu. Suivant d'autres, ce nom viendrait d'un bois sacré consacré à Junon Lucine, près du marais de Térence. Souvenir de piété chrétienne, ou monument de triomphe sur le paganisme, l'église qui nous occupe mérite donc, sous ce double rapport, toute notre vénération.

On la croit fondée au 5e siècle, par Sixte III, à qui l'empereur Valentinien aurait accordé le terrain. S. Gregéire-le-grand la destina aux prières publiques, et en fit un titre presbytéral, porté aujourd'hui par le premier Cardinal-prêtre du S. Collège.

Benoît II la restaura au 7e siècle; S. Adrien I au 8e, et Célestin III la consacra de nouveau, l'an 1196. D'autres réparations ou modifications y furent pratiquées, à différentes reprises. Les Clercs-mineurs la mirent enfin dans l'état actuel, en 1650. De cette manière il ne reste plus des anciennes constructions, que porche et le campanile.

Parmi les peintures, qui décorent l'église on trouve le célèbre crucifix du Guide. Bernin y sculpta anssi le buste de Fonseca, dans la chapelle de l'Annonciation. Plusieurs sépultures y excitent également l'intérêt, sous divers rapports.

La première est celle du Cardinal Guillaume Bragose célèbre légiste, décoré de la pourpre romaine en 1361, par Innocent IV, puis Evêque de Vabres, dans l'ancienne province du Rouergue et grand pénitencier, mort en 1367.

Vient ensuite celle du Cardinal Le Jeune mort en 1451.

Enfin, sans parler des autres français inhumés dans cette église, on remarque le monument élevé à N. Poussin, par Châteaubriant, alors ambassadeur de France à Rome.

Ce monument en marbre, est décoré du buste de l'un des génies qui, dans les arts, ont élevé si haut le nom de la France; de ces hommes qui nous ont acquis dans cette branche des gloires humaines, un rang digne de celui qu'occupe dans la guerre et dans les lettres, une nation dont il fut dit en toute justice: » La » Gaule a toujours possédé en abondance des » hommes trés-éloquents et très-forts (1). »

(1) S. Jérôme. *Epist. fam. lib. III. ep.* 13 *Adv. Virgil.*

Le buste du Poussin est de P. Lemoyne, ainsi que le bas-relief du même tombeau.

Si l'on oubliait en quel temps fut élevé ce monument, on aurait peine à comprendre pourquoi parmi les œuvres d'un artiste aussi chrétien (1), on a choisi la peinture rappelée dans ce bas-relief. Cette peinture est la découverte du tombeau de Sapho en Arcadie (2).

L'auteur du *Génie du Christianisme* n'a rien su trouver de mieux pour un tombeau élevé à Poussin, dans un sanctuaire dédié à l'un des plus glorieux martyrs de J. C.

Quelle absence d'esprit chrétien! quelle pauvreté de sentiments dans un homme d'une aussi belle intelligence! Et voilà pourtant, voilà où 300 années d'aberration dans les arts ont conduit notre siècle! Voilà les *chrétiens* qui s'offraient en sauveurs pour arrêter le torrent des révolutions (3)!

(1) On montre encore aux environs de Rome le lieu que Poussin choisissait pour méditer le psaume *Coeli ennarrant gloriam Dei*, où l'écrivain sacré a si magnifiquement dépeint les grandeurs du Très-Haut.

(2) Châteaubriant dans sa vanité ridicule, voulait ainsi perpétuer le souvenir tout personnel de sa réception à l'Académie des Arcades.

(3) Nous croyons nécessaire de signaler ici avec une certaine force l'imperfection très- sensible de l'esprit chrétien dans Châteaubriant; nous ne voulons pas nier toutefois qu'il n'ait en certains points, rendu à la religion de véritables services par ses écrits, tout imparfaits qu'ils soient.

Quand donc voudra-t-on sérieusement réfléchir aux graves enseignements que la miséricordieuse sévérité de Dieu nous prodigue? Quand donc voudra-t-on s' appliquer à comprendre ces paroles de nos saints livres : » Maintenant, ô rois, comprenez; vous qui » gouvernez le monde, instruisez-vous (1)? »

Un autre souvenir français bien plus précieux, le souvenir d'une de ces œuvres de foi, qui donnent espérance pour l'avenir, est conservé pieusement dans la même église. C'est le souvenir vivant de l'admirable dévotion au S. Cœur de Marie, établie à Paris, dans l'église providentiellement nommée *N. D. des Victoires*. Combien parmi vous, peut-être, doivent à cette institution si féconde, les premières grâces de retour à Dieu! Et pourtant ils sont bien nombreux encore ceux qui en ignorent le but et les bienfaits.

La charité pastorale d' un bon prêtre entouré de pécheurs, dans une ville menacée, depuis longtemps, des vengeances divines, donna naissance à l'association dont nous voulons vous parler.

Le vénérable abbé Des Genettes, notre père et notre ami, eut le bonheur de la fonder, il y quelques années, en faveur des âmes volontairement aveuglées sur les dangers de leur

(1) Ps. II. 10.

salut. Cette association où des *millions* de fidèles sont inscrits, sur tous les points de l'univers, n' a pas cessé de produire en abondance les fruits de sanctification et de pénitence les plus admirables. Les êtres qui vous sont le plus chers, votre père, s'il a conservé la foi, votre mère qui prie sans cesse pour vous, en font sans doute partie. Et si déja vous avez senti, plus d'une fois, votre cœur touché par des sentiments que vous croyiez éteints dans votre âme; si vous avez éprouvé, comme malgré vous, un désir de changer de vie; si vous y avez fidèlement cédé, vous le devez peut-être, à la prière qu' elle faisait pour vous, cette mère chrétienne, en union à tous les associés du saint et immaculé Cœur de Marie, notre refuge à tous. Vous devez, peut-être, aux supplications communes des associés, de n'avoir point, comme tant d'autres, passé au milieu des sanctuaires de Rome sans en profiter pour revenir à Dieu. Vous devez à ce puissant secours de n'avoir pas rendue vaine, pour votre salut, l'impression produite par les souvenirs de foi, de repentir et d'amour attachés à chaque monument de la ville sainte.

Mais si malheureusement vous n'aviez pas encore profité des secours qui vous sont ainsi offerts; si vous étiez assez insensibles à votre propre bonheur, pour résister aux mouvements de votre conscience, qui vous presse de ren-

trer en grâce avec Dieu, rappelez-vous, qu'un jour la justice de ce même Dieu doit succéder à la miséricorde. Rappelez-vous qu'à chaque pécheur obstiné s'appliquent hélas! douloureusement ces paroles du Seigneur: » Au-» jourd'hui si vous entendez ma voix, gar-» dez-vous d'endurcir votre cœur. Vos pères » qui l'ont fait, vos pères virent mes œuvres. » — Il n'ont point connu mes voies; et j'ai » juré dans ma colère, qu'ils n'entreraient » pas dans mon repos (1). »

L'Archiconfrérie du Cœur immaculé de la Ste. Vierge, fut établie à Rome, dans l'église de S. Laurent *in Lucina*, à la suite des merveilles de conversion opérées en grand nombre, à N. D. des Victoires à Paris (2).

La même église de S. Laurent possède aussi deux images de Marie, couronnées par le Chapitre de S. Pierre en 1648, et en 1678 (3). Une guérison instantanée obtenue devant la première, devint l'origine du nom de *Madonna della Sanità*, que le Pape Paul V voulut lui donner. La seconde qui porte celui de *Réfuge des pécheurs* fut découverte sous un ancien badigeon de l'église.

(1) Psalm. XCIV. 8, 9, et 11.

(2) Voir le *Manuel* et les *Annales* publiés sur l'association, par M. Des Genettes, curé fondateur.

(3) Espérons que bientôt le même témoignage de vénération sera donné à la statue de N. D. des Victoires à Paris.

S. Laurent in Lucina fut enfin, dans ces derniers temps, le théâtre d'une des plus éclatantes impiétés commises par les républicains de Rome. C'est de là qu'on arracha les confessionnaux et qu'on les transporta pour les brûler, sur la place publique, en haine de la vérité chrétienne. L'impression produite par cet acte d'irréligion sur la population qui en fut témoin, empêcha de consommer la profanation commencée. On désavoua même les instruments qu'on avait mis en jeu pour sonder ainsi à quel point on avait ébranlé la foi dans le peuple.

L'église S. Bonaventure construite sur les ruines du palais des Césars, au Palatin, n'a rien en soi de bien remarquable; mais la présence des plus pauvres et des plus pénitents, peut-être, des enfants de S. François, en ce lieu si fameux jadis par tant d'excès, est bien significative.

C'est une grande leçon pour la vanité humaine; c'est à la fois un grand sujet de consolation pour l'Eglise.

S. Pierre d'Alcantara est l'auteur de cette réforme issue d'un Ordre dont nous parlerons, en indiquant les merveilles opérées, dans tous les siècles, par l'apostolat catholique. Il voulut y faire particulièrement fleurir l'esprit de pauvreté, de pénitence et de prière. Voilà pourquoi nous la mentionnons ici.

L'église et couvent furent bâtis en 1675, par le Cardinal F. Barberini. Les dernières réparations eurent lieu par les soins du Cardinal Tosti, dont le cœur reconnaissant et juste apprécia si bien, dès le principe, la grandeur et le caractère de votre œuvre à Rome. C'est lui, en effet, qui vous disait, en s'adressant à votre général: » Vous transmettrez » à vos descendants le titre de libérateurs de » Rome. Permettez donc à un Cardinal ro» main, autant que le comporte sa voix af» faiblie par les souffrances, et au nom de » de ses Collègues, de manifester leurs sen» timents de gratitude éternelle à vous, à votre » armée, à la catholique France.

» Vous nous avez délivrés de l'oppression » de monstres qui déshonorent le genre hu» main, et aujourd'hui vous nous annoncez » le retour du S. Pontife, notre Souverain et » notre Père. Contre lui se déchaînèrent, et » et se déchaînent peut-être encore, quelques » gens poussés par l'enfer; mais leur voix est » étouffée par celle du monde catholique en» tier, qui veut le ramener ici glorieux. Et » il y reviendra. — Votre sagesse, votre con» duite militaire, et celle des braves qui vous » entourent, nous ont épargné les maux de la » guerre; et les dévastations qui déparent Ro» me et les environs, doivent être toutes at» tribuées au génie malfaisant de nos oppres-

» seurs. La discipline et la morale de vos » troupes sert d'exemple et de correction au » peu de romains égarés par la nombreuse » tourbe d'impies réunis dans nos murs. Les » honnêtes gens pleurent encore le peu de » sang français qui a été répandu; mais ce » sang uni à celui des prêtres innocents et » des bons citoyens barbarement assassinés par » ces monstres, appellera les bénédictions du » ciel sur la France, sur vous et sur vos va- » leureux soldats. »

» Vive la Religion! Vive le Souverain Pon- » tife! Vive la France (1)! »

Nous classerons parmi les œuvres de prière et de retraite, l'institut des Passionistes fondé dans le but principal d'honorer les souffrances et d'imiter la vie pénitente et cachée du Sauveur (2).

Ces religieux établis dans le siècle dernier, par le Vén. Paul de la Croix, sont appelés à contribuer activement, sans aucun doute, au retour de l'Angleterre à la foi catholique; grand événement sur lequel Dieu daigna communiquer des lumières tout-à-fait spéciales à leur fondateur.

(1) Discours prononcé à S. Pierre, le 16 juillet 1849, lors du rétablissement du gouvernement pontifical à Rome.

(2) Nous croyons devoir adopter cet ordre, bien que l'institut des Passionistes soit mixte, comme plusieurs des précédents.

Ils occupent à Rome l'église et le couvent des SS. Jean et Paul, martyrisés par ordre de Julien l'apostat. Le couvent est construit, comme nous l'avons dit ailleurs (1), sur les ruines du temple de Claude, et d'un *Vivarium* établi en ce lieu, pour les bêtes de l'amphithéâtre. L'église s'élève sur l'emplacement de la maison de martyrs. Un marbre entouré d'une balustrade indique aujourd'hui, dans la nef, le lieu où leur glorieux supplice fut consommé.

S. Jean et S. Paul (2) attachés primitivement à la maison de Ste. Constance, fille de Constantin-le-grand, employaient leurs biens à de pieuses largesses, lorsque Julien parvint à l'empire. Ce prince les choisit après son apostasie, pour officiers de son palais; mais les deux saints refusèrent en disant, « qu'ils n'ap- » partiendraient jamais à celui qui avait aban- » donné le service du vrai Dieu. » Julien irrité leur donna dix jours pour réfléchir, après quoi, s'il refusaient de sacrifier à Jupiter, ils devaient se préparer à la mort. Pendant ce temps, ils distribuèrent leurs biens aux pauvres, » afin d'être plus libres pour » aller à Dieu; afin aussi d'assister » un plus

(1) T. II. p. 177.
(2) C'étaient deux frères nés à Rome.

» grand nombre de ceux qui devaient les re-
» cevoir dans les tabernacles éternels. »

Le dixième jour, Terentianus préfet d'une cohorte prétorienne vint présenter aux martyrs le choix entre l'apostasie et la mort. Ils furent décapités dans l'intérieur de leur propre maison. Et, comme semblable aux assassins du cloître S. Calixte, le persécuteur aimait à cacher dans l'ombre les actes de sa barbarie, on répandit le bruit que Jean et Paul avaient été bannis de Rome.

Ce n'était pas la route de l'exil qu'on venait de leur ouvrir, mais la glorieuse voie de l'éternelle patrie des saints.

Leurs corps reposent aujourd'hui sous le maître-autel de l'église consacrée en leur nom.

Les restes vénérables du fondateur des Passionistes sont également déposés dans cette église, avec ceux de Mgr. Strambi, religieux du même institut, Evêque de Macerata. Celui-ci ne fut jamais Cardinal; cependant au conclave de Venise, où Pie VII fut élu, on parla sérieusement de l'élever au trône pontifical. On a commencé pour lui et pour le vénéré fondateur, des procès de canonization, qui donnent les plus grandes espérances.

Parmi les peintures de l'église, on estime particulièrement le S. Saturnin de la quatrième chapelle à droite, en entrant. C'est une œuvre de Marco Benefial.

Cette église bâtie primitivement par S. Pammachius, au 4e siècle, fut restaurée plus tard, par le Pape Symmaque, et par divers autres pontifes. Nicolas V la donna aux *Jésuates* fondés par le P. Jean Colombini de Sienne. A la suppression de cet Ordre, le Cardinal de Nortfolk l'obtint pour les Dominicains irlandais. Clément XI la donna aux missionnaires de S. Vincent de Paul, et Clément XIV aux passionistes.

Il reste de l'ancienne décoration le portique d'entrée, le pavé en mosaïque de la grand nef, et la gracieuse galerie extérieure de l'abside.

Les Religieuses et les Chanoinesses de S. Augustin. — Eglises de S. Marta, de S. Lucia in Selci, de S. Niccola di Tolentino et de S. Putenziana. — Précieux souvenir de S. Pierre.

Les religieuses qui embrassèrent, dans le cours des siècles, la règle de S. Augustin, se partagèrent en différentes congrégations vouées les unes à la contemplation, d'autres à l'enseignement, d'autres enfin à l'exercice de la charité près des pauvres malades.

S. Augustin jetta les premiers fondements de ce triple institut, vers la fin du 4e siècle (1);

(1) Le grand docteur adressait à ces religieuses sa lettre CCXI.

mais les plus anciennes congrégations actuelles furent réformées et reconstituées par Alexandre IV. Il existe aussi des chanoinesses du même institut.

Ces religieuses possèdent à Rome, entre autres églises, celles de Ste. Lucie *in Selci*, de S. Nicolas de Tolentino et de Ste. Pudentienne.

A la première est joint un monastère établi, dans le principe, par S. Ignace, pour les filles repenties, transportées ailleurs en 1561. L'église fut rebâtie par quelques-unes des religieuses, entre autres par Marie Buoncompagni, sur la fin du siècle suivant (1).

L'image de la Ste. Vierge conservée dans le monastère fut trouvée, par hasard, dans une salle basse d'une maison appartenant aux religieuses, près de Ste.. Marie-Majeure. Elle fut couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1643.

L'église de Ste. Lucie *in Selci* est une des plus anciennes de Rome. Elle avait le titre de diaconie, dès l'an 500, sous le Pape Symmaque. Honorius I et ensuite Léon III la rétablirent. Elle fut restaurée finalement, en 1605,

(1) Il existe près de S. Pierre, au Vatican, une autre petite église dediée à Ste. Marthe. Bâtie dans le 16e siècle cette église renferme un beau Crucifix sculpté en relief par Algardi, et un S. Jérôme attribué à Muziano ou à Daniel de Volterra.

par les religieuses substituées aux Chartreux, qui la possédèrent pendant quelque temps. On y voit d'assez bonnes peintures de Lanfranco et du chev. d'Arpino.

S. Nicolas de Tolentino est occupé, ainsi que le monastère voisin, par les Augustines connues sous les nom particulier de *Baptistines*. Les Augustins-déchaussés y avaient d'abord établi leur noviciat.

Une peinture de la Ste. Vierge, attribuée à l'école de Raphaël, et un bas-relief de Cosimo Fancelli, placés l'un dans l'église, l'autre dans le chœur, méritent l'attention, au point de vue de l'art.

Quant à l'église de Ste. Pudentienne, il s'y rattache des souvenirs chrétiens de la plus haute importance. Elle est bâtie, en effet, sur l'emplacement occupé jadis par la maison du sénateur romain S. Pudens, père des SStes. Praxède et Pudentienne, de S. Novatus et de S. Timothée. S. Pierre y demeura, lors de son arrivée à Rome; il y baptisa toute la famille; et l'on y conserve encore la table sur laquelle la tradition porte qu'il offrit nos saints mystères. Il y demeura sept années entières, pendant lesquelles il ordonna S. Lin et S. Clet, ses successeurs au siège pontifical.

S. Pie I changea une partie de cette maison en église, où il établit son frère S. Pasteur, dont elle a retenu le nom uni à celui de Ste.

Pudentienne. Elle fut reconstruite au 9e siècle, par Adrien I, à qui l'on doit d'après une opinion fort probable, la belle mosaïque de l'abside (1). S. Grégoire et Innocent II la restaurèrent également (2), et ce dernier pontife la donna aux chanoines-réguliers de Ste. Marie de Bologne, en 1130. S. Pie V y plaça les Dominicains pénitenciers de Ste. Marie Majeure. Sixte-Quint y substitua bientôt après, les moines de Citeaux. Enfin, dans ces derniers temps, le gouvernement français démolit le monastère du S. Esprit, pour découvrir l'ancien Forum de Trajan. Ce monastère appartenait aux chanoinesses-régulières de S. Augustin, qui furent placées à Ste. Pudentienne.

Indépendamment de la table qui servit d'autel à S. Pierre, on voit encore dans cette église, un puits où furent déposées par Ste. Praxède et par Ste. Pudentienne, les reliques de plus de trois mille martyrs.

L'image de la Ste. Vierge possédée par les religieuses, dans leur ancien monastère, fut couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1682. Mgr. Albani, depuis Clément XI, sollita cette faveur en leur nom.

On doit au Cardinal H. Gaetani la magni-

(1) Poussin la considérait comme la plus belle des anciennes mosaïques chrétiennes de Rome.

(2) Il y eut une nouvelle restauratien faite par le Cardinal titulaire H. Gaetani, en 1597.

fique chapelle qui porte son nom, et qui forme un des principaux ornements de l'Eglise. Celle de la Sainte titulaire fut dotée, en 1596, par un français, Didier Collin de Verdun, protonotaire apostolique.

Les Religieuses de S^{te}. Claire et les églises de S. Lorenzo in Panisperna, de S. Silvestro in Capite et des SS. Cosma e Damiano, au Trastevere.—Les Tertiaires de S. François et l'église S. Bernardino ai monti.

Les filles de Ste. Claire et de S. François possèdent l'église de S. Laurent *in Panisperna* (1), l'une des plus ancieunes abbayes de Rome. Bâtie sur les ruines des thermes d'Olympiade, cette église occupe sur le Viminal, le lieu où fut martyrisé l' illustre diacre de Sixte I. On ne connaît pas l'époque où elle fut fondée; mais notre célèbre historien Grégoire de Tours, fait une magnifique description de l'état où elle se trouvait de son temps. Boniface VIII en 1300, et le Cardinal Sirlet en 1575, la firent successivement reconstruire. On y conserve la relique insigne du bras de S. Laurent, et les corps des SS. Crépin et Crépinien nobles romains, apôtres de Soissons, martyrisés sous Dioclétien.

(1) On ne sait rien de pontif sur l'origine de cette dénomination.

Parmi les peintures qui s'y trouvent, on en remarque deux fort anciennes; une de la Ste. Vierge, et l'autre de S. Michel.

L'église de S. Silvestre *in Capite* est au moins aussi ancienne que la précédente. Le Pape S. Denis I, sous les empereurs Valérien et Gallien, y construisit un monastère rétabli en 757, par S. Paul I, à qui l'on attribue la construction de l'église dédiée aux SS. Pontifes Etienne et Sylvestre (1). Le lieu était désert et abandonné, quand Innocent III fit restaurer l'église, au 12e siècle. Quant au monastère, après avoir appartenu à des moines basiliens du rite grec, il fut cédé aux Clarisses, par Innocent XI. Les derniers changements intérieurs faits à l'église datent de cette époque. La façade fut reconstruite sous Clément XI.

L'église richement décorée d'assez bonnes peintures, possède la tête de S. Jean-Baptiste, relique précieuse, d'où elle tire son nom. Ce chef auguste, vous le savez, fut lâchement sacrifié par Hérode à la vengeance d'une femme adultère.

Séduit par la danse impudique de la fille de sa complice, Hérode » lui en fit le serment, » et lui dit: Je te donnerai tout ce que tu

(1) S. Grégoire-le-grand prononça plusieurs de ses homélies dans l'ancienne église.

» voudras, fut-ce la moitié de mon royaume.
» —Je veux avoir immédiatement, sur ce plat,
» la tête de Jean Baptiste.—Hérode envoya
» dans la prison le bourreau, qui décapita
» Jean et qui apporta ensuite la tête dans
» un plat. — Cette tête fut donnée à la jeune
» fille, et celle-ci la remit à sa mère (1). »

Voilà ce que fit Hérode, ce prince cruel à qui l'éloquence de S. Ambroise adresse justement ces sanglants reproches: » Contemple,
» ô roi barbare, ce spectacle digne de ton
» festin. Avance la main, que rien ne man-
» que à ta barbarie; fais couler sur tes doigts
» ce sang vénérable. Et puisque ta faim n'a
» pû être ressassiée par les mets; puisque
» le vin fut impuissant pour éteindre ta soif
» de cruauté, bois le sang qui coule de cette
» tête tranchée. Regarde ces yeux témoins
» de ton crime et qui se détournent du spe-
» ctacle de tes voluptés. Ils se ferment moins
» par la nécessité de la mort, qu'en horreur
» de ta luxure. Cette bouche généreuse et dé-
» colorée, qui te reprochait ton adultère, se
» tait maintenant, et pourtant tu la crains
» encore (2)! »

Voilà ce qu'elle produit dans les âmes, cette passion honteuse, qui a fait répandre plus de

(1) S. Marc. VI. 23 et suiv.
(2) *De Virgin. lib. III.*

sang et de larmes qu'aucune autre; cette pas-passion qui se glisse dans le cœur sous une douce et trompeuse apparence; cette passion qui ravit souvent l'honneur à ses esclaves, qui les pousse tant de fois, à se baigner dans le sang.

Et nous en appellerons à votre propre témoignage, sont-elles rares parmi les hommes, ces luttes barbares où un ami dominé par un semblable entraînement, porte la mort dans le sein d'un ami, d'un compagnon d'enfance? Sont-ils rares ces combats où de nobles vies sont tranchées pour une semblable cause? Et lorsque la voix de Dieu se fait entendre à votre conscience; lorsque le silence des passions laisse le remords arriver jusqu'à votre cœur, n'est-il personne parmi vous, qui ait dû verser des larmes sur un semblable malheur?

Réfléchissez-donc mûrement sur des considérations aussi importantes; songez à la gravité des fautes dont l'aveuglement des passions vous empêche trop souvent de calculer toute la portée; et demandez-vous s'il existe hors de l'accomplissement sérieux des devoirs chrétiens, un moyen assuré de vous en garantir? Et si, comme il est impossible d'en douter un instant, ce moyen n'existe pas; si, comme nous aimons à le penser, vous voulez éviter à vos vieux jours bien des regrets et bien des re-

mords, rompez généreusement les chaînes qui vous arrêtent; revenez à votre Dieu ; cessez de vous abandonner, comme vous le faites peut-être, à une passion qui produit tant de crimes, et qui a fait couler tant de larmes.

L'église de S. Côme et S. Damien(1), au Trastevere, antique abbaye fondée probablement au 10e siècle, appartint primitivement aux bénédictins. Les religieuses de Ste. Claire s' y établirent dès l'année 1250. Sixte IV la reconstruisit en 1475; et jusqu'en 1731, on y conserva l'ancien atrium avec portique, comme il subsiste encore à S. Clément.

On y vénère une antique image de la Ste. Vierge, couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1641. Elle était placée primitivement dans la basilique du Prince des Apôtres, sur l'autel des SS. Processus et Martinien. Des voleurs la dépouillèrent des riches ornaments qui la décoraient, et la jettèrent dans le Tibre, sous le pont S. Ange. Elle s' arrêta au pont Palatin, qui à cette occasion, prit le nom de *Pont Ste. Marie* (2). Les habitants du quartier voulaient conserver l'image, qu'ils déposèrent dans la petite église de *S. Salvatore*. Les bénédictins de S. Côme et S. Damien la réclamèrent, et

(1) Vulgairement S. Cosimato.

(2) Connu sous le nom de Ponte-rotto depuis l'inondation de 1598.

l'un d'eux trancha la discussion en l'enlevant, et en la transportant dans leur église.

Là reposent les corps des BB. Séraphine et Théodore réformatrices du monastère des Clarisses.

Les religieuses du Tiers-Ordre de S. François possèdent l' église de S. Bernardin *ai Monti*, ancien oratoire d' un hospice dépendant de S. Laurent *in panisperna*. Cette église porta d'abord le titre de *S. Veneranda*. Elle occupe la salle elliptique d'un édifice de l'antiquité (1).

Là fut inhumé le célèbre Cardinal Sirlet.

Les Dominicaines. — Eglises de S. Domenico e Sisto et de S. Caterina di Sienna. — Chambre de la Sainte. — Les Capucines. — Eglise de S. Chiara à Monte-Cavallo et de S. Urbano.

Le monastère de *S. Sisto* se trouvait, par suite de la dévastation complète de cette portion de la ville, exposé au mauvais air de la campagne de Rome (2). S. Pie V en établit un nouveau, avec une petite église, sur le Quirinal, au sommet de l'ancien *Collis Latiaris*. On l'augmenta sous Paul V; et sous Urbain VIII, on construisit la riche église actuelle.

(1) L' origine de cet édifice est inconnue.

(2) Le sac de 1527 acheva de rendre ce lieu à peu-près inhabitable.

Sans parler des peintures plus ou moins estimables qui s'y trouvent, nous mentionnerons les deux images de la Ste. Vierge, couronnées par le Chapitre de S. Pierre, l'une en 1641, l'autre en 1647.

La première fut transportée de Jérusalem à Rome, par un pélerin qui la déposa dans l'église des bénédictines de Ste. Agathe, à Trastevere. Une manifestation évidente de la volonté divine détourna Sergius III de la pensée qu'il avait eue de la transporter hors de cette église. Il dota même très-richement le monastère à cette occasion. Honorius III le fit réformer par S. Dominique; 105 religieuses furent réunies, dans ce but, par le pieux fondateur à S. Sixte où l'on transporta solennellement l'image, en 1219. Au sac de Rome, sous Clément VII, les soldats de Charles-Quint effrayés à l'aspect de cette même image, s'enfuirent précipitamment, abandonnant dans le monastère, les instruments de torture, dont ils se servaient pour tourmenter leurs victimes. Enfin, dans le courant de 1575, les religieuses abandonnèrent cette résidence devenue à peu-près inhabitable, et l'on transféra l'image dans la nouvelle église.

Les mêmes religieuses possèdent aussi une seconde image de la Ste. Vierge, connue sous le nom de la *Madonna delle Grotte*. Peinte en 1358 par Ph. Vanai, puis négligée complète-

ment, cette image fut retrouvée dans une salle de l'ancien monastère de S. Siste, et transportée dans le nouveau, en 1577.

Elle fut couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1647; cérémonie qui avait eu lieu, pour la précédente, en 1641.

Près de S. *Domenico e Sisto*, on trouve l'église de S^te^. Catherine de Sienne, accompagnée d'un second monastère de S. Dominique. Porzia Massimi en fut la fondatrice, en 1563, et s'y retira après la mort de son mari.

L'église est riche et somptueuse, mais ne renferme aucun objet d'art de premier ordre.

Les religieuses qui la possèdent furent établies primitivement en face de S. Chiara, près de la Minerve, là où se trouvait la chambre de la sainte titulaire

On y vénère une bien précieuse relique; je veux dire l'une des mains de la même sainte, où l'on voit, dans la chair desséchée, le signe vénéré de la stigmatisation.

Dans l'enceinte du monastère se trouve renfermée la tour d'incertaine origine, mais certainement du moyen-âge, faussement désignée autrefois, sous le nom de *Tour de Néron.*

La première église des Capucines est S^te^. Claire au Quirinal. Jeanne d'Aragon, en 1575 céda aux religieuses l'emplacement de l'église et du monastère construits à l'aide d'aumônes, par l'archiconfrérie du Crucifix de S. Marcel,

L'église de S. Urbain à *Campo-Carleo*, est d'une fondation beaucoup plus ancienne. Elle date du 13e siècle. Giacoma Bianchi, dame romaine la construisit sous Urbain IV, et y joignit un monastère, qui fut supprimé plus tard. Baronius l'obtint en 1600, pour les Capucines chargées de l' éducation des jeunes filles qui se destinaiènt à la vie religieuse. Ce conservatoire est rétabli maintenant à *S. Eufemia*, et les Capucines occupent seules S. Urbain.

Les Religieuses carmélites.—Les églises de S. Giuseppe a Capo le case, de S. Teresa, de S. Egidio et de S. Pietro e Marcellino.—Les sacramentines et l'église de la Madelaine. — Exposition perpétuelle du S. Sacrement dans cette église. — Eglise de S. Costanza hors-des-murs. —Vie édifiante des premiers chrétiens dans les cours.

Un oratorien espagnol, le P. Soto, et la pieuse romaine Fulvia Sforza, fondèrent l'église et le couvent des Carmélites de S. Joseph à *Capo-le-case.* C'était en 1598. Le Cardinal Lante uni aux religieuses restaura en 1628 l'église où l'on conserve des peintures exécutées par M. E. Benedetti Carmélite du monastère. Andrea Sacchi y peignit également une Ste. Thérèse à peu-près perdue aujourd'hui, et un S. Joseph très-estimé.

Un savant archéologue français y fut inhumé en 1724. Je veux parler de Michelange de la Chausse, archiviste et consul de France à Rome, né à Paris, auteur du *Romanum Museum* (1), mort après avoir légué ses biens à l'église de S. Louis.

S[te]. Thérèse, église construite sur la *via di Porta Pia,* fut construite dans le 17e siècle, par C. Cesi, veuve du marquis de la Rovère. Un monastère de carmélites de S[te]. Thérèse y est joint.

Le père Dominique de Jésus et Marie, célèbre par le succès inespéré de la bataille de Prague, y célébra la première messe, et y prêcha, lorsque l'église fut ouverte au peuple.

L'image de la S[te]. Vierge mettant un collier au cou de S[te]. Thérèse, fut couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1638, du vivant du Comte Sforza.

Les églises de S. Laurent *in Janiculo*, et des SS. Crépin et Crépinien occupaient jadis l'emplacement de l'église et du couvent des Carmélites à S. Gilles, au Trastevere. Un boucher, Augustin Lancellotti fonda ce monastère (2) auquel il donna tous ses biens. Fran-

(1) Ce livre dont la 3e édition fut publiée à Rome, en 1746, est un ouvrage in f. en deux vol. portant ce titre: *Romanvm mvsevm, sive thesaurus eruditae antiquitatis.*

(2) En 1610.

cesca Maciotti fit de même, en y prenant l'habit religieux. Finalement l' église fut reconstruite en 1630, par Philippe Colonna.

L'antique église des SS. Pierre et Marcellin, près du Latran, fut rebâtie une première fois, dans le 8e siècle, sous Grégoire III. Une nouvelle consécration eut lieu en 1256, par Alexandre IV, après quoi elle fut restaurée à différentes reprises. Finalement elle fut reconstruite par Benoît XIV.

Clément IX y avait établi des moines maronites de S. Antoine; Benoît XIV les transporta près de S. Pierre-aux-liens, et plaça dans le monastère les carmélites de Ste Thérèse. On les nomme les *Ginnasie*, parce que le cardinal D. Ginnasi fonda primitivement le monastère, qu'il établit dans son palais, près de Ste Lucie *alle botteghe oscure.*

Marie-Madelaine Orsini construisit, en 1581, l'église et le couvent de la Madelaine au Quirinal, pour les religieuses Dominicaines qui l' occupèrent jusqu'en 1839. A cette époque Grégoire XVI y plaça les *Adoratrices perpétuelles du Saint-Sacrement* (1), congrégation qui occupa d' abord Ste. Anne aux Quatre-Fontaines.

Cette église est particulièrement intéressante

(1) Cette congrégation est d'institution récente en Italie. On en avait fondé une semblable à Marseille, dès le 17e siècle.

pour la piété chrétienne. C'est là, qu'indépendamment de la dévotion des Quarante Heures établie dans Rome, on trouve l'exposition perpétuelle de divin Sacrement de nos autels.

La paix de cette église, le recueillement qu'elle inspire, ne peuvent manquer de produire la plus heureuse impression sur vos cœurs, si vous y entrez réellement désireux d'y goûter les charmes que l'âme chrétienne trouve dans les entretiens avec son Dieu.

Allez-y donc bien souvent, adorer votre divin Maître; allez vous y pénétrer de sa grâce et de son amour, dans ces jours où réconciliés avec lui, par la pénitence, vous avez eu le bonheur de le recevoir dans votre poitrine. Allez-y dans ces jours où ébranlés par la tentation, sur le point de succomber aux attaques de la chair, du monde et du démon, vous avez besoin d'une force toute particulière pour triompher de vos ennemis. Allez-y surtout dans les moments où votre âme est triste; où votre cœur dégoûté de tout, n'a plus de courage pour le bien, et où les afflictions vous accablent. Et là, dans cette paix du sanctuaire, en présence du Sauveur anéanti, voilé sous les espèces sacrées, pour votre amour; là, vous trouverez le secours, la paix et la consolation dont vous avez si grand besoin. Là vous éprouverez les effets salutaires de la grâce que le Seigneur vous a promise en disant: » Venez

» à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes » chargés, et je vous soulagerai (1). » Là vous éprouverez avec bonheur » combien ils sont » chers les tabernacles du Dieu des vertus. » Là, dans les transports de votre reconnaissance, et dans l'abondance de vos larmes, vous devrez ajouter avec le prophète: » Mon âme » défaille de joie, dans le sanctuaire du Sei- » gneur; mon cœur et mon corps ont tressailli » d'allégresse en la présence du Dieu vivant. » Car si le passereau trouve une maison, et » la tourterelle un nid pour y reposer leurs pe- » tits, moi j'ai trouvé vos autels, Seigneur » des vertus, mon Roi et mon Dieu (2). »

L'église de S^te. Constance, près de S^te. Agnès hors-les-murs, rappelle un souvenir très-ancien de la vie de prière et de perpétuelle virginité pratiquée dans l'Eglise.

Constance fille de Constantin vécut, en effet, et mourut vierge, dans le monastère qu'elle avait fondé, près de Ste Agnès, Elle fut inhumée dans le tombeau de sa famille changé ensuite en église qu'on restaura successivement dans les 13e, 15e et 17e siècles.

L'urne en porphyre où le corps sacré reposa, dans le principe, fut malheureusement enlevée sur la fin du siècle dernier, et trans-

(1) S. Math. XI. 28.
(2) Psaume LXXXIII. 2 et suiv.

portée au musée du Vatican. Cette détermination eut son principe dans l'affaiblissement de l'esprit chrétien auquel, dans le siècle dernier surtout, on substitua le culte matériel et payen des arts. Voilà pourquoi on ne saurait trop porter l'attention de l'Eglise sur ce double point, afin de combattre une tendance aussi funeste.

Pour ce qui regarde en particulier l'église de Ste. Constance, le déplacement de l'urne sépulcrale fut doublement fâcheux. D'une part en effet, on enlevait ce monument à la vénération publique, pour le confondre avec les débris profanes de l'ancien paganisme. On privait en même temps le sanctuaire de Ste. Constance d'une preuve sensible contre la fausse opinion de ceux qui virent dans l'ancien mausolée un temple de Bacchus.

Les pampres et les vendanges représentés dans la mosaïque de la même église, avaient donné lieu à cette erreur combattue victorieusement d'ailleurs, par une incontestable interprétation de ces emblêmes fort usités dans les anciens monuments du christianisme. » Je suis » la véritable vigne (1), » disait le Sauveur. Et la piété des fidèles ajoutait dans l'inscription antique de l'église S. Clément, par exemple: » Nous avons représenté l' Eglise du Christ

(1) S. Jean. XV. 1.

» sous la forme de cette vigne. » La vendange et le pressurage du raisin offrent de plus l'image des peines de ce monde produisant dans la patience, le breuvage de l'immortalité.

Quant à Ste. Constance, on le voit, elle avait offert, dès cette époque, l'exemple héroïque de vertus constamment imitées dans les cours aussi bien qu'ailleurs, par les chrétiens; l'exemple que les saints martyrs Jean et Paul donnèrent à la même époque; l'exemple offert aussi par un Nebridius dont S. Jérôme a pu dire: » Nourri dans le palais, compagnon et condisciple » des Augustes, à la table de qui fournissent » les terres et les mers; au milieu d'une telle » abondance il se montra, dans la fleur même » de la jeunesse, pudique au point de l'emporter sur la modestie des vierges (1). »

Gloires du mariage chrétien et de la viduité selon Dieu. — Tombeau de Ste. Hélène — Ste. Paule. — Eglise de S. Brigida.

Ainsi vous venez de le voir, dès les premiers jours du christianisme, la vie de prière et de chasteté perpétuelle fut justement considérée comme la plus sublime des vocations; mais il faut se garder d'en conclure, que l'Eglise

(1) Epist. fam. Lib. III. ep. S. ad Salvinam.

ait méconnu jamais la dignité du mariage chrétien.

Elle a confessé, elle confessera toujours au contraire, avec l'un de ses docteurs, organe en ce point, de tous les autres: » Le mariage » des chrétiens est saint; parce que les époux » y gardent la chasteté conjugale dans leur » corps, et la pureté de la foi dans leurs » cœurs. — L'apôtre S. Paul n'exclut point » les épouses chrétiennes de la sainteté de corps » et d'esprit; mais il indique l'objet le plus » habituel des pensées de leur cœur. Qui ne » sait, en effet, que la pensée des vierges » est plus habituellement portée vers les cho- » ses spirituelles, et que celle des épouses » est plus asservie aux nécessités du maria- » ge (1)?» L'Eglise a condamné, elle condamnera donc toujours les hérétiques opposés à la sainteté de l'union qu'elle bénit entre les époux, comme elle l'a toujours fait pour ceux qui attaquent la profession religieuse d'une perpétuelle chasteté, dans la continence.

Par conséquent aussi elle reconnaîtra toujours les gloires de la maternité dans une femme vraiment chrétienne. Tout en répétant pour tous, et pour toutes les conditions de la vie, cette recommandation du Sauveur: » Il faut

(1) S. Fulgence *Epist. II. ad Gallam. De statu viduar. c. 5.—Epist. III ad Probam De virginit.*

» prier sans cesse, et ne jamais se relâcher (1), » elle saura toujours encourager les mères chrétiennes, en leur disant avec S. Jérôme: » Le » vagissement de ton fils est pour toi une » prière (2). »

Elle glorifiera toujours les épouses sur la tombe desquelles on pourra écrire en toute vérité, cet éloge gravé sur celle d'une gauloise, aux catacombes des S. Hermès:

AVRELIAE THEVDOSIAE
BENIGNISSIMAE ET
INCOMPARABILI FEMINAE
AVRELIVS OPTATVS
CONIVGI INNOCENTISSIMAE
DEPOS. PR. KAL. DEC.
NATA AMBIANA
B. M. F. (3).

Il en est de même pour les veuves, » quae » vere viduae sunt (4), » comme le dit S.

(1) S. Luc. XVIII. 1.

(2) Ipse vagitus pro te oratio est.—*Epist. fam lib. II. ep. 15. ad Lætam.*

(3) A Aurélia Theudosia très-douce et incomparable femme, à son épouse très-innocente, Aurélius Optatus. Née à Amiens, inhumée la veille des Kalendes de décembre. Il l'a fait à elle qui a bién mérité.

(4) Qui sont vraiment veuves.—S Paul I. Ep. à Tim. V. 3.

Paul. Elle aime, suivant la belle expression de S. Jérôme, à les » mêler comme des vio» lettes, aux lys des vierges et aux roses des » martyrs (1). »

Mais elle leur impose en même temps le devoir de se conserver inviolablement chastes de corps et d'esprit; de s'occuper sans relâche à d'utiles travaux ou à de pieuses lectures. Elle leur demande avec S. Paul, » au » milieu de leur désolation d'espérer en Dieu » et de ne cesser de prier, ni le jour, ni la » nuit, (2), » Elle leur demande » des priè» res si fréquentes, qu'elles puissent par ce » moyen, comme à l'aide d'un bouclier, repous» ser les pensées, qui semblables à des flè» ches dangereuses, accablent la jeunesse (3). » Elle exige d'elles, que pour se conserver pures et saintes devant Dieu, elles évitent jusqu'à l'apparence du danger. Car » la répu» tation de vertu est chose bien délicate chez » une femme. C'est comme une fleur qu'un » souffle flétrit et corrompt alors surtout que » l'âge porte encore aux passions, alors que » manque l'autorité du mari, cette protection » de l'épouse (4). »

(1) Epist. fam. lib. II. ep. 19. ad Furiam.
(2) I. Ep, à Tim. V. 5.
(3) *Epist. fam. lib. III. Ep. 5. Ad Salvinam.*
(4) Loc. cit.

L'Eglise désire de plus, si elle ne peut l'exiger, qu'à moins d'une nécessité véritable ou de dangers trop grands d'ailleurs, la viduité devienne perpétuelle. Voilà pourquoi, dans les anciens âges, un second mariage contracté en dehors de ces conditions, motiva plus d'une fois, une éclatante pénitence. S. Jérôme entre autres nous en cite un exemple, à propos de Fabiola devenue veuve pour la seconde fois: » Revenue à elle-même, dit il, après la » mort du second mari, alors que les veuves » négligentes profitent de leur liberté pour se » conduire plus légèrement, pour fréquenter » les bains, pour parcourir les places publi» ques, le visage effronté comme des fem» mes de mauvaise vie, elle se revêtit d'un » sac, voulant confesser ainsi publiquement son » erreur. Rome entière la vit, devant la ba» silique autrefois de Latran décapité par le » glaive impérial, se ranger parmi les fidèles » soumis à la pénitence. Là, au milieu des » larmes de l'Evêque, des prêtres et du peu» ple, elle demeura prosternée, les cheveux » en désordre, le visage livide, les mains et » la tête souillées. Quel péché n'expieraient » pas de semblables larmes (1)? »

Les veuves qui marchent ainsi dans les voies de la perfection chrétienne, l'Eglise, les ho-

(1) Loc. cit. *Ep.* 10 *ad Oceanum.*

» nore; parceque, nous le répétons, elles sont » vraiment veuves (1).» Et quand elles ont suffisamment porté la vertu jusqu'à l'héroïsme, elle les place avec les autres saints, sur les autels consacrés à l'Epoux des vierges.

Elle le fit pour Ste. Hélène, la pieuse mère de Constantin, dont la ruine antique désignée sous le nom de *Tor Pignatarra*, forma jadis le tombeau (2).

Ce mausolée situé à deux milles en dehors de la Porta - Maggiore, sur la via Labicana, renfermait l'urne funéraire en propyhre transportée, comme celle de Constance, au musée du Vatican.

Nous ne répéterons point ce que nous avons dit précédemment d'une semblable détermination. Seulement nous ne saurions retenir un sentiment de véritable douleur, chaque fois que nous devons constater un fait de cette nature.

Parmi les autres veuves, qui après avoir habité Rome, sont honorées aujourd'hui d'un culte public, nous citerons encore Ste. Paule dont nous indiquerons, plus tard, l'antique demeure (3).

(1) S. Paul I Ep. à Tim. V. 3.

(2) Anast. le biblioth. dans les vies de S. Sylvestre et d'Adrien I, et le Vén. Bède *De Sext. Aet mundi.*

(3) En parlant de l'église S. Girolamo della carità.

Entre antres éloges qu'elle mérita si bien, nous nous bornerons à rappeller celui-ci, qui renferme tous les autres: » Si chaque mem-
» bre de mon corps se changeait en langues,
» dit S. Jérôme; si tous mes organes deve-
» naient une voix, ce serait encore insuffisant
» pour parler des vertus de la sainte et vé-
» nérable Paule. Elle, si noble d'origine, le
» devint beaucoup plus encore par la sain-
» teté: puissante jadis par les richesses, au-
» jourd'hui plus glorieuse dans la pauvreté
» de J. C. (1). »

L'église de Ste. Brigitte, sur la place Farnèse, rappelle aussi la mémoire d'une bien illustre veuve.

Née d'une famille princière de Suède, Brigitte après avoir mené la plus sainte vie, dés son enfance, fut mariée, malgré de désir qu'elle avait de consacrer à Dieu sa virginité. Devenue veuve, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus d'épouse et de mère, elle vint à Rome, où elle mérita de Dieu les plus célèbres révélations sur la Passion du Sauveur. Elle contribua beaucoup aussi, avec Ste. Catherine de Sienne, à l'heureuse résolution prise de reporter le S. Siége à Rome.

L'église consacrée sous son nom, fut bâtie sur l'emplacement de la maison qu'elle habita

(1) *Epist. fam. lib. III, ep.* 8 *Ad Eustoch.*

lors de son séjour dans la ville sainte. Elle y mourut en 1373 (1) ; et Boniface IX, qui la canoniza en 1391, y fonda l'église. Cette dernière fut restaurée en 1513, puis aggrandie et ornée par Clément XI, alors Cardinal.

Ste, Brigitte avait joint à son habitation, pour les pèlerins Suédois, un hospice que le protestantisme fit abandonner, ainsi que l'église. Sous Paul III, le célèbre Evêque Olaus d'Upsal l'occupa jusqu'à sa mort. Jules III y établit les *Convertite* remplacées, plus tard, par les religieux du S. Sauveur institués primitivement en Suède, par Ste. Brigitte.

La sainte veuve eut principalement en vue dans cette fondation, l'honneur et le culte de Marie. Elle divisa l'institut en deux branches, les religieuses pour la prière, et les prêtres pour l'assistance spirituelle de celles-ci. La première fondation eut lieu, en 1344. De la Suède l'Ordre se répandit en différentes contrées de l'Europe. Les religieuses pénétrèrent en Espagne, sous le titre de la *Récollection*.

(1) On montre encore aujourd'hui la chambre de la Sainte.

Glorification chrétienne de la pénitence. — Eglise de S. Maria egiziaca.—Chapelle de Ste. Marguerite de Cortone, dans l'église d'Ara-cœli. —Scandales et conversion de la sainte.—Faveurs particulières qu'elle reçoit de N. S. afin d'encourager les pécheurs au repentir.

L'Eglise, nous l'avons vu, bénit et glorifie le sacrifice de la jeune fille qui renonce aux joies de la terre, pour les joies du ciel. Elle bénit et glorifie le sacrifice de la vierge chrétienne, qui se refuse, pour Dieu, aux douceurs de la vie de famille ; qui se soustrait volontairement aux affections particulières les plus légitimes, pour se consacrer au bien spirituel et corporel de la grande famille des chrétiens. Elle bénit et glorifie la fiancée du Seigneur qui garde son cœur pur, et le donne sans partage au divin Epoux de nos âmes. Elle bénit, elle glorifie la chaste veuve et l'épouse fidèle. Elle bénit et glorifie la mère chrétienne, dont les fils semblables à S. Augustin repentant peuvent dire: » De qui donc, sinon de vous, » ô Seigneur, étaient ces paroles que vous » faisiez doucement parvenir à mes oreilles » par la voix de ma mère votre fidèle ser» vante (1)? »

(1) *Confessions*. C. III. n. 3.

La même Eglise le proclame aussi, avec ses docteurs: » Heureuse la vie qu'aucune souil» lure n'a tachée (1) ! » Mais cette miséricordieuse mère le sait, il est bien rare le cœur qui a su résister toujours, à toutes les séductions de la vie. Les âmes les plus saintes ont traversé bien souvent, de tristes jours ; elles ont marché parfois bien longtems, en de profondes ténèbres. Quelques nuages, du moins, ont passé sur elles, et leur ont voilé pour un jour, le pur éclat du soleil de justice qui les éclairait. Voilà pourquoi l'Eglise ajoute (2): » Si le Père de famille est bon, » pourquoi notre œil serait-il mauvais? Celle » qui était tombée sous les coups des voleurs » a été rapportée sur les épaules de J. C. (3). » Il y a plusieurs demeures dans la maison de » notre Père (4). Là où le péché abondait » surabonde la grâce (5). Il doit y avoir plus » d'amour dans le cœur de celui à qui l'on » a pardonné davantage (6). »

L'Eglise sait aussi qu'il est bien plus glorieux au Seigneur, » d'avoir guéri la plaie

(1) *S. Hier. Epist. fam. lib. III. ep.* 10 *Ad Ocean.*
(2) Loc. cit.
(3) S. Luc. XV. 5.
(4) S. Jean. XIV. 2.
(5) Paul aux Rom. V. 20.
(6) S. Luc. VII. 47.

» d'une âme, que la maladie d'un corps près » de mourir (1). » Voilà pourquoi lorsqu'il se présente un pécheur repentant, loin de le repousser avec dédain et mépris, comme le monde agit envers ses victimes, elle lui ouvre avec empressement et avec bonté la voie du pardon.

Elle vient ainsi au devant de la pénitence après une faute cachée, que Dieu seul connaît. Elle accueille plus miséricordieusement encore, s'il est possible, le repentir qu'ont précédé le déshonneur et la honte devant les hommes.

Qu'une âme donc soit descendue jusqu'au plus profond abîme d'une corruption suivie trop souvent, hélas! du désespoir; Madelaine dont le cœur est flétri comme le corps, qu'on veuille réellement retourner à Dieu par la pénitence; enfant prodigue réduit à la nourrriture d'animanx immondes, qu'on se lève dans sa douleur, et qu'on revienne au seuil de la maison paternelle, mère miséricordieuse l'Eglise n'aura pour l'une et pour l'autre, que des sentiments de tendresse et d'amour, mais jamais de rebuts. L'Eglise s'empressera d'ouvrir à tous les portes de la sainte demeure; elle leur rendra au nom de son divin Epoux, la robe

(1) *S. Aug. hom. XVII. In. Cap. 5. Joan.*

d' innocence perdue et souillée, l'anneau sacré des éternelles fiançailles.

Voilà ce que nous faisons en effet, chaque jour, nous prêtres du Seigneur, dans le tribunal sacré de la pénitence. Voilà ce que font, chaque jour, dans les limites de leur vocation, les femmes angéliques préposées par l'Eglise, à la garde des lieux consacrés à la parfaite sanctification du repentir.

Là, vous les verriez ces chastes filles, ces vierges au front desquelles brille si glorieuse la couronne de l'innocence; vous les verriez ces âmes délicates vaincre généreusement les répugnances provoqués par de telles misères, enseigner la vertu par leurs exemples et par leurs paroles, à ces âmes où tout sentiment d'honneur paraissait détruit. Vous y verriez également ces pénitentes à peine échappées à la honte du vice, revenir peu-à-peu sous l'impression que leur cause un spectale aussi doux, revenir peu-à-peu à la vertu, à l'espérance et à la paix, que le monde leur avait ravies. Et bientôt aux yeux des anges du ciel; aux yeux des anges de la terre, qui les out retenues sur l' abîme du désespoir, bientôt vous les verriez ces trop heureuses repenties, acquérir devant Dieu les titres à une gloire si brillante parfois, que l'innocence d'un grand nombre ne saurait y parvenir.

Telle fut aux jours du Sauveur, la sœur

de Marthe et de Lazare, dont plusieurs sanctuaires rappellent ici la mémoire. Telle fut, quelques siècles plus tard, S^te^. Marie Egyptienne, dont l'église occupe un ancien temple payen, sur le bord du Tibre.

Ce temple consacré suivant les uns, à la *Fortune virile,* à *Jupiter* et *au soleil,* selon d'autres, est encore bien conservé à l'extérieur. Sous le Pape Jean VIII, on le changea en église dédiée à la S^te^. Vierge. En 1560, Pie IV déterminé par l'ambassade de Saphar Abagar envoyé d'Arménie, avait donné une autre église aux catholiques de cette nation; l'établissement du Ghetto pour les Juifs, en nécessita la démolition, et S. Pie V leur accorda celle qui prit alors le nom de S^te^. Marie Egyptienne.

On trouve en y entrant, à gauche, un modèle de la chapelle du S. Sépulcre à Jérusalem. Le tableau du maître-autel est de F. Zuccheri.

S^te^. Marguerite de Cortone, dont une chapelle d'Ara-cœli conserve la mémoire, n'arriva pas au mêmes excès que la pénitente dont nous venons de parler. Sa honte néanmoins fut aussi connue que sa conversion fut éclatante et sincère.

Marguerite naquit en 1247, à Laviano, près de Monte-Pulciano (1). Ses parents étaient de

(1) Voir la *Vita di S. Margherita di Cortona descritta dal cavaliere Anton francesco Canonico Giovagnoli,* In 4. Rome. Komarek. 1768.

pauvres paysans. Elle fit, à l' âge de 7 ans, la plus grande perte qu'un enfant, et surtout une jeune fille puisse faire. Sa mère bonne, douce et chrétienne, sa mère qui l'élevait dans la crainte de Dieu mourut. Son père épousa, peu de temps après, une seconde femme, qui montra tous les sentiments d'une véritable marâtre pour Marguerite. Les duretés qu'elle lui fit endurer poussèrent bientôt la jeune fille à rechercher ardemment sa liberté dans le mariage. Elle avait reçu en outre le don si souvent fatal, et toujours dangereux des grâces et de la beauté. Ses parents qui la laissaient librement se livrer aux vanités mondaines, refusèrent par intérêt, de lui donner un époux comme elle les en sollicita plusieurs fois. Sa belle-mère voulait profiter de son travail au profit de la maison paternelle, et s'exempter de la dépense d'une dot, quoique très-minime. Ainsi exposée Marguerite succomba bientôt.

Un jeune homme d' une famille distinguée de Monte-Pulciano la prit à son service, en qualité de domestique; et ils devinrent immédiatement l'un et l'autre, un objet de scandale pour le pays.

Les choses durèrent ainsi pendant près de neuf ans. Un enfant que la miséricordieuse bonté du Seigneur rendit, plus tard, fervent religieux, et prédicateur distingué dans l'Ordre de S. Francois, fut le fruit de ce liber-

tinage. Puis, le complice de Marguerite fut assassiné, près de la ville.

Deux jours de mortelles angoises s'étaient écoulés pendant lesquels on n'avait de ce malheureux aucune nouvelle. Marguerite enfin vit retourner à la maison le chien qui accompagnait partout son maître. » Tressaillant de joie
» dans la confiance qu'elle conçut de revoir
» bientôt celui qu'elle aimait, elle courut ouvrir
» la porte de la rue. L' animal entra, mais
» bien différent de ce qu'il était d'ordinaire,
» au lieu des démonstrations de joie et des ca-
» resses accoutumées, c'étaient des gémisse-
» ments et des hurlements plaintifs. Finale-
» ment il tomba sans mouvement aux pieds de
» Marguerite. Celle-ci crut que c' était un
» effet de la faim et de la fatigue. Elle fit
» manger la pauvre bête dont la faim se cal-
» ma, non la douleur. Ayant acquis de nouvelles
» forces le chien poussa de plus douloureux
» gémissements. Preuant en outre, à plusieurs
» reprises, Marguerite par l'extrémité du vê-
» tement, il s' efforçait de l'entraîner au de-
» hors. Marguerite observait ces mouvements
» extraordinaires. Flottante, qu'elle était en-
» tre la crainte et l'espérance, elle résolut de
» céder aux instances de l' animal, et de
» rechercher à sa trace celui qu' elle avait
» perdu.

» Elle le trouva, mais non tel qu'elle l'avait

» espéré. A un mille de Monte-Pulciano, le
» chien quitta la grande route et conduisit
» Marguerite sous des chênes, où creusant avec
» ses pattes, il découvrit en partie le ca-
» davre qui s'y trouvait enterré. Marguerite
» voulut achever avec les mains, et bientôt
» elle demeura glacée de stupeur à l'hor-
» rible spectacle qui s'offrit alors devant
» elle (1). »

Dès ce moment la grâce du Seigneur avait changé pour toujours, le cœur de la pécheresse.

Pauvre et sans appui, mais ne voulant pas abandonner son enfant, malgré la honte perpétuelle dont il était la cause, elle commença immédiatement sa vie de pénitence. Pour première épreuve elle dut subir les rebuts éprouvés dans la maison paternelle, au moment où elle vint y chercher un asile. Elle en fut chassée finalement avec la plus grande dureté, par sa belle-mère, dont les mauvais traitements avaient été la première cause de ses malheurs.

Accablée, réduite au désespoir, elle était tombée de douleur, sous un figuier. La misère de son enfant, plus encore que la sienne; la certitude de trouver si elle le voulait, son ancienne vie d'aisance au prix d'un nouveau

(1) *Vita*, etc. p. 4.

déshonneur se presentèrent alors bien vivement à sa pensée; aussi fut-elle soumise, en ce moment, à une tentation vraiment effrayante. La grâce néanmoins triompha dans son cœur. Elle accomplit l'héroïque effort où Dieu l'attendait, pour décider de son éternel avenir.

La *poverella* de J. C. devint bientôt à force de pénitence et d'amour, sa *fille bien-aimée*, son *épouse chérie , le trône précieux* et le *temple privilégié de la Très-Sainte Trinité*. Bientôt N. S. la rendit *mère et miroir des pécheurs, afin que laissant leurs désordres il eussent confiance dans le pardon*. Bientôt l'Epoux céleste lui promit qu'*aucune créature recommandée par elle, ne resterait sans miséricorde*. Bientôt elle mérita d'entendre ces délicieuses paroles: *Tu es ma plante chérie, que j'ai placée dans le jardin de mon amour. Aime-moi , ô ma fille , parceque moi je te chéris plus que toutes les créatures vivantes* (1),

Aussi dans les transports amoureux de sa reconnaissance, l'entendait-on s'écrier alors; » Venez à moi, Dieu très-haut; venez à moi, » mon Rédempteur et l'Epoux de mon âme , » car je n'ai plus de paix sans vous (2). »

Elle mourut enfin dans les sentiments de ce

(1) Expressions employées par N. S. dans ses délicieux entretiens avec cette âme bienheureuse — *Vita*, etc. p. 1, 59, 76 et alibi passim.

(2) Loc. cit. p. 80.

même amour devenu toute sa vie. Elle mourut glorieuse et prédestinée, nous laissant, à nous pauvres pécheurs revenus de bien loin, l'exemple de sa générosité dans la pénitence.

Voilà pourquoi l'Eglise dans l'office institué en honneur de la glorieuse repentie, nous met dans la bouche ces paroles d'encouragement et de regret : » Accordez-nous, Seigneur, dans votre miséricorde, qu'après » avoir osé la suivre en ses égarements, nous » nous glorifions de l'imiter courageusement » dans sa pénitence. (1). »

Eglises des confrairies. — S. Salvatore e S. Trifone, l'Angelo Custode, S. Chiara, S. Filippo Neri, S. Giorgio in Velabro, S. Lorenzo in fonte, les Stimmate et S. Teodoro—Souvenirs des Lupercales antiques et sanctification de ce lieu infâme, par l'église dédiée à un soldat martyr. — Oratoires de la Via Crucis, du Gonfalone et de S. François-xavier, plus connu sous le nom du Caravita.

Nous indiquerons ici, indépendamment de celles dont nous parlons ailleurs, quelques églises appartenant aux différentes confrairies de Rome.

Ainsi la *Compagnie de S. Trifone* occupe l'ancien sanctuaire de S. Sauveur *in primice-*

(1) *Brev. Rom.*

rio, consacré par Paschal II, en 1113 (1). Ce premier titre vient du Primicier fondateur de l'église. On y ajouta celui de *S. Trifone*, lorsque la Compagnie de ce nom quitta son église primitive pour occuper celle-ci.

Celle de l'Ange Gardien (2) appartient à une autre confrairie, et possède quelques peintures assez bonnes, bien que d'une pauvre époque. Le prêtre français massacré par les républicains de Rome, lors de votre entrée dans la ville, le 3 juillet 1849 (3), était l'un des prêtres habitués de cette église.

La confrairie de *S. Gregorio Taumaturgo* occupe celle de S[te]. Claire, bâtie dans la rue de ce nom, par Pie IV. Ce pontife y avait joint une maison de repenties transportées ensuite à la *Lungara*. Les Clarisses les remplacèrent pour un temps; mais en 1814, la confrairie de S. Grégoire l'obtint, et le monastère demeura supprimé.

Le Cardinal Scipion Borghèse en reconstruisit la façade, sous la direction de C. Maderno, le triste auteur de celle de S. Pierre.

La petite église de S. Philippe Néri, à Strada Giulia, fut construite sous Paul V, par la confrairie instituée en l'honneur des Cinq Plaies

(1) Près de la place de la Fiammetta.
(2) Dans la rue qui en porte le nom.
(3) Voir. T. I. p. 19.

de N. S. et de S. Trophyme, par le gantier R. Brandi. On y transporta le plus ancien peut-être des Crucifix de Rome. Il vient des cryptes du Vatican. On y voit aussi quelques bonnes peintures.

La pieuse union de *S. Maria del Pianto* entretient l'intéressante église de S. Georges au Vélabre, dont nous vous avons parlé (1).

Reconstruite, comme nous l'avons dit, par Léon II, elle existait dès le temps de S. Grégoire-le-grand. Elle fut successivement réparée ou même rebâtie par les Papes S. Zacharie et Grégoire IV. Le Cardinal J. G. Stefaneschi, dans le 13e siècle, y fit peindre l'abside par Giotto. D'autres Cardinaux qui en portèrent le titre, y firent également exécuter divers travaux. C'est une des mieux conservés de Rome.

La *Compagnie Urbaine* se réunit à S. Laurent *in fonte*, dont nous avons également dit ailleurs quelque chose (2). Cette église qu'on trouve dans la Via Urbana, aux Monti, est d'une origine ancienne ; mais on la restaura successivement à plusieurs reprises.

La confrairie des Sacrées Stigmates de S. François, instituée à S. Pietro in Montorio, vers 1595, par le chirurgien romain F. Pizzi,

(1) Voir T. II. p. 112.
(2) Voir T. I. p. 281.

fut transférée à l'église de ce nom, dédiée primitivement à S. Marc. Cette église fut reconstruite plus tard, et ornée de peintures, parmi lesquelles on distingue celles de F. Trevisani et d'Hiac. Brandi.

La très-ancienne église de S. Théodore, au dessous du Palatin, appartient à l'illustre confrairie connue sous le nom de *Sacconi* (1).

Ces hommes que vous rencontrez parfois dans les rues, revêtus d'un sac, pieds-nuds, et le visage couvert, demandant l'aumône en silence, ces hommes appartiennent souvent à ce qu'il y a de plus grand dans le monde et dans l'Eglise. Des princes, des évêques, des cardinaux viennent ainsi, au nom du Dieu des miséricordes, solliciter le commisération de leurs frères, en faveur des œuvres les plus pieuses de la charité chrétienne.

Quant à leur église, elle fut construite sur les ruines d'un ancien temple payen de dénomination incertaine. Adrien I la restaura en 774. Nicolas V la rebâtit au 15e siècle. Plus tard, le cardinal Fr. Barberini et Clément XI y firent exécuter d'importantes réparations. On y voit quelques peintures de Zuccheri et de Baciccio.

Au point de vue qui nous a principalement

(1) Elle fut instituée sous l'invocation du S. Cœur de Jésus.

occupé dans les visites entreprises pour vous, aux principaux monuments de Rome, cette église nous offre un bien vif intérêt.

Dans ce lieu tristement fameux par les Lupercales de l'antiquité; dans ce lieu où les payens de la vieille Rome venaient offrir leurs enfants à Romulus, le meurtrier de son propre frère, les Pontifes chrétiens ont consacré un pieux sanctuaire à la mémoire d'un de ces soldats dont S. Jérôme a dit: » Ni la profes» sion militaire, ni le tumulte des camps ne » nuisirent à sa sainteté; parce que sous les » enseignes de l'empereur il militait pour un » autre (1). » Là ils ont voulu, que les parents vinssent offrir au Dieu vivant, au Père miséricordieux de toute créature leurs enfants maladifs. Ils ont voulu qu'on les y plaçât d'une manière spéciale, sous la protection de Théodore, héros chrétien, qui mourut au milieu des tourments pour le saint nom de J. C.

S. Théodore, en effet, se trouvait dans le Pont, avec l'armée de Maximien, lorsque poussé par une généreuse horreur du culte idolâtrique, il détruisit un temple par le feu. Arrêté, chargé de chaînes et cruellement battu de verges, il fut immédiatement guéri par le Seigneur, qui le réservait à de plus grands combats. Alors on le déchira si cruellement avec les ongles

(1) *Epist. fam. lib. III. ep. 5. Ad Salvin.*

de fer, que l'on mit ses côtes à nu, et au lieu de plaintes, on entendit constamment ces paroles sortir de la bouche du martyr: » Je vous » bénirai toujours, ô Seigneur! » Jetté ensuite dans les flammes d'un bûcher, il mourut en priant et louant Celui près de qui, depuis quinze siècles, il triomphe au milieu des gloires et du bonheur de l'éternité.

Nous devons également compter parmi les églises destinées particulièrement aux œuvres de prière, les Oratoires de la *Via-Crucis*, près de S. Côme et Damien, au Forum, du Gonfalone à la Strada Giulia, et de S. François-Xavier, plus connu sous le nom du *Caravita*.

Le premier appartient aux *Amants de Jésus et Marie*, l'une des plus importantes confrairies de Rome. (1). L'archiconfrérie du Gonfalon est la plus ancienne de toutes. S. Bonaventure l'institua, en 1264. L'Oratoire est embelli de bonnes peintures.

Celui du Caravita est dédié à la *Madonna della Pietà* et à S. François-Xavier. On le doit au P. Pierre Caravita, jésuite, dont il a retenu le nom, et qui le fonda en 1711. Il se compose d' une double chapelle, où l' on se livre aux exercices de pénitence et de piété les plus édifiants et les plus utiles.

(1) Près de l'entrée se trouvent deux colonnes du temple voisin de Romulus et Remus.

Vous seriez bien à plaindre si le nom de ce pieux sanctuaire excitait sur vos lèvres le sourire qu'on surprend chez quelques hommes dignes d'une grande pitié, alors surtout qu'ils s'élèvent le plus haut dans leur orgueil.

L'image de la Ste. Vierge, que le Chapitre de S. Pierre y couronna, est fort intéressante. Peinte primitivement par Balthasar de Sienne, sur la muraille de l'église S. Roch, elle fut abattue et mise en pièces, dans la démolition, en 1646. Le statuaire J. F. Rossi témoin de cette indigne mutilation recueillit avec soin les débris de l'image. Après un travail de trois jours et de trois nuits presque continuel, il parvint à les réunir et à retrouver parfaitement la précieuse peinture. Celle-ci fut donnée plus tard, au Caravita.

Eglises des divers corps de métiers.—Eglises de S. Maria in Cacaberis, in Coppelle, in Loreto et dell'Orto.—Eglise de S. Andrea in vinchi.—Eglise de S. Anna des chaussetiers et des palefreniers.

Les Eglises dont nous allons parler, appartiennent aux corporations et aux corps de métiers, dont les membres s'y réunissent pour les fêtes particulières de chaque profession (1).

(1) La même chose a lieu pour d'autres sanctuaires classés ailleurs pour raisons spéciales.

Plusieurs sont consacrées à Dieu, sous le titre si doux de Marie.

Ce sont les églises de Ste. Marie *in Cacaberis* (1) appartenant aux cochers, et dédiée jadis à S. Blaise; de Ste. Marie *in coppelle*, des tonneliers, autrefois consacrée au S. Sauveur; Ste. Marie *in Loreto* des boulangers, et Ste. Marie *dell' Orto* qui appartient à divers autres marchands de comestibles.

La première n'offre rien de remarquable. On trouve dans la seconde (2), une très-intéressante inscription commémorative du Pape français Sylvestre II, qui prêcha la première croisade, et qui mourut dans le palais actuel des Orsini, sur les ruines du théâtre de Marcellus. Cette inscription, qui est de 1090, se rapporte à la consécration de l'église alors désignée sous le nom de Ste. Marie *ad lineam* (3).

L'image de la Ste. Vierge, qui s'y trouve, fut couronnée en 1675, par le Chapitre de S. Pierre.

Celle de la *Madonna di Loreto*, près du Forum de Trajan, le fut en 1760. C'est une image

(1) Dénomination qui vient des ouvriers en cuivre connus sous le nom de *cacabi* chez les latins.

(2) Située à Trastevere, près du fleuve.

(3) On la désigne faussement sous le nom de Ste. Marie *in Cappella*.

précieuse au point de vue de l'art et de la piété.

Etablie en 1500, la confrairie des boulangers, qui possède l'église la fit construire sept années plus tard, par A. de San-Gallo, sur l'emplacement d'une chapelle plus ancienne.

Entre autres objets d'art, on y distingue la statue de Ste. Susanne, par F. Duquénoy.

La belle église de Ste. Marie *dell' Orto*, à Trastevere, a pris son nom d'une image peinte autrefois sur la porte d'un jardin, et couronnée par le Chapitre de S. Pierre en 1657.

Michelange en commença la construction terminée par Jules Romain, en 1512, à l'exception de la façade, qui est de Martin Longhi le jeune (1). On doit aux Zuccheri une partie des peintures dont elle est ornée.

Quant à l'image, elle devint célèbre en 1497, par la guérison d'un pauvre malade, qui ayant épuisé en vain toutes ses ressources, obtint finalement la santé, grâce à l'intervention de la compatissante Mère du Sauveur. La dévotion à cette image acquit surtout de l'éclat à l'époque où les Japonais chrétiens se trouvaient à Rome, sous Grégoire XIII.

Cette ambassade avait comblé de joie le Pontife au point qu'on l'entendait s'écrier seul en

(1) On restaura cette façade, et l'on y ajouta qulque chose en 1762.

versant des larmes le *Nunc dimittis* du saint vieillard Siméon. Il s'efforçait conséquemment de rendre à ces nouveaux enfants de l'Eglise le souvenir de Rome précieux et cher, sous tous les rapports. Un jour entre autres, il leur ménagea une fête sur mer, dans les environs d'Ostie. » A leur retour il envoya au devant » d'eux les musiciens du palais. On prépara » sur le Tibre, une quantité de barques avec des » voiles richement ornées, des pavillons, et des » flammes, ayant la poupe et la proue dorées, » et couvertes de tentes superbes. Il y en avait » pour recevoir les ambassadeurs. Les autres » étaient montées par des chanteurs et par des » joueurs d'instruments. Ceux-ci partirent de » Ripa, dès le matin, et naviguèrent heureuse» ment sur le fleuve. A peine en mer, au mo» ment où ils voulaient commencer leurs sym» phonies, il s'éleva une furieuse tempête, qui » les menaça de naufrage. Les mâts se rompi» rent, les voiles furent déchirées et les gouver» nails brisés. Dans un tel danger, tous se rap» pellèrent la Madonna dell'Orto, qu'ils avaient » saluée en passant, au sortir de Ripa, tous » unanimement implorèrent son assistance, et » furent immédiatement exaucés (1). »

L' église de S. André *in vinchi* appartient aux marbriers, qui la reconstruisirent à leurs

(1) Bombelli. T III. p. 132, d'aprèsPanciroli.

frais, au 16e siècle. Elle se trouve presqu'en face du monastère de Ste. Françoise, à Tor de'Specchi.

On attribue aux palefreniers de la cour pontificale la construction de *S. Anna de' Calzettari*, au temps où le Pape habitait le palais de Ste. Sabine. On la nommait alors *Ste. Marie sous l'Aventin*. Elle appartient aujourd'hui aux fabricants de bas, qui la rebâtirent en 1745.

Celle de Ste. Anne *in borgo* appartient aux mêmes palefreniers et aux autres domestiques de la cour. Ils la reconstruisirent en 1573, d'après les dessins de Vignole. On l'aggrandit dans le 18e siècle.

Le 25 juillet de chaque année, l' image de la sainte y est transportée processionellement de Ste. Marie in Campitelli. Comme témoignage public de la foi chrétienne si respectable dans les armées, et malheureusement dédaignée de nos jours, par plusieurs, le canon du Château S. Ange exécute des salves d'honneur, au passage du religieux cortège.

Eglises de S. Barbara e Tommaso, de S. Bartolomeo de' Vaccinari, des SS. Biagio e Cecilia, de S. Bonosa, des SS. Cosma e Damiano de'barbieri, de S. Eligio des orfèvres, des selliers et des serruriers, de S. Giorgio des maçons et des sculpteurs.

Très-ancienne église de la via de' Giupponari S^te^. Barbe après avoir été titulaire d'un Cardinal, et ensuite paroisse, fut donnée aux libraires, par Clément VIII. Cette corporation joignit alors au titre de S^te^. Barbe, celui de S. Thomas d' Aquin, son protecteur particulier. L'église fut restaurée sous Innocent XI, par le libraire florentin Z. Masotti. On y conserve une antique image de la S^te^. Vierge.

On retrouve dans le choix de S. Barthélemy, donné pour patron aux tanneurs, un effet de l'application constante de l'Eglise à procurer aux chrétiens des moyens de sanctification appropriés à la condition sociale de chacun.

S. Barthélemy, vous le savez, fut écorché vif, en haine de la foi; or l'Eglise voulut que les ouvriers occupés aux tanneries trouvâssent dans ce rapprochement, un aliment à l'esprit de foi, au milieu même de leurs travaux.

L'église qui appartient à cette corporation, se trouve dans le quartier de la Regola. Elle

fut reconstruite en 1723, et l'on croit qu'elle porta primitivement le nom de *S. Stefano in selce*.

Les matelassiers ont ajouté au titre de S. Blaise et Cécile de leur église, la dénomination si douce de la Vierge du divin Amour. Ils y sont établis depuis l'année 1575. Benoît XIII fit reconstruire l'église, ornée aujourd'hui de quelques peintures.

L'église de Ste. Bonose, dans le Trastevere, appartint à la corporation des cordonniers, qui la restaurèrent en 1705, et y introduisirent le culte de SS. Crépin et Crépinien (1).

Cette église, comme nous l'avons dit plus haut (2), fut primitivement construite sur l'emplacement occupé par la maison de la sainte, martyrisée à Porto, avec sa sœur Zozime et Eutrope.

L'église des SS. Côme et Damien *de' barbieri*, appartient à cette corporation, qui la fit rabâtir en 1722. Elle était primitivement occupée par des religieuses tertiaires de S. François, connues sous le nom de la Ste. Trinité à qui l'église était alors consacrée.

La corporation des *Credenzieri* (3) fut éta-

(1) Elle fut cédée à une autre confrairie quand celle des cordonniers obtint S. Salvatore à Ponte-rotto.

(2) Voir pag. 45.

(3) Domestiques d'office.

blie d'abord à S. Lorenzo in lauro, sous la protection de S[te]. Hélène. Elle se transporta ensuite à église de S. Louis roi de France, située sur l'emplacement actuel de S. André *della valle*. On donna enfin à l'association l'ancienne église paroissiale de S. Nicolas *de' Molini* ou *de' Cavalieri*, reconstruite à cette occasion, sous l'invocation de la sainte protectrice de ce corps spécial de domestiques.

L'une des églises consacrées à S. Eloi fut bâtie par les orfèvres, sous Jules II, d'après les dessins de Bramante, à ce que l'on croit; puis reconstruite en 1601.

Celles du même titre, qui appartiennent, l'une aux selliers et l'autre aux serruriers et aux chaudronniers, furent bâties, la première en 1740, la seconde en 1563. Elles n'ont rien de remarquable, ni l'une ni l'autre.

Il en est de même de S. Grégoire *de' muratori*, près du port de Ripetta. Cette corporation la fonda en 1527, pour la confrairie où l'on admet aussi les statuaires et les sculpteurs d'ornement.

Eglises S. Lorenzo in miranda des pharmaciens, S. Lucia della tinta des avoués et S. Martina de l'académie de S. Luc.—Sentiments chrétiens de Salvator Rosa sur les beaux-arts. —SS. Martino e Sebastiano et S. Pellegrino de la garde suisse.—S. Omobuono des tailleurs, et SS. Vincenzo e Anastasio alla Regola des cuisiniers et des pâtissiers.

S. Laurent *in Miranda* prend son nom des ruines vraiment merveilleuses au milieu desquelles cette église est construite. Là, en effet, sans parler du temple d'Antonin et Faustine, qu' elle remplace, se trouvent les plus imposants débris de la grandeur artistique de l'ancienne Rome.

Martin V la concéda en 1430, à la corporatiou des pharmaciens. Ceux-ci construisirent d'abord de riches chapelles sous l'ancien portique; mais lorsque Charles-Quint repoussé de Tunis, vint à Rome, que son armée avait couverte de nouvelles ruines, la municipalité fit dégager ces restes précieux de l'antiquité. On mit ainsi le violent ennemi de Clément VII à même d'apprécier ce que Rome avait souffert des anciens et des nouveaux dévastateurs.

L'église qui fut reconstruite en 1602, possède quelques peintures, parmi lesquelles

on distingue celles du Dominiquin et de Pietro de Cortone.

Les pharmaciens y joignirent, dans le principe, un hôpital particulier pour leur corporation.

Les avoués possèdent Ste. Lucie *della Tinta*, ancienne paroisse et collégiale, dont le Chapitre fut transféré récemment à la basilique de Ste. Marie *in Monte Santo*. Elle appartint primitivement à la confrairie des cochers transportée à Ste. Marie *in Cacaberis*. On y conserve deux anciennes peintures, l' une de la Ste. Vierge, l'autre de S. Antoine.

L'intéressante église de Ste. Martine et S. Luc, près du Forum, dépend de l' académie des beaux-arts.

Comme triomphe sur le paganisme, on peut en connaître l'importance par cette inscription de l'ancien sanctuaire:

MARTYRII GESTANS VIRGO MARTINA CORONAM
EIECTO HINC MARTIS NVMINE TEMPLA TENES (1).

D'après ce témoignage, l'antique Rome aurait élevé en ce lieu, un temple à la divinité cruelle, qui dévora tant de victimes sur les champs de bataille, où la violence couronna si souvent les enfants du meurtrier Romulus.

(1) Tu occupes, ô vierge Martine, toi qui portes la couronne du martyre, le temple dont tu as chassé Mars le faux dieu.

Quant à la vierge chrétienne honorée ici, par la piété des Pontifes, voici en peu de mots ce que l'histoire des triomphes de l'Eglise en conserve.

Issue d'une noble famille romaine Martine enflammée d'amour pour Dieu et pour le prochain, prodiguait aux pauvres ses richesses; quand, sous Alexandre-Sévère, on lui ordonna de sacrifier aux fausses divinités de l'empire. Résistant à cette injonction, avec la noble liberté des enfants de Dieu, elle fut rudement frappée de verges, déchirée avec les ongles de fer, roulée sur des fragments de vases brisés, ointe de graisse brûlante, exposée finalement aux bêtes de l'amphitéâtre. Survivant à toutes ces tortures, elle traversa de même intacte les flammes d'un bûcher. Frappés d'un tel miracle plusieurs de ses bourreaux qui se convertirent, furent immédiatement décapités, après de glorieux supplices.

Cependant aux prières de la sainte, la terre trembla, la foudre tomba sur les idoles qui furent détruites et les temples renversés. Au même moment une lumière éclatante et une délicieuse odeur s'échappaient avec le sang, des blessures dont les membres de la glorieuse vierge étaient couverts; et l'on entendait ses concerts se mêler à ceux de la cour céleste.

A ce spectacle qui avait converti les bourreaux, le juge sentit redoubler sa fureur. Il

ordonna de trancher la tête à l'héroïne triomphante, qui reçut ainsi la couronne des vierges et des martyrs de J. C.

Telle fut Martine, dont le culte remplaça dans le sanctuaire chrétien, celui de la plus cruelle divinité du paganisme.

L'église fut restaurée une première fois, par Adrien I, au 8e siècle. Léon III l'enrichit de dons précieux; Alexandre IV la consacra de nouveau, en 1255. Sixte V y établit l'académie des beaux-arts, et à cette occasion le titre de S. Luc fut ajouté à celui de Ste. Martine.

Le corps de la glorieuse vierge fut retrouvé sous Urbain VIII, ce qui détermina le Cardinal F. Barberini, neveu du Pontife, à reconstruire l'édifice, d'après les plans de Pietro de Cortone (1).

Le principal ornement qu' on y voyait autrefois, était le tableau de Raphaël représentant S. Luc peignant la Ste. Vierge. L'original transporté dans les salles de l'académie, a été remplacé par une bonne copie d' Antiveduto Gramatica. La statue en marbre de Ste. Martine est de N. Menghino. Le tableau de S. Lazare est du peintre Lazare Baldi, qui fit élever l'autel à ses frais, et en donna le dessin. Il a repré-

(1) Ce dernier céda pour cette construction, une partie de la maison qu'il habitait, et à sa mort il légua 100 mille écus à l'église et à l'académie.

senté le religieux au moment où l'empereur iconoclaste Théophile lui fait brûler les mains pour avoir peint N. S. et la Ste. Vierge. Sébastien Conca donna le tableau de l'Assomption placé en face.

La riche chapelle de la crypte fut ornée aux frais de Pietro de Cortone, et sur ses dessins.

On y trouve, ainsi que dans l'église, divers tombeaux des bienfaiteurs de l'établisement; celui de Pietro de Cortone en particulier avec buste et inscription commémorative des pieuses largesses de l'artiste.

Parmi les hommes qui ont le plus illustré Rome, dans les beaux-arts, il s'en est toujours rencontré chez qui l'esprit de foi n'était pas inférieur au talent dont ils ont donné tant de preuves. Il en existe encore aujourd'hui; et grâce à Dieu, il en sera constamment de même. Toutefois, nous devons l'avouer, par suite de la pensée payenne introduite partout à la renaissance, plusieurs se sont éloignés sous certains rapports, de cet esprit de foi.

Nous devons particulièrement à ces écarts, l'indécence d'un grand nombre de peintures qui ont pénétré jusque dans le lieu saint. Nous devons en particulier à cette aberration déplorable les productions sur lesquelles notre vénéré Pontife a justement porté un sévère examen.

Espérons, que grâce à cet exemple, et sous

l'heureuse impulsion donnée par une autorité aus si imposante, le jour viendra où, dans Rome, il n'y aura plus lieu d'appliquer à l'œuvre d'aucun artiste ces énergiques reproches formulés jadis par l'un d'entre eux :

Chi può soffrir, chi può tener la voce,
Mentre si vede che il pennello osceno
Quanto diletta più, tanto più noce?
Di lascive pitture il mondo è pieno
E per le vie degli occhi il cuor tradito
Dal nefando color beve il veleno . . . .
Gl' impudici Caracci e i Tiziani
Con figure da chiassi han profanati
I palazzi de' principi cristiani.
Sol di femmine ignude i Re fregiati
Hanno i lor gabinetti, e quindi nasce
Che divengono anch'essi effeminati.
Delle vergini ognor l'occhio si pasce
Tra Veneri, Salmaci e Bersabee;
Qual maraviglia è poi che sian bagasce?
O padri, o madri ammaliati e guerci;
La vostra vigilanza ov'è rimossa
Che comprate ogni dì quadri si lerci?
Ciascun di voi la Provvidenza annasa;
Ma che vi giova custodir la soglia,
Se corrompon le tele i figli in casa?
Son libri di lascivia; hanno i pennelli
Semi di cui disonestà germoglia.......
O pittori, o pittori, il ciel prepara

Forse al vostro fallir le pene ultrici,
E la tardanza ad aggravarla impara.
Da voi di zelo e di pietà mendici,
Nei dì festivi a lavorar s'indugia,
E si lascian le messe e i sagri offici.
Io non so come il suol non vi trangugia,
Mentre in quel che alla fè s'aspetta all'alma
Imitato è da voi quel di Perugia.
Voi della religion la bella calma
Aiutate a turbare, e l'eresie
In gran parte da voi vantan la palma (1).

(1) Salvator rosa. Satire III. *La pittura.*—Qui peut supporter, qui peut se taire en voyant le pinceau obscène nuire d'autant plus, qu'il plait davantage? Le monde est rempli de peintures lascives, et le cœur séduit boit, par les yeux, le dangereux poison. . . . Les Carrache impudiques, les Titien ont profané de leurs figures dévergondées les palais des princes chrètiens. Les Rois ont leurs cabinets peints uniquement de femmes nues, d'où il arrive qu' ils deviennent eux-mêmes efféminés. L'œil des vierges se repose partout sur des Vénus et des Bersabée; faut-il s'étonner qu' elles deviennent ellesmêmes sans pudeur? . . . O pères, ô mères aveugles et insensés, où est donc votre vigilance, vous qui achetez d'aussi sales tableaux? Chacun de vous tente la Providence; et que vous sert de garder la porte, si les peintures corrompent vos fils dans la maison? Ce sont là des livres de libertinage et les pinceaux portent avec eux la semence d'où germe l'impudicité . . . O peintres, ô peintres, le ciel peutêtre prépare la peine vengeresse de vos fautes, et

Ces reproches, il est vrai, sont sévères; mais il faut l'avouer également, ils n'ont rien d'exagéré. Ils ne sont que trop mérités, au contraire, même pour les autres parties de cette Satire que nous croyons devoir omettre ici (1).

Voilà pourquoi tant d'âmes saintes ont gémi et gémissent continuellement sur les maux incalculables causés par les peintures et par les sculptures indécentes prodiguées partout, depuis trois siècles.

Voilà pourquoi Baronius entre autres mérita si bien devant Dieu et devant les hommes, par le trait suivant recueilli entre tant d'autres exemples de sa vertu. S. Philippe l'avait placé, comme précepteur, auprès du jeune Octave Palavicini. » Un jour il vit dans le pa-
» lais, des peintures indécentes, dont la vue pou-
» vait souiller la pureté de son cœur. Mettant
» aussitôt de côté toute crainte de reproches,
» il les couvrit complètement avec du coton

le retard ne servira qu'à la rendre plus dure. A cause de vous le zèle et la piété se perdent; on se livre aux travaux dans les jours de fête et l'on abandonne la messe et les saints offices.... C'est vous qui aidez à troubler la belle paix de la religion, et à cause de vous, en grande partie, les hérésies triomphent.

(1) Salvator Rosa parle spécialement dans cette partie, de quelques peintures introduites dans les églises.

» mélangé de peinture. Cet acte non seulement » ne lui valut aucune répréhension de la part » de la famille, mais au contraire on le loua, » de ce que la pudicité avait gagné ce que » l'art avait pu perdre (1). »

La petite église des SS. Martin et Sébastien au Borgo, fut construite en 1568, par S. Pie V, pour les soldats de la garde suisse. Celle de S. Pèlerin, dans le même quartier, appartient aussi à cette garde. S. Léon III l'avait fondée vers l'an 800, et l'on y joignit un cimetière pour les soldats.

L'église de S. Omobuono (2) fut donnée à la compagnie des tailleurs, par l'hôpital de la Consolation. Elle portait autrefois le nom de S, *Salvatore in portico*. Elle fut reconstruite en 1573, par les nouveaux propriétaires, qui firent exécuter, plus tard, le tableau du Maître-autel par C. Maratta. Celui de la sacristie est de Baciccio.

Quant au saint protecteur de la corporation, c'était un marchand de Crémone, charitable et généreux au point qu'on le connaissait sous le nom de *Père des pauvres*. Il avait un grand attrait pour l'oraison; chaque jour il assistait aux matines, dans l'église de S. Egidio, où il demeurait des heures entières à genoux, priant

(1) *Raym. Alberici. De vita, etc. T. I. p.* 7.
(2) Près de la Place de la *Consolazione*.

devant une image de Jésus crucifié. Il entendait ensuite la sainte messe, avec une dévotion qui frappait d'admiration tout le peuple. Un jour il s'y trouvait recueilli, l'âme perdue tout en Dieu, comme de coutume, quand tout-à-coup il se jetta la face contre terre, au moment du *Gloria in excelsis*. On n'y fit d'abord aucune attention, parce qu'il lui arrivait souvent de se prosterner ainsi. On vint enfin l'engager à se relever; mais on ne trouva plus qu'un cadavre.

L'amour qui avait fait toute sa vie, venait de briser les derniers liens de cette âme empressée de se réunir à son Dieu.

En 1513, les cuisiniers et pâtissiers de Rome avaient érigé, dans la chapelle de l'Annonciation, à S. Louis-des-francais, une confrairie pour les trois nations de France, d'Allemagne et d'Italie. Les réparations de l'église ayant commencé en 1518, les obligèrent de chercher un autre lieu de réunion. Jean Duval, français, cuisinier secret de Paul III, leur obtint la petite église des SS. Vincent et Anastase, dans le quartier de la *Regola*.

Cette église qui servit autrefois de paroisse, est d'une fondation très-ancienne, et menaçait ruine, lorsqu'elle fut cédée à la corporation. Elle fut alors reconstruite et très convenablement fournie de tous les objets nécessaires au culte divin.

On y trouve aujourd'hui un certain nombre de pierres tumulaires appartenant à des cuisiniers et à des pâtissiers français, morts dans le 16e et dans le 17e siècle.

Sanctuaires dédiés aux SS. Anges.—Eglises de S. Michele alle fornaci et des SS. Michele e Magno. — Eglises de S. Angelo in Borgo et de S. Angelo in Pescheria.

Parmi les sanctuaires qui appartiennent aux œuvres de retraite et de prière, nous compterons enfin ceux que la piété chrétienne a consacrés à Dieu, sous l'invocation des SS. Anges. Là, nous vénérons particulièrement ces esprits bienheureux » perpétuellement en adoration » devant le trône de Dieu (1). » Nous y vénérons ces esprits » constamment attentifs aux » ordres du Seigneur, pour les exécuter selon » sa parole (2); » ces esprits glorieux que Dieu dans sa bonté, » place auprès de ceux » qui le craignent, afin de les sauver des pièges de l'ennemi (3). » Nous y vénérons ces gardiens fidèles à qui nous devons, suivant la belle expression de S. Bernard, » le respect, » parce qu'ils nous voient; le dévouement, par-

(1) Apoc. C. I et IV.
(2) Ps. CII. 20.
(3) Ps. XXXIII. 8.

» ce qu'ils nous aiment; la confiance, parce
» qu'ils veillent sur nous. »

Voilà pourquoi l'Eglise reconnaissante aime à nous mettre dans la bouche ces paroles du même docteur, la gloire de notre France :
» Aimons Dieu dans les anges, nos cohéritiers
» pour l'avenir, et dans ce monde les pro-
» tecteurs et les tuteurs placés près de nous,
» par notre Père. Qu'avons-nous à craindre
» sous une telle protection?

» Ceux qui nous gardent dans toutes nos
» voies ne peuvent être ni vaincus, ni séduits,
» beaucoup moins encore nous séduire. Ils sont
» fidèles, ils sont prudents, il ont la puissance,
» que redoutons-nous? Suivons-les seulement,
» attachons-nous à eux, et nous vivrons sous
» la protection du Roi du ciel. Chaque fois
» qu'une grave tentation vous menace, qu'une
» violente tribulation vous semble imminente,
» invoquez votre gardien, votre guide et votre
» appui au temps opportun; appelez-le à votre
» aide, en disant : Venez à nous, Seigneur,
» nous périssons (1). »

La petite église de S. Michel *alle fornaci* est consacrée particulièrement à l'Archange qui renversa le prince de l'orgueil par la parole de son propre nom: *Quis ut Deus* (2)? Elle est

(1) Serm. in Ps. *Qui habitat.*
(2) Qui est semblable à Dieu?

consacrée à l' archange qui par la puissance divine et par la reconnaissance de son propre néant, triompha » dans ce grand combat, où » Michel et ses Anges combattirent le dragon » qui combattait avec ses anges. Et ceux-ci » furent vaincus, et il n'y eut plus pour eux » de place au ciel (1). »

Cette église ancienne paroisse, est située en dehors des murs, sur la rive droite du Tibre, près de la porte *Fabbrica* aujourd' hui condamnée. Elle portait autrefois le nom de S. Michel-Archange du *Torrione* (2). Les potiers voisins, la reconstruisirent en 1552. Le Chapitre de S. Pierre contribua aussi à la dépense.

L'église des SS. Michel et Magne rappelle le souvenir de deux grands empereurs, Constantin le premier de Césars chrétiens, et Charlemagne dont il fut dit avec tant de justice et de vérité: » Dans tout le cours de son rè- » gne, il n' eut rien plus à cœur, que de » rendre par ses soins et par ses fatigues, » l'ancienne autorité à Rome. L'église de S. » Pierre fut non seulement par lui défendue » et protégée, mais enrichie encore, embellie » et dotée, de préférence à toutes les Eglises » de la terre (3). »

(1) Apoc. XII. 7 et 8.
(2) Ce nom venait de quelque ancienne tour voisine.
(3) Eginhart. *In vit. Carol. Magni.*

La fondation primitive de S. Michel est attribuée à Constantin. Quant à Charlemagne, d'après ce qu'on lit dans un ancien document du plus grand intérêt (1), ce prince uni au

(1) En voici le texte: « In Noie. Dni. Tempore Leonis III PP. Imper. Carolo magno Imperatore, et tempore quo ea Basilica a Saracenis capta fuerat, tunc denique per totius mundi capite turbato, totus mundus turbatus, omnis Gallia cu. Rege Carolo ad tuendum illam venerunt unde contra inimicos dni. bella dn'. decertando, qdam. mortui s. et in gripta Neronis Palatium sepulti, eodemq. tempore a Leone Papa et Rege K. ad honorem Michaelis Archangeli super illos facta est ecclesia. his ita factis, Rex Apulia. abiit eamq. Beato Petro et Romae subiugavit. per idem tempus exercitu Gallia. revertente, tres illor. milites de frisia Ilderado de Groninga et Lormot de Stavera, et Hiaro et Coldici Aneilla de Ideslinga. hi *beati Magni* corpus in loco qui dicitur *fundi* invener. quod invento in illor. provincia portare et condire decrever, sed div. gra. cohoperante, postquam ad Sutrinas partes vent. e. amplius deferre n. prevaluere. quia bis et ter territi et per somnium moniti, Romam revertentes, sanctum corpus secum tuler. unde factum est quod illorum devotionis causa partem brachii a se segregari ab illis permittit. partes autem caetere in gripta praefata remansere usquam. sicut dictum est, ecclesia ista fuerat facta deinde omni anno simul beneficium optimum dari ibi decrevere; sclt. trecentas marcas pro illorum et ubique requiescientium redemptione et in perpetuum seu divites sive pauperes in eadem supra dicti *Archangeli* Basilica et

Pape l'aurait fait reconstruire, sur le lieu où furent ensevelis plusieurs de ses soldats.

Voici, en effet, ce que l'on trouve à ce sujet, dans le document dont nous parlons : » Au nom du Seigneur. Dans le temps du » Pape Léon, sous le règne de Charles-le- » grand empereur, alors que cette basilique » avait été prise par les Sarrasins, alors que » la tête du monde étant agitée, tout l'uni- » vers se trouvait dans l'agitation, la Gaule » entière vint au secours avec le Roi Charles; » et ainsi plusieurs moururent en combattant » les combats du Seigneur, contre les ennemis » de Dieu. Ils furent enterrés dans la crypte » du palais de Néron (ruines du cirque), et » dans le même temps une église fut construite » sur leurs restes, par le Pape Léon et par » le Roi Charles, en honneur de l'Archange » Michel. »

B. Magni ecclesia, iuxta eam ab iisdem constructa hospitalia, quando a suis partibus venirent, agerent. idcirco nostrorum aliorumq. omnibus pateat si ipsi vel quicumque hoc decretum rumpere tenptaverint, sciant se perpetuo damnatos et maledictos et praedicti Pontificis anathematis in inferno, nisi resipuerint, cum diabulo conligatos; in hac autem vita miseros pauperes et dispersos, et iterum de libro Vitae coelestis deletos et de regno XPI, dejectos. Confirmatoribus, fautoribus huius decreti, e contra sit benedic. XPI et fruantur utriusque vitae, gaudiis. Amen.

On voit d' après le même document, que dans l'expédition de la Pouille, qui eut lieu ensuite, trois officiers de la même armée avaient enlevé de Fondi le corps de S. Magne, pour le transporter dans leur pays. En quittant Rome ils eurent, à Sutri, des témoignages si clairs de la volonté divine, qu'ils reportèrent le précieux trésor dans la nouvelle église, se contentant de l'un des bras du saint corps. Ils dotèrent la même église, et y joignirent un hospice pour leurs nationaux.

Cette église porta aussi, pour la même raison que le grand hôpital voisin, le nom de S. Michel *in Sassia*. Elle appartient aujourd'hui à l'Archiconfrérie du S. Sacrement, érigée du temps du Pape Paul III. On y voit le tombeau que le Cardinal Riminaldi fit élever au peintre J. B^{te}. Mengs, avec une inscription funéraire par Morcelli.

Là fut également fondé, dans le principe, l'hospice des *Cento preti*, transporté plus tard, près du Ponte Sisto.

L'église S. Ange, située non loin de celle-ci, donne le nom au quartier du *Borgo S. Angelo*, où elle le trouve, près du chemin couvert qui met le Château S. Ange en communication avec le Vatican.

Cette église autrefois paroissiale, ainsi que la précédente, appartient aujourd'hui à la pieuse confrairie qui la fit construire sous Pie IV. On

croit qu'elle fut primitivement fondée au temps de S. Grégoire-le-grand.

Celle de S. Ange *in Pescheria*, bâtie dans les ruines du portique d'Octavie, offre plus d'intérêt que la précédente. Fort ancienne quant à la fondation, elle retient encore le titre d'un cardinal diacre et la dignité de Collégiale. Elle compte de plus, parmi les paroisses de Rome.

Bâtie au 8e siècle, elle fut dédiée primitivent à S. Paul, et bientôt après connue sous le nom qu'elle porte aujourd'hui. Elle fut successivement restaurée en 1610, et dans ces derniers temps.

Les marchands de poisson, dont le marché donne le nom à cette église, y ont établi leur confrairie particulière.

Conclusion pratique à tirer de cette portion de notre travail.

Tels sont, en résumé, les monuments religieux qui rappellent plus particulièrement, dans Rome, l'œuvre si éminemment chrétienne de la prière. Telle est l'idée sommaire que nous devions vous offrir de ce principal moyen de conquête et de conservation employé par l'Eglise dans tous les siècles.

En réfléchissant mûrement sur cet exposé trop rapide sans doute, mais pourtant rempli

d'enseignements pour vous, il vous sera facile de comprendre pourquoi nous avons placé de telles œuvres avant toutes les autres.

Plaise à Dieu que touchés des exemples de sainteté donnés par les âmes d'élite, dont nous avons brièvement retracé les vertus, vous preniez la résolution de les imiter autant qu'il est en vous, dans leur esprit de recueillement intérieur et de prière.

Malgré les agitations de votre vie, vous le prouvez, au moins dans une certaine mesure. Déja même plusieurs d'entre vous ont appris à le pratiquer, Vous pouvez donc, si vous le voulez, reproduire en plusieurs points, au milieu des camps, le magnifique spectacle décrit par S. Jérôme, parlant des chrétiens de la Palestine: » Le laboureur tout en conduisant sa » charrue chante les louanges du Seigneur: le » moissonneur accablé de fatigue se relève par » le chant des psaumes ; et le vigneron qui » taille la vigne, fait entendre les vers de David. Tels sont les chants de cette province; » telles sont leurs chansons d'amour (1). »

Vous pouvez à l'exemple des véritables amis de Dieu, au lieu des lectures vaines ou dangereuses qui vous ont hélas! occupés trop souvent; au lieu des conversations criminelles auxquelles trop souvent aussi, vous avez eu le

(1) *Epist. fam lib. II, ep. 7. ad Marcellam.*

malheur de prendre part; vous pouvez, si vous le voulez, mettre en pratique ces pieux conseils: » Faites vos délices de nos divines Ec-
» ritures, et la Sagesse vous aimera: vouez
» votre amour à cette Sagesse divine, et elle
» vous conservera; honorez-la, et vous en serez
» chéri.—Que votre langue ne sache parler que
» de J. C.; apprenez à ne chanter que des choses
» saintes (1). »

Alors vraiment votre vie sera chrétienne, votre âme jouira de la paix, et votre cœur sera rempli de consolation. Par là vous apprendrez à supporter, non seulement avec résignation, mais avec joie, les peines de la vie. Vous saurez ainsi tirer parti, pour la pénitence, des fatigues, des travaux, des privations et des souffrances que vous impose votre condition. Vous comprendrez, que surtout après avoir commis le péché, la plus grande faveur qu'on puisse recevoir de Dieu, c'est de souffrir. Vous aurez complètement l'intelligence de cette grande vérité, que l'esprit chrétien a mise dans la bouche de S. Jérôme: » C'est un grand si-
» gne de colère, quand Dieu ne se montre
» pas sévère à l'égard des pécheurs (2). »

Ainsi finiront pour vous ces murmures perpetuels, ces révoltes intérieures, ces colères

(1) Loc. cit. *ep.* 18. *ad Demetriad.*
(2) Loc. cit. *Lib. ep.* 38. *Ad Castrutium.*

dont vous êtes, hélas! trop souvent les premières victimes, et qui font de votre vie, au lieu d'une expiation salutaire, un supplice coupable et sans consolations.

Voilà, soldats, le fruit que vous pouvez, si vous le voulez, retirer de la pieuse étude des monuments dont nous vous avons fait connaître en peu de mots le caractère et l'histoire. Trop heureux si nous avons ainsi contribué à votre bonheur futur et à votre résignation dans les maux inévitables de la vie. Trop heureux si nous avons pu faire entrer dans vòtre cœur, quelque chose de la générosité qui anima les hommes de pénitence et d'oraison, dont nous vous avons parlé; si nous avons pu vous faire comprendre en quelque chose, la nécessité de répéter avec le pieux auteur de *l'Imitation de J. C.* ces paroles si pleines d'amour: » Pourquoi crains-tu de porter une croix » qui conduit au triomphe? La croix est no» tre vie; dans la croix nous trouvons la pro» tection contre nos ennemis. Nous trouvons » dans la croix l'abondance de la suavité di» vine, la force de l'âme et la joie du cœur. » Nous y trouvons la sublimité des vertus et » la perfection de la sainteté. Il n' y a pas » de salut pour l'âme, ni d'espoir de vie éter» nelle sans la croix. Porte donc la tienne » avec courage, en suivant J C. Tu arrive» ras ainsi à l'éternel bonheur. Le voilà ton

» Sauveur qui te précède portant la sienne,
» lui qui mourut pour toi sur la croix; il veut
» t'enseigner à souffrir, et à désirer mourir avec
» lui. Car si tu l'as suivi dans la mort, tu
» participeras à sa vie; et si tu as partagé sa
» peine, tu seras aussi le compagnon de sa
» gloire (1). »

Voilà ce que l'esprit de recueillement et de prière saura vous apprendre; voilà ce que l'exemple des Apôtres et des Martyrs, dont nous allons parler vous démontrera de manière à toucher profondément votre cœur.

(1) *Lib. II. Ch.* 12.

TABLE DU TROISIEME VOLUME

Moyens de conquête et de conservation employés par le christianisme.

SOUVENIRS

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

A ROME

PAR MONSEIG. J. F. O. LUQUET

EVÊQUE D'HÉSÉBON.

> Réjouissez, fils glorieux, l'Eglise votre mère, et soyez pour elle une colonne d'airain.

TOME QUATRIÈME

ROME

CHEZ PATERNÒ RUE DE LA STAMPERIA

CAMERALE N. 4.

1852

IV.

OEUVRE DE L'APOSTOLAT

Grandeur toute surnaturelle des résultats primitifs et perpétuelle fécondité de l'Eglise dans l'accomplissement de cette œuvre chez tous les peuples.

Ainsi, nous venons de le voir, la première de toutes les œuvres dans l'Eglise, celle qui doit accompagner et féconder toutes les autres, c'est la prière. Nous venons de le voir, et nous le répéterons avec deux grands saints: « Quoi » de plus beau que la prière? quoi de plus » utile à nos âmes, et de plus doux à notre » cœur? quoi de plus sublime dans toute la » religion (1)? Trois choses nous restent, dans » ce monde, la parole, l'exemple et la prière; » mais la plus grande des trois est la prière(2). »

Toutefois, comme il est également vrai de dire avec S. Paul: « Comment croire à celui » dont on n'a point entendu parler? et com-

(1) S. Aug. *Tract. de mis.*
(2) S. Bernard.

» ment y arrivera-t-on, si nul ne l'annon-
» ce (1)? » Comme d'ailleurs les Apôtres voulurent se réserver, avec le ministère de l'oraison, celui de la parole (2), que S. Paul ajoutait de plus, et avec lui tous les autres:
» Malheur à moi, si je n'ai point évangéli-
» sé (3). » Comme enfin N. S. après en avoir donné constamment l'exemple, dans le cours de sa vie publique, en avait également laissé le précepte le plus formel après lui (4), l'Eglise n'a pas plus failli à cette mission, qu'à toutes les autres. Depuis la sortie du cénacle, jusqu'à nos jours, l'Eglise, cette épouse fidèle, qui nourrit si tendrement, dans son sein, les âmes d'oraison, n'a jamais manqué d'hommes pour l'apostolat. La prédication par la parole, par l'enseignement de toute nature, par le martyre aussi, et par les œuvres de charité; la prédication perpétuelle et de tous les lieux a toujours été l'objet de son active sollicitude et de son zèle. Elle a toujours pu offrir à l'admiration de ses enfans, de ses ennemis eux-mêmes, « ces chœurs d'apôtres, de martyrs et
» de prêtres, qui semblables à des étoiles bril-
» lantes éclairent l'univers (5). »

(1) Rom. X. 14.
(2) Act. VI. 4.
(3) 1. Cor. IX. 16.
(4) Act. X. 42.
(5) *S. Amb. de Fide.* Lib. II. c. 2.

Comme les premiers Apôtres avaient offert » la forme qui convient au type primitif et » modèle premier de toute ressemblance (1);» de même aussi on retrouve tous les traits de cette admirable image dans les hommes qui surgirent aux âges postérieurs. « On voit en effet les » prédicateurs évangéliques de tous les temps » parcourir le monde occupés uniquement de » la même œuvre, sur la terre étrangère, comme n'ayant pas ici-bas de cité permanente (2). » Comparés au sel de la terre, ils ont réalisé » pleinement cette figure; car envoyés comme » ils le sont, par le Sauveur, ils ont purifié » tous les peuples. Y détruisant la stérilité du » vice, ils y ont fait germer la semence de la » vertu (3).» Voilà ce que l'étude des sanctuaires de Rome nous démontrera bientôt.

Quant à l'œuvre des premiers Apôtres, elle fut tellement prodigieuse dans les moyens, et tellement grande dans le résultat, que l'Eglise y puisera toujours, nous l'avons dit, une invincible preuve de la divinité de son origine.

Les ennemis de la vérité chrétienne comprenant toute la puissance de cette démonstration ont voulu, il est vrai, s'efforcer d'expli-

(1) S. *Joann. Chrys. In Epist. ad Phil. c. III.* Hom. XII. n. 3

(2) *Id. In Epist. ad Tit. c. I.* Hom. II. n. 1.

(3) *S. Max. episc. Taur.* Hom. XCIII.

quer naturellement ce grand prodige ; mais ce fut en vain. Le seul témoignage des auteurs payens, qui par une disposition toute providentielle, nous ont transmis les souvenirs du triomphe, des obstacles rencontrés et des moyens employés pour la victoire, répond victorieusement à de telles allégations.

Dans un temps où l'orgueil et la sagesse humaine régnaient en souverains, et disposaient complètement de l'opinion des hommes, comment ces auteurs nous dépeignent-ils N. S. J. C. l'auteur et le consommateur de notre foi? Celse nous le montre » né d'une pauvre femme, qui » gagnait sa vie en filant, et qui avait pour » époux un ouvrier. » Il ajoute que Jésus, était lui-même « un ouvrier en bois, et qu'en Egy» pte, n'ayant pas de quoi subsister, il se » louait pour vivre (1). » Julien, plus tard, reprochait à nos pères d'adorer « un mort in» fâme et le bois de la croix (2). »

Quant aux Apôtres, c'étaient, d'après les mêmes témoignages, «une troupe de gens grossiers, » ignorants, sans lettres, et décriés par leurs » désordres (3); des gens pauvres et sans au» cune éducation (4), dont les discours étaient

(1) Celse dans Origène. Liv. I. n. 28. Liv. II. n. 32 et Liv. VI. n. 34.
(2) Jul. dans S. Cyrille. Liv. V et VI.
(3) Celse dans Origène. Liv. I. n. 26, 46 et 62.
(4) Porphyre dans S. Jér. *In Psal.* XCI.

» bas et rampants (1); qui avaient écrit l'hi-
» stoire de leur maître dans un style grossier
» et plein de fautes de grammaire (2). » On appelait les chrétiens « disciples de gens igno-
» rants et de pêcheurs (3). »

Leur doctrine était taxée de *ridicule* (4), d'*insensée* (5), de *folie* (6), de *démenee* (7), d'*opinion folle* et de *stupidité* (8), de *démence furieuse* (9). Celse nous accusait de « chercher
» des fous, pour en faire nos disciples (10). »
Il se moquait avec tous les prudents, avec tous les sages suivant le monde, de cette doctrine de la croix, que S. Paul nous annonçait devoir être perpétuellement scandale pour les juifs et folie pour les gentils (11). Il se moquait de ce que les chrétiens appuyés sur la parole de Dieu, et non sur les conceptions de la sagesse humaine, disaient alors, comme aujourd'hui:
» Croyez, et votre foi vous sauvera (12). « Try-

(1) Celse dans Orig. Liv. III. n. 68.
(2) Arnobe. Liv. I.
(3) S. Grég. de Naz. Disc. IV contre Julien.
(4) Celse dans Orig. Liv. III. n. 73.
(5) S. Cypr. Liv. à Dem.
(6) Pline le jeune à Trajan.
(7) Tert. *Apol.* c. I. et XXVII.
(8) Dans Min. Felix.
(9) Actes. proc. des martyrs scillitains.
(10) Dans Orig. Liv. III. n. 74.
(11) I. Cor. I. 23.
(12) Dans Orig. Liv. I. n. 9.

» phon regardait nos dogmes comme» des fables » et des folies (1). » Lucien, comme « des » niaiseries et des inventions de vieilles fem- » mes (2). » Le médecin Gallien matérialisé comme tant d'autres, par ses études, ouvrait de loin la route aux partisans des sciences naturelles dans un but d' impiété, quand il disait : « Ne croyez, point des choses qui ne » reposent sur aucune *démonstration positi- » ve* (3). » Julien enfin, le digne coryphée des persécuteurs par l' astuce et par l' hypocrisie, Julien ajoutait, que « la stupidité nous » était léguée en partage, toute notre sagesse » consistant à dire : Je crois (4). »

Venant ensuite à la morale, ces mêmes hommes, ces mêmes philosophes, qui suivant le langage inspiré de S. Paul, « se nommaient les » sages et n'étaient que des insensés; » ces hommes que le Seigneur avait « abandonnés à leurs » passions d'ignominie, » pour les punir d'avoir donné « aux créatures la gloire appar- » tenant à Dieu, qu'ils connaissaient et ne vou- » laient pas glorifier (5); » ces mêmes hommes reconnaissaient, que les vrais chrétiens de leur

(1) Dial. de S. Justin. p. 164.
(2) Dans son Dial. *Philopatris*.
(3) Liv. II. *De la diff. du pouls*. c. 4.
(4) S. Grég. de Naz. Disc. III contre Julien.
(5) Rom. I. 21, 22, 23 et 26,

temps, comme ceux de nos jours, «renonçaient, » dans l'espérance de l'avenir, aux plaisirs de la » vie (1). » Et ils déclaraient, comme le firent les ennemis de Dieu, dans tous les temps, notre morale » si pure, que nul ne pouvait l'ob- » server (2). » Semblables au gouverneur romain du temps de S. Paul, alors même qu'entendant les chrétiens « parler de la justice, » de la chasteté, du jugement futur, ils sen- » taient la terreur s'emparer de leur âme (3), » ne pouvant, ou plutôt ne voulant pas briser les liens honteux qui les retenaient dans le vice, ils fermaient volontairement les yeux à la lumière. Ils imitaient les *sages* aréopagites d'Athènes, et parmi eux, « les uns se mo- » quaient ; d'autres disaient: Tu nous en par- » leras demain. » Ils répétaient plus souvent encore, avec Festus: « Tu deviens fou, ô Paul; » trop d'application te porte à la démence (4). »

Et, en effet, la doctrine de la croix était une folie pour le monde; la morale de l'Evangile était, de même, un renversement trop complet des doctrines de plaisir introduites dans les mœurs, par le sensualisme des philosophes et des idolâtres, pour ne pas devenir aussi un véritable objet de scandale.

(1) Cecilius, dans Min. Felix.
(2) Tryphon, dans le Dial. de S. Justin.
(3) Act. XXIV. 25.
(4) Act. XVII. 32 et XXV. 24.

Quant aux moyens pris pour répandre une telle doctrine et pour faire adopter une telle morale, tous malgré l'intérêt souverain de leurs passions et de leurs erreurs, tous avouent que les miracles y tiennent le premier rang. Seulement il les attribuent de la magie, ou bien ils s'efforcent comme les sages, comme les prudents de tous les siècles, de faire tomber sur les Apôtres et sur les disciples, le reproche d'exagération si facile à répandre et si commode pour éviter toute sérieuse et toute embarrassante discussion (1).

Ils avouent enfin avec Tacite et Suétone, l'inutilité des persécutions pour détruire la foi nouvelle dans l'empire. Ils en constatent de même, comme il suit, avec Sénèque le philosophe (2), la rapide et inexplicable diffusion : « La croyance de cette race infâme s'est tel- » lement répandue, qu'elle a déja pénétré par- » tout. Les vaincus ont donné des loix aux » vainqueurs (3). »

(1) Voir en particulier, dans l' historien juif Josephe, *Ant. Jud.* Lib. XVIII. c. 4, le remarquable passage sur la vie, la mort et la résurrection de N. S. J. C. — Voir aussi sur tout l'ensemble de la question, le beau livre de Bullet, *Histoire de l'établissement du christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et payens.* - *In* 4. Paris. Humblot 1764. p. 66 et suiv.

(2) S. Aug. De Civ. Dei. Lib. VI. C. 11.

(3) Il confond les chrétiens avec les juifs. — La

Et c'est ainsi, que douze pêcheurs, sans autres armes que les miracles et la parole; sans autres moyens de résistance que la patience et la prière, ont vaincu toutes les puissances de la terre soulevées contre eux. Ils ont planté par là, sur les débris d'un culte de plaisir, les autels d'une religion, qui condamne ouvertement tous les désordres, qui réprouve toutes les passions mauvaises divinisées jusqu'alors dans le culte antique.

Il en résulte donc un fait inexpliquable sans l'intervention de la toute-puissance divine; le fait que ces douze hommes, ces Apôtres de J. C. ont éclairé, subjugué le monde par l'éclat et par la force de leur doctrine; qu'ils l'ont fécondé à l'aide de cette parole dont parle le prophète: « Il a mandé à la terre une parole qui l'a parcourue avec une extrême » vélocité (1). » Ces douze hommes, et après eux leurs successeurs dans l'Eglise de J. C. furent et demeurent les nuées lumineuses, « les » nuées de Dieu qui ont passé, qui passent » sur la terre pour l'illuminer jusqu'à ses ex» trémités les plus reculées. Et, comme ils » ont été, comme ils seront toujours soumis

rapide diffusion de l'Evangile est également constatée par Dion Cassius, Liv. XXXVII, et par Julien, dans S. Cyrille, Liv. X.

(1) Psal. CXLVII. 15.

» aux volontés divines, il n'accompliront ja-
» mais rien par volonté propre ; ils n' iront
» jamais que suivant les desseins de qui les
» gouverne (1). » On les a vus, on les verra toujours semblables à des flèches victorieuses dans les mains de Dieu, « traverser dans leur
» vol, tout l'univers, frappant du trait de leur
» doctrine les cœurs infidèles, et détruisant
» avec un glaive salutaire, le péché dans les
» cœurs (2). » Toujours « ce grand arbre,
» qui par la vertu de J. C. étend ses rameaux
» sur le monde, pour l'ombrager, offrira aux
» nations un asile où elles reprendront l' es-
» pérance de la vie, au milieu des agitations
» et des tempêtes excitées par le souffle du
» démon (3). »

Et pour ce qui concerne l'œuvre des premiers Apôtres, malgré les efforts de l'impiété pour obscurcir, s'il était possible, une vérité aussi lumineuse, toujours nous pourrons répéter avec S. Jean Chrysostôme, célébrant les triomphes du Sauveur Jésus: « Cette parole:
« *Je bâtirai mon Eglise*, est courte ; mais
» il ne faut point la laisser passer sans atten-
» tion. Réfléchissez-y mûrement, au contraire,
» dans votre pensée, en songeant quelle grande

(1) *S. Greg. Mag. Moral.* Lib. XXVII. c. 32.
(2) *S. Hilar. Tract. in Ps. CXXVI. n.* 19.
(3) *S. Hilar. Comment. in Matth. c. XIII. n.* 4.

» chose fut d'avoir rempli l'univers d'Eglises
» en aussi peu de temps, d'avoirconverti tant
» de nations, d'avoir persuadé tant de peuples
» qu'il fallait, brisant les lois de leurs pères,
» renoncer à dès coutumes invétérées ; qu' il
» fallait rejetter la tyrannie de la volupté, re-
» pousser les violences et l' aveuglement du
» crime; qu'il fallait détruire les anciens au-
» tels, les temples et les idoles, repousser
» comme un vain phantôme les anciens my-
» stères, les fêtes profanes et les pompes im-
» pures. Songez, que ce fut une grande chose
» d'élever partout les nouveaux autels, dans
» les terres des Romains, des Perses, des Scy-
» thes, des Maures et des Indiens; que dis-je?
» au de là même des bornes de notre univers,
» car les îles de la Bretagne elles-mêmes, les
» îles qui se trouvent au de là de cette mer,
» et dans l' Océan, ont senti la force de la
» parole divine. On y a formé des Eglises ;
» on y a dressé des autels. Cette parole que
» J. C. prononça fut plantée dans tous les
» cœurs ; toutes les bouches la redirent. La
» terre entière a été, pour ainsi dire, purgée
» de toutes les épines qui la couvraient; elle
» est devenue un champ fertile ; elle a reçu
» la semence de la piété. C'est là, dis-je, une
» grande chose; bien plus, c'est là une preuve
» de la grandeur la plus sublime, de la plus
» grande force de Dieu, que d' avoir, sans

» exciter jamais la sédition parmi les masses, » dans une paix profonde, malgré les efforts » d'un grand nombre, et sans que personne » résistât par la violence, d'avoir pu en un » moment, délivrer l'univers entier de cou» pables croyances établies depuis des siècles; » d'avoir fait adopter une doctrine plus difficile » à suivre que toutes les autres. Et non seu» lement la coutume y était contraire, mais » aussi la passion, double obstacle si tyranni» que pour les âmes. On demandait en effet » aux peuples de rejetter ce que leur avaient » enseigné leurs ancêtres, les philosophes et les » rhéteurs, pour embrasser, ce qui est beau» coup plus encore, une vie très-dure et très» pénible. On leur ôtait le plaisir pour leur » donner le jeûne; l'amour de l'argent pour » la pauvreté; la volupté pour la tempérance; » la colère pour la douceur; l'envie pour la » bienveillance. On fermait, je le répète, la » voie large et spacieuse, pour introduire dans » la voie étroite, dure et difficile ceux qui s'é» taient accoutumés à la première. — Et com» bien d'hommes furent convaincus par cette » parole divine ? Non un, dix, vingt ou cent » hommes, mais presque toutes les nations » qu'éclaire le soleil. Et par l'œuvre de qui » furent-ils convaincus? Par l'œuvre de douze » hommes sans lettres, ignorants, sans élo» quence, sans nom, pauvres, sans patrie, privés

» de richesses, de force corporelle, de gloire » et de naissance, de puissance humaine dans » la parole, des artifices du langage et des » ressources de la doctrine; de douze pêcheurs » ou faiseurs de tentes, parlant une langue » étrangère. -- Les voilà les instruments choisis, » par le Seigneur, pour bâtir son Eglise, pour » la répandre dans toute la terre (1)! . » Les voilà les instruments qu'adopte pour le plus grand des triomphes, la sagesse de celui qui a dit, par l'organe de l'un d'entre eux : « Je » perdrai la sagesse des sages, et je réprouverai » la prudence des prudents. -- J. C. ne m'a pas » envoyé pour prêcher dans la science de la » parole, parce qu'il n'a pas voulu qu'on » rendît vaine la vertu de sa croix, scandale » pour les Juifs, et dérision pour les Gentils. » La parole de la croix est une folie pour » ceux qui périssent; mais pour les élus, pour » nous, elle devient la force de Dieu. — Car » le Seigneur a choisi ce qui paraissait insensé » au monde, pour confondre les sages. Il a » choisi la faiblesse pour renverser la puis- » sance. Il a pris les choses sans gloire, les » choses qui inspiraient le mépris, celles qui » pour ainsi dire n'existaient pas, afin de dé- » truire celles que l'on croyait fondées. Et ce-

(1) Livre contre les Juifs et les Gentils. n. 12.

» la, pour que nulle chair ne se glorifiât de-
» vant lui (1). »

Telle fut l'œuvre de la toute-puissance divine ; telle fut l'œuvre des Apôtres, de ces douze hommes, qui ont vaincu le monde en le convertissant.

Ecoutez encore un nouveau chant de triomphe inspiré par cette éclatante victoire. Puis, le cœur pénétré d'admiration et de reconnaissance, vous nous suivrez, dans les sanctuaires consacrés à la mémoire de ces pêcheurs ainsi glorifiés par la vertu de Dieu.

Ecoutez S. Jérôme s'élevant dans cet hymne de gloire, à la hauteur de l'éloquence dont S. Jean-Chrysostôme vient de vous offrir précédemment un exemple.

» L'or du Capitole, s'écrie le grand docteur,
» est désormais terni, et les araignées couvrent
» de leurs toiles l'intérieur de tous les tem-
» ples. La ville entière s'ébranle, et les flots
» de peuple passant devant les sanctuaires de-
» mi-ruinés des idoles, courent aux tombeaux
» des martyrs. — La gentilité trouve la so-
» litude au milieu même de la ville. Les dieux,
» autrefois dieux des nations, sont abandonnés
» dans les combles, avec les chauve-souris et
» les hiboux. La croix est devenue le drapeau
» des légions; l'image du gibet de salut dé-

(1) I. Cor. I. 17. et suiv., 23, 27 et suiv.

» core la pourpre des rois et rehausse l'é-
» clat des pierreries de leurs diadêmes. Déja
» le Sérapis d'Egypte est devenu chrétien; et,
» dans Gaza, Marnas pleurant sur la solitude
» où il est enfermé, tremble incessamment
» pour la ruine de son temple. Des phalan-
» ges de moines nous arrivent de l'Inde, de
» la Perse et de l'Ethiopie. L'arménien demande
» des armes; les huns apprennent les psaumes;
» les scythes brûlent au milieu de leurs gla-
» ces, ils brûlent des ardeurs de la foi. L'ar-
» mée brillante et dorée des gètes s'entoure
» des tentes des Eglises: peut-être même com-
» battent-ils à armes égales contre nous, parce
» qu'ils s'appuient sur la même foi (1). -- Que
» sont devenus tous les habitants de l'univers,
» de l'Inde à la Bretagne, des terres glacées
» du septentrion, jusqu'aux plages brûlantes
» de l'Atlantique? — Maintenant, toutes les
» langues des nations, tous les livres racon-
» tent la passion et la résurrection du Christ.
» Je ne parle pas des juifs, des grecs et des
» latins, nations que le Seigneur s'est consa-
» crées dans l'inscription de sa sentence sur
» la croix. Mais l'indien, le perse, le goth, l'é-
» gyptien savent raisonner pertinemment de
» l'âme immortelle survivant au corps, de ce
» que Pythagore a rêvé, de ce que Démocrite

(1) *Epist. fam. Lib. II. Epist. 15. Ad Laetam.*

2

» niait, de ce dont Socrate voulut parler après » sa condamnation, pour se consoler, dans la » prison. La férocité des thraces, celle des » peuples vêtus de peaux de bêtes et immolant » jadis des victimes humaines, aux fêtes de » leurs morts, ont échangé leurs cris sauva- » ges pour les douces mélodies de la croix. » Le nom du Christ aujourd'hui est devenu » la voix de l'univers (1). »

Basilique des SS. Apôtres.

Nous avons parlé suffisamment, pour le cadre restreint de notre travail, des principaux sanctuaires consacrés, dans Rome, aux grandes mémoires apostoliques. Nous n'y reviendrons pas, malgré le vaste développement, qu' un tel sujet comporte. Nous nous contenterons de vous indiquer les autres églises consacrées de de même au culte des plus illustres parmi les propagateurs de l'Evangile.

La première de ces églises est la basilique des SS. Apôtres, dédiée primitivement à S. Jacques et S. Philippe, puis à tous les autres. On en attribue la fondation primitive à Constantin. Le Pape Pélage I la fit reconstruire, au 6e. siècle ce qui explique le passage d'A-

(1) *Epist. fam. Lib. II. Epist. 22. ad H l odorum.*

nastase-le-bibliothécaire, dans la vie de ce saint Pontife. Jean III la termina et la dédia aux SS. Apôtres Jacques et Philippe (1) S. Paul I et Adrien I y firent d'importantes réparations au 8e. siècle. S. Léon III y déposa de riches présents, et peu de temps après, Etienne V en entreprit la reconstruction complète. Au 15e. siècle, sous les Papes Martin V et Sixte IV, de nouvelles réparations eurent lieu. L'on doit particulièrement à Julien de la Rovère, Cardinal neveu de ce dernier Pontife, Pape lui-même sous le nom de Jules II, la reconstruction du portique d'entrée, tel qu'il est aujourd'hui. Clément XI fit tout reconstruire, à l'exception de ce portique. La façade fut terminée seulement en 1827, par J. Torlonia.

Cette église richement ornée, principalement en quelques unes des chapelles qui l'accompagnent, offre également de l'intérêt, par les peintures qui la décorent.

Celles de la grande nef et de l'abside expriment particulièrement une véritable pensée de grandeur, et rappellent un beau souvenir de la piété d'un peintre de grande renommée.

D'une part, en effet, J. Odasi, le meilleur élève de Baciccio, a représenté la chûte des anges. Dans la grande voute Baciccio lui-même

(1) S. Grégoire-le-grand y prononça la 36e. de ses homélies.

a figuré le triomphe des disciples de S. François, qui viennent remplir dans le ciel, la place primitivement occupée par Lucifer et par ses complices.

Cette dernière peinture fut exécutée en deux mois, par Baciccio, qui sur les deux mille écus employés à ce travail, par le Cardinal Cornaro, on donna les trois quarts à l'église.

Un tableau des SS. Jacques et Philippe par D. M. Muratori, orne le maître-autel, au dessus duquel se trouvait, dans l'ancienne église, la belle Ascension peinte à fresque par Melozzo de Forli, au 15e. siecle. D' autres peintures exécutées par Sandro Botticelli, à la même époque, s' y voyaient aussi. Il ne reste plus que quelques débris de la première, conservés dans la sacristie de S. Pierre au Vatican et au Quirinal. Le tableau de S. Joseph de Cupertino, qu'on trouve dans l'une des chapelles du bas-côté de gauche, fut exécuté par J. Cadès, alors âgé de 21 ans.

Dans la chapelle de la Conception, de l'autre côté de l'église, on conserve une antique image orientale de la Ste. Vierge, précieuse par le souvenir du Cardinal Bessarion, qui en fit don à l'église. Vient ensuite la riche chapelle Odescalchi, dédiée à S. Bonaventure.

A l' extremité du même collatéral s' ouvre la chapelle du Crucifix ornée des statues en marbre de Ste. Eugénie et de Claudia sa mère.

Les corps de l'une et l'autre sainte reposent sous l'autel de S. Antoine.

La première fut martyrisée en 262, pour avoir confessé généreusement sa foi, et avoir précédemment exhorté un grand nombre de jeunes filles à consacrer, comme elle, leur virginité à J. C. Elle fut frappée du glaive, après avoir enduré de cruels tourments. Ste. Claudia sa mère, déposa le précieux corps, non loin de la Via Latina, dans un terrain de sa famille, là où la jeune vierge avait elle-même enseveli précédemment, un grand nombre de martyrs. C'est le lieu désigné aujourd'hui sous le nom de catacombe d'Apronien. On voit d'après le témoignage d' Anastasé-le-bibliothécaire, dans les vies des Papes Jean VII et Léon III, qu' on y avait bâti une église avec un monastère de vierges. Le tout a disparu complètement, depuis longtemps.

Une scène bien touchante et pleine de consolation, s'y était passée, quelque temps après la mort d'Eugénie, entre celle-ci et sa mère. Claudia depuis le jour du martyre, venait habituellement prier et pleurer sur le tombeau de son enfant. Un jour, qu' elle y répandait en abondance, ces larmes que malgré la pensée d' un bonheur certain, pour l'autre vie, ne peut pas toujours retenir le cœur d' une mère, Eugénie lui apparut, et lui dit: « Ré» jouis-toi, et tressaille d'allégresse, ô Claudia,

» ma mère, parceque J. C. m'a fait participer
» aux joies des saints, et que mon père est
» placé parmi les bienheureux patriarches. »
Puis la jeune martyre ajouta: « Et toi aussi,
» dimanche tu seras admise au lieu du ra-
» fraîchissement éternel. Engage donc tes fils,
» mes frères, à être fidèles au signe
» croix, afin de partager notre bonheur
» La sainte femme exécuta ce que
» recommandé sa fille, en donnant de
» ctions analogues à ses fils. Le dim
» riva; Claudia mourut, en priant, a
» sistance aux sacrés mystères. Avit
» gius ses fils la déposèrent près de l
» Puis, il commencèrent à vivre en
» perfection, dans la crainte de Di
» convertirent un grand nombre d
» Finalement ils furent ensevelis, p
» dèles, auprès de leur mère et de le
Ainsi s'exprime l'auteur de leurs
Au milieu de la grande nef une la
ge touchante de la dévotion des fidèl
sans cesse, dans le lieu où le Pape
vint processionnellement, à pieds nus,
les corps glorieux des autres témoins
transportés, en 886, du même cimeti
pronien.

Enfin, indépendamment d'autres p
reliques, on conserve sous le maître-
corps des SS. Apôtres Jacques et Ph
tulaires primitifs de l'église.

Divers tombeaux de personnages historiques ajoutent encore à l'intérêt offert, sous d'autres rapports, par cette basilique.

Le premier est le célèbre mausolée de Clément XIV, par Canova. Nous ne redirons point les éloges dont ce monument, assurément fort remarquable, fut l'objet, depuis la fin du dernier siècle. Nous ne chercherons pas plus à en nier les qualités réelles, qu'à dissimuler combien la pensée payenne du temps y a de part (1).

On trouve dans la chapelle de la Conception, le monument qui renferme les entrailles de Marie-Clémentine Sobieski, épouse de Jacques III d'Angleterre (2).

On voit près du maître-autel, deux autres tombeaux dignes d'intérêt. Le premier est celui du Cardinal Riario, mort en 1570. On le décora d'après les dessins de Michelange. L'autre appartient à un français, Giraud d'Ancezune, intendant de la maison des rois Charles VIII et Louis XII, très-aimé de Jules II, dont il épousa la nièce. Giraud mourut en 1505, et le tombeau lui fut élevé par son frère Ro-

(1) Au dessous du monument s'ouvre l'entrée de la sacristie, dont l'autel est décoré d'un tableau peint par le P. Joseph Sacchi conventuel, fils du célèbre peintre André.

(2) Le corps est à S. Pierre.

staing d'Ancezune ambassadeur de France et Archevêque d'Embrun.

Dans le collatéral de droite, le statuaire florentin Pozzi a sculpté la figure très-peu convenable de la charité, ainsi que le reste du grouppe qui couronne le monument du prince Philippe Colonna et de Catherine de Savoie-Carignan son épouse. C'est une production de notre siècle.

Le vestibule d'entrée renferme le tombeau élevé par Canova au graveur J. Volpato, son ami. C. Giorgi qui fit exécuter, à ses frais, le mausolée de Clément XIV, voulut par modestie, laisser ignorer cet acte de généreuse gratitude pour le Pontife son bienfaiteur. Il chargea Volpato de figurer, en son nom, et de confier les travaux à l'artiste qu'il en jugerait plus capable. Volpato choisit Canova, dont la reconnaissance et l'amitié ne se démentirent jamais depuis. Le monument, dont nous parlons, en est une preuve.

On voit, dans le même vestibule, l'aigle antique découverte, à ce que l'on croit, dans les ruines du Forum de Trajan (1).

(1) Narsès qui compte parmi les principaux bienfaiteurs de cette basilique confia, dit-on, au clergé qui la desservait, le soin de conserver la colonne Trajane.—Voir *La gerarchia cardinalizia di C. B. Piazza della cong. degli Oblati di Milano* - In f. Rome 1703. p. 471.

Quant à Canova, l'église des SS. Apôtres fut choisie pour la célébration du service funèbre, à la mort de ce grand statuaire. Il en avait été de même, pour Michelange, dont le corps y reçut provisoirement la sépulture.

Une autre mémoire intéressante est conservée dans le cloître joint à cette église. Je veux parler du monument élevé à l'illustre cardinal Bessarion, l' une des colonnes du concile de Florence, avec Isidore de Kiew.

Ces deux grands hommes aussi remarquables par leur science, que par leur zèle pour la réunion des schismatiques de l'Orient et de la Russie, apparaissent dans l'histoire comme les anneaux brillants de cette chaîne catholique courageusement continuée de nos jours, par le dernier Evêque de Chelm Ph.-F. Szumborski (1).

Un monument élevé à la mémoire de Michelange, se trouve aussi dans la même cloître, près de celui de Bessarion.

Le couvent actuel appartient à la célèbre branche des Franciscains connus sous le nom de *Conventuels*. Plusieurs Papes, parmi lesquels Sixte IV, Sixte V et Clément XIV, furent choisis parmi les membres de cet Ordre qu'honore,

(1) Voir l'article nécrologique inséré dans le journal officiel de Rome, n. du 5 avril 1851.

en ce moment, le docte et pieux Cardinal Orioli.

Là, se trouvait primitivement la demeure des Cardinaux titulaires de l'église. Martin V fit reconstruire ce palais, que les Papes habitèrent souvent pendant l'été. Pie II le transforma en maison religieuse successivement augmentée par le Cardinal Riario, par Jules II, par S. Charles Borromée et par le glorieux combattant de Lépante, Marc-Antoine Colonna.

Au même couvent est joint le collège institué particulièrement pour qu'on y enseignât la doctrine de S. Bonaventure, dont il porte le nom. Sixte-quint pour l'établir, acquit une portion du palais Colonna (1), et le dota de manière à pouvoir y entretenir au moins vingt étudiants de l'Ordre. Il y ajouta une riche bibliothèque, la *Feliciana*, ainsi appelée de l'ancien nom du Pontife.

(1) Celle qu'on appellait la *Torretta*.

Souvenirs de S. Pierre et de S. Paul — Eglise de S. Maria in via lata, de S. Paolo alla regola et du Domine quo vadis. — Eglise de S. Giuseppe de' falegnami et la prison Mamertine. — Lieu de la dernière rencontre de S. Pierre et de S. Paul. — Eglise de S. S. Pietro in Montorio et lieu du martyre de S. Pierre. — Ambulance établie, en ce lieu, par les républicains de Rome. — Assassinat de prisonniers français.—Basilique de S. Pietro in Vincoli. — La Platonia de S. Sébastien.

Indépendamment des grands souvenirs de S. Pierre et de S. Paul rappelés, à Rome, par les différentes églises, que nous avons déja, étudiées il en existe encore plusieurs qu'il nous est impossible de passer sous silence.

Le premier est celui que conserve la crypte de *S. Maria in via Lata,* ancienne demeure où S. Paul fut gardé par un soldat, lors de son arrivée à Rome. On croit que de là il envoya son épître aux Hébreux; que S. Luc y écrivit également les Actes des Apôtres; que S. Pierre y séjourna quelque temps, ainsi que l' évangéliste S. Jean, et S. Martial martyr. Là enfin, pendant les deux années qu'il y habita, S. Paul prêcha la foi aux juifs et aux gentils de la ville. Il fit même, dit on, jaillir miraculeusement, pour, donner le baptême, la source qu'on y voit encore.

Cette indication suffit pour vous faire comprendre, qu'il s'agit ici d'un des lieux les plus vénérables et les plus saints de la terre.

Quant à l'église, elle est d'une très ancienne origine. Dès le temps de S. Sylvestre elle existait, et l'on y avait joint un monastère, sous le titre de S. Cyriaque. Aux religieux furent substitués ensuite des chanoines séculiers, qui vendirent aux Pamfili le couvent devenu ainsi le palais Doria. Sergius III, au 8e. siècle, et Innocent VIII, au 15e. reconstruisirent l'église.

Alexandre VII en bâtit finalement le portail, d'après les dessins de Pierre de Cortone. L'intérieur fut décoré par Côme de Bergame, qui recouvrit en diaspre de Sicile les colonnes de marbre antique, qui divisent les trois nefs; triste pensée, qu'explique seulement le désordre d'idées introduit dans les arts, à l'époque de cette étrange conception. On peut également juger, d'après ce détail, de la richesse et du manque de goût qu'on doit rencontrer et que l'on trouve en effet, dans l'ensemble de la décoration.

Parmi les peintures on conserve l'antique image de la Ste. Vierge, attribuée à S. Luc. Cette image très-célèbre au 8e. siècle, par la guérison d'un neveu du sénateur Albéric frappé de paralysie, reçut de S. Léon III, une première couronne en argent, du poids de neuf livres. Une couronne d'or y fut ajoutée par le Chapitre de S. Pierre, en 1643.

Parmi les tombeaux de l'église on distingue ceux de J.-B^te. d'Aste et de Clarice Margani, ornés de bustes en bronze, d'une bonne exécution. On y voit aussi le monument du Cardinal Barberini, grand-aumônier de France, décédé en 1654, et celui du peintre français Drouais, célèbre par le tableau de Marius. Drouais mourut en 1788, et les élèves de l'Académie de France firent exécuter par C. Michallon, ce tombeau élevé à la mémoire de leur illustre camarade. Près de là se trouve la mémoire funèbre du littérateur-archéologue anglais E. Dodwel, mort en 1832. Enfin dans le collatéral de gauche, le Cardinal Riminaldi alors auditeur de Rota, fit élever, en 1776, celui d'Antoine-Taddeo orateur et poëte du 16e. siècle.

La crypte est ornée d' un beau bas-relief exécuté en marbre, par Côme Fancelli, et d' une image de la S^te. Vierge, modelée en terre cuite, par le même.

Le nom de *Scuola di S. Paolo* fut donné jadis à l'église de S. Paul *alla regola*. Là, dit-on, l' Apôtre instruisait les néophytes récemment convertis à la foi.

Les augustins la possédèrent, pendant un certain temps; puis les tertiaires franciscains la rebâtirent sur les dessins de J.-B^te. Borgognone, l' un d'entre eux, à l' exception de la façade.

L'église de S. Joseph *de' falegnami*, située au dessous du Capitole, près de l'ancien Forum, est une des plus intéressantes de Rome. La crypte de cette église est formée en effet par la prison Mamertine.

Dans cette prison tristement fameuse, aux temps de l'antique Rome; dans cette prison où le défenseur de la Numidie, Jugurtha, fut condamné à mourir de faim; où les complices de Catilina furent étranglés; où Séjean mourut par le glaive; où tant d'autres malheureux gémirent, en attendant le dernier supplice; là S. Pierre et S. Paul furent emprisonnés avant leur martyre. Ils glorifièrent par leurs chaînes, ce lieu où l'on a, pendant plusieurs siècles, renfermé les victimes de l'ambition humaine, et les plus affreux criminels.

Cette prison à double étage, n'avait pour le cachot inférieur, qu' une seule ouverture dans le haut. Par là on descendait les prisonniers et l'on communiquait avec eux. Dans ce cachot furent enfermés les Apôtres; et l'on y voit encore aujourd'hui la fontaine que S. Pierre fit miraculeusement jaillir, pour baptiser S. Processus et S. Martinien gardiens de la prison, avec les quarante-sept autres néophytes martyrisés à cette occasion. L'on y voit aussi l'autel avec un bas-relief en bronze doré, qu'y plaça dans ces derniers temps (1), un

(1) En 1842.

prélat français rempli de zèle, Mgr. de Forbin-Janson Evêque de Nancy (1).

Quant à l' église supérieure, elle fut construite, au 16e. siècle, par la compagnie des menuisiers, dont elle porte le nom. On n' y voit rien bien remarquable sous le rapport de l'art.

Dans l'inscription de 1540, où sont inscrits les noms des fondateurs, on trouve deux français, Etienne et Louis Bernard.

Sortis de la prison Mamertine pour aller au supplice, S. Pierre et S. Paul furent, d'après une pieuse tradition, séparés sur la voie d'Ostie, au lieu désigné aujourd'hui par une inscription commémorative de leurs adieux (2).

Cette inscription n'a rien, il est vrai, d'historique, quant aux expressions mises dans la bouche des Apôtres; mais elle est naïve, et entre parfaitement dans le sentiment qui devait les animer l'un et l'autre, à ce moment.

» En ce lieu se séparèrent S. Pierre et S.
» Paul allant au martyre. Paul dit à Pierre:
» Que la paix soit avec toi, fondement de
» l'Eglise, et pasteur de tous les agneaux de

(1) L'église souterraine porte aussi le nom de *S. Pietro in Carcere*.

(2) Voir les raisons de convenance sur lesquelles l'abbé Gerbet appuie la vérité de cette tradition. — *Esquisse de Rome chrét.* T. I. p. 22 et suiv.

» J. C. — Et Pierre dit à Paul: Va en paix, » prédicateur des bons, guide des justes dans » la voie du salut. »

Tel est le sens de cette inscription italienne placée sur la voie d'Ostie, entre la basilique de S. Paul et la ville.

Nous avons vu ailleurs en parlant de l'église *S. Paul aux trois fontaines* (1), le lieu où l'Apôtre des nations mourut pour J. C. Le théâtre précis du martyre de S. Pierre n'est pas aussi bien connu. De respectables auteurs assignent le Vatican; d'autres également graves, le placent au contraire sur le Janicule, là où s'élève aujourd'hui S. Pierre *in Montorio.*

Le fait certain est que S. Paul mourut par le glaive, et que S. Pierre expira sur la croix, demandant, par humilité, que cette croix fût renversée pour le supplice. Il se jugeait trop indigne de mourir dans la même attitude que son Maître. Le fait certain est que le même jour, au milieu de l' une des plus cruelles tempêtes soulevés contre l' Eglise ; dans un moment où le secours personnel et l' appui des Apôtres semblaient humainement le plus nécessaires, S. Pierre et S. Paul furent tous les deux retirés de ce monde et conduits à la gloire, par le martyre (2).

(1) Voir Tom. I. p. 225.

(2) Ce souvenir de S. Pierre et de S. Paul nous rappelle une douloureuse et chère mémoire. C'était

Le lieu où l'on croit que S. Pierre fut élevé en croix, sur le Janicule, est marqué par l'un des plus gracieux édifices de la renaissance; par la chapelle construite aux frais de Ferdinand IV, roi d'Espagne. Bramante pour décorer dignement un lieu aussi vénérable, avait imaginé de construire un vaste cloître circulaire, avec quatre chapelles formant les angles, et quatre portes d'entrée. Ce projet remarquable ne fut jamais exécuté.

Le couvent dont ce cloître devait faire partie, appartient aux Franciscains-réformés; et sert de collège aux jeunes missionnaires de l'Ordre. De là sortent annuellement des apôtres pour les contrées les plus rebelles à la foi du Sauveur; pour les tristes missions du Levant, comme pour les contrées inhospitalières de la Chine.

en 1850, un de nos amis, Mgr. Corboli prélat dont les agitations du temps ont tristement détruit la vie, était sur le point de mourir. Cette pensée des apôtres mis à mort tous les deux, au milieu d'une telle persécution, l'aida puissamment à se résigner au dernier moment. «Nous eussions cru, disait-il, leur » action nécessaire à l'Eglise. Dieu ne leur deman-» dait que le sacrifice. Eh! bien.....» — Puis, il se tut; et entre le Seigneur et lui s'accomplit, dans le secret du cœur, un de ces actes de renoncement et d'abandon qui effacent bien des fautes, et suffisent parfois pour ouvrir les portes du ciel.

Là, pendant le dernier siège de Rome, l'armée rebelle avait, comme vous le savez, établi la plus avancée de ses ambulances. Vous le savez encore, abusant des droits que l'humanité reconnaît aux blessés, cette armée voulut pour un instant, se faire un rempart de cette même ambulance, et diriger de là son artillerie contre vous. Mais vous ignorez, sans doute, les scènes cruelles dont cette même ambulance fut témoin lors de votre première attaque. Dans cette providentielle journée du 30 avril 1849 (1), un malheureux soldat du 20e. de ligne (2), avait été fait prisonnier, assez loin, hors de la porte S. Pancrace. Les misérables que vous avez combattus le voyant désarmé, incapable conséquemment d' opposer aucune résistance au nombre, lui déchargèrent trois coups de fusil à bout portant. Une des balles lui traversa le foie, l'autre les entrailles, la

(1) Si au lieu de recevoir hostilement les français, ce jour-là, les républicains de Rome leur eussent ouvert les portes de la ville, si accueillant nos soldats comme des frères, et dressant des tables dans le Corso, ils les eussent entraînés ensuite pour planter au Capitole les deux drapeaux républicains réunis, qui peut calculer les suites affreuses d'une semblable démonstration? Dieu qui voulut épargner cette honte à la France, aveugla ses ennemis et les nôtres. Ils résistèrent, et vous savez le reste.

(2) Il était de Limoges.

troisième le bras. Puis, non contents de cet acte de lâches et d'assassins, ils lui arrachèrent ses souliers et son shako, l'obligeant à se traîner, à pieds, jusqu'à l'ambulance, fort éloignée du théâtre du crime. Il mourut dans la nuit, après d'affreuses souffrances, qu'il supporta comme un saint. Mû par le sentiment de piété filiale si remarquable et si touchant dans notre armée, ce malheureux voulut envoyer comme dernier souvenir à sa pauvre mère un anneau qu'il avait au doigt. Un de nos amis, prêtre zélé, qui l'assista jusqu'à la mort, se chargea de lui rendre ce pieux et triste service.

La même jour, au moment où nous-même nous entendions la confession d'un autre de vos camarades mortellement blessé, nous dûmes, au risque d'attirer sur nous les plus mauvais traitements et même la mort, protéger ce malheureux contre les affreuses menaces que les défenseurs de la république romaine proféraient contre lui (1).

(1) D'autres traits semblables se reproduisirent pendant le reste du siège. Ainsi, un prisonnier blessé après avoir été désarmé, mourut à l'ambulance de la Scala. Un autre reçut dans les rues de la ville, un coup de feu qui lui traversa les deux cuisses. C'était un matin de bonne heure; on le laissa jusqu'après midi, sans le panser! Encore le fut il par hasard, et par un mouvement de compassion spontanée d'un chirurgien.

D'autres scènes également capables d'exciter en nous les sentiments d'une profonde douleur, se passèrent encore sous nos yeux, dans la même ambulance, et aux environs.

Il nous est impossible d'oublier, en particulier, la dureté de cœur d'une jeune fille aux traits délicats, à la physionomie si douce et si trompeuse, que nous vîmes impassible au milieu du sang. Il nous est impossible d'oublier l'expression de fureur et de cruauté qui se peignait sur les traits et dans les gestes d'une femme du peuple, poussant des cris de mort contre le commandant Picard, prisonnier. Nous nous rappellerons également toujours le sourire impie et cruel d'un enfant enrôlé parmi les soldats de Garibaldi, au moment où nous parlant d'un malheureux étendu mort, à quelque distance, il nous disait: « Vous avez vu, là » bas, mon cousin tué; c'est fini pour lui. » Nous avons encore vivant à la pensée le souvenir d'un blessé qui nous frappa au milieu des autres. Il avait sur la physonomie une telle expression de tristesse, que nous en fûmes saisi. Son regard annonçait des remords tout particuliers dans cette âme; et en effet la condition personnelle de ce malheureux nous en fit, plus tard, bien comprendre la cause. Cet homme mourut du reste, après avoir reçu dans les sentiments d'une véritable reconnaissance, les derniers secours de la religion, qui ne refuse au cœur

repentant, le pardon pour aucun crime. Il en fut de même d'un grand nombre d'autres, pendant le siège, là où les pauvres mourants ne furent pas obsédés, au dernier moment, par les suggestions de ces femmes affreuses, qu'on avait introduites dans les hôpitaux, et dont nous parlerons ailleurs.

Il nous est impossible enfin d'oublier l'impression si différente conservée après la mort, sur les traits des cadavres de soldats romains ou de français, que nous vîmes étendus les uns près des autres, sur le champ de bataille. Il y en avait quatre sous les murs de la villa Pamfili, un français du 20e. et trois hommes de Garibaldi. La physionomie du premier respirait encore l'ardeur généreuse de notre armée pendant le combat. Sur la face stigmatisée des autres, il était impossible de ne pas reconnaître les caractères du crime.

Quant à l'église de s. Pierre in Montorio, elle occupe, ainsi que le couvent, une portion de l'emplacement où Ancus Martius éleva jadis la forteresse du Janicule. Panciroli en attribue la fondation primitive à Constantin, mais sans appuyer son opinion sur de solides preuves. Il est certain seulement que dans les anciens âges, cette église comptée parmi les vingt abbayes privilégiées de Rome, portait le titre de la Ste. Vierge, joint à celui qu'elle conserve aujourd'hui. Le roi d' Espagne Ferdinand IV la fit

reconstruire, à la fin du 15e. siècle, époque où elle fut donnée aux religieux de S. François.

Cette église est riche en peintures et en sculptures de différents maîtres, parmi lesquels on distingue le religieux Sébastien del Piombo, qui exécuta les peintures de la première chapelle à droite, et la résurrection de Lazare, d'après les dessins du Michelange. Nous citerons ainsi J. Sérodine, à qui l'on doit le tableau de la petite chapelle entre le cloître et l'église; G. Vasari, qui peignit le chapelle de S. Paul, et donna les dessins pour le tombeau du Cardinal del Monte (1); B. Ammanato, qui sculpta la balustradé, le tombeau et les figures de la même chapelle; enfin Daniel de Volterra, qui fit le S. Jean-Baptiste. Bernin donna le plan de la chapelle où A. Bolgi sculpta S. François d'Assise; et l'on croit que le tableau des stigmates fut exécuté d'après le dessin de Michelange.

On vénère, dans la seconde chapelle à droite, une pieuse image de la Ste. Vierge, que Clément XI y fit transporter à la suite d'une guérison miraculeuse, et qu'il y visita. Elle fut couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1717.

(1) Parmi les autres monuments funèbres on remarque celui d'un français, Thomas de Clair, mort en 1599.

Le titre particulier donné à la basilique de S. Pierre-*aux-liens* indique suffisamment quel souvenir de l'Apôtre on y conserve (1).

Eudoxie, femme de l'empereur Théodose III, la fit bâtir vers l'an 442, en mémoire du miracle opéré sous le Pape S. Léon-le-grand.

L'impératrice mère d'Eudoxie avait reçu de Juvénal, Evêque de Jérusalem, deux chaînes dont Hérode avait chargé S. Pierre dans la prison. Elle en porta une à Constantinople, et envoya l'autre à sa fille, qui l'offrit au Pape. D'un autre côté l'Eglise romaine conservait déja celle que l'Apôtre avait portée sous Néron, et que Ste. Balbine, fille de S. Quirinus, tribun militaire et gardien de la prison avait recueillie. S. Léon ayant reçu le don précieux d'Eudoxie, rapprocha les deux chaînes, qui se joignirent miraculeusement l'une à l'autre. Ce prodige détermina l'impératrice à construire la basilique où le peuple romain devait entendre, plus tard, Arator réciter pendant deux jours entiers, au milieu de l'émotion des fidèles, son poëme en l'honneur des Apôtres martyrs (2). La fête instituée pour le 1er aout de chaque année, rappelle également le fait

(1) On vénère à S. Paul hors-des-murs, les chaînes du compagnon de gloire de S. Pierre.

(2) Deux Papes y furent également élus, Jean II en 532, et S. Grégoire VII, en 1074.

de la jonction instantanée des deux chaînes.

L'église fut successivement reconstruite ou restaurée par les Papes Adrien I, Sixte IV et Jules II.

Les chaînes sont conservées aujourd'hui sur un autel remarquable, dans la sacristie. Là se trouvent aussi de bonnes peintures, entre autres le S. Pierre du Dominiquin.

L'église remarquable par les belles colonnes de la grande nef, possède également dans le collatéral de droite, un S. Augustin, et dans le transept du même côté, une S[te]. Marguerite par le Guerchin. Jacopo del Meglio a peint les fresques de l'abside.

Le S. Sébastien du bas-côté de gauche, est une ancienne mosaïque remarquable comme objet d'art, et comme monument de piété chrétienne. Elle fut exécutée, ainsi que l'autel primitif, à l'occasion d'une peste, dont on attribua la cessation à la pieuse invocation du glorieux martyr français.

On rencontre aussi plusieurs tombeaux remarquables dans cette église, entres autres ceux des Cardinaux Margotti et Agucci, dessinés par le Dominiquin ; celui du célèbre peintre en miniature J. Clovio chanoine-régulier, dont plusieurs manuscrits du Vatican renferment les œuvres élégantes; ceux des Cardinaux C. Aldobrandini et N. de Cusa; finalement celui des deux peintres et sculpteurs Antoine et Pierre Pollajuoli.

Le Cardinal français Talleyrand de Périgord, mort en 1346, y fut également inhumé, ainsi que Juvénal des Ursins neveu de l'archevêque de Reims, vidame de la même église et conseiller des Louis XII. Ce dignitaire est représenté sur sa tombe, revêtu des insignes de sa charge ecclésiastique. Il mourut en 1483.

De tous ces monuments enfin le plus justement célèbre est le tombeau de Jules II, bien inférieur à ce qu'il devait être, dans la pensée de Michelange. La statue de Moyse en a fait néanmoins l'une des plus remarquables productions de l'art, au seizième siècle.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur cette statue trop célèbre pour qu'il soit nécessaire de nous en occuper autrement ici.

L'ancien palais des Cardinaux titulaires fut changé en monastère pour les chanoines réguliers de S. Jean-de-Latran, par Jules II. Julien de San Gallo en fut l'architecte. Le puits du cloître fut dessiné par Michelange.

L'établissement à Rome, de ces chanoines réformés dans le 11e. siècle, par le B. Barthélemy Colonna, offre des circonstances qu'on peut étudier, sous un intéressant point de vue.

Eugène IV les avait établis, en 1442 (1),

(1) On peut voir dans nos *Etudes historiques sur le Grand-S. Bernard*, p. 108 et suiv. ce que le même Pontife opéra pour les Chanoines-réguliers hospitaliers de cette montagne.

dans la basilique même de S. Jean-de-Latran; mais il ne l'avait pas fait sans rencontrer d'ardentes oppositions. C' étaient, disait-on, des *étrangers* qu'on voulait substituer aux romains; et l'on prétendait, que par cette mesure, le Pape avait blessé les droits de la cité. Ce n'était là, du reste, qu'un prétexte pour couvrir des raisons d'un aveu plus difficile. Le Pape tint bon, et les nouveaux religieux édifièrent les fidèles, dans la basilique, pendant toute la durée du pontificat (1)

Calixte II, en vue de la paix, crut devoir revenir sur la détermination de son prédécesseur, dans le courant de 1455. Paul II les fit retourner à S. Jean, en 1464; mais, cinq années plus tard, ils en furent violemment expulsés dans une émeute populaire excitée à cette occasion. Pour éviter de plus grands maux Sixte IV se contenta finalement de leur conserver leur titre, et de les établir à N. D. de la Paix. De là ils vinrent, plus tard, dans leur maison actuelle.

Quant aux chaînes de S. Paul, on en consorve une partie dans la basilique de ce nom.

Il nous reste enfin à indiquer la *Platonia* de S. Sébastien, lieu rendu célèbre par le sé-

(1) C'est alors qu'ils substituèrent leur nouveau titre de s. Jean-de-Latran à celui de Ste. Marie de Frisonaire, qu'ils avaient d'abord porté.

jour momentané qu'y firent les corps de S. Pierre et de S. Paul.

Voici comment le Pape S, Grégoire-le-grand parle du fait qui en devint l'occasion: « On » sait, dit-il, qu'au temps de leur martyre (1), » les fidèles vinrent de l'Orient redemander » leurs corps à titre de compatriotes. Les » ayant emportés à deux milles, hors de la » ville, dans le lieu dit *aux Catacombes*, ils » les y déposèrent. Réunis en grand nombre » ils s'efforcèrent ensuite de les enlever; mais » la violence du tonnerre et de la foudre les » effraya et les dispersa, au point qu'ils n'o- » sèrent plus renouveller leur tentative. Alors » les romains sortirent de la ville; et par un » effet de la bonté divine, ils enlevèrent les » corps et les déposèrent, là où ils sont au- » jourd'hui (2). »

Du reste on ne connaît pas bien précisément l'époque où cet événement eut lieu, ni combien de temps les précieux corps séjournèrent dans la Platonia; mais le fait fut également constaté authentiquement par le Pape S. Damase· Ce dernier voulut même, dans ce but, y placer une inscription conservée jusqu'à nous.

Le caveau où les saints corps reposèrent est

(1) Il parle des SS. Apôtres.
(2) *Epist. lib. IV. Ad Constantinam Aug ep.* 30.

pratiqué sous l'autel qu'on voit au milieu de la Platonia. Il n'y a pas d'autre ouverture que le jour étroit pratiqué à l'une des extrémités. Pour y pénétrer il faut nécessairement déplacer une portion de l'autel. Nous y entrâmes en 1849, lorsqu'un architecte français, M. Perret (1), y fit les intéressantes études, dont nous fûmes témoin. Le caveau était en grande partie rempli de décombres, que plusieurs ecclésiastiques et autres membres de la Conférence étrangère de S. Vincent de Paul réunis à M. Perret enlevèrent eux-mêmes, et transportèrent dans le cimetière voisin de l'église. Cette opération, amena un important résultat. On mit ainsi à découvert les larges plaques en marbre, dont la Platonia tire son nom (2).

Voici comment la *Correspondance de Rome* (3) rendait compte de cette intéressante exploration : « Depuis plusieurs siècles le puits (ca-
» veau) a été rarement visité. M. Perret en
» a mesuré exactement toutes les parties. La
» forme est un carré de 2 mètres 60 centim.
» Le haut est formé par une voûte à cinq por-

(1) L'artiste dont le gouvernement français publie, en ce moment, à ses frais, les beaux dessins copiés aux Catacombes.

(2) Voir entre autres *Roma sotteranea* etc. de Bosio. — In 4. Rome. Grignani 1650. pag. 256. et suiv.

(3) Num. du 14 avril 1849.

» tions de cercle. Le fond divisé en deux par» ties, et les côtés sont revêtus de marbre » blanc, à la hauteur d'un mètre 15 centi» mètres. On voit une ouverture qui commu» nique probablement avec les catacombes. Des » traces de peintures qu'on discernait à peine, » firent espérer que ce lieu saint en était cou» vert. Après un travail de plusieurs jours, afin » d'enlever le mortier et le nitre très-épais » qui les couvraient, depuis plusieurs siècles » peut-être, M. Perret a trouvé une peinture » assez bien conservée, ainsi composée: Notre » Seigneur, au milieu d'un arc-en-ciel, la tête » entourée de l'auréole; S. Pierre à sa droite, » dans une attitude de suppliant; il paraît » recevoir quelque chose de N. S.; S. Paul » est à sa gauche, et de chaque côté, un pal» mier fleuri. Cet ensemble de peintures oc» cupe tout le côté opposé à l'entrée. Sur la » partie latérale à gauche, M. Perret a dé» couvert aussi une figure tenant une couronne » à la main. On voit du même côté les traces » de quatre autres personnages tenant aussi » des couronnes. Tout porte à croire que du » côté opposé sont encore cinq figures; ce qui » formerait le nombre des douze Apôtres.

» Les figures de N.-S., de S. Pierre et de » S. Paul ont environ 90 centimètres de hau» teur, celle des côtés latéraux n'ont que » 70 centimètres; plusieurs filets de diverses

» couleurs les divisent de la voûte qui est » ornée de compartiments crucifères.

» Ces peintures remontent au quatrième » siècle. Telle est du moins l'opinion de M. » Minardi, à qui M, Perret a fait part de sa » découverte. Ce serait précisément l'époque » où S. Damase fit revêtir ce lieu de plaques » de marbre; il est à croire que les peintures » furent faites en même temps. »

Eglise de S. Andrea delle Fratte — Conversion D'A.-M. Ratisbonne.—OEuvre N. D. de Sion. — Eglises de S. André in Laterano, in Portogallo, et hors de la porte du Peuple.

Les différentes églises que nous allons considerer, en ce moment, sont toutes dédiées à S. André, qui amena près du Sauveur le pauvre pêcheur de Galilée destiné à devenir bientôt Prince des Apôtres et Vicaire de son Maître.

» Or André frère de Simon Pierre , était » un des deux qui ayant entendu Jean, avaient » suivi Jésus. Il rencontra d'abord Simon , » son frère, et il lui dit: Nous avons trouvé » le Messie. Puis il le conduisit à Jésus (1). » Telle fut, dans le principe, la vocation apostolique de S. André. Voici comment il eut le bonheur de terminer sa vie et ses travaux.

(1) S. Jean. I. 40 et suiv.

Après avoir annoncé la bonne nouvelle de l' Evangile chez les Scythes, dans l' Epire et dans la Thrace, il fut condamné à mort, pour la foi, par Egéas proconsul d'Achaïe. « Quand » arrivé au lieu du supplice, André apper- » çut la croix, il s'écria. O bonne croix, que » les membres du Seigneur ont glorifiée; croix » désirée pendant longtemps, ardemment ai- » mée, demandée sans cesse et finalément ac- » cordée à mes désirs, prends-moi de la main » des hommes, pour me rendre à mon Maî- » tre. Fais que par toi je sois reçu de qui » par toi, m'a racheté.

» On le crucifia en effet; et lui, du haut » de ce gibet, où il demeura vivant pendant » deux jours, il prêchait sans interruption la » foi de J. C. C'est ainsi qu'il alla rejoindre » celui dont il avait désiré si ardemment de » souffrir la mort. »

Tel est le récit conservé dans la légende si touchante que l'Eglise nous propose à méditer, le jour où nous célébrons la fête de ce grand saint.

Nous avons parlé ailleurs de la double translation du chef vénérable de ce héros de la souffrance et de la foi (1). Nous allons maintenant vous indiquer divers sanctuaires consacrés à cette grande et généreuse mémoire.

(1) Voir Tom. I. p. 136.

Le premier dont nous vous parlerons est S. André delle Fratte (1), célèbre dans ces derniers temps, par la conversion miraculeuse d'Alphonse-Marie Ratisbonne (2), membre aujourd'hui de la Compagnie de Jésus.

Vous savez, que le 20 janvier 1842, le jeune Ratisbonne, israëlite obstiné, fut conduit par le baron de Bussières, dans cette église où l'on célébrait les obsèques d'un français illustre, le Comte de la Ferronnays, ancien ministre des Affaires Etrangères (3). Vous savez, que tout-à-coup la S^te^. Vierge lui apparut, l'éclaira sur tout l'ensemble des vérités chrétiennes et le convertit à ce point qu'il fut baptisé, peu de temps après, au milieu des applaudissements de la ville entière.

Ce fait que vous connaissez tous, est un miracle, et un miracle tellement prouvé, tellement clair, qu'un homme de sens doit l'admettre comme une vérité aussi certaine que la présence de l'armée française à Rome.

La chapelle consacrée alors à S. Michel (4),

(1) A cause des jardins entourés de haies (*fratte*) qui occupèrent cette partie de Rome, jusqu'après le sac des troupes de Charles-Quint.

(2) Frère de M. l'Abbé Marie-Théodore Ratisbonne, auteur de *l'Histoire de S. Bernard*.

(3) Le Cte. de la Ferronnays fut enterré devant l'autel de S. François de Paule.

(4) Il ne s'y trouvait aucune image de la Ste. Vierge.

fut le théâtre de cé grand événement (1). Devenue maintenant un nouveau sanctuaire de celle à qui l' on doit ce prodige de miséricorde, elle fut récemment décorée par le duc Marino Torlonia, membre d'une famille connue déja par tant d' actes de piété chrétienne et de charité active envers les malheureux.

Un si grand fait, du reste, ne devait pas, dans la miséricordieuse pensée de Dieu, servir à ramener une seule parmi les brebis égarées du troupeau d'Israël. La naissance et l'admirable développement de l'institut des Filles de N. D. de Sion, prouvent au contraire de quelle chaîne de bénédictions la conversion merveilleuse du P. Ratisbonne doit être suivie pour son peuple.

Voici comment le frère de l'heureux enfant de Marie parle de cette fondation: « L'œuvre » N. D. de Sion se rattache, dit-il à la con- » version qui eut lieu à Rome, le 20 janvier » 1842.

» Celui qui fut l' objet de cette grâce se » sentit pressé, dès les premiers instants où il

(1) On y plaça dès les premiers temps, en mémoire de ce miracle, deux inscriptions, dont une en latin, et l'autre en français. Cette dernière fut composée malheureusement par un étranger, qui ne connaissait pas suffisamment la valeur des termes de notre langue.

» il ouvrit les yeux à la lumière, de faire
» participer ses anciens coréligionnaire à cette
» grande miséricorde.

» Sous l'influence incessante de cette pensée,
» il se préocupait déja des moyens de la réa-
» liser pendant sa retraite préparatoire au saint
» Baptême.

» Il en écrivit à son frère, qui remplissait
» alors les fonctions de sous-directeur de l'Ar-
» chiconfrérie de N. D. des Victoires, à Paris.
» Il le conjura, avec l'ardeur d'un néophyte, de
» faire l'acquisition d'une maison pour y élever
» des enfants israëlites, et leur procurer, avec
» le consentement de leurs parents, le bienfait
» de la régénération chrétienne.

» Cette proposition parut extraordinaire à
» tous égards. Néanmoins, on ne voulut pas
» la rejeter, sans avoir consulté Dieu; et le
» prêtre de N. D. des Victoires, se tournant
» vers la glorieuse fille de David, lui dit avec
» simplicité: Si c'est vous, ô Marie, qui vou-
» lez cette œuvre, et qui avez inspiré cette
» pensée, faites-le moi connaître par un signe.
» Envoyez-moi, sans retard un enfant, un seul
» enfant d'Israël, et ce sera, à mes yeux, comme
» une marque de votre approbation!

» Le signe ne se fit pas attendre.

» Ce même jour, il reçut une lettre de M.
» l'abbé Aladel, supérieur des Lazaristes de
» Paris, qui l'informait qu'une dame israëlite,

» dangereusement malade, désirait, avant de
» mourir, confier ses deux jeunes filles à des
» mains chrétiennes. Le prêtre de N. D. des
» Victoires se rendit avec une émotion pro-
» fonde auprès de cette femme respectable ;
» il lui montra en Jésus-Christ le Messie an-
» noncé par les prophètes, et le Rédempteur
» que les Juifs attendent encore. Peu de jours
» après, elle demanda le Baptême, et mourut,
» en bénissant les saints noms de Jésus et de
» Marie.

» La semaine n'était pas encore écoulée,
» qu'une autre dame israëlite, demeurant aux
» environs de Paris, frappée du récit de la
» conversion qui s'était accomplie à Rome,
» vint trouver le même prêtre; et à la suite
» de quelques entretiens, elle lui remit ses
» trois enfants pour en faire des chrétiennes;
» bientôt après, elle fut elle-même baptisée,
» et elle amena successivement aux fonts sa-
» crés ses deux fils et la famille tout entière
» de sa sœur.

» Plusieurs autres catéchumènes se présen-
» tèrent dans le même temps, et reçurent le
» baptême. Quant aux jeunes néophytes, elles
» furent provisoirement placées dans la maison
» de la *Providence* dirigée par les Sœurs de
» S. Vincent-de-Paul, et composèrent le pre-
» mier noyau du catéchuménat.

» Ces prémices se développaient, à vue d'œil,

» sous la protection de la miséricordieuse mère
» du Sauveur : le moment était venu d'or-
» ganiser l'œuvre et de lui donner une vie
» propre (1). »

Quant aux développements de cette œuvre, ils ne sont pas moins remarquables que l'origine n'est merveilleuse. Et nous qui fûmes, à plusieurs reprises, témoins des grâces que Dieu répand abondamment sur l'Institut, nous ne pouvons que répéter avec admiration: « Le » doigt de Dieu est là (2). » Nous ne pouvons que vous engager tous à ne pas quitter Rome sans être allés, bien souvent, devant l'autel où la conversion s'accomplit, épancher vos cœurs devant Dieu, en reconnaissance d'un miracle aussi encourageant pour notre foi. Nous ne pouvons que vous exhorter à y prier souvent Marie, en lui répétant cette invocation puissante sur son cœur de mère: *Memorare......*
« Souvenez-vous, ô très compatissante Vierge
» Marie..... »

Quant à l'église, on n'en connait pas l'origine; seulement on sait qu'au 15e siècle elle appartenait à l'Ecosse catholique. Le protestantisme la fit abandonner par cette nation plongée si malheureusement, depuis longtemps,

(1) *OEuvre N. D. de Sion* — Broch. In-8 de M. l'Abbé Ratisbonne.

(2) Exode VIII. 19.

dans les plus profondes erreurs. Sixte V la donua aux Minimes, dans le courant de 1585.

Le marquis Octave del Buffalo la reconstruisit en 1612, d'après les plans de l'oratorien J.-Bte. Guerra. Ce religieux mourut pendant les travaux que Borromini continua, en y ajoutant quelques uns des détails auxquels l'extravagance de son amour propre et de son mauvais goût le portait. On le voit particulièrement dans le couronnement du campanile actuel. La façade fut terminée seulement en 1826, par suite d'un legs du Cardinal Gonzalvi.

Indépendamment de la chapelle actuelle de la S^te^. Vierge, on remarque celles des transeps, dédiées l'une à S. François de Paule, et l'autre à S^te^. Anne. La statue de cette dernière est de J.-Bte. Maini. Les deux anges en marbre, qu'on voit près du maître-autel, furent exécutés par Bernin, pour le pont S. Ange; mais le triste goût du temps les fit considérer comme des chefs-d'œuvre qu' on ne pouvait exposer au grand air. Clément IX chargea son neveu de désigner l'église où l'on pourrait convena-

(1) Nous avons eu la consolation d'y confirmer à différentes reprises, plusieurs militaires francais, quelques uns particulièrement dans le triduo commémoratif du miracle, il y a quelques jours (19 janvier 1852).

blement les placer ; celle de S. André fut choisie.

Les autres sculptures et peintures de cette église n'ont rien de saillant à faire remarquer. Il n'en est pas de même des tombeaux, qui s'y trouvent. Plusieurs de ces monuments offrent, sous divers rapports, un véritable intérêt.

Le premier est celui d'un prince du Maroc, réfugié d'abord en Espagne, à la suite d'une insurrection où il s'était posé en compétiteur du trône, contre l'empereur son oncle. Là il embrassa le christianisme, puis il vint à Rome où il mourut, en 1739. Le tombeau se trouve près de la porte latérale, ainsi que celui de Nicolas-Simon de Bavière, mort en 1734.

Plusieurs artistes français sont également inhumés dans cette église. Nous citerons entre autres le malheureux Bertin, noyé dans le Tibre, en 1833, alors même que sa pauvre mère venait d'arriver de France, pour visiter Rome avec lui. Son médaillon en marbre, se trouve placé au dessus du bénitier de la porte latérale. Ce fut là une combinaison fortuite peut-être, peut-être aussi est-ce une inspiration du cœur de sa mère, qui voulut rappeler cette chère et triste mémoire à chaque fidèle entrant dans l'église, et recueillir ainsi, pour lui, quelques prières.

On distingne parmi les autres tombeaux, celui de la célèbre artiste Angélique Kauffman,

et de son mari le peintre Zucchi ; ceux de l'archéologue Zoega, du mathématicien Pessuti, du philosophe Jér. Amati et des artistes Kiprenskoi et Schadow.

Sur l'une des autres tombes on lit cette inscription touchante et chrétienne:

O PIETOSO CHE MIRI QUESTA EFFIGIE
PREGA PACE (1).

L'une des plus précieuses mémoires funèbres conservées enfin dans cette église, est celle de Nicolas de Beauvau, prince de Craon, qui renonça aux brillantes espérances mondaines de sa maison, quitta le monde, et vint à Rome, où ordonné sous-diacre, il mourut en 1734, à l'âge de 23 ans.

Une belle parole de S. Paul gravée sur le monument, résume parfaitement cette vie et cette mort précieuses devant Dieu. Cette parole est la suivante:

MIHI VIVERE CHRISTVS EST
ET MORI LVCRVM (2).

Le cloître du couvent voisin est d'une belle

(1) Cœur compatissant qui contemplez cette image, demandez la paix.

(2) J. C. est ma vie, et la mort un gain. — Ep. aux Phil. 1. 21.

ordonnance ; on y voit quelques portraits de personnages illustres dans l'Ordre des Minimes, avec d'autres peintures relatives à la vie du saint fondateur.

En face de l'église, on a bâti l'oratoire substitu à l'ancien hospice que les Ecossais avaient joint à leur sanctuaire national.

Dans le 7e. siècle, Honorius I transforma en monastère, avec église dédiée aux apôtres S. André et S. Barthélemy, l'habitation qu'il avait occupée près de S. Jean-de-Latran. Il avait également doté d' une manière convenable cette maison religieuse, qui se trouvait néanmoins dans le plus complet abandon, lorsque le Pape Adrien I la rétablit dans son ancien état, vers 780. Après l' invasion de Robert Guiscard on y établit un hôpital, joint depuis à celui du S. Sauveur. La petite église de S. André *in Laterano* a remplacé l'ancien sanctuaire.

Celle de S. André *in Portogallo* (1) est située non loin de là, près du Colysée. On ne connait pas l' origine précise de cette dénomination attribuée à la sépulture des Gaulois de Brennus (2). Elle fut reconstruite dans le siècle dernier, par les revendeurs, qui s'y réunissaient pour leur congrégation.

(1) On la désigne aussi sous le nom de *S. Maria ad Nives* titre de la confrairie qui la possède.

(2) *Busta gallica* de Varron. *De ling. lat.* 32.

La gracieuse église de S. André hors de la porte du Peuple, rappelle un souvenir des horreurs commises dans le sac de 1527, par les troupes de Charles-quint.

Jules III parvenu au souverain pontificat la fit construire en mémoire de la grâce qu'il obtint à cette occasion, pendant la fête de l'apôtre. Il avait été arraché à la mort, ce jour là, par le Cardinal Pierre Colonna. La tête de S. André fut aussi déposée un moment, dans ce lieu, pendant la célèbre translation, sous Pie II. Telles furent les circonstances qui déterminèrent Jules III à cette construction, accomplie sous la direction de Vignole. Nous ne rappellerons pas les éloges mérités de cet élégant édifice imité de l'antique, par le célèbre architecte.

Eglises de S. Bartolomeo all'isola et de S. Giacomo scossacavalli. — Eglises de S. Giovanni in Aino, a Porta Latina et in Oleo. — Eglises des SS. Simone e Giuda et de S. Simone profeta. — Eglise de S. Tommaso in parione. — Eglise de S. Marco.

Sur l'emplacement de l'ancien temple d'Esculape, dans l'île du Tibre (1), s'élève l'église connue aujourd'hui, sous le titre de S. Bar-

(1) Voir T. II. p. 235.

thélemy, *all' isola*. Cette église fut primitivement dédiée à S. Adalbert archevêque de Prague, martyrisé en 997. On croit pouvoir en attribuer la fondation à l'empereur Otton III, lequel y fit transporter un bras du saint martyr et le corps de S. Paulin de Nole, d'où l'église aurait pris le titre de S. Adalbert et S. Paulin; puis le corps de S. Barthélemy, dont le nom finit par prévaloir sur les autres. Pascal II l'embellit en 1113, comme l'atteste l'inscription de la grande porte. La confession fut richement reconstruite à la fin du même siècle, sous le Pape Alexandre III.

La grande inondation de 1557 fut fatale à cette église dont la façade ornée de mosaïques (1), s'écroula, ainsi que la confession dont nous venons de parler, et le retable du maître-autel construit en 1284.

Sous Grégoire XIII, le Cardinal Santorio y commença des réparations terminées en 1625, par le Cardinal de Tréjo.

En 1829 on transporta malheureusement dans la galerie des tapisseries de Raphaël au Vatican, les quatre colonnes en porphyre du maître-autel. L'urne précieuse, qui renferme les reliques du saint titulaire, fut pourtant respectée. Les vénérables reliques y reposent encore aujourd'hui (2).

(1) Il n'en reste qu'un seul fragment conservé dans le chœur des religieux.

(2) Parmi les autres corps déposés dans cette

Parmi les peintures, on en trouve plusieurs d'Augustin Carrache, mais restaurées par suite des dégradations qu'elles eurent à subir. Un religieux de S. François, le P. Carlini de Sienne, y peignit le saint fondateur dans l'une des chapelles. Enfin, sans parler des autres fresques ou tableaux d'assez bons auteurs, qu'on peut y voir, nous appellerons votre attention sur celui de la première chapelle à droite en entrant. C'est une œuvre d'auteur inconnu, il est vrai, mais il rappelle la pieuse mémoire de la B. Cinzia Castellani fondatrice du conservatoire d'orphelines établi dans l'île, au 16e. siècle, et transporté par Pie IV, à l'église des *SS. Quattro Coronati.*

On peut enfin remarquer, en avant de l'autel, le puits où furent déposés les corps des saints vénérés dans l'église (1). Ce puits est orné au pourtour, de bas-reliefs intéressants du 12e. siècle.

Le couvent est bâti sur l'emplacement occupé

église, par l'empereur Otton, se trouve celui d'un français, S. Gilbert, né en Lorraine. Riche et noble Gilbert quitta le monde, et fondait en 946, un monastère dans l'une de ses anciennes possessions, il en fut le premier abbé.

(1) Le pieux et illustre cardinal Tarugi, digne compagnon de Baronius à l'Oratoire, étant titulaire de cette église, y ajouta un grand nombre de reliques.

jadis par le Cardinal-Evêque de Porto (1), et par le Chapitre du même diocèse. A la suppression de cette juridiction épiscopale, quelques prêtres restèrent chargés des soins du sanctuaire, que Léon X confia, en 1513, à une réforme de franciscains connus alors sous le nom de *Chiarini*, et qui furent ensuite réunis à l'Observance, par S. Pie V.

On trouva dans le jardin de ce couvent, une inscription des plus curieuses indiquant différentes pratiques de superstition usitées au temps de la gentilité, pour obtenir des guérisons dans le fameux temple d'Esculape. Gruter la rapporte dans sa collection.

Une pieuse tradition attribue à l'impératrice Ste. Hélène le transport des deux pierres conservées dans l'église de S. Jacques *Scossa-cavalli*. Sur l'une d'elles Abraham aurait placé Isaac son fils, au moment où il se préparait à l'immoler au Seigneur. Sur l'autre la Ste. Vierge, lors de la Présentation de N. S. au temple, aurait déposé le véritable Isaac, la victime de la nouvelle alliance, le Fils unique du Très-Haut, immolé pour le salut du monde.

L'impératrice, d'après la même tradition, aurait destiné les deux pierres à la basilique

(1) Celui de Ste. Rufine habitait en face, là où se trouvent les religieux de S. Jean-de-Dieu.

du Prince des Apôtres; mais arrivés en ce lieu les chevaux qui traînaient le char s'obstinèrent, dit-on, à ne pas avancer d'un pas. De là vint la fondation de l'église qui nous occupe, et le surnom de *Scossa-cavalli* sous lequel on la désigne.

Reconstruite en grande partie, il y a deux siècles, cette église, ainsi que l'oratoire voisin, appartient à une confrairie particulière. On y vénère une image de la Ste. Vierge, peinte primitivement, en 1426, sur la muraille extérieure d'un palais voisin. Le peuple l'entoura ensuite d'une dévotion, qui devint l'occasion d'une lutte assez vive entre les confrères de S. Jacques et les chanoines de S. Pierre. Les uns et les autres voulaient la transporter dans leur église. On la couvrit pendant quelque temps, afin d'apaiser la querelle. Finalement l'archiconfrairie l'obtint en 1662. Elle fut couronnée, deux ans plus tard, par le Chapitre.

Cette église, qui n'a du reste, rien de bien remarquable, porta jadis le titre de S. Sauveur. Le nom actuel lui fut donné vers 1231.

Divers sanctuaires de Rome sont consacrés à l'apôtre bien-aimé du Sauveur Jésus. Nous nous contenterons d'indiquer ici la petite église de S. Jean *in Aino* (1), située dans la rue de

(1) Dénomination prise, dit-on, du nom de la famille fondatrice.

Monserrato; de rappeller la petite chapelle de S. Jean *in oleo*, dont nous avons parlé ailleurs (1), et de donner quelques détails sommaires sur le sanctuaire de S. Jean à la Porte Latine.

Cette église est bâtie hors de l'ancienne porte de ce nom, sur les ruines d'un temple de Diane. Adrien I la reconstruisit une première fois, en 772. Elle fut consacrée de nouveau, par le Pape Célestin III, en 1190. On la répara et on la reconstruisit ensuite, à différentes reprises, pendant le cours des siècles. Le Cardinal du Belloy, archevêque de Paris, y fit opérer les derniers changements, à l'époque où il en fut titulaire. Le souvenir en est rappelé par l'inscription et par le portrait placés près de la sacristie. On y voit quelques bonnes peintures.

Depuis l'époque du Pape Lucius II, jusqu'à Boniface VIII, cette église fut accompagnée d'un monastère de bénédictins. Plus tard, le chanoine Vico y plaça les PP. de la Mercy, pour la rédemption des capifs (2).

La petite église des SS. Simon et Jude, sur le Monte Giordano (3) et celle de S. Simon pro-

(1) Voir T. I. p. 42. — Crescimbeni en écrivit l'histoire.

(2) Ces mêmes religieux eurent aussi un établissement, supprimé depuis longtemps, dans la rue de la *Mercede*, qui a retenu leur nom.

(3) Ancienne demeure des Orsini.

phète n'offrent, à l'exception de quelques peintures, rien de bien intéressant au visiteur. La première fut bâtie, dans le principe, par les Orsini. La seconde, ancien titre de Cardinal, fut restaurée complètement, au commencement du 17e. siècle, par le Cardinal Jérôme Lancellotti.

S. Thomas *in parione* n'offre pas non plus matériellement, beaucoup d'intérêt; mais le souvenir de plusieurs saints s'y rattache. Consacrée en 1139 par le Pape Innocent II, elle fut restaurée en 1582 par Mario et Camille Cerrini. Le P. Côme capucin, peignit le tableau du maître-autel. On y voit aussi d'autres peintures de mérite. Le cardinal E. Nardini y avait joint en 1484, le collège de ce nom, supprimé depuis longtemps.

Ste. Françoise-Romaine naquit sur cette paroisse, et fréquenta l'église dans son enfance. S. Philippe Néri y reçut la tonsure et les saints ordres, jusqu'au diaconat. En 1638, Octave Sacco, prêtre calabrais, célèbre par son zèle et par sa charité, y avait fondé la pieuse union pour les missions de la campagne. Dans le même siècle le saint Cardinal Grégoire Barbadigo, titulaire de cette église pendant trente années, y exerca son zèle de la manière la plus édifiante. On l'admira surtout, dans le soin qu'il prenait pour l'instruction religieuse du peuple, particulièrement des enfans.

Le même Cardinal devenu le plus ancien

membre vénitien du Sacré Collège, échangea ensuite ce titre contre celui de S. Marc, église dont nous allons parler maintenant.

Parmi les beaux reliquaires de cette collégiale, on remarque celui qui renferme les précieux restes du Bienheureux Cardinal, à qui l'une des chapelles de gauche est consacrée. Un bas-relief exécuté en marbre par A. d'Este, le représente distribuant des aumônes aux pauvres.

Quant à l'église, elle est une des plus anciennes de Rome. Le Pape S. Marc la fonda en honneur du saint Evangéliste de même nom, et à l'aide, dit-on, des secours donnés par Constantin. Adrien I restaura en grande partie ce sanctuaire orné dès lors, comme le Pontife nous l'indique, « de mosaïques et d'autres » peintures des histoires saintes (1). » Grégoire IV reconstruisit l'église vers l'an 833, et l'orna de nouvelles mosaïques conservées encore dans l'abside (2). Le reste fut bâti en 1468, par le Pape Paul II.

Ce même Pontife, alors Cardinal Barbo, neveu d'Eugène IV, éleva sous la direction de l'architecte Julien de Maiano, le remarquable palais dans lequel l'église est enclavée. Les Pa-

(1) Lettre à Charlemagne.

(2) Il y est représenté à genoux tenant l'église en main.

pes habitèrent plus tard, cette royale demeure (1), où Charles VIII séjourna, comme nous l'avons vu (2), en 1494. Pie IV en fit don à la république de Venise, qui le destina au logement de ses ambassadeurs et de ses Cardinaux. Le B. Grégoire Barbadigo vint l'habiter à ce dernier titre. L'Autriche, souveraine de Venise, le possède aujourd'hui. Là, pendant les derniers troubles, se passa l'une des premières scènes révolutionnaires qui aient affligé Rome. Les mêmes hommes qui étaient allés, quelque temps auparavant, menacer avec violence les PP. de la Compagnie de Jésus dans leur demeure; qui devaient assassiner, plus tard, le ministre Rossi; dévaster l'appartement du Cardinal Lambruschini, et rechercher ce vieillard vénérable pour le poignarder; qui devaient incendier la porte du Quirinal, massacrer un prélat sans défense et menacer de mort Pie IX, leur miséricordieux bienfaiteur; les hommes qui devaient figurer dans les scènes affreuses de S. Calixte et du

(1) On fit à cette occasion, pour la plus grande sécurité des Pontifes, comme plus tard, du Vatican au château S. Ange, le corridor couvert qui conduisait au Capitole.

Le palais se nommait alors palais de S. Marc. Grégoire XIV y mourut.

(2) Voir T. III. p. 30.

Pont S. Ange; ces mêmes hommes vinrent au nom de l'Italie qu'ils ont perdue en la couvrant de honte et de ruines, y renverser, comme des furieux, les armes de l'Autriche. Et pendant plusieurs mois, aux fenêtres du même palais, on vit flotter la bannière vénitienne de S. Marc, à jamais renversée aujourd'hui par leur faute.

Quant à l'église, elle reçut les derniers embellissements, ou plutôt elle subit la dégradation commune à tant d'édifices sacrés dans ce temps, par les soins et aux frais de l'ambasdeur N. Sagrado et du Cardinal Quirini. A cette dernière époque appartiennent le médaillon de Paul II, en bronze doré, dans le chœur; le maître-autel et la décoration au dessous; les colonnes revêtues en diaspre de Sicile, et la superfétation de piliers établis pour soutenir les voûtes latérales; la partie moderne du pavé en marbre; le riche tabernacle du S. Sacrement, et d'autres détails encore.

L' *opus alexandrinum* du pavé de l' abside est du temps de Paul II. On remarque parmi les peintures, la résurrection que l'on attribue à Palma ou à Tintoretto, et l'Adoration de S. Mages par Maratta. Dans la chapelle du S. Sacrement (1) le S. Marc, bon tableau de l'ancienne école, est regardé comme l'œuvre de quelque

(1) Pierre de Cortone en est l'architecte.

peintre vénitien, par les uns, du Pérugin suivant d'autres. Le S. Michel du collatéral est considéré comme la meilleure production de Mola. Les batailles peintes dans les bas-côtés, sont du P. Côme jésuite. On trouve enfin, dans la sacristie, un excellent portrait de l'ambassadeur Sagrado, bienfaiteur de l'église. Quant aux sculptures, on remarque le retable dû au Cardinal Barbo (1); le tombeau de L. Pesaro, par Canova, et celui, qu'on éleva, en 1476, au Cardinal P. Capranica, secrétaire intime de Martin V.

Au dessus de la principale porte décorée avec élégance, on a placé un ancien bas-relief représentant l'évangéliste S. Marc.

On vénère, dans l'église, les restes précieux du même saint conservés sous le maître-autel dans un très-beau sarcophage antique, avec les corps du Pape S. Marc (2) et des SS. Hermès, Abdon et Sennen. L'ornement en bronze doré, qui recouvre ces insignes reliques, est un remarquable travail arabe. On remarque aussi le beau reliquaire orné de corail, où sont

(1) Paul II.

(2) La translation du corps de ce Pontife eut lieu, sous le Pape S. Grégoire VII, avec les circonstances remarquables rapportées, d'après un ancien MS. du Vatican, par Martinelli. *Roma ex ethnica sacra*, etc. In 8. Rome. De Lazaris. 1653 p. 171.

renfermées quelques reliques de la Ste. Vierge.

De pieux souvenirs se rattachent également à cette église, dont le titre fut porté par les Papes Grégoire IV, Alexandre III, Eugène IV, Paul II et Alexandre VIII. Il le fut aussi par le pieux et illustre écrivain A. Valieri Cardinal Evêque de Vérone et ami de S. Charles (1).

Martinelli rapporte que le Pape « Adrien I » y fut élevé et instruit (2); » et Piazza dit de plus: « Là, dès son enfance, il s'occupait » avec beaucoup de modestie, aux œuvres de » piété, fréquentant cette église qui lui était » chère, et près de laquelle il avait son ha- » bitation (3). »

Nicolas V y institua la célèbre procession de pénitence, qu'il fit à pieds-nus, en partant de Pierre, priant avec la plus édifiante ferveur, et implorant, avec larmes, les miséricordes divines sur l'Eglise. Il accompagna cette touchante cérémonie des prédications de saints religieux, parmi lesquels on a conservé la mémoire du P. Robert, franciscain, lequel » émut tellement, par ses discours, le peuple

(1) Dans son poëme intitulé *Borroméidos* il célébra la grâce reçue par S. Charles, préservé miraculeusement d'un coup d'arquebuse.

(2) *Roma ex ethn. sac.* etc. p. 170.

(3) *La Ger. Car.* etc. p. 415.

» fidèle, qu'on voyait les femmes et les en-
» fants parcourir la ville demandant à Dieu
» miséricorde (1). »

Un autre prédicateur bien plus saint et bien plus célèbre encore avait, plusieurs siècles auparavant, excité de semblables sentiments de pénitence, dans la même église. Là, en effet, S. Dominique attirait un jour la foule avide d'entendre sa parole; une femme entre autres y vint, laissant à la maison un enfant malade. L'ayant trouvé mort à son retour, elle prit le cadavre dans ses bras, et pleine de cette foi qui obtient de Dieu des prodiges, elle courut à S. Sixte où le saint habitait. Pénétrant aussitôt jusque dans le lieu du chapître, elle déposa son enfant aux pieds de Dominique, le suppliant avec larmes, de le rappeler à la vie. Le saint touché de tant de confiance, et de tant de douleur se retira un instant, pria et revint; puis faisant le signe de la croix, il rappela l'enfant à la vie, et le rendit sain et sauf à sa mère, recommandant à celle-ci de n'en parler à personne.

Dans ces derniers temps, le Chapitre de cette collégiale eut la gloire de compter, parmi ses membres, le pieux fondateur de l'Institut du Précieux Sang, le Vénérable Gaspard del Buffalo, qui remplit Rome et l'Etat

(1) *Ciaccon. In. Nic. V.*

Pontifical de la renommée de son zèle et de ses vertus.

A cette église finalement est joint un oratoire connu sous le nom de *S. Maria in S. Marco*. Il est richement orné de marbres, sculptures et peintures. On y distingue en particulier l'image de la Ste. Vierge peint par Gagliardi.

Il y eut autrefois, dans Rome, plusieurs églises consacrées à Dieu, sous l' invocation d' un autre évangéliste, S. Mathieu apôtre. Elles furent supprimées en partie, parce qu'elles tombaient en ruine; d' autres changèrent de vocable. Nous ne parlerons ici que de *S. Matteo in Merulana*, autrefois située près de Ste. Marie-Majeure, du côté de Jean-de-Latran.

On croit qu'elle fut fondée par S. Clet, ce Pontife ayant transformé une partie de sa maison en oratoire secret pour les fidèles, et en hospice pour les pèlerins.

L' église agrandie après la paix de Constantin, fut abandonnée ensuite, jusqu' au temps où deux habitants de Rome la rétablirent sous Paschal II. Celui-ci la consacra, dans l' année 1110. La cérémonie fut très-solennelle; le S. Collège y prit part, ainsi qu'une foule de peuple, et une inscription intéressante en conserva le souvenir.

Anciennement, le jour de Pâques, le Pape allant de S. Jean-de-Latran à Ste. Marie-Ma-

jeure passait devant cette église, où l'on publiait le nom de ceux qui avaient été baptisés la Samedi-Saint (1).

Dans les âges qui suivirent la consécration par Paschal II, cette église fut confiée aux religieux hospitaliers , connus sous le nom de *Croisiers* ou *Porte-croix*. Leur but était de recevoir les pauvres voyageurs et les pèlerins, ce qui rappelait l' œuvre primitive de S. Clet. Ils y restèrent jusqu' en 1430, époque où l'église fut changée en prieuré. Elle fut ensuite réunie au couvent de S. Augustin. Léon X en fit un titre de Cardinal, qu'il donna au célèbre Egidio, connu sous le nom de Cardinal de Viterbe.

Le changement opéré à l'occasion du Jubilé de 1575, dans la rue qui conduit de Ste. Marie-Majeure à S. Jean-de-Latran, amena de fâcheuses modifications à la disposition intérieure de cette église, qui perdit alors toute importance historique (2). Elle n' existe plus aujourd'hui.

(1) Ste. Francoise Romaine y passait un jour, lorsque le démon lui apparut visiblement, pour la tenter.

(2) Voir *La Ger. Card.* etc. p. 525 et suiv.

Ordres religieux consacrés à l'apostolat, au ministère extérieur et à l'enseignement. — Eglise de la SSma Trinità a Monte Citorio, de S. Silvestro al Quirinale, et les missionnaires de S. Vincent-de-Paul.

Dans cette parole: « Allez, enseignez toutes » les nations (1), » N. S. a renfermé l'ensemble complet des devoirs relatifs à l'enseignement des peuples par l' Eglise. Tout ce qui rentre directement ou indirectement dans cette grande mission d'annoncer la vérité, de la défendre et de combattre l'erreur, est compris, d'après cela, dans notre droit inaliénable et sacré.

Voilà pourquoi, forte de ce droit, et obligée par la conscience, à remplir ce devoir, l'Eglise divinement conduite par l'Esprit-Saint a constamment répété aux puissants du siècle, tout en respectant sincèrement le caractère divin de leur autorité : « C' est chose indigne » d' un empereur d'enlever à l'Eglise le droit » de la parole; c'est chose indigne de l'Eglise » de taire ce qu'elle pense (2). » Voilà pourquoi les persécuteurs, les ennemis de la vérité tombèrent seuls dans le désordre signalé, comme il suit, par le Pape S. Grégoire: « Lorsque

(1) Matth. XXVIII. 19.
(2) *S. Ambros. Ep. lib. II. ep. 17. ad Theodosium.*

» l'Eglise gémit sous la servitude, alors on don» ne toute licence aux docteurs de la corru» ption (1). » Et alors aussi le droit et le devoir obligèrent constamment l'Eglise à suivre cette recommandation divine formulée par un autre docteur: « Parce qu'ils ont de telles di» spositions, ne les reprenez pas mollement, mais » avec force ; c'est-à-dire, que la dureté de » leur cœur soit brisée par l'énergie de la ré» préhension (2). » Toujours, alors même qu'il y a matériellement impossibilité de remédier au mal, la voie de la protestation et du juste reproche a dû s'élever parmi nous. « Car non» seulement qui opère une détestable impiété » reçoit la condamnation, mais quiconque peut » y consentir. Or, c'est un consentement de » la taire, de ne pas la corriger, de ne pas » s'y opposer ouvertement. De plus il n'y a » personne qui ne doive et ne puisse y résister » en face. Car si l'on n'a point l'autorité d'un » Prélat, on a du moins la voix d'un chré» tien (3). »

Mais pour y réussir complètement nous avons aussi toujours dû nous confermer à cette autre recommandation sainte: « Tout prédicateur de

(1) *Moral.* Lib. XIX. ep. 18.
(2) S. Anselme. *In Ep. ad Tit. C. I.*
(3) *Goffridi Abb. Vindocin. B. Priscae Cardin. Epist. lib. III. Ep. 11. ad Rainald.*

» la sainte Eglise universelle doit s'examiner » avec soin, en tout ce qu'il dit, de crainte » que sa vie ne contredise sa parole (1).» Voilà pourquoi l'Eglise n'a jamais cessé de répéter à ses ministres les avertissements d'un pieux Evêque des Gaules: « Il faut vous habituer à » l'assiduité dans la lecture, à la persévérance » dans la prière. La vie de l'homme juste, en » effet, se forme et s'orne par l'étude; elle est » garantie contre le péché, par l'oraison. Ainsi » le comprenait celui qui a dit: *Je recueillais » vos paroles dans mon cœur, afin de ne point » pécher, Seigneur, contre vous*. L'étude et la » prière, telles sont les armes qui mettent en » fuite le démon. Tels sont les moyens pour » acquérir l'éternelle béatitude. Par de telles » armes, on comprime les vices. On nourrit » les vertus avec de semblables aliments (2).»

Voilà pourquoi aussi, Dieu a suscité dans l'Eglise, parmi son clergé, pour les faibles autant et plus peut-être que pour ceux appelés à une grande perfection, les congrégations religieuses qui s'appliquent à l'action extérieure de l'apostolat.

Là, en effet, une vie plus séparée du monde maintient plus facilement qu'ailleurs, le cœur

(1) *S. Greg. Magni Moral.* lib. XXIII. C. 1.
(2) *Theodolphi Aurelian. Episc. Epist. ad Clerum.*

de l'homme apostolique dans le recueillement et la paix de la prière, au temps de la préparation pour les travaux du dehors. Là, un plus grand détachement des biens et des honneurs, de l'ambition et de la vaine gloire, donne plus facilement qu'ailleurs, la liberté d'action nécessaire au ministère de la parole. Là, se trouvent également en plus grande abondance, les ressources pour l'instruction personnelle et pour l' étude. Là se maintient facilement et comme de soi-même, l'esprit de suite nécessaire aux œuvres de persévérance et d' unité dans l'apostolat chez tous les peuples (1). Là, s'opèrent ainsi les grandes choses impossibles, à moins d'une assistance de Dieu tout extraordinaire, quand elles reposent sur un homme,

(1) Tous les persécuteurs de l'Eglise ont tellement senti la force des Ordres religieux contre l'erreur, qu'ils les ont tous poursuivis avec le plus grand acharnement. Chacun de nous sait ce qu'ils ont fait de nos jours. Je me contenterai d'un seul exemple ancien, pour vous montrer que les ennemis de Dieu comprirent parfaitement, de tout temps, là où se trouve la force plus nécessaire à renverser avant tout. Ainsi un empereur grec, Constantin Copronyme, voulant propager l'hérésie des briseurs d'images, fit comme les protestants au 16 siècle, et comme les révolutionnaires modernes, il persécuta les moines et les religieuses, défendit de leur faire aucune donation, mit des soldats dans leurs convents et confisqua leurs biens.

sur une vie que peu d'années détruisent, sur des forces qui au delà d'une certaine limite sont vaines.

Voilà pourquoi l'Eglise attache justement un si haut prix à la conservation et au développement des Ordres religieux consacrés à la prédication évangélique au dedans et au dehors de son sein; pourquoi elle se plaît à les entourer de tant de considération et à leur accorder tant de faveurs(1). Voilà pourquoi aussi vous, soldats chrétiens, enfants de la même Eglise, dont les missionnaires vos frères endurent si généreusement les peines et fatigues de l'apostolat sur toutes les terres infidèles, vous devez entourer aussi de particuliers respects ces hommes choisis parmi tant d'autres. Voilà pourquoi pénétrant dans les demeures de paix, de sainteté, de science et de prière, où ils se sont formés, vous devez le faire avec une religieuse vénération. Vous devez songer qu'à ce moment même, des apôtres sortis de ces pieux asiles souffrent et meurent peut-être, dans les supplices, pour sauver des âmes; que

(1) Préoccupé autrefois par la grande question de l'épiscopat et du clergé indigène parmi les peuples, nous avons néanmoins toujours considéré les corps moraux dans l'Eglise, comme infiniment plus propres aux travaux de l'apostolat que des missionnaires isolés, alors même que tout serait égal d'ailleurs.

d'autres, ceux peut-être dont les pas retentissent avec les vôtres, dans ces corridors silencieux, dans ces pieux sanctuaires, se préparent à les suivre, et les rejoindront au ciel, par la même route.

Parmi ces établissements glorieux au plus haut degré pour l'Eglise, nous vous parlerons en premier lieu de ceux dont les églises, à Rome, sont consacrées à la Très-Sainte Trinité, à N. S. et à la Ste. Vierge. Nous vous indiquerons ensuite ceux dont les sanctuaires portent le titre de différents saints.

Les premiers sont les héritiers d'un glorieux enfant de la France, S. Vincent de Paul, fondateur à la fois des Sœurs de charité et des Missionnaires destinés particulièrement au pauvre peuple de la campagne.

L'église et le couvent qu'ils possèdent à Monte-Citorio, furent fondés par une grande zélatrice des œuvres de foi et de charité en France (1), la duchesse d'Aiguillon nièce du Cardinal de Richelieu. L'église consacrée à la Très-SainteTrinité fut reconstruite en presque totalité, dans le siècle suivant, à l'aide des dons généreux du Cardinal J. Lanfredini. Le tableau de S. François de Sales et de Ste. Jeanne de Chantal, qu'on y voit, est de Vien Cette peintu-

(1) Un portrait et deux inscriptions y conservent le souvenir de la bienfaitrice.

re, comme toutes les autres dans l'église, appartient à une époque qui n'offre rien de bien intéressant, ni de bien précieux.

S. Sylvestre au Quirinal, occupé aujourd'hui par les mêmes missionnaires, appartint successivement aux Dominicains, aux Franciscains des SS. Apôtres et aux Théatins. Ceux-ci reconstruisirent l'église et l'ornèrent, au temps de Grégoire XIII. Les Lazaristes, qu'on y établét en 1770, transportèrent alors leur noviciat dans le couvent qui s'y trouve joint.

Parmi les peintures de l'église, on remarque dans la seconde chapelle à droite, un tableau du peintre vénitien J. Palma le jeune; une belle peinture de la Ste. Vierge et de l'Enfant Jésus, dans le chœur; divers ornements et d'autres peintures executées par trois religieux, les PP. Zoccolino, Caselli et Galletti. Dans les chapelles de gauche, on en conserve plusieurs du chev. d'Arpino de Polydore et de Mathurin de Caravache, ainsi que le tableau où Mariotti Albertinelli a représenté les fiançailles de N. S. avec Ste. Catherine de Sienne. Enfin la chapelle Bandini, formant le transept de gauche, est ornée des statues de la Madelaine et de S. Jean, par l'Algardi, ainsi que d'une Assomption par Pulzone de Gaëte. On y remarque surtout quatre peintures du Dominiquin, au dessous de la coupole.

Le jurisconsulte P. Farinaccio, et le Cardinal littérateur G. Bentivoglio ont leurs monuments funèbres dans cette église, où il est d'usage que les Cardinaux se réunissent pour se rendre en procession, au Conclave.

L'image de la Ste. Vierge connue sous le nom de *Madonna delle Catene*, y fut couronnée par le Chapître de S. Pierre, en 1650.

Les PP. de la Compagnie de Jésus et l'église de ce nom. — S. Ignace et le collège romain. — S. André du noviciet et l'hôpital militaire français. — Visite du S. Père aux soldats malades. — S. Eusèbe et les exercices spirituels de S Ignace.

L'église du Jésus est célèbre surtout à cause de la maison professe de la Compagnie, qu'on y a jointe. L'emplacement occupé aujourd'hui par l'une et par l'autre, renfermait primitivement deux groupes de maison avec deux petites églises, et une ruelle dans les milieu.

L'une de ces églises était connue sous le nom de S. André *ad apothecas obscuras* (1); l'autre avait pris d' un palais voisin (2), la dénomination de Ste. Marie *de Astallis*, changée par le peuple en Ste. Marie *della strada*.

(1) Des boutiques obscures.
(2) Palais Astalli.

L'image qui s'y trouvait a retenu jusqu'à présent ce nom auquel on peut donner un sens bien significatif par rapport à la mission de Marie dans l'Eglise, et pour chacune de nos âmes. Cette divine mère n'est-elle pas, en effet, pour nous la *voie* de Dieu, la voie qui nous conduit à lui et qui dirige vers nous toutes les grâces?

Quant à l'image, elle est considérée comme une des plus anciennes de Rome. Alexandre Sforza la fit couronner en 1638 (1).

Le cardinal Farnèse commença la construction de l'église et de la maison professe, sous la direction de Vignole, qui mourut malheureusement avant la fin des travaux. Jacques de la Porte lui succéda, et n'eut pas l'intelligente modestie de respecter complètement la pensée de son illustre prédécesseur.

Il voulut inventer quelque chose, et modifier les plans primitifs, ce qu'il fit en tombant, comme il est facile de le comprendre, dans les défauts toujours croissants de l'époque où il vivait.

La décoration intérieure de l'église offre néanmoins un caractère saillant de magnificence

(1) Cette image est placée dans la chapelle, près de l'autel de S. Ignace. Celle de la chapelle intérieure fut couronnée en 1676, par le Chapitre de S. Pierre.

et de pompe, qu'on remarque porticulièrement dans les peintures de la coupole et de la grande nef, exécutées par Baciccio. Il en est de même pour la riche et brillante décoration de l'autel de S. Ignace. Le maître-autel moderne, malgré la richesse des marbres qui le composent, est pâle et froid à côté de ces compositions où l'on ne peut se dispenser de reconnaître une grandeur capable de faire oublier bien des défauts.

L'autel de S. François-Xavier, moins remarquable assurément que celui de S. Ignace, produirait néanmoins un grand effet, éloigné d'un tel objet de comparaison. Le Cardinal F. Nègroni le fit exécuter, d'après les dessins de Pierre de Cortone. C. Maratta y peignit l'agonie du saint.

Les peintures des chapelles sont d'estimables auteurs, mais n'ont rien de bien saillant. On y remarque celles de deux jésuites Pozzi et Valeriano. Le premier fit entre autres, le S. Ignace qui recouvre la statue. L'on doit au second quelques travaux dans la chapelle dite *Madonna della strada*. Le S. François Borgia de la seconde chapelle à droite, est aussi du P. Pozzi ; les peintures de la voûte et des murailles de cette même chapelle furent exécutées d'après les dessins du P. Fiammeri. Les paysages de Brill qui ornent la chapelle

de S. François d'Assise, ont un véritable mérite.

Quant à l'autel de S. Ignace il mérite, nous le répétons, une attention particulière entre les autels de Rome. Sans vouloir juger le style, qui est celui du temps, on peut dire que rarement on a mis tant de verve dans une semblable composition. On le doit au P. Pozzi, qui l'enrichit des marbres les plus précieux. Blanc, noir, vert et albâtre antiques; lapis-lazulli, cristal de roche, argent et bronze doré, rien ne fut épargné pour donner à cet autel une véritable magnificence. La statue qui était autrefois en argent relevé de pierreries, fut exécutée par J.-F. Ludovisi, d'après le modèle du statuaire français Le Gros, à qui l'on doit aussi le groupe en marbre de la Religion qui abat l'hérésie.

Les figures et bas-reliefs en marbre ou en bronze doré, qui complètent la décoration, sont d'estimables auteurs, ainsi que différentes sculptures de l'église.

Une autre peinture placée tout récemment, près de la sacristie, attire en ce moment, la pieuse attention des fidèles. C'est le tableau du B. Claver, l'héroïque apôtre des nègres, béatifié, il y a peu de temps, par Pie IX.

Comme peinture on y remarque un sentiment religieux qui exprime parfaitement ce qu'une telle image doit inspirer. Comme ob-

jet de dévotion, le cœur chrétien y voit, avec une consolation pleine d'espérance, déposer chaque jour, des signes de reconnaissance et de foi, en témoignage des grâces obtenues ou demandées par l'intercession de ce grand missionnaire.

Parmi les tombeaux, on distingue ceux des Vénérables religieux de la Compagnie, Bellarmin Cardinal, et Pignatelli, mort y a peu d'années.

On y voit aussi celui d'un français, Jacques Vignier (1), Evêque élu de Troyes, malgré sa grande jeunesse. Venu à Rome avant son sacre, il y mourut en 1622. *Sic transit gloria mundi* (2). Peut-être de toutes les grâces qu'il reçut de Dieu, celle-ci fut-elle la plus grande.

On trouve dans l'intérieur de la maison professe, la chambre où moururent S. Ignace et S. François de Borgia; où plusieurs saints priè-

(1) Ce Prélat qui donnait les plus belles espérances, était sorti le premier de son examen de licence en Sorbonne. Le savant jésuite de même nom, à qui l'on doit le *Chronicon lingonense*, et un grand ouvrage ms., en partie perdu, sur l'histoire du diocèse de Langres, était de la même famille.

(2) *Ainsi passe la gloire du monde.* -- Paroles que l'on chante devant le Pape nouvellement élu, à la cérémonie du couronnement.

rent et s'entretinrent des choses divines avec le glorieux fondateur de la Compagnie, S. Philippe Néri, S. Charles Borromée, S. Louis de Gonzagne et les autres.

On y voit aussi, à chaque pas, dans quelques portraits échappés à tant d'orages, les trophées des gloires conquises par la Compagnie, notamment dans l'apostolat et dans le martyre, au milieu des hérétiques, des schismatiques et des infidèles.

La vaste église de S. Ignace fut substituée par le Cardinal L. Ludovisi, neveu de Grégoire XIII, à une autre beaucoup plus petite, du titre de l'Annonciation (1).

Il le fit à l'occasion de la canonisation du saint. Il ne posa la première pierre, an 1626 et laissa, par testaments, 200 mille écus (2) pour la continuer. Le prince N. Ludovisi frère du Cardinal la fit ouvrir lors du Jubilé de 1650, bien qu'elle ne fût pas terminée, ce qui eut lieu seulement en 1685. Le Dominiquin en avait dessiné deux plans, que le P. Grassi, jésuite, combina pour former la construction actuelle.

La fresque peinte par le P. Pozzi, dans la

(1) Cette église avait été la première construite par les Jésuites.

(2) Ecus romains. -- Nous avons toujours en vue cette monnaie, quand nous parlons d'écus.

grande nef, est justement célèbre. On y trouve ce que les œuvres de ce religieux offrent de plus remarquable en ce genre, à Turin, Mondovi, Modène, Arezzo, Monte-Pulciano et Vienne, où il fut appelé par l'empereur Léopold I (1). On lui doit aussi la fresque de l'abside et la peinture de la coupole, ainsi que plusieurs décorations de chapelles.

Au premier rang de celles-ci nous devons mettre l'autel de S. Louis-de-Gonzagne, dont il fit le dessin et dont il couvrit de fresques la voûte. La grande sculpture du retable et les figures du tombeau de Grégoire XV, à l'exception de deux qui appartiennent à un autre statuaire français, E. Monnot, sont de Le Gros.

La chapelle de l'Annonciation en face, est exécutée, comme celle-ci, d'après les dessins du P. Pozzi; il en est de même du retable. Parmi les peintures de l' église et de la sacristie, on en distingue plusieurs d'un autre jésuite, le P. Latri.

A cet édifice est jointe la célèbre université connue sous le nom de Collége-Romain. L'origine en fut humble et obscure à l'égal des choses que Dieu veut amplement bénir. Les résultats obtenus atteignirent ce qu' on

(1) Il décora aussi de peintures l' église du Jésus à Frascati.

pouvait espérer de plus grand, dans une œuvre de cette nature. Impossible avec notre cadre restreint, d'en rien dire; impossible également de décrire les richesses d'érudition, d'art et de science que l'établissement renferme. Contentons-nous d'indiquer les principes de cette œuvre imposante.

Dès l'année 1551, S. Ignace, dont le zèle et l'intelligence devaient se perpétuer dans ses disciples, avait réuni, pour les instruire, un certain nombre de jeunes gens, qui habitaient avec lui, près de la place Margana, sous le Capitole. Deux ans plus tard, il les transporta dans un local plus vaste, près de la Minerve.

Là, on enseignait les sciences sacrées et les lettres, non seulement aux jeunes gens qui se destinaient à la Compagnie, mais à une quantité déjà nombreuse d'élèves étrangers.

Par là, S. Ignace et les siens montraient que Dieu les avait choisis pour continuer, dans l'Eglise l'œuvre traditionnelle de l'enseignement, pour toutes les branches de connaissances humaines. Ils montraient qu'ils avaient compris combien il importe de se préparer, en toute manière, à l'œuvre dont le grand docteur S. Jérôme parlait en disant : « Nos armes de » combat ne sont point des armes charnelles, » mais puissantes en Dieu, pour la dispersion » des forces hostiles. Détruisant les conseils » ennemis et toute force qui s'élève contre

» la science divine, nous devons soumettre
» toute intelligence à l'obéissance du Christ,
» et nous tenir prêts à subjuguer toute vo-
» lonté rebelle (1). »

Ils avaient compris, « d'après cette parole » de Malachie: *Les lèvres du prêtre gardent la* » *science, et l'on attend de sa bouche l'exposition* » *de la loi*, que la science par excellence » dans le prêtre doit être celle de la doctri- » ne sainte (2). » Mais ils savaient aussi, que pour y parvenir complètement, il faut se garantir et garantir les autres de « l'oisiveté » cette véritable rouille de l'esprit (3); » qu'il faut « par l'étude assidue et par la mé- » ditation journalière former en soi, comme » une bibliothèque de J. C. (4); » qu'il faut imiter, autant que les forces le permettent, S. Ambroise, lequel n'avait jamais, comme il le déclare lui-même, » pris son repas sans le- » cture; ne s'était jamais endormi, sans qu'un » frère lui eût préalablement lu nos divines » Ecritures; qu'il faut enfin s'y appliquer de » jour et de nuit, en sorte que l'étude suive » la prière et la prière l'étude (5). »

(1) *Epist. fam.* lib. II. ep. 2. *Paulino*.
(2) Loc. cit. *Lib. III. ep. 4. Ad Fabiol.*
(3) Loc. cit. *Ep. 7. Ad. Innoc.*
(4) Loc. cit. *Lib. II. ep. 22. Ad Heliod.*
(5) Loc. cit. *Ep. 7. Ad Marcell.*

Ils étaient choisis pour suppléer à ce que les familles chrétiennes ne pouvaient, ou ne voulaient pas opérer par elles-mêmes ; pour suppléer au zèle que les pères et les mères témoignaient dans les premiers siècles, alors qu'une noble gauloise, Algasia, envoyait des confins de l'Océan jusqu' en Palestine, près de S. Jérôme, pour lui demander l'explication de quelques passages des SStes. Ecritures (1); alors que le même docteur pouvait dire, en parlant non seulement de la science sacrée, mais d'un simple perfectionnemment dans l'éducation humaine : « J' apprends que tu as une » pieuse mère, veuve depuis longues années, » qui t'a nourri, qui a formé ton enfance, qui » après les études très-florissantes des Gaules, » t'a envoyé à Rome, sans être arrêtée par » la dépense, et supportant dans l'espérance » des fruits futurs, l'absence de son fils. Elle » t'a envoyé, afin que la gravité romaine tem- » pérât l' abondance et l'éclat de l'éloquence » gauloise, et qu'elle te servît, non d'éperons, » mais de frein (2). »

(1) Loc. cit. *Lib. I. ep.* 42.
(2) Loc. cit. *Lib. II. ep*, 13. *Ad Rustic. monac. gall.* Le saint docteur, dans le même livre, Ep. 15, parlant à Lœta de l'éducation de sa fille, entre jusque dans les plus petits détails sur la manière de lui ensiegner la lecture utilement pour

Ils étaient choisis, non seulement pour exciter la jeunesse au travail, mais pour la régler et la former à la vertu, au moyen de l'éducation. Ils étaient appelés à la garantir du piège de la vaine science, qui précipite trop souvent dans l'abîme, dont parle encore le grand docteur, disant au sujet du jugement dernier: « L' insensé Platon y sera conduit avec les » siens. Alors les arguments d' Aristote ne » serviront plus de rien à personne. Alors » vous, pauvre et ignorant, mais fidèle, vous » tressaillerez de joie (1). » Et voilà pourqui nous devrons toujours répéter avec un pieux Pontife qui l'empruntait jadis à S. Augustin : « O vraiment malheureux ceux qui » ne connaissent pas Dieu, quand même ils » connaîtraient tout le reste! O vraiment heu- » reux ceux qui connaissent Dieu, quand » même ils ne sauraient pas autre chose (2)! »

Voilà pourquoi ils étaient choisis pour diriger particulièrement l' enseignement ecclésiastique dans les voies où il pût être utile « non seulement aux écoles oisives des phi-

l'âme. Il lui conseille de le faire à l'aide de lettres mobiles et d'exercices mnémoniques auxquels se rattachent les noms des prophètes et des saints. Il le fait aussi dans l' épitre suivante à Gaudentius.

(1) Loc. cit. Ep. 6, ad Heliod.

(2) S. Aug. cité par Clément XI, hom. XIV.

» losophes et à un petit nombre de disciples; » mais à l'universalité du genre humain (1);» dans des voies où il fût donné à plusieurs de produire suivant les circonstances, des résultats analogues à celui dont parle enfin, comme il suit, S. Jérôme : « Quadrat disciple des » Apôtres et Pontife de l'Eglise d'Athènes, » n'a-t-il pas fait, dit-il, parvenir à l'empereur » Adrien, qui venait visiter le sanctuaire d'E» leusis, un livre en faveur de notre religion? » Son génie n'a-t-il pas causé une si grande » admiration, qu'il appaisa une persécution » violente (2)? »

Ils savaient d'ailleurs que si comme l'a fait Charlemagne (3) tous les bons princes s'efforcè-

(1) *Epist. fam.* Lib II. Ep. 5. *Ad Pammach.*
(2). Loc. cit. Ep. 1. *mag. orat. rom.*
(3) En particulier, dans son capitulaire où il recommande aux moines d'enseigner aux jeunes gens la *grammaire*, *l'arithmétique* et la *musique*.

A propos de cette dernière recommandation, il n'est pas sans intérêt de faire voir ici comment S. Bernard comprenait le chant des églises. « Sil « y existe, dit-il, qu'il soit plein de gravité; qu'il « ne sente ni la mollesse, ni la rusticité. Qu'il soit « doux, sans être frivole, et qu'il flatte les oreil« les de manière à toucher le cœur. Qu'il enlève « la tristesse et qu'il adoucisse l'irritation. Qu'il « ne change pas le sens des paroles, mais les fé« conde. Ce n'est pas une perte spirituelle peu « importante que d'être privé, par la légèreté du

rent toujours de confier à l'Eglise le soin des enfants et l'éducation des peuples, les ennemis de Dieu, au contraire, se sont efforcés constamment, à l'exemple de Julien, de lui enlever cette salutaire influence (1). Ils avaient sous les yeux tout ce que l'hérésie en particulier tentait pour arriver à l'aide d'une fausse science, et d'une éducation perfide, à la complète perversion des âmes. Ils s'efforcèrent donc, avec le plus grand courage, de s' opposer à tant de maux.

Dieu, qui voyait l'avenir; qui voyait ce qu'ils devaient opérer jusqu'à nos jours, ce qu' ils sont appelés à produire de bien aujourd'hui; Dieu qui les bénissait avec amour, et les appelait à de si grandes destinées, Dieu féconda leurs travaux dans l'enseignement, comme dans tout le reste, et leur accorda en peu de temps les plus magnifiques récompenses. Leur œuvre grandit en peu d' années et se développa de toutes parts avec la plus grande puissance.

Ce qui arriva matériellement pour le Collège Romain fut dès lors l'image de ce qui moralement devait se produire, pour eux, dans l'Eglise.

« chant, de l'utilité que les sens peuvent en recevoir; « ce n' est pas une perte médiocre, que de s'appliquer beaucoup plus à moduler des paroles, qu'à « faire entrer des choses dans le cœur. » — Epist. CCCXCVIII, *Ad Guid. abb.*

(1) On peut voir le développement de ces pen-

Le dommage causé à leur habitation, en 1559, par l'inondation du Tibre, les fit transporter, l'année suivante, dans le palais Salviati voisin de cette maison insuffisante. La marquise della Valle, nièce de Paul IV, leur donna le palais que ce Pontife habitait avant son élection. Sous Pie IV le collège devenant de plus en plus florissant, reçut du Pontife d'abondantes aumônes. Grégoire XIII enfin construisit, d'après le dessin de B. Ammanati, l'imposant et grave édifice, qui subsiste aujourd'hui (1). Dès lors, on vit s'y manifester plus puissante que jamais, la pensée d'universalité, qui s'appuyant sur le principe de l'unité la plus étroite, fait en très-grande partie, la force de la Compagnie de Jésus.« Là, dit un écrivain du temps (2), » sont les écoles et les salles où l'on enseig» gne les sciences, dans toutes les langues, (3)

sées, dans nos *Lettres au Clergé protestant d' Allemagne*. T. I. p. 250 et suiv.

(1) Le Pape ne trouvant pas les premières constructions assez grandioses, pour la pensée qu' il avait en vue, les fit détruire et refaire sur un plus vaste plan.

(2) *Trattato di tutte l'opere pie dell'alma città di Roma, composte dal Sig. Camillo Fanucci*, etc. — In 8. — Rome. Faci et Paolini. 1601. p. 135.

(3) Il n'est pas question ici, bien entendu, de l'enseignement public, lequel avait lieu dans la seule langue latine ou italienne; mais des enseignements particuliers de professeurs de différentes nations ou parlant plusieurs langues.

» afin que chaque nation puisse étudier dans » son propre idiôme, et dans celui des autres; » afin aussi qu'à Rome, on comprenne tous » les langages. » Ils reprenaient ainsi noblement la tâche des grandes Universités du moyen-âge, de ces centres communs de science et d'enseignement, qui servirent si efficacement à maintenir l'unité catholique parmi les peuples.

Puis Fanucci ajoute, en parlant de la construction du collège : « Elle fut terminée si » rapidement, que tout le monde en demeura » stupéfait; et c'est aujourd'hui l'un des prin- » cipaux édifices de Rome. »

Grégoire XIII compléta cette œuvre insigne par l'organisation du collège conservée dans l'état le plus prospère, jusqu'au pontificat de Clément XIV. Pendant ce temps, des professeurs tels que Bellarmin, Suarez, de Lugo, Cornelius a lapide, Kircher, Clavio, Boscovich, Maffei et tant d'autres y formèrent une foule d'hommes de la plus haute distinction, sous tous les rapports (1).

Lors de la suppression, Dieu suscita, il est vrai, pour compenser la perte que Rome venait de faire, des professeurs très-capables

(1) De ce nombre furent les neuf Papes suivants: Grégoire XV, Urbain VIII, Innocent X, Clément IX, Clément X, Innocent XII, Clément XI, Innocent XIII, et Clément XII.

parmi le clergé séculier de la ville. Ces derniers soutinrent dignement les études, en marchant exactement sur les traces de ceux qui avaient été leurs maîtres et leurs modèles. Il était impossible néanmoins à des individus séparés d'accomplir complètement, en tout point, ce qu'un corps moral pouvait faire.

Léon XII le comprit ; il rendit le collège aux Jésuites. Et grâce à cette mesure, de nos jours les Perrone, les Passaglia, les Marchi, les de Vico et d' autres encore remplaçant, dans les mêmes écoles, les premiers Pères de la Compagnie, ont ajouté une nouvelle gloire à celle du passé.

Un moment, dans ces derniers temps, la persécution révolutionnaire les avait dispersés; l'un d'entre eux, il est vrai, n'y revint plus; Dieu voulut l'appeler à lui. Mais la bénédiction d'en haut continue et continuera longtemps, nous l'espérons, à féconder les travaux des autres.

La bibliothèque,(1) le musée Kircher et l'Observatoire astronomique donnent à l'établissement un très grand intérêt, sous différents points de vue (2). La piété du chrétien se plaît éga-

(1) On y voit un beau tableau de Gherardo delle notti.

(2) Le général Cervoni commandait l'avant-garde française lorsque Berthier s'empara de Rome, en 1798. Comme il était élève du Collège-romain, les

lement à visiter les lieux de réunion disposés pour les confrairies instituées, parmi les élèves, en l'honneur de la Ste. Vierge. Dans la chapelle de la Congrégation connue sous le nom de *Prima-primaria* (1), on vénère, avec un intérêt tout spécial, l'antique image de Marie, transportée de la catacombe de S. Hermès, et couronnée en 1765, par le Chapitre de S. Pierre.

Jusqu'à ces derniers temps enfin, on aimait surtout à prier dans le lieu même où S. Louis de Gonzague a vécu, où il est mort. La malveillance haineuse des révolutionnaires, en y allumant l'incendie, a détruit en grande partie, ce qu'il y avait de précieux dans les souvenirs locaux d'un saint aussi cher à la jeunesse vraiment chrétienne.

Une autre chambre non moins vénérable se trouve renfermée dans le noviciat de la Compagnie, à S. André du Quirinal. Je veux parler de celle où mourut S. Stanislas Kostka. On l'a changée en pieuse chapelle, où Le Gros a représenté le saint mourant. Notre excellent

professeurs allèrent à sa rencontre, le suppliant d'obtenir que l'établissement fût respecté, ce qui eut lieu. On n'y fit aucune perte scientifique pendant l'invasion.

(1) C'est la congrégation réservée aux théologiens.

ami, le professeur Minardi, a peint dans ces derniers temps, le tableau qui complète la scène toute céleste de cette belle agonie.

Le corps du saint repose dans l'église, sous le riche autel construit à cet effet. C. Maratta en peignit le tableau, qui n'a rien de saillant. Il en est de même des autres peintures.

L'église fort élégante, fut construite par le Cardinal Pamfili, neveu d'Innocent X, d'après le plan de Bernin. On y remarque entre autres sépultures celle du Cardinal de Bouillon, mort en 1715, et le tombeau du roi de Sardaigne Charles-Emmanuel IV, qui abdiqua en 1802, et mourut après avoir reçu l'habit de la Compagnie, en 1818.

Une partie du noviciat est encore occupée par l'hôpital militaire, où le S. Père fit, en 1850, la visite dont l'armée conserve le religieux souvenir. La première fois qu'il sortit dans Rome, après son retour, Pie IX, vous le savez, voulut ainsi porter des consolations bien méritées à ceux qui avaient exposé pour lui, leur vie pendant le siège. Il voulut bénir les malades avant les autres, et avec eux toute l'armée.

Un ancien souvenir français se rattache à S. Eusèbe, dernière église confiée aux soins de la Compagnie de Jésus. Lorsqu'elle portait le titre d'un Cardinal, comme on donnait généralement celui de Ste. Croix-de-Jérusa-

lem à un espagnol, celui-ci était réservé aux français. Voilà pourquoi l' un de ceux-ci » fit peindre, dans le pourtour de l' église, » la vie de la vierge Ste. Aure, non qu'elle y » fût ensevelie, ou qu'on y pessédât quelqu'une » de ses reliques, mais parce qu'elle était de » Paris, où elle vécut dans un monastère de » 300 religieuses, fondé par S. Eloi (1). »

Quant au saint titulaire, c'était un noble romain, dont le courage et la mort glorieuse furent imités, bien souvent, par les compagnons de ceux que l'Eglise romaine a préposés, depuis quelque temps, à la garde du sanctuaire.

Il habitait une maison située au lieu même où se trouve l'église, lorsque s'éleva la persécution de l'hérétique empereur Constance. A cette occasion Eusèbe fut mis en prison ; on l' y enferma dans un cachot de quatre pieds de large, où il mourut de faim. Deux saints prêtres, Orosius et Grégoire, enlevèrent le corps, et le transportèrent dans la sépulture des anciens martyrs, au cimetière de S. Calixte. Constance l'ayant appris condamna Grégoire à être muré tout vivant, dans le même tombeau, ce qui fut exécuté. Orosius ne s'en effraya point; il eut même le courage d'aller l' y enlever. L' ayant touvé au moment où il rendait le dernier soupir, il l'ensevelit près d'Eusèbe.

(1) *La ger. Card.* p. 481.

La maison de ce dernier fut convertie bientôt après en église, que les Papes S. Zacharie et Adrien I restaurèrent. De là vint l'usage d'en conférer le titre aux Cardinaux français. Grégoire IX la rebâtit et la consacra de nouveau, en 1230. Elle fut confiée ensuite aux moines Célestins qui la restaurèrent et reconstruisirent la façade, en 1711. Finalement, elle fut rebâtie en 1750, aux frais du Cardinal Enriquez, titulaire. Tout fut terminé en 1759. Le principal ornement de cette église est la grande peinture exécutée dans la nef, par Mengs.

Les Jésuites à qui Léon XII donna l'église et le monastère voisin, ont fait de cette maison un lieu de retraite pour les personnes qui se livrent, sous leur direction, aux admirables exercices spirituels de S. Ignace.

On a beaucoup loué cette œuvre et le livre qui en expose les principes. On n'a jamais pu dire tout le bien que les âmes en retirent. Entrepris sérieusement et continués avec soin, de tels exercices auront toujours une importance extrême dans la vie. Aussi, éprouve-t-on une véritable douleur à voir que pouvant s'y livrer, on fasse si souvent le choix d'un état de vie sans les entreprendre.

C'est la moins éclatante, mais la plus fondamentale peut-être des œuvres auxquelles s'applique le zèle de la Compagnie de Jésus. Qui

conque l'a comprise et goûtée ne peut en parler sans un véritable sentiment de reconnaissance et d'admiration.

En résumé, soldats chrétiens, à qui ces lignes s'adressent, voilà fort en résumé, l'ensemble du bien qu'opère, dans l'Eglise, cette Compagnie de Jésus, si violemment attaquée par nos ennemis.

Elle a envoyé, elle envoie perpétuellement des apôtres sur tous les rivages de l'univers. Plusieurs y ont opéré des conversions si nombreuses, qu'on en comprend l'impossibilité sans une action de Dieu toute particulière. D'autres, en grand nombre, sont morts sur les échaffauds de la persécution, sous les flèches des sauvages qu'ils venaient consoler et bénir, sous le glaive des chrétiens ennemis de l'Eglise, conséquemment ennemis de Dieu. Elle a réveillé, entretenu, nourri et réchauffé la foi dans le cœur d'une multitude innombrable de fidèles. Elle a instruit les riches et les pauvres, formé les enfants à la vertu, élevé chrétiennement la jeunesse, pendant trois siècles entiers, avec un zèle, un dévouement, une persévérance au dessus de tout éloge. Elle a rempli les bibliothèques des œuvres de ses écrivains. La voix de ses orateurs a retenti, retentit encore avec autant de puissance que d'éclat, dans les chaires les plus illustres. Elle a, dans le même temps, retenu les faibles sur la voie du dé-

couragement; et soutenant avec énergie les forts dans le grand travail de la perfection chrétienne elle a peuplé le ciel. Voilà ses œuvres voilà sa gloire.

Mais, vous dira-t-on peut-être, dans cette œuvre tout n'est pas perfection; on remarque aussi des défauts.

A cela vous n'avez qu'une chose à répondre, et la voici : Dans la grande armée de l'empire, sous Napoléon, il y avait, parmi les soldats qui ont vaincu l'Europe, un corps d'élite, la garde de l'Empereur, à qui l'on reprochait aussi des défauts. Eh! bien, dans tous les temps ce corps excitait une émulation utile parmi les autres et les rendait meilleurs. Dans les instants de danger suprême, il déterminait le gain des batailles.

Eglise de S. Salvatore in Campo et S. Philippe Néri. — Les missionnaires du Précieux Sang et le Vénérable Gaspard del Buffalo. — Les Somasques et S. Jérôme Emilien fondateur. — Eglise de S. Maria in Aquiro.— Etablissement d'orphelins et collège Salviati joints à cette église. S. Salvatore in onda et D. Vincenzo Pallotti. — Impression produite sur un grand nombre de militaires français par la vue du serviteur de Dieu, après sa mort.

S. Salvatore in Campo rappelle le souvenir de l' église du même nom, que le Pape Urbain VIII fit démolir pour l'établissement du Mont-de-piété. Le même Pontife construisit le sanctuaire actuel, en 1639.

On y conserve une image de la Ste. Vierge devant laquelle S. Philippe Néri encore laïc, se réunissait avec ses compagnons, pour s'entretenir des choses de Dieu, et se soutenir mutuellement dans la vertu. Il fit également plusieurs conversions dans la même église, celle entre autres de trois jeunes gens livrés aux plus grands désordres.

A peine promu au sacerdoce, il vint y prêcher avec grande ferveur; et là commencèrent, par ses soins, les pratiques de charité qui donnérent naissance au célèbre hospice de la Trinité des pèlerins (1). Il habita, dans le même temps,

(1) Voir à ce sujet notre Discours sur la *Grace*,

l'ancien couvent annexé à l'église primitive. On montre aussi, près de l'église actuelle, une maison où le Pape Paul III se retira pendant la maladie contageiuse, qui affligeait Rome, de son temps. (1).

L'église est confiée, depuis 1841, aux missionnaires du Précieux Sang, institués par le chanoine Del Buffalo. Le Vénérable serviteur de Dieu n'habita point cette maison; mais il mourut au palais Orsini, où l'on conserve la chambre qu'il habita.

Le nom de Somasques porté par les clercs-réguliers établis à Ste. Maria *in Aquiro*, vient du lieu où S. Jérôme Emilien leur fondateur s'établit, près de Bergame. Le vocation religieuse de ce grand serviteur de Dieu est trop remarquable pour ne pas la rappeler brièvement ici.

» Jérôme né de la noble famille des Emi-
» liani, à Venise, s'adonna dès la première
» jeunesse, au métier des armes. En des temps
» très-difficiles pour la république, il fut nom-
» mé gouverneur du Château-neuf, dans les
» montagnes de Trévise. Ce château fut pris
» par l'ennemi, et lui-même renfermé dans
» une obscure prison, avec les fers aux pieds

que Dieu nous a faite en nous conduisant à Rome. — Rome. Paternò. 1852. p. 88.

(1) Les armes du Pontife sont peintes sur la façade de la maison.

» et aux mains. Destitué de tout secours des » hommes il pria Marie, qui touchée de mi- » séricorde lui apparut, brisa ses chaînes, et » le faisantpasser au milieu des ennemis, qui » gardaient partout les abords , le conduisit » en face de Trévise. Entré dans la ville, il » se rendit devant l'autel de la Mère de Dieu, à » qui déjà il s'était consacré. Il y suspendit » en souvenir du bienfait reçu, les menottes, » les entraves et les chaînes, qu'il avait ap- » portées avec lui (1). »

Dès ce moment il changea complètement de vie, s'occupant uniquement d'œuvres de charité , particulièrement du soin des pauvres enfants abandonnés. Puis , encouragé par S. Gaëtan, qui était venu à Venise où il se trouvait alors, il fonda son institut pour les orphelins.

Cette congrégation possède aujourd'hui dans Rome, plusieurs établissements, dont nous donnerons successivement l'idée, à mesure qu'ils se présenteront dans l'ordre des matières.

Nous parlerons ici de celui qui est joint à Ste. Marie *in Aquiro.*

Cette église fut fondée par le Pape S. Anastase I , vers l' an 400 , sur les ruines d'un temple payen. Anastase le bibliothécaire (2)

(1) *Brev. Rom.* 20 jul.
(2) Dans la vie de Grégoire III.

la désigne déja sous cette dénomination, dont l'origine est tout-à-fait incertaine. Elle était alors basilique et diaconie ; aussi, en la reconstruisant en entier, vers 735, Grégoire III la fit-il décorer de peintures à l'égal des plus vénérés sanctuaires de la ville. Alexandre III en 1189, et Boniface VIII en 1295, y firent des réparations, dont la mémoire est conservée. En 1590, le Cardinal A.-M. Salviati la reconstruisit en entier, à l'exception de la façade, bâtie dans le dernier siècle.

L'intérieur à trois nefs, n'offre rien de saillant à remarquer (1), soit dans l'ensemble, soit dans les détails.

Quant à l'établissement d'orphelins, il est d'un véritable intérêt, aussi bien comme œuvre d'enseignement, qu'à titre d'œuvre de charité. En voici l'origine.

Pierre Caraffa (2) ayant accompagné S. Gaëtan à Venise, avait pu juger du zèle et de la charité que Jérôme Emilien y exerçait vis-à-vis des pauvres orphelins abandonnés. Devenu Cardinal, et voulant procurer le même bien à Rome, il en écrivit plusieurs fois au saint fondateur, le pressant avec instance, de venir au plus tôt commencer l'œuvre. Malheureu-

(1) Etienne de Landot clerc-national de France y fut enterré en 1815.

(2) Pape plus tard, sous le nom de Paul IV.

sement le serviteur de Dieu mourut, et, le Cardinal préoccupé par d'autres affaires de grande importance, eût tout abandonné, si la Providence n'eût suscité, pour cette œuvre, le zèle de S. Ignace. Ce dernier forma sous le titre de la Visitation une confrairie de Cardinaux, d'Evêques et d'autres personnes distinguées, pour recueillir les orphelins des deux sexes, et leur procurer gratuitement une éducation conforme à leur condition et à leurs besoins.

Le Pape Jules III approuva l'œuvre, et donna, dans ce but, l'église qui nous occupe en ce moment, ainsi que l'habitation voisine. En 1591, le Cardinal A.-M. Salviati, insigne bienfaiteur du lieu, y ajouta le collège qui porte son nom. Le but de ce dernier établissement était de favoriser les études des jeunes orphelins, à qui l'on reconnaîtrait une véritable aptitude, et dont la conduite serait d'ailleurs éprouvée par un séjour de plusieurs années, dans l'hospice. Le Cardinal voulait, pour cette raison, que les deux administrations fussent complètement séparées. Il tâchait par là, d'obvier au grave inconvénient trop commun dans certaines éducations de charité; celui de changer la condition sociale de jeunes gens pour qui une instruction développée hors de propos, devient souvent le plus grand des fléaux. Malheureusement les désastres, qui par suite

des dernières révolutions ont frappé les instituts de charité dans Rome, ne permirent plus de suivre exactement les règles tracées par cette prévoyante sagesse.

D'un autre côté Léon XII accomplissant le projet primitif du Cardinal Caraffa, confia aux Somasques l'établissement ainsi reconstitué. Il les chargera en même temps, des soins spirituels à donner au conservatoire analogue établi, pour les jeunes filles, à l'église des *SS. Quattro*, dont nous parlerons ailleurs.

L'église de *S. Salvatore in onda* fut construite en 1260, pour les religieux de S. Paul hermite, qui la possédèrent jusqu'au temps d'Eugène IV. Ce Pontife la donna, ainsi que l'habitation voisine, aux franciscains-conventuels (1), à qui la pieuse union formée par D. Vincenzo Pallotti succéda, dans ces derniers temps.

La mémoire de ce grand serviteur de Dieu donne un véritable intérêt à ce sanctuaire. Son corps y fut exposé après sa mort, circonstance qui devint, pour plusieurs d'entre vous, l'occasion de revenir à Dieu. Voici comment la chose se passa.

C'était dans le mois de janvier 1850; un prêtre zélé dont nous avons répété avec vous l'éloge, M. l'abbé Masson, conduisit une di-

(1) Sixte-Quint y habita.

xaine de chasseurs à pied du premier bataillon, dans l'église, où la foule se pressait pour visiter le corps du vénérable prêtre. Ils en furent tellement frappés, qu'à leur retour à la Chancellerie, où ils étaient casernés, leur récit détermina un nombre considérable de leurs camarades à se rendre à S. Salvatore, pour y jouir du pieux spectacle (1). Cette vue produisit sur tous le plus grand effet. Ce fut pour plusieurs un motif déterminant de se rapprocher des sacrements qu'ils avaient négligés précédemment. Les autres y puisèrent des sentiments de respect tels qu'ils cessèrent du moins, leurs propos contre la religion. Tel est le témoignage certain et positif que nous en reçûmes alors. (2).

(1) On m'assura qu'il y en eut jusqu'à deux cents.

(2) Nous venons d'avoir encore, tout récemment, une nouvelle preuve de ce que le bon exemple opère sur les âmes. Un chasseur du septième bataillon engageait vivement un de ses camarades à imiter ce qu'il venait de faire lui-même, en se rapprochant de Dieu, mais il ne pouvait pas l'y déterminer. Il le fit consentir finalement à visiter, à la Trinité-des-monts, la chapelle de la *Mère admirable*, où tant de grâces déjà s'obtinrent pour l'armée. Une personne de piété y priait. Ce militaire en fut tellement frappé, que cette vue le détermina. « Je ne » croyais pas, disait-il à son camarade, qu'il y eût » des personnes aussi attachées à la religion. Puis-

Le Franciscains et l'église d'Ara-Cœli. — Le S. Bambino et les républicains de Rome. — Le couvent et les saints qui l'habitèrent. — Eglise de S. Francesco a Ripa et la chambre du saint. — L'église et le couvent des Capucins. — Corps de S. Justin le philosophe, de S. Félix et du B. Crispino. — Les chambres de ces derniers, dans le couvent.

Aux sanctuaires consacrés à N. S. ajoutant ceux dédiés à Marie reine des Apôtres, nous parlerons avant tout de la belle église d'Ara-Cœli et des enfants de S. François.

Plusieurs motifs m' y engagent, un entre autres, qui m'est, je l'avoue, tout-à-fait particulier. Je veux dire l'amour de préférence que je ressens pour l'homme qui releva, sur le Calvaire, « une épouse si noble, si riche, » et si belle, comme il le déclarait aux jours » de sa conversion, que jamais on n'en vit de » semblable (1); » l'homme dont à l'intérieur, le cœur brûlait pour Dieu « des ardeurs d'un » séraphin (2), »et qui au dehors, « portait » sur son front la joie et la douceur, un

» qu'il en est ainsi, je veux me confesser.» Nous tenons ce fait très-certain, du militaire qui fut la première occasion de cette grande miséricorde.

(1) Il parlait ainsi de la pauvreté à ses compagnons de plaisir.

(2) *Brev. Rom.* Office du saint.

» visage d'ange (1) ; » le sublime insensé, *l'amant désespéré de la pauvreté* (2) du Sauveur, qui peut nous obtenir une si grande part à l'amour dont il était enflammé pour Jésus pauvre et crucifié!

La principale église desservie, à Rome, par ses enfants, est Ste. Marie *in Ara Cœli*, bâtie, comme nous l'avons dit (3), sur les ruines du temple de Jupiter, au Capitole. On ne connait pas bien l'origine de cette dénomination, qui varia suivant les âges (4). L'époque de la fondation primitive n'est pas non plus certaine. Quelques-uns vont jusqu'à l'attribuer à Constantin; d'autres au Pape S. Grégoire-le-grand. Les bénédictins la possédaient certainement, au dixième siècle; et, dans le treizième, Innocent IV étant à Lyon, la donna aux disciples de S. François. Ces religieux y firent exécuter, peu de temps après, par P. Cavallini, les mosaïques de l'intérieur (5); et l'on construisit à l'aide d'aumônes offertes par les fidèles, en temps de peste, le grand escalier

(1) Portrait par les contemporains.
(2) Bossuet.
(3) Voir Tom. II. p. 162.
(4) Elle était nommée *S. Maria in Campidoglio*, au 13e. siècle; puis in *Aurcoelio*, *Aracelio*, et finalement *Ara-coeli*.
(5) Il y en eut aussi à la grande façade au dehors.

qui précède la façade principale. Eugène IV, en 1445, y établit la réforme de S. Jean de Campistrano, connue sous le nom d'Observance, qu'elle retient encore aujourd'hui.

Par une de ces combinaisons providentielles que l'on rencontre, à chaque pas, dans Rome, et qui doivent être, pour nous, le sujet de graves enseignements, les marbres du temple de Quirinus, donnés aux religieux, par la ville, servirent à cette construction. Ainsi les richesses accumulées pour le culte impie du meurtrier fondateur de la cité matérielle, devinrent un trophée à la gloire du pauvre d'Assise (1), que Dieu destinait à réparer les ruines de la cité divine substituée dans Rome, à l'antique reine du monde (2).

En 1464 le Cardinal O. Caraffa refit les deux tiers de cette église. On ouvrit, cent ans

(1) Dans les premiers temps de sa conversion, S. François priait avec ferveur, devant une image du Crucifix, dans l'église S. Damien d'Assise, quand le Seigneur lui dit: « Va, François, soutiens et ré« pare mon Eglise qui tombe en ruines, comme » tu le vois. » Le saint crut d'abord qu'il s'agissait d'une réparation matérielle à S. Damien. Il comprit plus tard, la signification de cet avertissement divin. — Quant à la vision d'Innocent III, nous en parlons au T. 1 p. 46.

(2) Une pratique de pénitence assez commune à Rome, et très respectable, consiste à monter cet escalier à genoux.

plus tard, la porte latérale, où A. Mattei plaça l'antique image de la Ste. Vierge en mosaïque.

Dans un but de convenance religieuse, Pie IV fit enlever, dans le même temps, une quantité de tombeaux qui avaient encombré l'église, ce qui fut certainement une perte historique pour les arts. Il fit également transporter hors de la grande nef, le chœur des religieux (1), qui s'y trouvait établi, suivant l'ancien usage. Le maître-autel fut refait à cette occasion. Sous Clément VIII on répara les chapelles de famille, comme Grégoire XIII l'avait ordonné. Une déplorable pensée d'élargir les vitraux de cette église, fut mise à exécution dans le 17e. siècle. On retrouve enfin en différentes parties de l'édifice, les traces des tristes embellissements imaginés depuis cette époque.

La grande nef est remarquable par la suite de colonnes prises dans les ruines du temple de Jupiter, et par le beau plafond doré, qu'on peut considérer de même comme un triomphe de la foi sur les ennemis de Dieu.

Ce plafond rappelle, en effet, la victoire de Lépante, obtenue de Dieu, par les prières de S. Pie V. (2).

(1) Il n'en reste plus que les ambons adossés aux piédroits des transeps.

(2) L'administration municipale de la ville le fit refaire, à la suite de cette victoire.

Deux souvenirs français se rattachent à la chapelle dédiée à S. Bernardin de Sienne. Cette chapelle qu'on trouve la première à droite en entrant, est décorée de peintures par Pinturicchio et son école. Elle appartint, par héritage, au fameux Cardinal Mazarin, et Nic. Bufalini, ancien officier au service de France y est enterré (1). Le sculpteur français Michel Maille exécuta la statue de S. Pierre d' Alcantara et les deux anges en marbre, qui décorent la sixième de ces chapelles.

Près de la porte latérale, on trouve le monument du marquis de Saluces, général de François I, qui l'envoyait au secours de Clément VII assiégé au château S. Ange, par les troupes de Charles-Quint. Il ne put dépasser Aversa, où il mourut par suite de blessures. Le buste de ce général est de J.-B[te]. Dosio

Les Savelli avaient fait construire, au 13e. siècle, l'autel du transept méridional, et l'avaient orné d'une statue en bois de S. François d'Assise. Cette statue, la première excutée à Rome, en l'honneur du saint, fut transportée dans la sacristie, lors de la regrettable destruction de l'ancien autel remplacé, en 1727, par celui qu'on y voit maintenant. Les tom-

(1) En avant de la même chapelle est placée la pierre sépulcrale du grand voyageur P. della Valle.

beaux des Savelli, comtemporains de la décoration primitive, donnent l'idée de ce qu'on a ainsi perdu. Ces monuments renferment les corps du père et de la mère d'Honorius IV (1).

Une antique image de la Ste. Vierge, en mosaïque, orne la petite chapelle de Ste. Rose de Viterbe, près de ces tombeaux. S. Louis roi de France avait été peint à fresque, par Etienne Florentin, là où se trouve aujourd'hui l'autel de S. Charles.

L'image du maître-autel est une des Vierges attribuées à S. Luc. Le Pape S. Grégoire-le-grand la fit, dit-on, porter dans la procession de pénitence qu'il ordonna pour obtenir la cessation de la peste (2). On la couronna en 1636, du vivant du comte Sforza. Un beau souvenir de Ste. Françoise Romaine s'y rattache aussi. Voici le fait:

Le mari de la sainte fut blessé, à la prise de Rome, par Ladislas roi de Naples. Paul Orsini vint ensuite chasser l'armée napolitaine, qui se retira eneffet; mais le comte de Troia, qui la commandait, voulut emmener avec lui, en otage, le fils de Ste. Françoise au lieu de son mari malade de sa blessure. La sainte se mit

(1) Paul III ajouta plus tard, la statue de ce Pontife à la décoration de l'un des tombeaux.

(2) Jean de' Vecchi peignit ce fait sur l'un des piédroits, en face de l'autel de S. Charles.

en prières devant l'image de Marie, se recommandant, avec larmes, à la divine mère de miséricorde. Ces ferventes supplications furent entendues aussitôt. A l'instant où l'on voulait lui arracher son fils les chevaux refusèrent de marcher, au point qu'on laissa le prisonnier libre (1).

Indépendamment des fresques et de la bonne copie du tableau connu sous le nom de Vierge *au chat*, on remarque dans le chœur des religieux, le beau monument de J.-Bte. Savelli, mort en 1498.

Une fresque de Giottino, peinte là où se trouve l'autel de S. Joseph, dans le second transept, représentait, comme de l'autre côté, notre saint roi Louis de France. On voit en face., le tombeau de la reine de Bosnie (2), morte en

(1) Le mari de Ste. Françoise fut enterré dans cette église, où la sainte venait souvent prier, laissant d'abondantes aumônes aux religieux. En mémoire de sa grande dévotion et de ses bienfaits, on lui consacra, plus tard, dans le même sanctuaire, une chapelle dédiée depuis à S. François Solano.

(2) Cette princesse légua en mourant, au S. Siège son royaume d'où les turcs l'avaient chassée. « En témoignage de cette royale donation el-« le remit au Pontife (Sixte IV) l'épée du ro-« yaume et les éperons d'or. Sixte reçut le tout « avec bonté, remettant ces objets entre les mains « de chaque Cardinal, puis il ordonna de placer « aux archives apostoliques le titre authentique

1478 Là aussi, dans le milieu du transept, s'élève la chapelle isolée de Ste.Hélène, dite *Capella Santa*. Elle est placée, dit-on, dans le lieu même où la foudre tomba, du temps d'Auguste, et où cet empereur, suivant quelques écrivains, aurait élevé un autel au Fils de Dieu. Cette chapelle avait été détruite, en 1798; mais la confrairie du Gonfalon la rétablit, comme on la voit présentement.

Parmi les peintures du bas-côté de gauche, on distingue les deux tableaux latéraux de la chapelle consacrée à Ste. Marguerite de Cortone, la sainte et privilégiée pénitente. On les regarde comme le chef-d'œuvre de Marco Benefial.

La chapelle de S. Antoine de Padoue, qui se trouve dans le même collatéral, est l'objet d'une dévotion particulière que justifient complètement du reste, les grâces sans nombre obtenues par l'invocation du saint.

Il en est de même, et par dessus tout, de la célèbre image du Saint Enfant Jésus, qui motiva tant de sarcasmes impies de la part d'une orgueilleuse et ignorante incrédulité.

La dévotion à la sainte enfance du Sauveur;

« de l'acceptation; de telle sorte, que si l'on vient « à récupérer ce royaume sur les turcs, il appar- « tient à ce titre à l'Eglise Romaine. » *La ger. card.* p. 571.

la confiance que donnent l'invocation et l'adoration du Fils de Dieu considéré dans ce premier mystère d'abaissement et de souffrance; la certitude où l'on est de toucher particulièrement son cœur en l'honorant dans ce mystère, où il a voulu s'humilier aussi profondément pour nous; telles furent les causes premières de la ferveur avec laquelle on recourut à Jésus enfant, dans les grandes nécessités de la vie. Quant à l'image du *S. Bambino* (1) vénérée dans cette église, elle est uniquement, comme toutes les autres, un moyen efficace pour mieux graver dans le cœur le mystère caché qu'on y honore. Car pour le répéter avec un grand Pontife, « lorsque nous entrons dans l'église, » que nous contemplons les peintures des mi» racles de Notre Seigneur Jésus Christ, celles » de sa sainte mère tenant dans ses bras notre » Dieu et notre Maître enfant, et les anges » qui l'entourent, chantant l'hymne trois fois » saint, nous ne pouvons en sortir sans émo» tion (2). »

D'un autre côté les grâces perpétuelles (3)

(1) Saint enfant. — Il est conservé dans une salle dépendant de la sacristie.

(2) *SS. patris nostri Gregorii PP. II, Epist. I ad Leon. Isaur. De sacris imag.* Apud Mansi *SS. Conc. coll.* T. XII p. 965.

(3) Une jeune fille en reçut tout récemment encore une des plus signalées.

et sans nombre qui furent obtenues par cette dévotion; la bénédiction particulière accordée par Dieu à la présence de la sainte image, tels furent dans le principe, comme aujourd'hui, les motifs réels de l'empressement qu'on témoigne à l'avoir près de soi dans les graves maladies.

Or, je le demande pour tout chrétien de bonne foi, est-il possible de trouver là rien à redire? Je ne dis pas assez, est-il possible de ne pas approuver positivement une telle dévotion? Est-il possible de ne point partager au fond de son cœur, des sentiments aussi respectables, aussi légitimes?

J'avais donc bien raison de vous dire, que l'ignorance orgueilleuse des ennemis de Dieu, peut seule expliquer les sentiments de ceux qui n'ont pas craint de tourner en dérision la sainte image.

Dans les jours de désordre que nous traversions naguère, le S. Bambino fut l'objet d'une autre impiété de la part des républicains de Rome.

Les hommes dont les partisans avaient volé, (1) mis en moreaux et brûlé presque toutes

(1) Nous vîmes nous-même la femme d'un médecin emporter chez elle un coussin en soie de la voiture du Cardinal Lambruschini. Un autre individu ayant volé une roue d'une de celles du Cardi-

les voitures des Cardinaux s'étaient emparés également de celles du Pape. Il décidèrent que la voiture de cérémonie servirait dorénavant au transport du S. Bambino, chez les malades. « Ainsi, disaient-ils avec une dérision » impie, ce sera le maître et non plus le » serviteur, qui en fera usage »

L'église fut également le théâtre d'une profanation sacrilège de la part des malheureux qui firent tant de mal à Rome. C'est là, qu'à l'ouverture de la Constituante où ils devaient proclamer leur fantôme de république, ces hommes insultant Dieu de toutes les manières, eurent l'audace impie d'assister à une messe du S. Esprit ordonnée par eux.

Les religieux se conduisirent avec courage et dignité, dans cette circonstance. Ne pouvant résister matériellement à la force, ils abandonnèrent leur église, refusant de prendre la moindre part au sacrilège qu'on allait y commettre. La messe fut célébrée par un des rares et tristes prêtres venus du dehors, pour servir soi-disant d'aumôniers aux troupes de l'indépendance. Le malheureux y employa si peu de temps, qu'il lui fut matériellement impossible d'accomplir en entier le sacrifice. Puis,

nal Barberini, venait bravement réclamer celle formant la paire, afin, disait-il, de s'en servir pour un *carettino* à son usage.

quand le moment de chanter le *Veni creator* arriva, plusieurs des révolutionnaires présents se précipitèrent dans le chœur, laissé complètement vide par les religieux. Un de nos amis, qui d'une tribune avait cru pouvoir observer cette scène impie, s'effraya en ce moment. Il crut que ce groupe allait envahir le couvent pour le dévaster. Ils venaient uniquement chanter avec une frénétique ardeur, l'hymne adoptée par l'Eglise pour attirer sur elle et sur ses enfants, les grâces de l'Esprit de sainteté, d'amour et de paix.

Quant à l'église elle renferme indépendamment des sépultures dont nous avons parlé, un grand nombre de mémoires funèbres intéressantes, sous différents rapports.

Ainsi, près de la grande porte, est enterré Flavio Biondi de Forlì, qui dans le 15e. siècle, écrivit le premier sur les antiquités romaines. On y remarque aussi les monuments de L. Libretto Cardinal sous Paul II, et du français Louis d'Albret mort en 1465. Elevé aux honneurs de la pourpre par Pie II, ce dernier Cardinal était surnommé les délices du Sacré Collège. Cinq autres sépultures de français morts dans le même temps, existent dans l'église. Il s'en trouve une aussi du seizième siècle. On lit enfin avec intérêt la suivante inscription, qui est de 1300: *ici gist fev iehans vaillant de saci en la dyocese de miavx bovriois qui tre-*

spassa lan de lincarnacion MCCC du mois de novembre pries pour laime de li.

Dans la chapelle de l'Ascension, au bas-côté de gauche, Donatello a exécuté le tombeau de J. Crivelli. On remarque dans le transept nord, en face de la chapelle de S. François, le monument sans inscription élevé au Cardinal d'Aquasparta, ancien général des franciscains, mort en 1302. Dans la même église enfin se trouvent les sépultures des grands serviteurs de Dieu, F. Eletto et F. Giunipero, compagnons de S. François, illustres dans l'Ordre, par leur grande vertu.

Le vaste couvent où réside le Général commun aux deux branches des Réformés et des Observantins, fut bâti par Paul III (1). Ce Pontife lorsqu'il habitait le palais de Venise, établit le corridor de communication avec le Capitole, par le moyen du couvent. Là, Jules III et Pie IV passèrent les étés, et ajoutèrent de nouvelles constructions aux anciennes qu'ils embellirent. Sixte-Quint abandonna complètement le local aux religieux. Plusieurs des peintures qui décorent ce couvent à l'intérieur, sont du Frère Umile de Foligno.

Là vécurent ou séjournèrent plusieurs saints

(1) La bibliothèque du couvent fut richement pourvue par Clément XII, en 1732. Sous Benoît XIV le concordat avec le roi de Portugal Jean V, y fut conclu.

renommés dans l'Eglise, entre autres S. Jean de Campistrano, S. Bernardin de Sienne, et S. Diégo d'Alcantara (1). S. Philippe Néri lié d'une étroite amitié spirituelle avec plusieurs religieux remplis de piété, fréquenta particulièrement cette maison.

L'église S. François à *Ripa grande*, est beaucoup moins intéressante que celle d'Ara-Cœli; mais le couvent renferme un souvenir précieux parmi les plus vénérables de Rome. Je veux parler de la cellule habitée jadis par S. François. Le Cardinal A. Montalto en fit une chapelle où R. Pallavicini, aussi Cardinal, établit l'autel et le retable en bois, qu'on y voit aujourd'hui. Ce dernier forme un vaste reliquaire, dont l'ingénieux mécanisme, imaginé par un religieux de l'Ordre, découvre et referme à la fois tous les compartiments, suivant qu'il s'agit d'exposer ou de retirer les reliques.

Un autre franciscain, le Frère Emmanuel de Côme est l'auteur de la plupart despeintures du cloître. Il y a représenté les plus célèbres religieux de l'Ordre (2), en particulier les martyrs du Japon.

(1) Des inscriptions placées sur les cellules habitées jadis par les deux premiers, conservent seules cette précieuse mémoire. Les chambres continuent en effet à servir d' habitation aux religieux. La troisième est convertie en chapelle.

(2) Ces religieux sout les Réformés de S. François.

Dans le 13e. siècle il y avait, en ce lieu, un hospice de bénédictins, et une église désignée sous le nom de S. Blaise *in hospitali*. S. François y fut reçu parmi les pauvres, quand il vint à Rome, dans l' année 1219. Grégoire IX lui donna, dix ans plus tard, l'église et l'hospice, qui furent reconstruits en 1231, à l'aide principalement des largesses de Rodolphe comte de l'Anguillara. L'hospice fut alors transformé en couvent. Lilio Biscia et Al. Vipereschi construisirent dans le 16e. siècle, le chœur de l'église, laquelle dans le 17e. fut refaite, comme on la voit maintenant, par L. Pallavicini Cardinal.

Parmi les peintures de l' intérieur, on remarque le tableau d'Annibal Carrache, dans la chapelle Mattei, la troisième à gauche. La statue de la B. Ludovica Albertoni dans la dernière chapelle, est de Bernin, qui a représenté la servante de Dieu au moment de la mort. Le Crucifix en relief de l'autre côté de l'église, est du religieux Diégo de Milan.

On y remarque aussi un assez grand nombre de sépultures, qui ne sont pas sans intérêt. Nous citerons entre autres la pierre tumulaire de G. Robert, français, doyen des Camériers secrets du Pape, mort en 1474.

Une troisième réforme des franciscains est celle des capucins établis d'abord là où se trou-

ve l'église de S. *Croce de Lucchesi* (1) Le Cardinal A. Barberini, frère d'Urbain VIII les transporta dans le nouveau couvent, près de la place qui porte le nom de cette famille.

Le F. Michel, religieux de l'Ordre et A. Casoni furent les architectes de l'église et du couvent qui respire partout la pauvreté religieuse la plus exacte et la plus édifiante. Urbain VIII en posa la première pierre, et fit don à l'église des bons tableaux qu'elle renferme. Cette église porte le glorieux titre de l'Immaculée Conception de Marie, mystère dans lequel l'Ordre vénère tout particulièrement l'inviolable pureté de la Mère de Dieu.

Au dessus de la porte d'entrée, on conserve la copie de la *Navicella* de Giotto, peinture d'autant plus intéressante qu'en la copiant en mosaïque, pour la nouvelle basilique de S. Pierre, le provençal Marcel en modifia le caractère. Urbain VIII fit exécuter par F. Berretta celle qu'on voit aux capucins.

On trouve dans les chapelles de gauche, un S. Bonaventure, œuvre médiocre d'André Sacchi; une naissance de N. S., que l'on croit de Lanfranc; enfin le beau S. Paul de Pierre de Cortone.

La peinture du maître-autel est une copie d'une œuvre fort imparfaite de Lanfranc, qu'un incendie détruisit.

(1) Dans le couvent dit de S. Félix.

Dans les chapelles de droite, A. Sacchi a peint le S. Antoine de Padoue; et l'on y admire particulièrement le S. François du Dominiquin et le S. Michel considéré comme le chef-d'œuvre du Guide. Ces deux peintures ont été copiées en mosaïque pour S. Pierre.

Nous ne parlerons pas des autres tableaux, bien qu'estimables; nous mentionnerons seulement, dans la sacristie, le portrait de F. Elie, attribué à Giunta de Pise.

Plusieurs tombeaux de l'église méritent l'attention. Nous citerons ceux du statuaire O. Rusconi, prince de l'académie de S. Luc, mort en 1728; de Corboli-Bussi, prélat de la plus haute distinction, dont nous avons déjà parlé (1); d'Alexandre fils de Jean Sobieski, le

(1) Il composa lui-même sa modeste et touchante épitaphe, ainsi conçue:

IOHANNES CVRTI FILIVS
CORBOLI BVSSI
DOMO VRBIN. AC SENOGALL.
PROTONOT. APOSTOLICVS
SVAE GENTIS VLTIMVS
QVI OBIIT V NON. IVL. A. MCCCL.
ANNOS NATVS XXXVI. M. X. D. IX.
HIC SE
FRATRVM MORTALIVM
PIETATI COMMENDAT
QVOS OMNES
HOC VNVM SIBI PLAVDENS
SINE VLLA SIMVLATIONE
DILEXIT

sauveur de Vienne; enfin la simple tombe qui recouvre les restes du fondateur de l' église A. Barberini, célèbre sous le titre de Cardinal de S. Onuphre.

Cette inscription est ainsi conçue:

HIC
IACET
PVLVIS
CINIS
ET
NIHIL (1)

Il y a dans une telle inscription, appliquée à l'un des hommes qui figurèrent avec le plus d'éclat dans les affaires de son temps, assurément une belle pensée d'humilité; mais la la dernière expression ne convient absolument pas à un chrétien (2); elle serait complètement

Près de lui est enterrée sa mère, qui l'aimait d'un amour si tendre, et qui le suivit de bien près; sa mère, femme héroïque, qui le voyant résigné à la mort, nous disait: *Maintenant je n'ai plus rien à demander au bon Dieu.*

(1) Ici repose poudre, cendre et rien.

(2) Il en est de même sous un autre rapport, de l'expression toute payenne que nous lisions, ces jours derniers, sur la grande porte de S. André della Valle, dans une inscription placée pour un service funèbre: *Sacris manibus.*

impardonnable dans les temps comme les nôtres par exemple, où pour tant d'aveugles il y a, pratiquement du moins, *nihil* au delà de la terre et des sens.

Enfin nous placerons bien au dessus des richesses artistiques de l' église, richesses qui attirent pourtant le plus grand nombre de visiteurs étrangers, un trésor d'une valeur infiniment plus grande. Je veux parler des ossements sacrés qu'on y conserve.

Sous le maître-autel en effet on vénère le corps du philosophe martyr S. Justin, l'un des plus courageux apologistes de la religion dans les premiers siècles. D' autres autels renferment ceux d'humbles religieux laïcs bien glorieux devant Dieu; je veux dire le B. Crispino de Viterbe (1) et S. Félix de Cantalice l'ami et le conseiller de S. Philippe Néri et des plus illustres personnages de son temps.

Les pauvres cellules qu'ils habitèrent sont conservées aavec vénération, dans l' intérieur du couvent, où elles sont changées en chapelles (2).

(1) Les chairs du serviteur de Dieu ne sont pas conservées, comme l'inattention de quelques visiteurs l'a laissé croire.

(2) Celle de S. Félix a été transportée de l'ancien couvent.

S. Dominique et son Ordre religieux — Couvent central et bibliothèque Casanatense. — Eglise de S. Maria sopra Minerva. — La chapelle et la chambre de Ste. Catherine de Sienne. — Le B. Angélique de Fiésole. — Eglise et couvent de S. Sabina. — Chambres de S. Dominique et de S. Pie V. — Eglise de S. Sisto et chapelle de S. Dominique.

En même temps que Dieu suscitait S. François pour opérer des merveilles dans son Eglise, il bénissait également l'œuvre non moins prodigieuse de S. Dominique ; et ce double secours n'était pas superflu pour les effroyables nécessités du temps.

Il fallait, en effet,combattre à la fois partout l' amour désordonné des richesses et la pauvreté affectée de l'hérésie révolutionnaire, qui marchait comme toujours à la destruction sous prétexte de réforme. S. François et les siens accomplirent éminemment cette mission que secondèrent puissamment aussi les enfants de S. Dominique.

Il fallait combattre par la science chrétienne, l'ignorance des uns et la science perverse des autres. L'Ordre de S. Dominique y parvint en atteignant dans S. Thomas d'Aquin, le degré le plus élevé du savoir humain, que les disciples de S. François furent également loin de négliger.

Les mauvaises mœurs désolaient la terre et s'étaient introduites partout. La vie angélique et mortifiée des uns et des autres corrigea le monde plus efficacement encore par l'exemple que par la parole.

Enfin, par une conséquence nécessaire des autres maux publics, l'esprit d'insubordination et d' indépendance surgissait de toutes parts. L'obéissance religieuse pratiquée jusqu'à l'héroïsme, par ces milliers d' apôtres répandus dans toute l'Eglise, réprima aussi de la plus efficace manière, un si redoutable désordre.

Et non seulement les religieux proprement dits travaillèrent à cette grande œuvre, mais ils trouvèrent un puissant appui dans l'innombrable foule d'auxiliaires que les tiers-ordres donnèrent aux uns et aux autres.

Voulez-vous en concevoir quelque idée? Lisez les lignes écrites par un de ces hommes, qui semblables aux ennemis de Dieu dans tous les temps, trompent les peuples en représentant comme œuvre de passion politique la résistance religieuse de l' Eglise aux attentats les plus injustes. « Maintenant, dit le chancelier de
» Frédéric II, Pierre des Vignes, afin d'affai-
» blir puissamment notre autorité, afin de nous
» enlever l'affection de tous, ils ont créé deux
» nouvelles confrairies, où ils ont admis si
» généralement les hommes et les femmes,

» qu'il n'en reste point, pour ainsi, dire, qui ne
» soient inscrits dans l'une ou dans l'autre (1).»

Ces plaintes impies vous suffiront pour comprendre la grandeur de l'œuvre que Dieu confia dans le monde, aux enfants réunis de S. François et de S. Dominique (2). Elles suffiront pour vous inspirer le respect justement dû à ces corps vénérables, dont il ne faut plus désormais visiter les sanctuaires avec l'indifférence, la légèreté ou la prévention que vous y avez peut-être apportées jusqu'ici.

Vous connaissez déja les principaux couvents et les églises des franciscains dans Rome; nous allons vous en indiquer maintenant d'autres qui appartiennent à S. Dominique.

Le couvent joint à l'église de la Minerve est la maison centrale de cet Ordre établi primitivement à S. Sixte, puis à Ste. Sabine. Dans le cloître orné de peintures, on distingue, non comme travail de grand mérite, mais à cause du sujet traité, la victoire de Lépante obtenue, comme nous l'avons déja indiqué, par les prières du saint Pape dominicain Pie V (3).

On y voit aussi quelques monuments funé-

(1) *Petri de Vineis. Lib. I. epist.* 37.

(2) On peut voir en particulier, pour ceux-ci, la Vie du saint fondateur publiée par le P. Lacordaire.

(3) On trouve de bonnes peintures, en différents endroits, dans l'intérieur du couvent.

raires intéressants; d'abord les pierres sépulcrales de cinq généraux de l'Ordre dans les temps anciens (1); puis le tombeau d'un évêque J. Solano, mort en 1581; celui du Cardinal Astorgio avec ornements et sculptures du 15e. siècle, mais surtout le remarquable monument du Cardinal P. Ferrici.

Indépendamment de la bibliothèque des religieux le couvent possède celle que l'Europe connaît, et que le Cardinal Casanatta (2) fonda en léguant les 23,000 volumes de sa collection particulière, plus 80,000 écus d'or, aux conditions suivantes:

1°. Que la bibliothèque serait ouverte, six heures par jour, à la commodité du public, et qu'on y établirait comme bibliothécaires deux des principaux religieux avec un Frère laïc pour le service manuel.

2°. Que deux autres religieux, des plus doctes, s'occuperaient matin et soir, à l'enseignement public de S. Thomas. (3).

(1) Elles étaient autrefois engagées dans le pavé de l'église.

(2) De là vient le nom de bibliothèque Casanatense.

(3) Au dessous du médaillon de S. Thomas, dans la grande salle, on a inscrit le distique suivant, qui exprime toute la pensée du fondateur sur ce point:
Mille libros, hospes, quid quœris cernere? Thomam
Suscipe, major enim bibliotheca fuit.

3°. Qu'on y fonderait un collége, composé des six premiers théologiens de l'Ordre, appartenant aux nations suivantes: allemands, espagnols, français, anglais, flamands et italiens (1); lesquels seraient constamment occupés à écrire en faveur de la vérité chrétienne, contre les attaques des ennemis de l'Eglise.

Le reste des revenus devait être consacré à l'entretien et à l'augmentation de la bibliothèque.

De cette manière on réunit une collection, qui malgré les vicissitudes des temps, s'élève à plus de 120,000 volumes. C'est la plus riche de Rome, après celle du Vatican.

L'architecte C. Fontana donna le dessin de la grande salle, où Le Gros a sculpté en marbre la statue du fondateur.

Le couvent fut habité par un grand nombre d'illustres et de saints religieux, parmi lesquels nous nous contenterons de citer le Pape S. Pie V, premier cardinal titulaire de la Minerve, et S. Antonin archevêque de Florence.

Pompée en souvenir de quelques victoires achetées au prix de la dévastation et du sang, éleva jadis sur l'emplacement actuel de l'église, un temple à Minerve, déesse des combats et de la sagesse humaine. Le christianisme vain-

(1) On voit partout, dans Rome, la tendance à l'universalité.

queur du monde par les bienfaits, a substitué au temple de l'impuissante idole un sanctuaire consacré à l'unique vrai Dieu, sous l'invocation de Marie *siège de l'éternelle Sagesse*, de la Vierge puissante, qui *écrasa la tête du serpent*, et *triomphe de toutes les hérésies*.

De là vient le nom de Ste. Marie *sopra Minerva* et plus brièvement de la *Minerve*, que porte l'église.

Ce sanctuaire, du reste, existait déja vers 750, quand le Pape S. Zacharie y plaça les basiliennes grecques, réfugiées de l'Orient (1). En 1370 la ville donna aux dominicains l'emplacement abandonné par ces religieuses. On construisit dès lors le couvent et l'église, où le temps amena plusieurs modifications successives. Les Cardinaux A. Barberini, Torrecremata et Capranica, ainsi que les Savelli, les Gaetani et les Orsini (2) comptent parmi les généreux bienfaiteurs, à qui l'on dut plus tard, de nouvelles constructions, soit dans le couvent, soit dans l' église. On exécute actuellement, pour celle-ci, des travaux de restauration et d'embellissements commencés sous la direction d' un religieux de l'Ordre, le Frère

(1) Voir Tom. III. p. 152 et suiv.

(2) On doit à l'un de ces derniers la façade où l'on a placé les inscriptions désignant la hauteur des plus formidables inondations du Tibre.

Jérôme Bianchedi de Faenza, mort au commencement de l'exécution.

Parmi les chapelles du bas-côté de gauche, il faut distinguer celle de l'Annonciation, dont le beau tableau (1) fut attribué au B. Angélique de Fiésole (2), le plus illustre parmi les nombreux artistes dominicains (3). Dans ce tableau, suivant l'usage du temps, figure le portrait du Cardinal Torrecremata fondateur de la confrairie instituée en 1460, pour fournir de dots les jeunes filles pauvres de la ville (4). Le même Cardinal est également enterré dans cette chapelle, où un second tombeau renferme le corps d'un autre bienfaiteur

(1) Michelange en contemplant la figure de la Ste. Vierge dans ce tableau, qu'il attribuait au B. Angélique, disait: « Je crois que ce religieux va d'a« bord au ciel contempler ces bienheureux visa« ges, après quoi il vient ici bas, les peindre par« mi nous. » *La ger. card.* etc. p. 612.

(2) Il était mort avant l'époque où le tableau put être fait

(3) Le P. Vincent Marchese dominicain de S. Marc à Florence, vient de publier sur la fécondité de l'Ordre dans les beaux-arts, l'intéressant livre dont voici le titre: *Memorie de' più insigni pittori, scultori e architetti dominicani, con aggiunta di alcuni scritti intorno le belle arti.* 3 vol. in - 8. Florence. A. Parenti. 1845.

(4) Nous parlerons ailleurs de cette institution.

insigne de la même confrairie, B. Giustiniani Cardinal comme Torrecremata. Ce dernier monument fut élevé par reconnaissance, en 1568.

Le statuaire français Nicolas Cordier (1) exécuta quelques-uns de ses plus beaux travaux, pour la chapelle Aldobrandini, qui vient ensuite. On y remarque particulièrement les statues du père et de la mère du Pape Clément VIII, inhumés dans cette chapelle. Il y ajouta les figures de la Charité, de S. Sébastien et plusieurs autres. La statue de Clément VIII s'y voit aussi, mais elle est d'Hippolyte Buzi.

Deux tombeaux d'Evêques, l'un espagnol et l'autre vénitien, forment la plus intéressante portion de la décoration adoptée pour la chapelle de S. Raymond, ouverte à la suite de celles que nous venons d'indiquer. Ce sont deux remarquables monuments de la sculpture au 16e. siècle.

Les chapelles du transept auquel touche celle-ci, offrent toutes de l'intérêt, sous différents rapports. Sur le premier autel, qui est gothique, on trouve un Crucifix attribué à Giotto. Puis vient immédiatement après, la chapelle des Caraffa, dédiée à S. Thomas d'Aquin. Le tableau de l'autel, attribué au B. Angélique, est plus probablement de P. Lippo, à qui l'on doit les fresques remarquables de la

(1) Voir T. I, p. 44.

voûte et des murailles. Il faut en excepter toutefois les anges et les sybilles exécutés, dans la voûte, par R. del Garbo son élève, et malheureusement dégradées par une maladroite restauration. On trouve enfin dans la même chapelle, le tombeau avec la statue de Paul IV.

Le Cardinal Massimi donna, au temps de Clément X, le dessin de la chapelle voisine, qui appartient aux Altieri. Elle est richement ornée de marbres, et possède un bon tableau, où C. Maratta peignit S. Pierre présentant à la S^te^. Vierge les saints canonisés par Clément X.

Le père de ce Pontife y est également déposé sous un riche monnument, ainsi que plusieurs autres menbres de la famille. L'un de ces derniers mourut en 1431, à l'âge de cent-dix ans.

Mais la plus grande richesse conservée dans cette église est le trésor placé sous l'autel du saint Rosaire, dans la chapelle suivante. Je veux dire le corps de S^te^. Catherine de Sienne, de cette femme vraiment forte, qui défendit et soutint pour ainsi dire l'Eglise, en des temps bien difficiles.

Les parois de la chambre où elle mourut, furent transportées à la Minerve et forment une chapelle ornée des anciennes peintures du

Pérugin (1); mais le plafond est resté intact au lieu primitif; les murailles y ont été réparées. Par conséquent la véritable chambre de la sainte se trouve encore là où elle a vécu, là où elle est morte. Une peinture extérieure de l'Annonciation indique cette chambre, devenue un sanctuaire bien pieux, mais trop ignoré des visiteurs étrangers qui viennent à Rome.

Le B. Angélique est l'auteur probable du tableau de la S[te]. Vierge, sur l'autel où repose le corps de la sainte. Michelange le disait peint *par une main angélique* (2). L'image fut couronnée en 1654, par le Chapitre de S. Pierre. Les autres peintures de la chapelle sont de bons auteurs et ont du mérite.

Les tombeaux de Clément VII et de Léon X

(1) Le Cardinal A. Barberini fit exécuter, en 1637, cette opération, qu'il nous est impossible de considérer comme heureuse.

(2) Le véritable nom du Bienheureux est Jean; le surnom *d'Angélique* vient du style délicieux de ses peintures.

Du reste, il ne se mettait jamais au travail sans se livrer préalablement, à une fervente prière. En peignant N. S. en croix, il lui était, comme déja nous l'avons dit, impossible de retenir ses larmes.

Il ne travaillait aux têtes de la Ste. Vierge, qu'à genoux. Nicolas V lui offrit l'archevêché de Florence qu'il refusa, déterminant le Pape à choisir S. Antonin.

décorent le chœur. Près du dernier de ces monuments, une simple tombe indique le lieu où repose le célèbre Cardinal Bembo.

A la droite du maître-autel vous trouverez le Christ infiniment trop vanté de Michelange. Comme œuvré de matière, comme science anatomique du corps humain, c'est sans doute un grand travail; mais comme expression, comme sentiment, comme pensée d'esprit et de foi, c'est plus que nul, c'est ignoble.

Quelques anciennes pierres sépulcrales des Frangipani et des Capodiferro donnent de l'intérêt à la chapelle qui s' ouvre sur le transept, à la suite de la porte latérale.

La restauration exécutée à la chapelle de S. Dominique, par Benoît XIII, a enlevé complètement à cette portion de l' édifice le caractère qu'y avait donné primitivement le P. Paglia dominicain. Beaucoup de dépenses, beaucoup de richessè, mais peu de chose pour l' esprit et pour le cœur, voilà ce qu'offrent à peu-près partout les œuvres artistiques de ce temps. Celle-ci en est complètement la preuve; et le tombeau du Pape qui la décore, n' offre rien de propre à compenser ce vide absolu d'âme et de sentiment.

Quant aux chapelles du bas-côté de gauche, nous n'avons rien de bien remarquable à y mentionner. Seulement on remarque dans celle du S. Sauveur et de S. Philippe Néri, deux mé-

moires sépulcrales de Benoît et d' Augustin Maffei, personnages connus dans la science et dans la littérature.

Indépendamment des monuments funéraires que nous avons déja cités, l'église en possède encore une quantité d' autres, parmi lesquels plusieurs sont très-remarquables comme style et comme exécution. Plusieurs appartiennent à des personnages connus, par exemple celui de P. Manuzio fils d' Aldo grammairien célèbre; celui de Diotisalvi Neroni jurisconsulte florentin, qui prit une grande part aux affaires de son pays, dans le 15e. siècle; ceux de F. Ginnasi célèbre médecin de Bologne et d'Onuphre Caiano homme d'un grand savoir, mort comme le précédent, un siècle plus tard; celui du chanteur F. Comi, qui appartient à la même époque; ceux de F. Salomoni, officier distingué des armées d'Autriche, et de J. Pichino bénéficier de S. Pierre, très-versé dans la science historique et géographique; celui de Jérôme Gabrielli, jurisconsulte connu du 16e. siècle(1); celui de Pierleoni de' Magistris, poëte et orateur dans le siècle suivant (2). On voit près de la porte latérale, dans le bas-côté de droite,

(1) Près de là se trouve le bizarre monument dessiné par Bernin, pour la religieuse Marie Raggi.

(2) A quelque distance est placé le monument des Amici. Pierre de Cortone en est l'auteur.

celui de Tornabuoni, riche marchand florentin, parent des Médicis; (1) enfin près de l'entrée du cloître, en dehors, se trouve la pierre sépulcrale du théologien fameux Cardinal Gaëtan, lequel voulut être enseveli en ce lieu, par humilité.

Des français connus ont aussi leur sépulture dans l'intérieur de cette même église. Le premier que nous mentionnerons est Jean de Toureil, prieur de Montbasin, fondateur de deux chaires de théologie à Toulouse, son pays natal. Puis le P. Massoulié, connu dans les controverses entre Fénélon et Bossuet, ainsi que dans la fatale question du jansénisme. Mais surtout il faut remarquer le monument du célèbre canoniste dominicain Guillaume Durand, né à Puymisson, dans le diocèse de Béziers. Auditeur de Rote en 1266, légat du Pape S. Grégoire X au concile de Lyon, en 1274, il fut élu Evêque de Mende en 1286.

Ce monument restauré en 1817, est orné de sculptures et de mosaïques remarquables du 13e. siècle. On le doit au maître Jean, fils de Côme, et petit-fils de Jacques célèbres artistes du temps.

Dans le vestibule, qui précède la porte latérale du transept, on trouve trois monuments

(1) Ce tombeau fut exécuté par Mino de Fiésole.

de Cardinaux élevés d'après les dessins de Bernin (1), de Jacques della Porta (2) et de C. Rainaldi. Le statuaire français Maille exécuta la statue de la Religion pour ce dernier tombeau.

A côté de ces pompeux monuments enfin paraît la modeste, mais bien plus illustre tombe (3) du saint artiste dominicain, Angélique de Fiésole, dont l'épitaphe attribuée au Pape Nicolas V, exprime si bien la gloire et le mérite devant les hommes, et aussi devant Dieu.

La première archiconfrairie du S· Sacrement instituée, non seulement à Rome, mais dans toute l'Eglise catholique, le fut à la Minerve. Le P. Thomas Stella grand prédicateur, l'établit et la propagea de la manière la plus heureuse et la plus efficace. Là aussi pour la première fois, on plaça sur l'autel, pour conserver la sainte Eucharistie, le tabernacle pratiqué jusque là partout, dans les murailles mêmes des églises (4). Cette heureuse innovation, que les Orientaux séparés de l'Eglise nous reprochent aveuglément, comme tant d'autres choses,

(1) Celui du Cardinal espagnol Pimentel.

(2) Celui du Cardinal Alexandrin, neveu de S. Pie V.

(3) Le corps se trouve sous l'autel du Christ de Michelange.

(4) Il en reste encore un exemple à Ste. Croix de Jérusalem.

eut pour but, et pour résultat d'entourer de plus d'honneurs et de vénération les espèces sacrées. Elle fut en tout point digne des frères du grand saint dont nous aimons tant à répéter les épanchements de cœur, au pied de nos autels:

Jesu quem velatum nunc aspicio,
Oro fiat istud quod tam sitio,
Ut te relevata cernens facie
Visu sim beatus tuae gloriae (1).

L'église fut très-fréquentée par S. Philippe Néri, qui venait y psalmodier souvent, avec les religieux, même de nuit.

» Le saint vieillard aimait à s'y livrer aux » exercices de piété avec un grand nombre » de religieux de cet Ordre grandement vénéré » par lui, disant qu'il en avait reçu les pré» mices de l'Esprit de Dieu. » Les dominicains, de leur côté, l'affectionnaient et le vénéraient tellement, que « s'il venait dans » leur église, ils l'accompagnaient jusqu'à la » porte, et lui demandaient sa bénédiction, » comme à un saint. (2) »

(1) O Jésus que maintenant je vois caché, faites arriver ce que je désire avec tant d'ardeur; en me découvrant votre face, faites que je jouisse du bonheur que promet la vue de votre gloire. — S. Thomas.

(2) *La ger. card.* p. 614.

Un jour qu'on y avait exposé le S. Sacrement, il y reçut une grâce des plus signalées. N. S. lui apparut dans l'hostie, bénissant tous les assistants. Puis il eut une extase, après laquelle tout rayonnant de joie il s'écria: « Victoire, victoire notre prière est entendue (1). » Il avait connu par révélation, que Dieu accordait la grâce demandée dans l' exposition du S. Sacrement.

Léon X enfin, S. Pie V, et le Vénérable Innocent XI y firent à pieds-nus, des processions de pénitence pour obtenir de Dieu la victoire des armées chrétiennes sur les turcs, dans les temps les plus critiques de leur pontificat (2).

L'église de Ste. Sabine au mont Aventin, est, comme nous l'avons dit, la seconde occupée par S. Dominique à Rome. Le sanctuaire fondé primitivement en ce lieu, fut construit sous le Pape Célestin I (3), par un cardinal illyrien du nom de Pierre. On l'établit sur l'emplacement occupé jadis par la maison de la sainte titulaire, suivant les uns, par un temple de Diane ou de Junon Lucine, selon d'autres. On croit que l' église fut terminée

(1) Loc. cit.

(2) On tint deux conclaves dans le sacristie de la même église. Eugène IV et Nicolas V y furent élus.

(3) En 425.

seulement sous Sixte III successeur de S. Célestin I. Ce Pontife, en effet, la consacra vers 432. Eugène II la restaura dans le neuvième siècle, et Grégoire IX consacra de nouveau le maître-autel, en 1238.

Plusieurs cardinaux titulaires y firent successivement d'importantes réparations. Ainsi, dans le 15e. siècle, Julien Césarini qui mourut ensuite glorieusement pour la foi catholique, y ordonna plusieurs travaux considérables, en 1441. D'Auxia Poggio, célèbre par ses légations contre les turcs, en Allemagne, en Hongrie, en Pologne, et en Bohême fit de même, un peu plus tard. Truchs de Waltbourg restaura l'ancienne mosaïque de Sixte III, et orna l' église de peintures, en 1560. Jérôme Berniero en 1611, et Scipion Delci en 1670, s'y firent enterrer dans les chapelles de S. Hyacinthe et de Ste. Catherine de Sienne, qu'ils avaient fait construire. Finalement, le Cardinal anglais Thomas de Norfolk eut la triste pensée d'en élargir les vitraux, et d'y ajouter une ornementation dans le style pitoyable du temps où il vécut.

S. Pie V et Sixte-Quint y exécutèrent aussi différents travaux. Ce dernier enleva les ambons de l'ancien chœur.

Parmi les pieux souvenirs qui se rattachent à cette église, nous citerons en premier lieu,

celui du Pape S. Silvère mort en exil pour la foi, au temps de Bélisaire.

Ce dernier secondant la haine implacable de l'impératrice contre le Pontife, l'appela et lui fit connaître la sacrilège mission qu'il n'avait pas rougi d'accepter. Fermement résolu à tout souffrir plutôt que de trahir son devoir, le Pape en le quittant vint prier à S[te]. Sabine, y recommandant à Dieu sa propre cause et celle de l'Eglise. Puis, il retourna près du persécuteur, qui habitait alors au Pincio (1). Il y fut alors brutalement dépouillé des insignes du Souverain Pontificat, revêtu d'un habit de moine, et relégué dans l'archipel de Ponza, où il mourut en saint (2).

Dans le même siècle, le Pape S. Grégoire-le-grand établit à S[te]. Sabine, la station pour le premier jour de carême, ce qui lui donna l'occasion d'y prononcer plusieurs de ses homélies au peuple. Les détails de cette pieuse cérémonie sont remplis d'intérêt. Severani (3) les rapporte, d'après un cérémonial du 12e. siècle. Nous nous contenterons de rappeler ici les suivants: Le Pape réunissait le peuple et

(1) Là où se trouve la Trinité des Monts.
(2) Voir au sujet des personnages de distinction relégués dans ces îles, notre petit travail intitulé: *Alcune memorie d'Italia*. — In - 18. Naples. Imp. de l'Araldo 1850. p. 7 et suiv.
(3) *De sept. eccl.*

le clergé à Ste. Anastasie, où il distribuait les cendres. De là, il se dirigeait, pieds-nus, avec tout le cortége, vers Ste. Sabine, en passant par Ste. Marie de la *bocca della verità*.

Le même Pontife établit également à Ste. Sabine les processions de pénitence connues sous le nom de *Litanies septiformes*. On les désignait ainsi parce qu'elles avaient lieu dans sept églises différentes, et par sept ordres distincts de personnes.

Le couvent joint à l'église était autrefois un palais pontifical, où l'on tint plusieurs conclaves, où de nombreux Papes habitèrent, où Honorius IV mourut, et où l'on élut, en 1287, Nicolas IV son successeur. On en voit encore les restes dans le jardin actuel.

Honorius III en avait cédé une portion à S. Dominique, quand il lui donna l'église. Le saint en fit un monastère, qu'il habita ainsi que plusieurs membres illustres de son Ordre. Il y reçut plusieurs grâces extraordinaires, et y donna l'habit à S. Hyacinthe et au B. Ceslas.

S. Thomas d'Aquin et S. Pie V y passèrent aussi un certain temps de leur vie.

Pour en conserver le souvenir on changea en chapelles la cellule de S. Pie V et celle où S. Dominique passa la nuit en prières, avec S. François d'Assise et S. Ange de l'Ordre des Carmes.

On montre également dans le jardin, l'o-

ranger que S. Dominique planta, dit-on, et dont on recueille par dévotion, les feuilles et les fruits.

Dans les derniers siècles enfin, Clément IX pour remettre en mémoire les antiques souvenirs de ses prédécesseurs avait coustume d'y passer quelques jours, chaque année.

Le cloître qui fut restauré sous Jules II, par le Cardinal Bendinello Sauli (1), est orné de nombreuses colonnes antiques. On y arrive par un portique, où l'église prend également son entrée. On y enleva, par suite des tristes idées du temps, quatre riches colonnes en granite vert, pour les transporter dans une salle du musée Chiaramonti, au Vatican.

L'archéoloque français d'Agincourt fit graver et décrivit dans son ouvrage sur la décadence des arts, les sculptures du 13e. siècle, qui ornent la grande porte de l'église (2). Deux autres portes s'y trouvaient, avec un plus grand nombre de colonnes, quand le Cardinal Bernieri fit restaurer ce portique. Il n'en reste plus aujourd' hui que celle considérée comme ayant servi de *Porte-Sainte*, dans le temps des Jubilés où l'inondation du Tibre empêchait de visiter S. Paul.

Deux rangs de colonnes antiques en marbre

(1) Le Cardinal est enterré dans l'église.
(2) Cette porte est en cyprès.

de Paros, divisent les trois nefs à l'intérieur, où l'on distingue, parmi les peintures, celle du Rosaire par Sassoferrato, celles des Zuccheri et de leurs élèves.

Parmi les tombeaux nous mentionnerons celui du huitième Général de l'Ordre, Mugnoz de Zamora, mort l'année du grand Jubilé sous Boniface VIII. Il est représenté en mosaïque, sur sa tombe. Le monument du Cardinal d'Auxia est un beau travail en marbre du 15e. siècle.

On y trouve aussi la sépulture des Cardinaux français Hugues Séguin, mort en 1298 et Guillaume Hugonis, en 1455. De nos jours enfin (1), on y déposa les restes du P. Requédat, l'un de ces jeunes hommes pleins de cœur et de zèle, qui sous la généreuse impulsion du P. Lacordaire (2), ont rétabli en France, dans toute sa ferveur primitive, le vénérable Ordre de S. Dominique.

On conserve finalement, sous l'autel principal, les corps de la sainte titulaire, du Pape S. Alexandre, des SS. Eventius et Théodule et de Ste. Sérapia, tous martyrs.

Près de l'église S. Sixte, où S. Dominique

(1) En 1840.

(2) Dans ce même couvent de Ste. Sabine deux autres compagnons du P. Lacordaire, les PP. Jandel, Vicaire-Général de l'Ordre et Besson ont établi leur noviciat de réforme.

habita d'abord, une chapelle séparée rappelle les miracles que le saint y opéra. Lorsqu' il eut obtenu S[te]. Sabine, il établit les religieuses de sa réforme à S. Sixte, d'où S. Pie V les transporta plus tard, au grand monastère de S. Dominique et Sixte, sur le Quirinal.

Le sanctuaire et le couvent primitifs retournèrent par là aux religieux, qui les possèdent encore aujourd'hui (1).

L'ancienne *Piscina publica*, près de laquelle l'église fut construite, fit donner à celle-ci, dans l'origine, la dénomination de S. Sixte *in piscina*. D'après Panvino (2), on l'aurait appelée aussi église de *Trigide*, du nom de la fondatrice.

L'origine de cette pieuse donation est des plus touchantes. Là, en effet, le Pape S. Sixte passa pour se rendre au supplice, accompagné des SS. Félicissime, Agapit, Etienne, Janvier, Magne et Innocent. S. Laurent les suivait faisant entendre les plaintes si touchantes que l'histoire de son triomphe nous a conservées: «Où vas-tu sans ton fils, ô mon père?

(1) Le mauvais air et les eaux corrompues du lieu causèrent une quantité de fièvres au 66e. régiment de ligne caserné dans ce couvent, après le siège. C'est le corps qui eut le plus à souffrir, sous ce rapport.

(2) Dans son livre sur les sept églises.

» Où vas-tu sans ton diacre, ô saint Pontife? » Jamais tu n'avais la coutume d'offrir le sa» crifice sans ministre. Qu'ai-je donc fait pour » te déplaire, ô mon père? » S. Sixte répondit: « Je ne t'abandonne point, mon fils; mais » tu es réservé à de plus grands travaux, pour » la foi du Christ. Vieillard je dois combattre » un plus léger combat; mais toi qui es jeune, » tu remporteras un plus glorieux triomphe » sur le tyran (1). » Et en effet, trois jours après, suivant la prédiction du saint Pontife, le lévite généreux suivit le souverain prêtre dans l'arène où l'on connaît ses combats et sa victoire.

Or, la fondation de l'église S. Sixte aurait eu pour but de perpétuer un si beau souvenir.

Dans les actes du Concile tenu au Vatican, par S. Symmaque, on trouve la subscription de deux prêtres, Redemptus et Romain, du titre de Trigide.

S. Grégoire-le-grand, de son côté, parle d'un Bassus, prêtre de S. Sixte, et d'un avocat qui s'y fit enterrer, dans des circonstances extraordinaires. (2)

Adrien I restaura richement l'église, en 772; Innocent III la rebâtit au commencement du 13e. siècle. Le Cardinal P. Ferrici la restaura

(1) Off. de S. Laur.
(2) *Reg.* Lib. IV, et *Dial.* Lib. IV. C. 26.

au temps de Sixte IV. Le Cardinal Ph. Buoncompagni y fit ensuite une façade et le plafond à soffites. Sous Paul V, le P. Sicco général de l'Ordre, rebâtit le couvent et orna l'église. Benoît XIII la mit enfin dans l'état où nous la voyons.

Cette église ne possède rien de remarquable en œuvres d'art; mais on y trouve le tombeau du grand écrivain J. A. Orsi, dominicain et Cardinal. Là aussi furent déposés, pendant longtemps, les corps des saints martyrs Zéphirin, Anthère, Lucius et Félix Papes; Sotère, Parthénius, Lucius et Jules Evêques.

Enfin S. Dominique y établit, dans l'origine, la confrairie du saint rosaire, si célèbre depuis, dans l'univers entier. Là, il commença aussi les exhortations et les enseignements religieux à l'occasion desquels ses disciples reçurent le nom de Prédicateurs, qu'ils ont honorablement justifié dans tous les temps.

Eglise de S. Maria in Monteroni et les Redemptoristes de S. Liguori. — Eglise de S. Maria in Campitelli. — Pieuse origine. — Les Clercs-réguliers de la Mère de Dieu et le Vénérable Léonardi, leur fondateur. — Oratoire intérieur. — Eglise de S. Giuseppe alla Longara et les Pii Operai. — S. Maria in Monticelli et les Doctrinaires du Vén. César de Bus. — Te Deum chanté pour la rentrée du S. Père. — Ecoles à S. Agata in Trastevere.

Les religieux établis par S. Alphonse-Marie Liguori, pour donner spécialement des missions au peuple, possèdent à Rome un simple hospice, joint à la petite église de Ste. Marie *in Monteroni*. Cette église, qui est fort ancienne, fut restaurée, une première fois, en 1245, puis en 1597, et sous Innocent XI. Les Monteroni de Sienne y avaient établi un petit hospice pour leurs pèlerins nationaux, d'où vint le nom qu'elle porte. Ayant appartenu, pendant un certain temps, aux religieux italiens de la Mercy, elle fut donnée ensuite aux Liguoriens.

L'abbé G. Setenari a peint le tableau du maître-autel de cette église, dont la construction intérieure est d'une bonne ordonnance, sans offrir néanmoins rien de bien saillant. L'image de la Ste. Vierge, qu'on y vénère, fut couronnée, par le Chapitre de S. Pierre, en 1676.

On peut remarquer aussi le tombeau du Cardinal Durazzo, Archevêque de Gênes.

L' origine de Ste. Marie *in Campitelli* est tout-à-fait pieuse et intéressante. Voici ce que la tradition historique en rapporte: Au temps du Pape S. Jean I, l' image qu'on y vénère apparut miraculeusement à Ste. Galla, illustre matrone romaine, dont nous parlerons ailleurs. Celle-ci changea immédiatement en église sa maison voisine du portique d'Octavie (1). De là vint le nom de Ste. Marie *in porticu*. S. Grégoire VII fit reconstruire et consacra de nouveau cette église à laquelle le Pape Célestin III joignit un hôpital pour les malades. Finalement, pendant la peste de 1659 , sous Alexandre VII, le peuple romain fit vœu public d'ériger un sanctuaire plus somptueux , pour y déposer la vénérable image. Et , en effet, on construisit, sur la place de Campitelli, la nouvelle église, dont C. Rainaldi fut l'architecte. Le Pape en posa la première pierre, et le nom de Ste. Galla fut donnée à l'ancienne.

Paul II avait voulu précédemment transporter l'image dans la chapelle intérieure du palais de Venise, qu' il habitait; mais le lendemain, elle était, dit-on, retournée d' elle-même sur

(1) L'église primitive se trouvait là où l' on voit aujourd'hui celle qui porte le nom même de la sainte.

l' ancien autel. Plusieurs autres Pontifes la firent porter en procession, dans les grandes nécessités publiques. Léon X en particulier suivit à pieds-nus, celle qu'il ordonna pour obtenir de Dieu, l'union des princes chrétiens contre les turcs. Le Chapitre de S. Pierre la couronna en 1650, et le P. Ch.-A. Erra écrivit l'histoire du sanctuaire dans le siècle suivant.

Après différentes vicissitudes Clément VIII donna l'église primitive au Vénérable fondateur des Clercs dé la Mère de Dieu, Jean Léonardi, qui s'y établit, et y mourut en 1609 (1).

Quant au nouveau sanctuaire, il est digne du vœu qui en détermina la construction. La compagnie des avoués y possède la chapelle de S. Michel, dont Séb. Conca peignit le tableau. Les autres chapelles sont richement décorées, particulièrement celle de Ste. Anne et celle des Paluzzi-Altieri. Au dessus du maître-autel est placée l'antique image (2) gravée en lignes d'or sur un saphir ou sur une composition imitant parfaitement cette pierre précieuse. Nous

(1) Un tableau placé près de la sacristie, rappelle la belle circonstance où S. Philippe Néri accueillant le Vénérable serviteur de Dieu et les siens, les reçut à bras ouverts, et leur dit en leur appliquant les paroles de la Ste. Ecriture: « Ingre-« dere tu et omnis domus tua. — Gen. VII. 1.

(2) On y voit la Ste. Vierge avec l'Enfant Jésus, S. Pierre et S. Paul.

ne parlons pas des autres peintures ou sculptures qui décorent cette église; quoique de bons auteurs, elles n'ont rien de saillant.

Les tombeaux du prince Ange Altieri et de son épouse, qu'on voit dans la première chapelle à gauche en entrant, portent pour inscription, l'un: UMBRA (1), l'autre: NIHIL. Cette dernière expression rappelle ce que nous avons dit au sujet de la pierre tumulaire du Carnal Barberini, aux capucins.

Les religieux qui desservent l'église sont appliqués, comme ceux de S. Liguori, au ministère apostolique, parmi les peuples, quelquefois même chez les infidèles. A ce titre nous avons placé leur œuvre au nombre de celles qui nous occupent dans ce moment. Ils furent institués en 1574.

Ils conservent dans leur Oratoire, une autre image de la Ste. Vierge ,couronnée en 1651, sur la porte de l'ancienne église, où elle se trouvait alors. Le temps la réduisit en poussière, et l'on en fit la copie dont nous parlons en ce moment.

Les *Pii operai*, autre branche de clercs-réguliers, appliqués au soin des âmes, occupent l'église peu importante de S. Joseph *alla Longara*. Cette église fut construite en 1732, à l'aide principalement des dons faits par C. Maiella, chanoine de S. Pierre.

(1) Celui de la princesse.

L'église S^te^. Marie *in Monticelli* appartient aussi à des clercs-réguliers fondés dans le 16e. siècle si fécond en institutions de cette nature. Un français, le Vén. César de Bus, les établit en 1593, dans le comtat Venaissin. Il les destinait à l'enseignement de la doctrine chrétienne aux enfants. De là vient le nom de *Doctrinaires* qu'ils ont toujours porté depuis (1). Il s'en forma une congrégation en Italie, à la même époque, mais séparée de celle de France, à laquelle Benoît XIII la réunit en 1725. Il établit alors l'Institut dans Rome, et donna pour cet objet, l'église de S^te^. Marie in Monticelli. Ces religieux y tiennent encore aujourd'hui des écoles gratuites pour les enfants pauvres.

Leur église, est une des plus anciennes de Rome; elle prend son nom d'une élévation de terrain formée problablement des ruines de quelque ancien édifice considérable. Elle porte aussi celui de S^te^. Marie *in arenula* (2), de la rue où elle se trouve.

Elle fut restaurée et consacrée de nouveau, une première fois, en 1101, par Paschal II, puis par Innocent II. Finalement Mathieu Sassi, chargé de nouvelles réparations sous Clé-

(1) Ils s'unirent pour un temps, avec les Somasques.
(1) Quelques uns disent *Areola*.

ment XI, la mutila complètement à l'intérieur, en engageant les colonnes dans de lourds pilastres, comme on le voit maintenant. Il n'y laissa de même, qu'un fragment des anciennes mosaïques (1).

On y conserve un crucifix bien précieux; c'est celui devant lequel Ste. Brigitte venait prier, lorsque le mauvais temps l'empêchait d'aller à S. Paul. On vénère aussi, sous le maître-autel, les corps des SS. martyrs Mamilien, Eustase, Galbodée et Nympha, transportés des environs de Fiumicino, par ordre d'Urbain III.

Quant aux peintures des chapelles, il n'y a rien de particulier à en dire.

Dans cette église, en 1850, le jour même où l'armée française recevait en triomphe le S. Père, au retour de l'exil, une pieuse union de fidèles fit chanter le premier *Te Deum*, qui s'unissant à celui de Latran, devait être répété successivement sur tous les points de la terre. Nous eûmes le bonheur d'être choisi pour présider à cet acte public d'actions de grâce envers Dieu.

Sous le Pape Pie IV, deux prêtres de S. Jérôme *della carità*, Pietra et Cacciaguerra ava-

(1) On y voit aussi, près de la porte, une ancienne fresque représentant le portrait d'un Pape, peut-être Paschal II.

ient établi une petite congrégation pour l'enseignement religieux des enfants, et Bellarmin rédigea pour cette pieuse société, son abrégé de la doctrine chrétienne. Grégoire XIII leur accorda l' église de S[te]. Agathe (1) au Trastevere d'où leur vint le nom d'Agatistes. Puis, en 1747 Benoît XIV les réunit aux Doctrinaires qui ont développé l'œuvre et la maintiennent encore aujourd'hui.

S. Gaetan et les Théatins premiers clercs-réguliers.—Eglise de S. Sébastien et fausse tradition sur la cloaque où fut jetté le corps de l'illustre martyr. — Ancienne église S. Louis-des-français. — Eglise actuelle de S. André della Valle. — Les Barnabites et l'église S. Carlo a' Catenari. — Eglises de S. Blaise et de S. Benoît détruites pour la construction des précédentes. — Eglise S. Pantaleo et les Ecoles Pies. — Chambre de S. Joseph Calasanzio. — Eglise de S. Apollinare et le séminaire romain. — Séminaire de S. Pierre au Vatican.

Le premier qui introduisit, dans l'Eglise, l'institution des clercs-réguliers fut S. Gaëtan,

(1) Le Pape S. Grégoire II la fonda sur l'emplacement de sa propre maison, après que sa mère fut morte de la peste, en 714.

fondateur des Théatins. Cet homme « envoyé » du ciel, comme le disait le Vén. Innocent XI, » pour réprimer l' audace effrénée de Lu- » ther (1), » reçut aussi par rapport à la réforme des mœurs dans l'Eglise, par le moyen du clergé, une mission des plus importantes. Il le sentait du reste en lui-même, quand il disait, avec tant de vérité: « Si Dieu me fait » la grâce de mettre sous les yeux du clergé » séculier, une famille religieuse de clercs- » réguliers , j' espère que par l' exemple de » leur vie pure, de leur modestie et de leur » pauvreté, les hommes du siècle abandonne- » ront le vice et s'appliqueront à l'acquisition » des vertus (2). »

Or, la congrégation des Théatins qu'il fonda réalisa précisément, en bien des circonstances, les espérances que le saint en avait conçues.

Nous voudrions pouvoir indiquer ce que tant d'hommes apostoliques, choisis parmi ces prêtres selon Dieu , eurent le bonheur d' opérer pour le salut des âmes. Les limites de notre travail nous forcent d'y renoncer, pour vous

(1) Bref cité par le P. Ventura dans son *Discorso sulle influenze dello zelo de S. Gaetano Tiene*, etc. — Naples. 1824. p. 37. — Ce discours renferme sur la double mission du saint, dans l'Eglise, d' excellentes choses, mêlées malheureusement comme toujours, à des exagérations patentes.

(2) Loc. cit. p. 43.

entretenir uniquement du sanctuaire qui marque leur présence dans la ville sainte.

Trois églises existaient autrefois sur l'emplacement de S. André della Valle. L' une, dédiée à S. Sébastien, se trouvait près d'une cloaque considérée, mais à tort, comme celle où fut jetté le corps du saint martyr. Un ancien auteur, en effet, prouve clairement que cette opinion n'est pas soutenable (1). Il établit en même temps, avec une très-grande probabilité, que la *cloaca maxima* reçut le précieux corps. On peut même croire qu' il y fut précipité non loin de l'église S. George au Vélabre; circonstance qui expliquerait le titre de S. Sébastien porté aussi par cette dernière église.

Quoiqu'il en soit, Sixte-Quint voulant procurer aux religieux de S. Gaëtan, l' emplacement nécessaire pour leur vaste établissement, autorisa la démolition de l'église S. Sébastien, *de Via Papae*, comme on nommait alors cette paroisse. Vers le même temps les français construisant la nouvelle église de S. Louis, abandonnèrent l'ancien sanctuaire national, qui se trouvait sur le même emplacement. On y voyait aussi la paroisse de S. Blaise, dont nous parlerons bientôt. Finalement Constance Pic-

(1) Martinelli. *Roma ex eth. sac.* etc. p. 393 et suiv.

colomini, duchesse d'Amalfi donna aux théatins son palais, et de cette manière on put s'occuper du nouvel établissement.

Le Cardinal A. Gésualdo commença la construction de l'église en 1591; mais il mourut, et le neveu de Sixte-Quint, A. Perretti la reprit sur un plan beaucoup plus vaste. Ce dernier projet fut complétement exécuté seulement après la mort d'un autre Cardinal Perretti, neveu du précédent. P. P. Olivieri, C. Maderno et C. Rainaldi furent les architectes successivement employés à ce grand travail. D'autres furent chargés des chapelles particulières.

A l'extérieur et à l'intérieur, tant dans les nefs que dans les chapelles, cette église est richement ornée de sculptures et de peintures, dont quelques unes d'un très-grand prix.

Ainsi le Dominiquin peignit dans les pendentifs de la coupole, les évangélistes comptés parmi les plus belles œuvres de ce grand maître, à qui l'on doit aussi les peintures supérieures de l'abside. Il y a représenté divers traits de la vie du saint titulaire, et quelques figures allégoriques de vertus. Toutes ces peintures sont d'excellentes œuvres d'art; mais on est douloureusement affecté en voyant que l'artiste y ait méconnu, comme il l'a fait, l'esprit de décence qui convient au sanctuaire de Dieu.

La fresque de la grande coupole est une des belles œuvres de Lanfranc. Les trois peintures inférieures de l'abside sont les plus considérables que Mathias Preti (1) ait exécutées dans Rome.

Urbain VIII étant Cardinal, fit décorer la première chapelle de gauche. Il l'orna de marbres précieux, de bonnes peintures et de sculptures, parmi lesquelles nous citerons les portraits en porphyre du père et de la mère du Pontife. Lanfranc exécuta en huit jours, dit-on, le tableau de S. André Avellino, dans la chapelle du transept. On croit que la riche chapelle des Strozzi fut bâtie d'après les dessins de Michelange. On y voit une copie en bronze du groupe de la Pitié; mais surtout elle mérite tout notre intérêt par les tombeaux qu'elle renferme. Ces monuments qui appartiennent à la fin du 16e. siècle, sont des Strozzi naturalisés français depuis qu' ils s' expatrièrent de la Toscane, à la suite de leurs divisions avec les Médicis. Plusieurs membres de cette famille devinrent des personnages historiques, en mourant pour la France, qui les avait dignement accueillis. Ainsi nous remarquerons, dans cette chapelle, les tombeaux de Pierre maréchal de France, tué au siége de Thionville, en 1558; de Philippe son fils,

(1) Connu sous le nom du chevalier Calabrais.

lieutenant-général d' infanterie, et de Léon prieur de Capoue, de l'Ordre de Malte, grand-amiral de France, tué en 1554, sur les côtes de Toscane. On y voit aussi le monument de Laurent Cardinal et archevêque d'Aix. La chapelle des Lancellotti, autrefois Ginnetti, la dernière de toutes, est richement ornée de marbres et de sculptures.

De tous les monuments funéraires renfermés dans cette église les plus remarquables, comme œuvre d'art, sont les deux grands tombeaux de Pie II et de Pie III, exécutés en marbre par Nicolas della Guardia et Pierre-Paul de Todi. Ils furent transportés de S. Pierre en ce lieu qu'occupait jadis le palais Piccolomini, famille à laquelle appartiennent les deux Pontifes.

Parmi les autres sépultures, nous citerons encore celle de Jean della Casa, archevêque de Bénévent auteur du *Galateo*. Le littérateur contemporain, P. Vettori, en composa l'inscription funéraire. Ce tombeau est placé dans l'ancienne chapelle des Ruccellai, à la suite de celle d'Urbain VIII.

Nous mentionnerons enfin l'image de la Ste. Vierge honorée dans cette église, sous le titre de la *pureté*. Le Chapitre de S. Pierre la couronna en 1678. Elle fut copiée sur celle des Théatins de Naples, et l'on attribua la cessation de la famine qui affligeait Rome en 1648, aux

actes de dévotion qui s'accomplirent alors devant cette image.

Les Barnabites, clercs-réguliers fondés en Lombardie, vers 1530, possèdent l'église et le couvent de S. Charles *a' Catenari*, dénomination qui vient du corps d'ouvriers établis alors dans cet endroit.

Dès le 12e. siècle il existait entre cette église et l'emplacement de S. André della Valle, une paroisse portant le titre de S. Blaise (1). En 1575 Grégoire XIII la donna aux Barnabites. On la démolit lors de la construction de S. André, sous Paul V, et on la remplaça par l'église actuelle consacrée sous le double vocable des SS. Blaise et Charles (2).

Rosato Rosati fut l'architecte de l'église dont la façade construite aux frais du Cardinal Leni, fut exécutée d'après le dessin de J.-Bte. Soria. Le riche maître-autel est orné de colonnes en porphyre. On le doit au Cardinal

(1) On la nommait S. Blaise des *Arcarii*, corps d'ouvriers employés à faire les coffres, et *de Anulo*, parce qu'on y conservait l'anneau du saint Evêque titulaire.

(2) Une autre petite église, connue sous le nom de S. Benoit *in clausura*, se trouvait sur la place, devant la facade; Alexandre VII la fit démolir. Un ancien tableau de S. François mourant s'y voyait; on le conserve aujourd'hui dans la sacristie de S. Charles.

Jér. Colonna. Pierre de Cortone exécuta le tableau de S. Charles, et Lanfranc les fresques de l'abside (1). Les pendentifs de la coupole sont du Dominiquin. La mort de Ste. Anne, dans le transept, est un très beau tableau d'André Sacchi. On observe aussi dans le chœur une fresque du Guide, enlevée de la façade.

La chapelle de Ste. Cécile appartient à la confrairie des chanteurs. Elle fut construite par A. Gherardi auteur également du tableau de l'autel (2).

Parmi les tombeaux placés dans cette église, on distingue celui du savant Cardinal Gerdil, que sa qualité de français (3) éloigna du siège pontifical, au conclave de Venise.

Cette église rappelle enfin un trait bien touchant du S. Père. Il importe de le noter ici. Ce Pontife dont le cœur s'est épanché si souvent en consolations, à la pensée des grâces que Dieu vous accorde, en récompense de ce que

(1) Le P. Gardi, qui lui fit obtenir ce travail rappelle un des plus tragiques événements de ce temps. Devenu Evêque de Castro il fut tué, près de Monte Rosi, et la punition de ce crime amena la destruction de la ville épiscopale.

(2) On peut appliquer à plusieurs peintures de cette église, les reproches que nous faisions à celles de S. André della valle.

(3) La Savoie faisait alors partie de la France.

la France a fait pour lui; ce père aimant dont vos camarades malades ont pu apprécier particulièrement les bontés, passait sur cette place, il y a peu de mois. Le S. Sacrement sortait de l' église ; une femme en danger de mort allait le recevoir. Pie IX descendit de voiture pour adorer son Maître; puis cédant aux inspisations de son cœur où Dieu a déposé de si bonnes et si pieuses pensées, il prit lui-même l'hostie sainte, monta dans le réduit de la pauvre malade, qu'il communia de ses propres mains, et qu'il fortifia pour le grand passage. Puis, une généreuse aumône compléta matériellement le bienfait spirituel qu'il venait de lui accorder.

De semblables traits en disent plus que tout un éloge. Honorius III bâtit primitivement l'église de S. Pantaléon sur une portion des ruines du cirque d' Alexandre-Sévère. Elle fut restaurée par A. Savelli, en 1418, et appartint jadis au clergé anglais. Les PP. des Ecoles Pies la reconstruisirent en entier , après que S. Joseph Calasanzio l'eût obtenue pour son institut, en 1631. J. Torlonia en décora finalement la façade en 1806 , sous la direction de J. Valadier. Il n' y a pas d' œuvre d'art bien remarquable dans cette église, où le corps du saint fondateur des Ecoles Pies repose sous un riche maître-autel.

La chambre du même saint est conservée

dans l'intérieur du couvent, avec une quantité d'objets à son usage.

Cette chambre est un des lieux les plus pieux et les plus consolants à visiter dans Rome. Là en effet, mourut en 1648, cet homme de Dieu dont la vie publique est connue, et qui se prépara comme il suit, aux grandes choses qu'il devait accomplir au centre de l'unité chrétienne: Ordonné prêtre il fut plus d'une fois, sensiblement appelé de Dieu à se rendre à Rome. Là tout adonné aux œuvres de mortification et de charité chrétienne, il passait de longues heures dans la contemplation des choses célestes, visitant chaque nuit, les sept églises, pendant plusieurs années. Au temps de la peste il s'unit à S. Camille Lellis pour servir les malades, portant sur ses épaules les cadavres de ceux qui venaient de succomber et leur donnant la sépulture.

Dieu le récompensa de toutes ses peines et de tous ses travaux en lui accordant la grâce de laisser après lui, dans l'Eglise, l'institut des Ecoles Pies.

Parmi les tombeaux de l'église on remarque ceux du savant professeur A. Borelli et de L. Biscia fille de Brancalone, l'un des champions du combat singulier de Barletta où treize français furent vaincus par autant d'italiens.

L'image de la Ste. Vierge vénérée dans cette église, fut couronnée par le Chapitre de S. Pier-

re, en 1694. L'origine en est fort pieuse. Un jeune homme de Pérouse l'exécuta en y travaillant chaque samedi, et en jeûnant ce jour-là, pendant une année entière. Elle fut donnée aux PP. des Ecoles pies, en 1688; et par dévotion pour cette image, un général autrichien envoya, comme trophée, plusieurs drapeaux pris sur les turcs.

A l' entrée du couvent se trouve le puits dont les eaux bénites avec les reliques de S. Pantaléon sont bues par dévotion, le jour de la fête du saint.

Au même couvent on a joint les écoles gratuites instituées par S. Joseph Calasanzio, le premier qui ait procuré ce bienfait au peuple de Rome.

Venu d' Espagne en 1592, S. Joseph fit partie de la congrégation des SS. Apôtres, l'une des nombreuses asssociations formées dans Rome, pour distribuer des aumônes aux malheureux. Dans l'exercice de ce pieux ministère, il s'apperçut du danger que couraient les pauvres enfants abandonnés à la paresse et à l'oisiveté, dans les rues de la ville. Pour obvier à ce mal, autant qu'il était en lui, il forma le projet de fonder ses écoles pour suppléer à ce qu'il n'avait pu obtenir d'ailleurs. Il les commença dans l' église Ste. Dorothée, au Trastevere, en 1597. Il les transporta ensuite au palais Vestri, près de S. André della

Valle, où il réunit les premiers prêtres destinés à continuer après lui, une œuvre aussi importante. Finalement il acheta, en 1611, le palais de Victoire Cenci, près de S. Pantaléon. Il le transforma en maison religieuse et il y mourut. Ainsi fut fondée la célèbre congrégation des *Pauvres clercs de la Mère de Dieu pour les Ecoles pies.*

En 1746 ces religieux avaient ouvert leur beau collège Calasanzio, près de S. Nicolas de' Cesarini; mais le malheur des temps les en priva, et la maison centrale se trouve aujourd'hui à S. Pantaléon comme à l'époque du fondateur.

La petite église de S. Laurent *in borgo* appartient aussi aux mêmes religieux, à qui les Césiconstruisirent dans ce lieu, une maison pour des écoles semblables à celles de S. Pantaléon. Ces écoles datent du temps même de S. Joseph.

La première pensée en était venue à S. Mazzucchi prélat qui mourut en 1625, laissant tout son héritage à la confrairie du S. Sacrement, à la condition qu'on ouvrirait une de ces écoles dans le Borgo, et qu' on en donnerait la direction au saint fondateur. Celui-ci l'ouvrit, en effet, dans la petite rue qui en conserva le nom pendant longtemps. L'établissement prit un développement plus considérable quand on le transporta près de S. Laurent (1).

(1) Nous parlerons plus bas, du Collège Naz-

L'église de S. Apollinaire que possède aujourd'hui le Séminaire romain fut, dit-on, consacrée par Adrien I, vers 780. Successivement restaurée à plusieurs reprises, dans le cours des siècles, elle avait conservé quelques parties de l'ancienne construction, lorsque Benoit XIV la rebâtit cemme on la voit aujourd'hui. Elle est ornée à l'intérieur de chapelles avec peintures et sculptures, parmi lesquelles nous citerons le S. François-Xavier de Le Gros. Sous le vestibule, on trouve la S^te^. Vierge, que le Cardinal français d'Estoutteville y fit peindre dans le 15e. siècle (1), et que le Chapitre de S. Pierre couronna en 1653. Lors du séjour des troupes de Charles VIII en ce lieu, on la couvrit d'un badigeon, qui tomba de soi-même, en 1647.

Le mathématicien J. Calandrelli fut enseveli dans le même vestibule, en 1827; et l'on voit dans l'église, en avant de l'autel de S. Ignace, la pierre sépulcrale du littérateur F. A. Zaccaria, mort en 1795.

Grégoire XIII confia le soin du sanctuaire à S. Ignace, pour y fonder le célèbre collège Germanique établi ensuite dans les deux vastes bâtiments dont le plus rapproché de l'église

zareno, qui appartient à la Congrégation des Ecoles pies.

(1) On l'attribue au Pérugin.

remplace l'ancien palais de Pierre de Lune, et du Cardinal d' Estoutteville, le généreux bienfaiteur de tant d' œuvres pieuses dans Rome et aux environs.

A la suppression des Jésuites le collège germanique, malgré la haute importance de cet établissement pour l' Eglise (1), tomba ainsi que tant d'autres œuvres que soutenait la Compagnie. En 1812 on établit une école des beaux-arts dans l'un des ces bâtiments, ce qui dura jusqu'en 1828. Léon XII y fit transporter alors le Séminaire romain. Il établit dans l'autre palais, l' administration du vicariat et la résidence du Cardinal Vicaire.

Les choses demeurent encore aujourd' hui dans cet état.

Quant au Séminaire romain, le nom de cet établissement en indique le but par soi-même. Il fut fondé par Pie IV, en 1560, et placé sous *la* direction des Cardinaux J. Savelli Vicaire de S. S. Marc-Antoine Amulio et S. Charles Borromée. Ce dernier rédigea de sages réglements pour cette grande école ecclésiastique, confiée ensuite par le même Pontife, aux soins de la

(1) Nous avons pu apprécier, par nous-même, en Allemagne, l'importance de cet établissement. Le S. Siège ne pourra jamais trop encourager cette œuvre capitale pour l'Europe centrale, et pour toute la race germanique.

Compagnie de Jésus. On y substitua lors de la suppression, des professeurs choisis parmi les prêtres séculiers de la ville.

Etabli d'abord au palais Pallavicini, près de Campo-Marzo, le séminaire fut successivement transporté dans le palais Madame (1), dans celui des Borromée près de S. Macuto, et finalement dans les bâtiments de l'ancien collége germanique.

On s'y occupe, en ce moment, des dispositions relatives au nouveau développement que le S. Père veut donner à l'établissement, pour la bonne éducation du clergé.

Il existe encore à Rome, un autre séminaire beaucoup moins important que celui-ci; c'est celui qu'Urbain VIII fonda en 1636, pour les jeunes clercs de S. Pierre au Vatican. Un chanoine de la basilique en a la direction.

(1) Ce palais qui appartient maintenant au gouvernement, prit son nom de Catherine de Médicis. Celle-ci le fit construire avant d'être reine de France.

Autres établissements scientifiques. — Université de la Sapience. — Académies théologique et de la Religion catholique. — Académie ecclésiastique.

Afin de donner une idée convenable du grand établissement scientifique connu sous le nom de la *Sapience*, nous exposerons brièvement l'ensemble des vicissitudes subies par les grandes écoles dans Rome.

Et dabord, nous le répéterons, dès les premiers âges de l'Eglise, comme toujours, on a vu l' enseignement de la science appuyer de ses démonstrations la vérité que les apôtres annonçaient par l'autorité de la parole divine; que les martyrs sanctionnaient par le témoignage de leur sang; que les œuvres de charité relevaient aux yeux de ceux qui ont besoin de bienfaits sensibles pour comprendre la grandeur et la beauté des autres dons de Dieu.

Dès le second siècle, en effet, tandis que l' Orient écoutait la parole de Clément d'Alexandrie, et que S. Irénée instruisait les Gaules, l'école de S. Justin florissait à Rome. Là, dans la demeure qu'il habitait près du bain *Timiotinum* (1), il enseignait en philosophe la

(1) On a traduit ce nom que ne mentionnent pas les Régionnaires, par bain de Timothée. S' il en était ainsi, on pourrait y voir les thermes de

doctrine de cette Eglise : » à laquelle tous » les chrétiens doivent s'unir comme à la prin- » cipale (1). »

Au quatrième siècle, le Pape Damase, qui mérita par la pureté de sa vie, le nom de *docteur-vierge*, sut donner à la science chrétienne une impulsion que S. Léon et S. Grégoire, tous les deux justement désignés sous le nom de *grands*, devaient successivement renouveller de la plus puissante manière.

C'est dans l'école *sacrée du patriarcat de la Ste. Eglise* au Latran, que Charlemagne vint chercher plus tard les docteurs mis par lui à à la tête des grandes écoles qu'il établit dans toutes les parties de son vaste empire. S. Léon III et Paschal I les lui fournirent. Après eux Eugène II et Léon IV, dans leurs conciles de Rome, soutenaient énergiquement le bien que notre Pape français Sylvestre II, et ensuite S. Léon IX devaient relever et développer à la suite de mauvais jours.

Alexandre III et Innocent III vinrent ensuite; les études ecclésiastiques furent encouragées de nouveau. Mais surtout Honorius III excité par le zèle éclairé de S. Dominique, rétablit dans son propre palais, l'ancienne école du La-

Novatus et de Timothée fils du sénateur S. Pudens, dans la maison de qui S. Pierre habita.

(1) S. Irénée.

tran. Grégoire IX la soutint, et par la célèbre publication de S. Raymond de Pennafort, il encouragea la science canonique de la manière la plus efficace. Peu d'années après, Innocent IV donna une nouvelle impulsion au mouvement. Sous Alexandre IV, Albert-le-grand enseigna publiquement dans Rome. Sous Urbain IV, ce fut S. Thomas. Puis de tristes événements firent tomber momentanément les études. Elles reprirent au temps de Boniface VIII fondateur principal de l'Université romaine (1). Il établit en effet, dès cette époque, une grande école dans le quartier où se trouve aujourd'hui la Sapience.

Le fatal séjour das Papes en France, et les agitations politiques du même temps, réduisirent ensuite au plus déplorable état les études dans Rome. Innocent VII au 15e. siècle s' occupa sérieusement de les relever; mais la mort le prévint, et les choses restèrent au même point, jusqu' au temps de Martin V. On ne put également réaliser, que sous son successeur, en 1431 et 1432, les projets de ce dernier Pontife.

Nicolas V améliora l'établissement universitaire, et après lui Paul II, Innocent VIII et Alexandre VI le suivirent dans la même voie.

(1) Plusieurs donnent aussi le titre de fondateur à Innocent IV.

Ce dernier augmenta de plus considérablement le local, en le renouvellant. Jules II continua les mêmes travaux, malgré les guerres, qui causèrent finalement le plus grand mal aux études, dans le commencement du 16e. siècle. Léon X alors fut élu, et sous l'impulsion de son brillant pontificat, on vit les arts et les sciences atteindre dans Rome, un très-haut degré de splendeur. Plût à Dieu qu'un autre mouvement d'idées eût alors excité l'ardeur scientifique des peuples !

Malheureusement, sous certains rapports, arts et sciences, à cette époque, ne prirent pas la route désirable pour le bien de l'Eglise. Mais, dans tous les cas, les différents Pontifes du temps donnèrent assez d'encouragement à l'étude et aux travaux de l'intelligence, pour démontrer l'injustice coupable et mensongère de ceux qui reprochèrent à l'Eglise d'arrêter les progrès légitimes de l'esprit humain.

L'Eglise, il est vrai, alors comme aujourd'hui, comme toujours, combattit l'erreur de tout son pouvoir, et s'efforça de lutter contre l'esprit de révolte et de séduction, qui surgissait de toutes parts; mais alors, pas plus qu'aujourd'hui, pas plus que jamais, elle n'arrêta l'enseignement des vérités utiles, le développement de toute connaissance élevant l' âme à Dieu, de toute morale purifiant le cœur.

Les malheurs qui signalèrent le règne de

Clément VII ne permirent pas à ce Pontife de réaliser, pour la science, tout le bien qu' il avait en vue. Paul III y suppléa, et après lui ses successeurs, en particulier S. Pie V. Grégoire XIII les imita de la manière la plus louable. Sixte-quint ancien professeur de théologie à l'Université, continua les constructions commencées par les autres Pontifes, pour l'établissement dont il éteignit également les dettes. Finalement parmi les célèbres congrégations de Cardinaux qu'il constitua pour l'expéditions des grandes affaires, il en consacra une à la direction et à l' encouragement des études.

Clément VIII et Paul V marchèrent dans les mêmes voies, ainsi que Grégoire XV et Urbain VIII, lesquels confièrent successivement la direction des travaux de constructions au Dominiquin et à Borromini. Celui-ci, par reconnaissance, imagina de donner à la chapelle de l'établissement la forme d'une abeille (1). Innocent X continua les travaux terminés par Alexandre VII (2), qui consacra cette église. Il fit frapper, à cette occasion, une

(1) Armes des Barberini.

(2) Ce Pontife fonda ou rétablit plusieurs chaires à l'Université; il ouvrit aussi, sur le Janicule, un jardin botanique, pour remplacer celui du Vatican complètement dévasté dans le 16e. siècle.

médaille portant ces paroles que l'orgueil des savants devrait bien souvent méditer: *Omnis sapientia a Domino* (1).

Quant aux études, elles s'affaiblirent sensiblement à l'Université, dans le même siècle; et sous Innocent XII il fut sérieusement question de confier l'établissement aux PP. des Ecoles Pies. On ne réalisa point ce projet ; mais on mit les choses dans un assez bon état, perfectionné encore par Clément XI. Benoît XIV y prit de nouvelles dispositions fort utiles, en sorte que sur la fin du siècle dernier, les études y étaient devenues très-florissantes. La révolution de 1798 et le rétablissement du gouvernement pontifical firent momentanément fermer cette université qu'il fut même question de supprimer tout-à-fait; mais Pie VII, après son élection la rouvrit, en y ajoutant plusieurs chaires de sciences naturelles (2). Elle fut complètement modifiée sous le gouvernement de Napoléon ; après quoi Pie VII la rétablit sur les anciennes bases. Léon XII compléta les vues de son prédécesseur, par l'organisation contenue dans la célèbre constitution du 28 aout 1824. Les événements

(1) « Toute science vient du Seigneur. » — Eccli. I. 1.

(2) Les écoles de droit et de médecine sont comprises dans cette université.

de 1831 la firent fermer de nouveau, pour un temps, ce qui arriva aussi sous le Pape actuel.

Dans cette dernière circonstance, Rome eut la douleur de voir une partie des élèves de cette Université organisés en bataillon particulier, dans la guerre impie contre le Pontife. On vit alors ces jeunes gens égarés arriver au point de méconnaître leurs plus sacrés devoirs envers Dieu, envers leur souverain, envers leur propre pays; on vit ces malheureux dignes d'un meilleur sort, ces malheureux qui offraient à leurs familles de tout autres espérances, on les vit s'exposer à vos coups et mourir pour la plus triste et la plus honteuse des causes; pour la cause d'une révolution fondée sur l'ingratitude et sur l'assassinat.

Quant aux dispositions matérielles du vaste édifice où l'Université se trouve établie, on y remarque en premier lieu, la bizarre église imaginée par Borromini. L'intérieur en est richement décoré, et l'on a placé sur le maître-autel, le tableau de S. Yves, commencé par Pierre de Cortone, qui mourut avant d'avoir terminé ce travail. S. Yves y est représenté recevant des suppliques de la main des pauvres. Ainsi l'on peut trouver à la fois, dans ce tableau, un glorieux souvenir français, puisque S. Yves est né dans l'une de nos pro-

vinces, et un emblême vivant d'une des plus belles œuvres de la charité romaine (1).

Les écoles et les vastes salles renfermant les diverses collections scientifiques, et la riche bibliothèque Alexandrine (2), occupent le reste de l'édifice.

Les réunions de *l'Académie théologique* ont lieu, depuis le pontificat de Clément XI, dans l'une des salles de l'établissement. Cette société, dont le titre indique l'objet, fut fondée en 1702, par un prêtre nommé Girolami, à la suite d'une discussion sur les matières de théologie. Les membres se réunissaient d'abord au palais Impériali, puis à l'Académie Ecclésiastique, dont nous allons parler. Clément XI prit grandement à cœur cette œuvre, dont il comprenait l' importance. Il l' approuva, en 1718. Successivement protégée par les Souverains Pontifes, entre autres par Benoît XIII, Clément XIV et Pie VII, l'institution a porté des fruits utiles jusqu' à nos jours. Elle est encore en pleine vigueur aujourd'hui.

L'Académie de la Religion Catholique, se réu-

(1) Nous parlerons ailleurs de cette institution destinée à la défense des pauvres devant les tribunaux.

(2) Ainsi nommée, parce qu'Alexandre VII l'ouvrit en 1666. Les collections du dernier duc d'Urbino et de Dom C. Gaetani bénédictin, en formèrent le premier fonds.

nit également à la Sapience. Divers ecclésiastiques distingués la fondèrent en 1801, pour combattre particulièrement les écrits impies de nos jours.

L' *Académie Ecclésiastique* n'est pas, comme celles dont nous venons de parler, une simple réunion de gens instruits, qui travaillent à soutenir par l'étude et par la science les grands combats de l'Eglise. C'est une véritable maison d'éducation ouverte aux ecclésiastiques choisis de différentes nations. Elle commença au Monte-Giordano, par une réunion formée sur la fin du 17e. siècle ; puis elle passa au palais Gottifredi, place de Venise. Elle fut transportée en 1706, là où elle se trouve aujourd'hui.

Après différentes vicissitudes cette Académie fut finalement réformée sous Pie IX.

Collèges. — Capranica. — Clémentino. — Nazaréno. — Ghislieri. — Panfili. — Bandinelli. — De' Nobili. — Ecoles élémentaires. — Frères des Ecoles chrétiennes à la Trinità de' Monti, à S. Salvatore in Lauro et aux Monti. — Ecoles régionnaires, paroissiales et nocturnes.

Indépendamment des collèges dont nous avons parlé, il en existe encore plusieurs autres dans Rome (1). Le plus ancien est le collège *Capranica*, près de S[te]. Marie *in Aquiro*. Il date de 1458, et on le doit au Cardinal D. Capranica, qui l'institua en faveur d' enfants pauvres, en qui l'on trouverait des dispositions pour l'état ecclésiastique. Il est dirigé par des prêtres séculiers et les élèves fréquentent les, cours du Collège Romain.

Les Somasques sont à la tête du *Clementino*, ainsi nommé de Clément VIII, Pape fondateur. Les jeunes gens de condition aisée y reçoivent une éducation analogue à leur position future.

Deux Académies littéraires, celle des *Vogliosi* et celle des *Stravaganti* y tenaient autrefois leurs réunions. La dernière fut fondée par Christine de Suède, et l'on y introduisit dès lors l' usage de réciter les morceaux de

(1) D'autres sont supprimés. Nous citerons entre autres les collèges Cerasoli, Crivelli, Mattei, Ginnasi, Fuccioli et de l'Ombrie, fondés pour des sujets de familles ou de provinces particulières.

littérature en italien, au lieu de le faire en latin, comme la coutume s'en conservait encore rigoureusement ailleurs.

Un troisième collège analogue à celui-ci, est le *Nazareno*, que dirigent les PP. des Ecoles-Pies. Le Cardinal Tonti en est le fondateur. De son titre d'archevêque de Nazareth, il prit le nom qu'il voulut laisser à l'établissement créé pour les étudiants de Rimini sa patrie. La première fondation eut lieu en 1622; mais par suite des grandes difficultés qui surgirent, il fut impossible de l'ouvrir avant 1630. Le Cardinal était mort à cette époque, léguant à l'établissement son palais que le collège occupe encore (1). Ce Cardinal étant fort lié avec S. Joseph Calasanzio en confia la direction aux PP. des Ecoles Pies.

L'ouverture s'en fit d'une manière très-pieuse et très-solennelle. S. Joseph partit processionnellement de S. Pantaléon, avec les professeurs et les jeunes gens qu'il y destinait. Il voulut de plus rédiger, pour l'établissement, les beaux réglements qu'on y conserve avec raison, comme une précieuse relique.

Le collège eut aussi son académie littéraire, celle des *Incolti*, établie dès l'année 1658.

Le célèbre médecin romain J. *Ghislieri* fonda,

(1) Le Cardinal Bentivoglio historien des guerres de Flandre l'habitait autrefois.

la même année, l'établissement qui porte son nom. Ce collège est destiné aux jeunes gens qui se disposent à l'état ecclésiastique. Des prêtres séculiers les dirigent, et ils fréquentent les cours du Collège Romain.

Le collège *Panfili* tire son nom d'Innocent X fondateur, d'où lui vint aussi celui d'*Innocenziano*. Il a le même but et la même direction que le précédent. Les élèves doivent en outre intervenir aux cérémonies religieuses dans l'église Ste. Agnès (1), voisine de l'établissement.

Un simple boulanger, B. *Bandinelli*, donna son nom au collège établi par lui, à l'entrée de la strada Giulia, en 1678. L'établissement fut fondé dans le principe, pour douze élèves natifs de Toscane.

Jusqu'à ces derniers temps enfin, les Jésuites dirigeaient le collège *des Nobles*, joint autrefois par Pie IV, au séminaire romain. Léon XII divisa les deux œuvres, et assigna pour celle-ci le palais Borromée où se trouvait primitivement le séminaire.

Le collège des nobles était, comme le nom l'indique, destiné aux jeunes gens appartenant aux classes plus élevés de la société; aux enfants des familles princières, et même royales, à qui l'on voulait procurer le bienfait de l'éducation en commun. Un véritable esprit de

(1) Place Navone.

sagesse en avait suggéré la pensée. On conservait par là, en effet, dans l'éducation, ces utiles distinctions sociales que l'esprit révolutionnaire s'est efforcé de détruire, et auxquelles on sent qu'il faut pourtant revenir en bien des points. On remédiait en même temps aux inconvénients des éducations privées pour les grands. On créait aux plus élevés *des pairs*, des égaux, dont le contact leur faisait comprendre le devoir, pour chaque homme, de condescendre aux faiblesses des autres, et la nécessité de combattre en soi-même ses propres penchants. A ce double point de vue l'établissement était des plus utiles. Et nous l'avouons sans difficulté, c'était, par exemple, un grand enseignement et un beau spectacle d'y voir, ces années dernières, un prince de sang royal, un frère du roi de Naples (1) confondu avec les jeunes gens de ce collège accomplir, dans l'église, les plus humbles fonctions, comme s'il eût été le dernier de tous (2).

Un des premiers soins des révolutionnaires, on le comprend, fut de détruire ce collège dont le rétablissement ne peut être qu'un bienfait.

Quant aux écoles primaires de la ville, nous ne ferons que les indiquer brièvement. Sans

(1) Le Comte de Trapani.

(2) Il était chargé du soin de la lampe du S. Sacrement dans la chapelle.

parler de celles que nous avons déja mentionnées, les plus considérables sont placées sous la direction de l'institut français des Ecoles-Chrétiennes. Elles sont établies près de S. Salvatore in lauro, de la Trinité des Monts et dans le quartier des Monti, Là est leur maison française, où, comme vous le savez tous, ils ont ouvert gratuitement, pour vous, une école où vous pouvez trouver d'utiles conseils pour le bien de votre âme et pour la culture de votre esprit.

Ils tiennent aussi, depuis quelque temps, dans le couvent de S[te]. Marie *in trivio*, une autre école pour les enfants de français résidant à Rome. La princesse Borghèse, française au noble cœur, leur a confié de même celle que son intelligente charité lui a fait ouvrir pour les jeunes romains, dans les dépendances du palais de famille.

La première de toutes ces écoles, dans l'ordre de la fondation, est celle de la Trinité des Monts, établie d'abord près de la place Barberini, par les deux Frères que le Vénérable fondateur fit partir pour Rome, en 1702. Pie VI construisit le bâtiment de S. Salvatore *in lauro*, où il établit également des écoles, en y appelant une nouvelle colouie de Frères français. Finalement pour y renouveller une seconde fois l'esprit de l'Institut, Léon XII,

en 1828, établit une troisième maison toute française sur la paroisse N. D. des Monts.

Les écoles *Régionnaires* sont tenues par des maîtres séculiers, et répandues, comme leur nom l'indique, dans les différents quartiers de Rome. Elles ne sont pas gratuites. C'est une œuvre d'industrie, réglée toutefois et surveillée par l'autorité.

Les écoles *Paroissiales* au contraire instituées dans un but religieux, sont ouvertes gratuitement aux pauvres enfants du peuple. Il y en a pour les deux sexes, commes les précédentes.

Les princes Massimi ont aussi ouvert une école gratuite dans le bâtiment joint à la petite église S. Benoît, de leur patronage, au Trastevere.

Un sculpteur en bois, Jacques Casogli commença en 1816, la première école nocturne de Rome. Il réunissait dans ce but, les enfants qu'il trouvait oisifs, sur les bords du Tibre, au lieu dit l' *armata*. Il les menait dans une pauvre chambre, où il leur enseignait le catéchisme et les principes de lecture et d'écriture; après quoi il les conduisait, chaque jour, à la bénédiction du S. Sacrement, dans l'église S. Nicolas *degl'Incoronati*, voisine de sa demeure. Telle fut l'origine des écoles et des oratoires nocturnes, que le clergé séculier dirige avec le plus grand zèle. Les révolutionnaires portèrent immédiatement leurs

vues sur cette institution, dont ils se servirent, au temps de leur pouvoir, pour corrompre le peuple. On sent conséquemment aujourd'hui plus que jamais, la nécessité d'une surveillance exacte sur leurs manœuvres directes ou indirectes. Ils ne cesseront d'en exercer, soyons-en surs, par toutes les voies possibles, là et dans les autres écoles de la ville, particulièrement dans les écoles régionnaires, où la surveillance constante d'un institut religieux ne s'exerce pas.

Etablissements d' instruction publique pour les jeunes filles — Les Augustines et les églises de S. Maria delle Vergini et des SS. Quattro Coronati.—Eglise de la SSma. Annunziata et les Oblates de Ste. Françoise Romaine, à Torre de' Specchi. — Les Ursulines et leur église. — Eglise de S. Orsola e Caterina à Torre de' Specchi.

Le P. Paterio, prêtre de l' Oratoire fonda au Quirinal, en 1596 (1), une maison d'éducation pour les jeunes filles. Il la transporta ensuite dans le monastère joint à l'église actuelle; de là vint à cette dernière le nom de Ste. Marie *delle Vergini*. Ce religieux aidé de plusieurs personnes pieuses, l'avait fait construire à cet effet.

(1) Sur les ruines des thermes de Constantin.

Les Augustines l'embellirent ensuite, et Mathias de Rossi donna le dessin du maître-autel regardé alors comme un chef-d'œuvre. On y voit aussi quelques peintures assez estimables.

L'église des *SS. Quattro Coronati*, qui appartient à d'autres religieuses du même Ordre, est infiniment plus intéressante que celle-ci. C'est d'abord une des plus anciennes de Rome, puisqu' on en reporte la fondation au temps de S. Melchiade, Pape du quatrième siècle. Honorius I paraît l' avoir reconstruite à peu près en entier, dans le septième; après quoi elle fut restaurée successivement par Adrien I et par Léon IV.

Dans la lutte entre les romains partisans de l'empereur Henry et Robert Guiscard défenseur de S. Grégoire VII, cette église fut complètement détruite. Pascal II la rebâtit; puis le Cardinal espagnol A. Carillo la restaura, ainsi que Pie IV. Le Cardinal Henry, qui devint roi de Portugal, le Cardinal Millini, et plusieurs autres, y firent aussi des restaurations ou embellissements plus ou moins heureux.

Cette église située non loin du lieu où les empereurs avaient établi les *castra peregrina* pour les milices étrangères, est consacrée à Dieu sous l' invocation des quatre soldats martyrs Sévére, Sévérien, Carpophore et Victorin. S Léon IV y releva les corps de ces gé-

néreux témoins de la foi, dans un temps où leurs noms étaient encore inconnus. On les désignait alors sous l'indication générale des *Quatre couronnés*. L' église en retient encore le nom (1).

S. Grégoire-le-grand, qui avait une grande dévotion pour ce pieux sanctuaire (2), y transporta la station de l'église S. Caius, ruinée dès cette époque.

Pasqual II joignit aux *SS. Quattro* un palais habité par les Cardinaux titulaires. Léon IV y fut élu Pape, et la foule du peuple vint l'y prendre pour le conduire en triomphe, à S. Jean-de-Latran (3). L'élection d'Etienne VI y eut également lieu, et l'empereur Sigismond y logea lors de son couronnement par Eugène IV. Un incendie le détruisit ensuite. Finalement il avait servi pendant assez longtemps, d'habitation à des moines Camaldules, quand Pie IV y établit les orphelines placées d'abord près de S. Barthélemi dans l'île.

Le très-ancien oratoire dépendant de l'église, est un des plus intéressants monuments de l'art chrétien dans Rome. On y retrouve, en

(1) Indépendamment des saints titulaires, on y vénère une quantité de corps et d' autres reliques de saints.

(2) *Reg.* lib. IV. ind. 13.

(3) Le Pape Innocent IX, étant Cardinal, portait le titre de cette église.

effet, quelques peintures du septième et du huitième siècles. Là se réunit la confrairie des sculpteurs et ouvriers en marbre. L'oratoire est dédié à S. Sylvestre, et fut consacré de nouveau, sous Innocent IV, en 1246. Théodoric, évêque de Trèves en fit l'acquisition, sous le Pape Léon VIII. Il y établit, à cette occasion, une résidence pour lui et pour ses successeurs, comme les Evêques de Cologne en avaient une à S. Jean devant la Porte Latine.

Les jeunes filles nobles de la ville sont admises, comme pensionnaires, dans la maison des Oblates de Ste. Françoise Romaine.

Cet établissement fondé en 1433, est une véritable Providence pour certaines personnes à vocation exceptionnelle, qui désirent se consacrer à Dieu, et n'ont pas la grâce d'abnégation nécessaire pour arriver jusqu'au sacrifice requis dans les vœux perpétuels. Veuves ou jeunes filles, elles vivent ici dans la retraite, conservant toute leur vie, la liberté de se retirer, si elles rencontraient trop de difficultés à servir ainsi le Seigneur. Leur vie du reste, est douce et paisible, consacrées qu'elles sont à la prière et aux autres emplois de leur vocation.

Leur église ouverte aux fidèles, quelques jours seulement chaque année, possède une image de la Ste. Vierge couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1635. Elle est du temps de Ste. Françoise, ainsi qu'une autre conser-

vée dans l'oratoire et couronnée de même, en 1687.

La chambre de la sainte fondatrice est conservée avec vénération, dans l'intérieur du monastère.

Deux nobles filles de la France Françoise de Montjoux et Françoise de Gourcy (1) établirent à Ste. Rufine, dans le commencement du 17e. siècle, les Ursulines fondées par Ste. Angèle Merici (2). Camille Orsini princesse Borghèse commença de son côté leur monastère actuel, que perfectionna Lucie Martinozzi duchesse de Modène, à la fin du même siècle. Les écoles et le pensionnat de jeunes filles, que dirigent ces religieuses furent ouverts dès les principe. Benoît XIV et Clément XIII mirent finalement dans l'état actuel le monastère et l'église décorée par le P. Pozzi et par ses élèves.

Une petite église dédiée à Ste. Ursule et à Ste. Catherine se trouve aussi à la Torre de' Specchi. Elle formait autrefois paroisse et portait le titre de S. Nicolas *de' funari*. Elle n'a rien d'intéressant à remarquer.

(1) Nous avons dit ailleurs, — *De la grace que Dieu nous a faite, en nous conduisant à Rome*, p. 64, — la vertu héroïque, dont elles donnèrent des preuves, pendant le Jubilé de 1600.

(2) Françoise de Montjoux mourut en 1628, et fut enterrée à Ste. Rufine.

Eglise française de S. Denis et les religieuses de cette maison. — Ancien monastère du même nom fondé par le Pape Etienne II. — Les Dames du S. Cœur, l'église S. Rufina e Seconda et la Villa Lante. — Les religieuses du Divino Amore, du Bambin Gesù et de S. Joseph. — Les Filles du S. Cœur. — Ecoles des Maestre pie d'instituts divers. — Ecoles pontificie et regionarie. — Salles d'asile. — Ecoles des princesses Borghèse et Volkonsky et de la marquise Campana. — Confrairie de la Doctrine chrétienne.

Quelques Trinitaires français fondèrent en 1619, l'église de S. Denis, et le couvent occupé aujourd'hui, par des religieuses connues sous le nom d' *Apostolines de S. Basile*. Ces religieuses s'appliquent à l'éducation des jeunes filles et prennent des pensionnaires dans l'intérieur de leur maison.

L'église peu importante renferme quelques tableaux, parmi lesquels nous citerons ceux des peintres français Dacy, David et Lebrun. La Ste. Vierge avec l' Enfant Jésus et deux saints, est du premier; les saints Trinitaires sont de David; S. Denis et S. Louis de Lebrun.

On y vénère aussi une ancienne image de la Ste. Vierge couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1667. Cette image connue sous

le nom de ***Madonna del rimedio***, fut donnée aux Trinitaires par Catherine Frangipani, dont la famille la conservait primitivement dans un oratoire privé (1).

Il existait jadis à Rome un autre monastère de S. Denis; c'est celui que le Pape Etienne II avait fondé «pour y placer les reliques du saint » apportées de France. C' était un hommage » sans doute de sa reconnaissance envers l'A- » pôtre des Français, pour la noble assistance » qu'il avait trouvée chez ce généreux peu- » ple (2). »

Nous avons parlé indirectement ailleurs des *Dames du S. Cœur* établies à la Trinité des Monts. Leur institut, qui réunit la vie active à la vie contemplative, a pour but de *glorifier le Cœur de Jésus* (3), en travaillant au bien des âmes. Mme. de Barra, qui le fonda peut depuis longtemps déja, dans sa reconnaissante admiration, remercier le Sauveur de la fécondité donnée à cet arbre de salut pour un grand nombre.

(1) Le jardin de ce Monastère se nommait le jardin *du Grec*. Un grec de Scio y sema pour la première fois, à Rome, le céleri apporté par lui de l' Orient. C' était sous le Pontificat de Clément VIII.

(2) ***Rome chrétienne*** etc. par M. de la Gournerie T. I. p. 203.

(3) Règles des Dames du S. Cœur de Jésus.

L' éducation des jeunes filles de la haute société, particulièrement dans les pensionnats; celle des enfants pauvres dans les écoles gratuites, et les exercices spirituels suivant la méthode si fructueuse et si utile de S. Ignace; tels sont par rapport au prochain, les emplois extérieurs des membres de l'Institut. Or, comme en tous ces points, chaque religieuse s'applique avec le zèle et la ferveur d'une communauté naissante et bien réglée aux fonctions que l'obéissance lui assigne, on peut juger par là du bien qui s'y opère (1).

Le choix des sujets s'y fait, du reste, avec une exactitude et un soin qui donnent toute garantie pour l'avenir. Trois mois de probation, avant de revêtir l'habit; deux ans de noviciat, après quoi on prononce les vœux simples de chasteté, d'obéissance et de pauvreté; puis cinq autres années de nouvelle épreuve en qualité d'aspirantes, tels sont les degrés qui conduisent

(1) Pour parler uniquement de l'Ordre extérieur, qui a du reste, tant d'influence sur le bien moral, on peut s'en former une idée par ce passage du beau livre du Card. Morichini : « La » propreté, l'ordre et le silence de ces écoles sont » admirables. — Les coups et autres punitions » corporelles y sont absolument défendus, et tous » les châtiments tendent à mortifier l'amour pro- » pre. » — *Degl'istituti di carità*, etc. 2e. édit. Rome. Marini. 1842. T. II. p. 129.

les religieuses au vœu de stabilité, dont le Souverain Pontife seul dispense.

L'Institut approuvé par Léon XII, le 22 décembre 1826, fut établi à Rome, quelques mois après, par les soins du Cardinal Lambruschini.

Etant nonce en France ce vénérable et illustre vieillard avait pu en apprécier les œuvres et l'esprit. L'église et le monastère de la Trinité furent conséquemment donnés aux religieuses, dans le courant d'avril 1827. Six années plus tard, on les substitua aux Ursulines de *S. Rufina*. La marquise Thérèse Androsilla fut leur principale bienfaitrice dans le nouvel établissement.

L'église jointe à cette maison religieuse est fort intéressante par elle-même, quant à l'origine. On croit, en effet, qu'elle fut bâtie sur l'emplacement occupé par la maison des deux saintes martyres Rufine et Seconde. Elle appartenait au Chapitre de S^te^. Marie in Trastevere, qui la céda en 1602, aux Ursulines de Françoise de Montjoux. Une inscription qu'on y voit encore le constate.

Les Dames du S. Cœur enfin ont leur noviciat dans l'ancienne Villa Lante, sur le Janicule. Jules Romain y construisit le casino primitif, et l'orna de peintures exécutées par lui et par ses élèves.

Les religieuses du *Divin Amour* établies dans le palais Ravenna, près de S^te^. Marie

Majeure, jusqu'au temps de la dernière révolution, ont aussi en vue l'éducation des jeunes filles et les retraites pour les personnes de leur sexe. Ces religieuses qui portent le nom de S. Augustin, ont néanmoins dans leurs constitutions, beaucoup de choses de S. François de Sales. Un bon prêtre nommé B. Morani les fonda, pendant que le Bienheureux Barbadigo était Evêque de Montefiascone. Elles vinrent à Rome en 1816.

Celles du *Bambin Gesù*, également Augustines, furent instituées de même, au 17e. siècle. Elles ont le même but que les précédentes (1). Elles donnent particulièrement des retraites aux jeunes filles qui se disposent à la première communion.

L'église qui leur appartient n'a rien de bien remarquable. Seulement on y voit un de ces tableaux que Ph. Evangélisti, valet de chambre du Cardinal Corradini faisait peindre à peu-près en entier, par Marco Benefial, se réservant à lui-même tout l'honneur et moitié du prix.

Ce tableau est une Nativité placée sur le maître-autel.

Les *Sœurs de S. Joseph* fondées en France,

(1) L'étude de la musique doit, d'après leur institution, entrer dans l'enseignement qu'elles donnent aux élèves.

l'an 1651, par Henry de Maupas Evêque du Puy, furent établies à Rome, il y a peu d'années, par la Comtesse de Lutzow, femme de l'honorable ambassadeur d'Autriche, au moment de la révolution, sous Pie IX.

Ces religieuses s'occupent aussi de l' éducation. Il en est de même des *Filles du S. Cœur*, nouvel institut formé en Lombardie, et récemment appelé à Rome.

Des *Maestre Pie* d'instituts divers, quoique ayant à peu-près le même but, ont aussi des écoles assez nombreuses, sur plusieurs points de Rome.

Les premières sont celles du Jésus et de S. Thomas *in parione*. Rose Vénérini les institua en 1685, à Viterbe, avec l'aîde du P. Monticelli jésuite, et la protection du Cardinal Facchinetti, Evêque de la ville. Elles furent introduites à Rome en 1707. Les jésuites les dirigent.

Celles des *Monti*, ainsi nommées parceque leur principal établissement se trouve dans ce quartier, près de S^{te}. Agathe, sont de fondation contemporaine à celle des précédentes. Rose Vénérini fut appelée de Viterbe à Montefiascone, par le Cardinal Barbadigo, pour y établir l'œuvre. Elle s'unit à Lucie Filippini pour réaliser le projet; mais ensuite elles se séparèrent et un double institut se forma. La première croyait devoir s' appliquer particu-

lièrement à l'instruction des jeunes filles des classes plus aisées de la société. L'autre en sentait davantage la nécessité pour le peuple.

Le Bienheureux Cardinal rédigea des règles dans ce dernier sens, et plaça les maîtresses sous la direction des Pii Operai. Elles s'établirent bientôt après dans Rome.

D'autres *maestre pie* dépendant immmédiatement des mêmes religieux, se trouvent également dans la ville, où elles portent aussi le nom de *Pie Operaie*.

Celles du *Très-Saint Nom de Jésus* sont d'origine beaucoup plus récente. Le Cardinal Litta les avait réunies en 1818, afin de les établir dans son diocèse de Sabine. Mais il mourut, et les maîtresses demeurèrent à Rome, où elles prirent la règle de S. Augustin.

D'autres écoles publiques pour les petites filles sont tenues par des séculières. Ce sont les écoles *Pontificales* et *Régionnaires*. On ouvrit les unes ponr la première fois, sous Alexandre VII; et comme on avait fondé peu de temps auparavant, le conservatoire des *Mendicanti*, on avait eu l'excellente idée de confier ces écoles aux personnes, qui élevées dans cet établissement, avaient la vocation du mariage. De cette manière , comme on formait d'avance les maîtresses à qui l'on devait confier le soin des enfants , on prévenait autant



que possible, les inconvénients de l'éducation séculière.

On admet indistinctement dans les écoles *Régionnaires* tenue par les femmes, les petits enfants des deux sexes, de deux à cinq ans. Ce sont-là, comme on le voit, plutôt des salles d'asile que des écoles proprement dites.

Et puisque nous venons de prononcer le mot de *Salles d'asile*, il est bon de dire quelque chose des justes répugnances que cette institution inspira dans Rome. Robert Owen, l'un de ces hommes, qui de notre temps principalement, se sont efforcés de substituer la philantropie à la charité chrétienne, les imagina le premier, en Ecosse, il y a environ trente ans. L'idée prise en elle-même était, comme celle des *Crèches*, qui vint ensuite, bonne certainement, sous un rapport. Mais, comme il est facile, par ce moyen d'arriver plus ou moins à la destruction de l'esprit de famille; comme d'ailleurs, le fondateur et les promoteurs de ces institutions offraient généralement de graves motifs de crainte sur leurs principes religieux et sur leurs tendances, la sagesse de Rome a dû longtemps se tenir là dessus dans une réserve bien motivée. Maintenant que la charité catholique s'emparant de l'œuvre l'a épurée en différentes contrées de l'Europe, le danger n'est pas aussi présent. Il est même possible d'en tirer quelque chose de vraiment utile.

Plusieurs fondations particulières d' écoles pour les enfants du peuple à Rome, ont un caractère de catholicité qu'il importe de remarquer ici.

La première est celles des *Sœurs de la Providence* de Porcieux, instituées en France, dans le siècle dernier, par M. Moye, qui se consacra depuis, au ministère apostolique en Chine. Cette école fut ouverte par une française, la princesse Borghèse née Adélaïde de la Rochefoucaut, dont nous avons déja porté.

La fondatrice de la seconde est une russe, la princesse Z. Volkonsky, dont vous connaissez également le nom et les vertus (1). Cette école est dirigée par les *Adoratrices du Précieux Sang*, instituées suivant l'esprit du Vén. chanoine Del Buffalo, par la Mère Marie De Mattias. Elles furent également appelées, il y a peu de temps, par une anglaise, la marquise Campana, pour ouvrir la troisième de ces écoles (2).

Quant à l' enseignement religieux élémentaire pour les enfants des deux sexes, il existe également à Rome, indépendamment des autres secours, une institution particulière qui en prend soin. Elle porte le nom de Confrairie de la *Doctrine Chrétienne*.

(1) Voir plus haut, T. I. p. 71.

(2) En parlant des œuvres de charité, nous traiterons de nombreux établissements où l'enseignement et l'éducation ont aussi une grande part.

Elle fut instituée sous Pie IV, et se réunit d'abord à S. Apollinaire, puis en diverses paroisses, et subit successivement plusieurs modifications importantes. Dans le principe elle se composait uniquement de séculiers.

Sciences, littérature et beaux-arts. — Archéologie. — Commission nouvellement établie par le S. Père — Académies archéologique et des Lincei.

Il fut un temps où, par une conséquence toute naturelle des principes de l'Evangile, » la pensée catholique dans sa majestueuse » unité embrassait tout l'esprit humain, et » l'associait ou l'employait à tous ses déve» loppements (1). » Il fut un temps où cette pensée puissante grava profondément son empreinte « sur toutes les productions de l'art » et de la poésie, tandis qu'elle sanctifiait » et consacrait, loin de les arrêter, tous les » progrès de la science (2). » Mais c'est qu'alors l'esprit public était chrétien. Alors, en même temps que la raison humaine trouvait dans la

(1) *Histoire de Ste. Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe Par le Cte. de Montalembert, pair de France* 3e. édit. Grand in-8. Paris. Debécourt. 1841. *Introd.* p. LXV.

(2) Loc. cit.

foi la règle nécessaire pour ne pas s'égarer et se perdre dans les abîmes, le monde pour première récompense, « était enveloppé par » la même foi, comme d'un voile bienfaisant » qui cachait les plaies de la terre, et devenait » transparent pour les splendeurs du ciel (1). »

Puis arrivèrent les tristes jours, « où cette « douce et majestueuse puissance de l'art » catholique, de la science et des lettres chrétiennes devait perdre en si grande partie son bienfaisant empire sur les âmes. On vit alors s'ouvrir pour l'Europe aveuglée, pour l'Europe fascinée par ses poëtes, ses artistes et ses littérateurs, l'époque « de ce qu'on appelle la » *Renaissance*, et qui fut, en effet, la renais- » sance de l'idolâtrie payenne dans les lettres » et dans les arts (2). »

Les trois siècles qui s'écoulèrent depuis ces jours brillants, mais douloureux pour la foi, ont porté leur fruit. L'art que la pensée pudique du christianisme avait rendu chaste en le spiritualisant, l'art arriva peu à peu jusqu'à la décadence la plus triste, sous tous les rapports. La littérature devint plus pauvre, s'il est possible, et plus corruptrice encore. Quant à la science, nos bibliothèques, nos Universités, nos professeurs de France, d'Allemagne

(1) Loc. cit. p. CIX.
(2) Loc. cit. p. LXVIII.

et d'Angleterre sont là; on peut juger de l'état irréligieux où le monde savant se trouve.

La foi catholique, il est vrai, la foi que rien ne peut complétement éteindre, Rome toujours forte , toujours invincible malgré des revers temporaires et partiels, ont empêché le mal d'arriver à ses extrêmes limites. Bien plus, le monde effrayé des abîmes entrouverts de tous les côtés par les aberrations de l'esprit humain livré à lui même; le monde commence à prêter appui à l'Eglise contre ses propres doctrines. La science impie d'hier commence aujourd'hui à tourner ses regards vers Dieu. Elle commence à tendre la main à ces hommes qu'elle dédaignait, quelle méprisait hier; à ces hommes qui loin de fléchir jamais le genou devant l'idole , ont sans cesse entouré de respects et d'honneurs les vieux autels (1).

Aussi, tout le fait espérer, la foi catholique dans la science, dans les arts et dans les lettres, n'est-elle pas bien loin de reprendre » sa course glorieuse, course nouvelle dont la » route n'est connue que de Dieu (2). » Aussi le moment approche-t-il où Rome donnant une

(1) La mémorable séance de l'Académie Française pour la réception de M. Montalembert, est une preuve bien sensible de cet heureux et providentiel retour.

(2) *Histoire de Ste. Elisabeth.* p. CXV.

impulsion puissante à ce mouvement heureux des esprits, pourra reconquérir en ce point, comme en tant d'autres, la part d'influence nécessaire pour procurer abondamment le bien des peuples.

Une direction positive donnée en ce sens aux établissements artistiques, littéraires ou scientifiques dont nous allons parler, deviendrait certainement un moyen efficace d'action en ce sens.

La décision récemment prise par le S. Père, au sujet des antiquités chrétiennes dans Rome, est le premier pas accompli vers ce but. Je veux parler de l'institution d'une commission spéciale chargée de régulariser les travaux des catacombes et d'établir un Musée chrétien. Cette institution est bien humble encore, sans aucun doute; mais en toute chose ainsi naissent les œuvres de Dieu. Il est impossible de ne pas y voir le germe d'une création importante.

L'*Académie Archéologique* établie primitivement par Benoît XIV, s'occupe de son côté, des études relatives à la science des monuments journellement découverts dans Rome. Elle n'avait pas survécu au Pontife premier fondateur; mais les français la reconstituèrent pendant leur domination. Pie VII la soutint à son retour, et Canova, qui en était président, fit à sa mort, un legs pour l'entretenir.

Composée de membres ordinaires et hono-

raires, l'Académe archéologique se réunit, deux fois par mois, dans une des salles de la Sapience.

L'Ambassade prussienne a aussi formé, depuis plusieurs années, une réunion de savants travaillant aux mêmes études.

L'Académie des *Lincei* (1) soccupe des sciences naturelles. Le prince Frédéric Cési la fonda dans son propre palais, en 1603. Eck le hollandais, F. Stelluti de Fabriano et A. De' Filiis de Terni, furent les premiers associés. D'autres savants du temps en firent partie, entre autres J.-B[te]. Porta de Naples, et Galilèè lui-même, à ce que l'on croit. A la mort du prince, en 1630, la réunion cessa et ne reprit qu'en 1795. Le professeur F. Scarpellini parvint à la rétablir à cette époque, et la présida jusqu'à sa mort. Le gouvernement accorda pour les réunions, une portion du Capitole. Là, on établit, sur la tour de Boniface IX, un observatoire astronomique dépendant de la même Académie.

La fade littérature des siècles derniers donna l'idée des *Arcades*, et suggéra pour cette Académie un nom, qui grâce à Dieu, ne viendrait à la pensée de personne aujourd'hui.

La reine Christine commença, la première à réunir, dans le palais des Riari (2), qu' elle

(1) Linx.
(2) Aujourd'hui remplacé par le palais Corsini.

habitait à Rome, les littérateurs les plus distingués de son temps. Après sa mort, l'Académie se forma et tint ses réunions, d'abord aux jardins Farnèse, puis à l'Aventin (1), et finalement au Janicule (2). Là, dans leur *Bosco Parrasio* (3), ces littérateurs remplis des idées de la Grèce, aimaient particulièrement à se nourrir l'esprit des rêves poëtiques de l'antiquité sur les grâces prétendues et les félicités imaginaires des anciens bergers d'Arcadie. De là vint que dans la naïveté de leur classicisme pastoral, ils adoptèrent l'usage de prendre chacun, pour leurs réunions, l'un des noms chantés par les anciens poëtes.

Il en résulta dans leurs œuvres une tendance dont le *Pastor fido* résuma l'idée sous divers rapports.

Maintenant ils tiennent, chaque jeudi, leurs assemblées ordinaires, dans un local qui leur appartient, *Via in Arcione*. Les réunions solennelles ont lieu dans la Protomothéca du Capitole.

L'*Académie Tibérine* instituée en 1814, avait

(1) Dans le jardin des Ginnasi.

(2) Le roi de Portugal, Jean V, fit exécuter le dernier changement de local, en 1720.

(3) Le Cardinal Tosti, en qualité de pro trésorier de l'Etat pontifical le restaura dans ces dernières années.

originairement le même but littéraire que la précédente. On y introduisit plus tard, les études économiques et agricoles.

Elle se réunit au palais Cesarini(1).

Nous indiquerons enfin, parmi les établissements de science et d'instruction existant à Rome, plusieurs bibliothèques importantes à l'égal de celles dont nous avons déja parlé. Ces collections peuvent être considérées comme un développement de celles qu'on trouvait jadis dans les *Scholæ* des anciennes églises.

Ange Rocca, religieux augustin et Sacriste du Pape, fonda la bibliothèque de son nom, dans le grand couvent de l'Ordre. Les collections particulières de L. Olstein et des Cardinaux Passionei et Noris y ajoutèrent d'abondantes richesses. Elle possède également des rentes pour l'entretien et pour l'acquisition de nouveaux ouvrages. On y remarque moins que dans les autres, la grande lacune que l'appauvrissement des institutions religieuses laissa depuis soixante ans, dans les collections scientifiques de Rome.

La bibliothèque *Lancisiana* jointe à l'hôpital

(1) Pour les hautes études ecclésiastiques à Rome, les différentes Congrégations organisées par Sixte-quint, offrent aussi de bien grandes ressources. Le cadre de notre travail nous empêche d'en parler.

du S. Esprit, est la plus riche en ouvrages de sciences naturelles. On en doit la formation au médecin Lancisi, célèbre sous Clément XI et Innocent XI. Louis XIV y ajouta une collection de livres très-estimés, et l'on n'a pas cessé de l'augmenter depuis.

On doit au Cardinal François *Barberini* la bibliothèque placée dans le vaste palais de cette famille. Des manuscrits précieux, à différents points de vue, et une vaste collection de livres imprimés, la rendent un objet de véritable intérêt public.

Il en est de même de la bibliothèque *Corsini* fondée par le Cardinal neveu de Clément XII (1), augmentéè successivement plus tard, et à laquelle on joignit une des plus riches collections de gravures qui existent en Europe.

Alexandre VII fonda la bibliothèque *Chigi*, voulant qu'elle fût librement ouverte au public. Les anciens manuscrits y sont très-nombreux (2).

Le principal fondateur de la bibliothèque *Albani* est le Cardinal Alexandre de cette fa-

(1) On l'enrichit considérablement par l'adjonction de la bibliothèque donnée presque en entier, par Louis XIV, au Cardinal Gualtieri, pendant sa nonciature en France.

(2) On y voit entre autres raretés, un missel de Boniface VIII.

mille. Malgré les pertes qu'elle eut à subir, elle est encore fort riche. Des hommes très-célèbres, Winkelman par exemple, et Morcelli, en furent les bibliothécaires.

Beaux-arts. — Académie de S. Luc. — Congrégation des Virtuosi du Panthéon. — Académie de France. — Souvenir de S. Gaétan. — Académie de Naples, et pensionnaires de différentes nations. — Ateliers de mosaique au Vatican. — Musique et théâtres. — Académies Philarmonique et Philodramatique.

La seule visite des catacombes romaines prouverait, sans même recourir aux autres documents irréfragables de l'antiquité, combien dès l'origine, nos pères attachaient d'importance aux saintes images. Dans les temps de persécution, il est vrai, alors qu'il fallait voiler la connaissance de nos dogmes aux persécuteurs; dans les temps où le danger de l'idolâtrie pouvait inspirer des craintes sérieuses pour des populations composées en grande partie de néophytes, les emblêmes remplaçaient presque partout, dans les images, la vérité des choses. Mais dès cette époque néanmoins, et sous ces mêmes figures, apparaissait clairement aux yeux des fidèles l'enseignement sensible de la foi. Dès cette époque, comme aux âges postérieurs, les chrétiens dans les lieux

de prière, « indiquant du doigt les histoires » saintes, élevaient vers Dieu l'esprit et le » cœur de leurs enfants nouvellement baptisés, » des jeunes gens dans la fleur de l'âge, et » des néophytes venus de la gentilité (1). »

Dès cette époque leur amour et leur foi comprenaient ce que devait proclamer, plus tard, le Pontife que nous venons de citer : » Puisque Jésus est véritablement né; qu'il a » fait des miracles; qu'il a souffert et qu'il » est résuscité, plût à Dieu que le ciel, la » terre, la mer, tous les animaux, toutes les » plantes pussent raconter ces merveilles par » la parole, par l'écriture et par les ima- » ges (2) ! »

C'étaient là, dès la même époque, comme » les franges et les ornements du vêtement des » églises (3). » Et voilà pourquoi répondant aux accusations insensées d'un empereur ennemi des images, le saint Pape devait ajouter: « Vous m'avez écrit: Comment se fait-il » que dans six conciles on n'ait rien dit des » images? Mais, Empereur, on n'y a point » parlé non plus du pain et de l'eau; on n'a

(1) *S. Patris nostri Greg. PP. rom. ad Leon. Isaur. Epist. II.* — Apud Mansi *SS. Con. Coll.* T. XII. p. 977.

(2) Id. Lettre à Géminien.

(3) *SS. Conc. Coll.* T. XII. p. 977.

» point dit s'il fallait ou non manger et boire, » parceque de toute antiquité, dès le com» mencement, on a ainsi appris à conserver » la vie humaine. Eh! bien, il en est de même » pour les images (1). — Et vous osez dire que » nous adorons des pierres, des murailles et » des tables de bois? Non, il n'en est pas ainsi, » Empereur. Nous avons des images, au con» traire, pour nous rappeler les faits à la mé» moire, pour que notre esprit grossier, igno» rant et appesanti se relève; pour qu'il soit » porté vers les choses d'en haut, par ceux » dont nous avons présents le nom, l'invo» cation et la ressemblance (2). »

Voilà ce que l'Eglise a toujours compris, ce que Rome a toujours enseigné, condamnant et combattant partout et dans tous les temps, ceux qui sous le vain prétexte d'un christianisme plus pur, s'efforçaient d'enlever aux peuples ce puissant secours pour la foi (3). Voilà pourquoi l'Eglise a perpétuellement combattu ceux qui brisaient les images, comme ceux qui les adoraient. Voilà pourquoi en par-

(1) Loc. cit. p. 980.
(2) Loc. cit. p. 964.
(3) On peut voir dans le nouveau trésor des SS. Pères publié sous ce titre : *Spicilegium Solesmense*, par Dom Pitra et les autres bénédictins de France, les écrits de S. Nicéphore de Constantinople contre les iconoclastes.

ticulier, dans les premiers siècles, si elle renversait, et avec juste raison, les images impures, qui relevées par la Renaissance arrachaient ce cri de douleur au Pape Adrien VI: *Proh ! idola barbarorum*, elle inaugurait en même temps l'art nouveau que l'esprit chrétien produisit. Elle se préparait dès lors à la mission dont parle un homme si douloureusement réduit jusqu'à ce moment, à ne connaître que la moitié du vrai, en religion comme en politique. Elle ouvrait la carrière à cet » art chrétien, qui le premier a su placer les » plus nobles jouissances de l'imagination à » côté des plus austères pratiques de la vie (1). »

Voilà pourquoi enfin Rome, centre du monde sous tant de rapports, l'est devenue aussi pour les arts.

L'école de ses peintres, de ses sculpteurs et de ses architectes n'a pas toujours conservé, il est vrai, dans ses productions, tout ce qui convenait au caractère chrétien (2), dont cette école eût dû s'écarter moins que toute autre. Mais en ceci, comme dans la science et dans la littérature, il faut faire la part de l'entraî-

(1) M. Guizot dans son discours en réponse à M. de Montalembert, dans la séance de réception à l'Académie Française.

(2) Il est inutile de rappeler ici ceux qui ont constamment suivi la bonne voie ; on les connaît partout.

nement général des esprits en Europe, pendant les trois derniers siècles. Dieu, nous l'espérons, y suscitera des éléments de retour pour l'avenir. Il fortifiera ceux qui existent déja, et l'on rentrera pleinement, par ce moyen, dans la voie, où sous tous les rapports, les artistes, comme le peuple chrétien, ne peuvent qu'arriver à un but heureux devant Dieu et devant les hommes.

L'Académie de S. Luc dirigée en ce sens, aurait certainement une influence décisive pour le bien. Des hommes de la plus haute distinction le désirent; et jamais plus noble et plus digne sujet d'ambition ne pourra s'offrir aux membres distingués de ce corps illustre. Il se trouvera bien rarement aussi pour l'Eglise une œuvre plus utile à entreprendre en vue de la religion, comme dans l'intérêt des arts. Tout fait donc espérer que le retour s'accomplira.

Quant à l'origine de l'Académie, que nous venons de nommer, elle est déja fort ancienne. Dans les temps où, suivant l'ordre que devraient partout conserver les choses, l'esprit chrétien dominait et dirigeait toutes les institutions, l'*Université des arts* se trouvait établie dans les dépendances d'un sanctuaire, l'église S. Luc, sur l'Esquilin. Sixte IV en renouvella les statuts. Un siècle plus tard, Sixte-Quint démolit l'église pour former une place

derrière S[te]. Marie-Majeure. Mais ce grand Pape, dont l'esprit de foi se révèle partout dans Rome, donna en même temps à cet établissement un nouveau sanctuaire pour les pieuses réunions (1).

L'Académie prit aussi définitivement, sous le même pontificat, une organisation conservée en grande partie jusqu'ici.

Plusieurs tableaux de première valeur, sont conservés dans la galerie particulière de l'établissement. Nous citerons les Apôtres du franciscain Sébastien del Piombo, et S. Luc peignant la S[te]. Vierge, par Raphaël.

Une autre réunion d'artistes, formée de même sous les auspices de la religion, porte le nom de Congrégation *de' Virtuosi* (2) du Panthéon. D. Adiutorio, chanoine de cette collégiale l'établit dans la chapelle de S. Joseph, en 1543. Elle a un double but, de piété d'abord et ensuite d'utilité pour les artistes qui en font partie. Elle reçut de nouveaux réglements approuvés par Grégoire XVI, en 1838. Là encore l'action de l'Eglise peut s'exercer d'une manière doublement glorieuse.

Quant à *l'Académie de France*, il serait grandement à désirer aussi que la pensée chré-

(1) Nous avons parlé de cette église, T. III. p. 255.

(2) Gens de mérite.

tienne y eût plus de vie. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer toute notre opinion sur ce point; mais nous pouvons bien le dire, plus d'esprit de foi serait loin d'y nuire à la considération et aux succès des élèves.

Fondée par Louis XIV à qui Lebrun en suggéra la pensée, cette Académie fut autrefois établie dans un palais du Corso (1), acheté par Louis XV. Elle occupe aujourd'hui la belle villa bâtie par le Cardinal Ricci, en 1540 (2), et possédée ensuite par Alexandre Médicis (3).

Il existait dans le jardin, près de la fontaine, au dessus de la pente qui descend vers la grille extérieure, un petit sanctauire précieux au point de vue religieux et historique. Cette chapelle qu'on visitait à la fête du saint, rappelait en effet, le lieu où S. Gaëtan fut si indignement et si cruellement traité par les soldats de Charles-Quint (4). Elle est détruite depuis une cinquantaine d'années.

L'*Académie de Naples* fondée par Charles III, est établie dans le gracieux édifice dela *Farnésina*. Là de célèbres, mais peu décentes peintures sont visitées avec un empressement journalier par des étrangers, qui passent bien

(1) En face du palais Doria.
(2) La façade du jardin fut dessinée, dit-on, par Michelange.
(3) Pape sous le nom de Léon XI.
(4) Voir T. I. p. 158.

souvent avec la plus complète indifférence, près de nos plus saintes et de nos plus glorieuses mémoires chrétiennes.

L'Autriche, l'Espagne, la Sardaigne, la Bavière, le Portugal, la Toscane, la Russie, la Prusse, le Dannemark et la Suède n'ont pas d'Académies à Rome, mais ces différents gouvernements y entretiennent un certain nombre de pensionnaires.

La Russie vient en particulier d'y former des élèves qui ont transporté dans leur pays, l'art de la mosaïque, si parfaitement propre à la décoration des édifices religieux dans ces contrées du nord.

Les beaux ateliers de cette industrie artistique au Vatican, donnent une complète idée de ce qu'on peut obtenir de plus remarquable en ce genre.

Palais, villas, galeries et musées. — But chrétien que toutes cés magnificences peuvent avoir.

Nous venons d'exposer en peu de mots, quels sont dans Rome, les institutions fondées pour l'étude et pour l'encouragement des beaux-arts. Les richesses que nos sanctuaires renferment, celles que l'esprit du temps en a fait enlever et reléguer dans les musées, prouvent que l'Eglise offre également en abon-

dance aux artistes le moyen d'exercer leurs talents utilement pour la gloire et pour la fortune. Mais ces mêmes sanctuaires ne sont pas à beaucoup près l'unique champ ouvert à leur génie, par les Pontifes Romains et par les hauts dignitaires ecclésiastiques.

En construisant au contraire, comme on l'a fait, tant de palais dans Rome; en y établissant d'aussi riches musées des arts, d'aussi nombreuses galeries, on a bien clairement démontré, que dans ces encouragements si généreux, on voulait atteindre jusqu'aux dernières limites du possible.

Il ne nous appartient pas de juger quelles furent en ce point, les intentions réelles de chaque particulier; mais à considérer les choses dans leur ensemble, à considérer le bien-être général du peuple, est-il impossible de trouver à ces magnificences mondaines, un motif élevé, un motif même de charité qui explique bien des choses? Nous ne le pensons pas. Et, nous l'avouons, les mûres réflexions que nous avons dû faire sur ce point, pour justifier la conduite de l'Eglise, en nous éclairant nous ont grandement soulagé le cœur (1).

(1) Nous sommes en effet, si pénétré de ce qu'il y a de sacré dans l'emploi des biens ecclésiastiques que nous sommes porté naturellement à en juger sévèrement l'usage.

En effet, comme déja vous pouvez le voir, si les Souverains Pontifes et les Cardinaux n'ont cessé, dans aucun siècle, d' élever à Rome des sanctuaires splendides au Très-Haut. Si, comme nous le verrons mieux encore, dans la suite de notre travail, ils n'ont jamais cessé non plus, par leurs aumônes quotidiennes, et par leurs établissements charitables, de verser à flots les trésors de l'Eglise dans le sein des pauvres. Si portant leurs regards vers cette classe d'hommes honorables qui rougiraient de l'aumône, mais qui vivent pourtant du superflu des riches. Si, voulant ouvrir une libre carrière au génie de l' artiste et donner du travail aux bras de l' ouvrier, ils ont bâti, dans ce but, leurs villas et leurs palais. S'ils ont formé, dans cette vue, leurs splendides galeries, leurs bibliothèques, leurs musées, qui de nous osera les condamner et s'élever contre eux? Qui de nous aura le courage de répéter des murmures qui retentissent bien souvent autour de nous; les murmures de ces hommes, dont les pères peut-être, doivent à ces généreuses prodigalités de l'Eglise, leur réputation, leur fortune, l'héritage que ces ingrats ont recueilli?

Nous ne jugerons pas, nous le répétons, les intentions privées; Dieu les connaît et les pèse. Nous ne chercherons pas même à juger le mode de l'exécution. Mais en passant devant les palais

du Vatican, du Quirinal et du Latran, que les Papes ont fondés pour eux-mêmes; devant les palais de la Chancellerie, de la Consulta ou de Monte-Citorio, qu'ils ont également construits pour les administrations publiques; en traversant les palais Barbérini, Borghèse, Braschi, Colonna, Doria, Farnèse, Panfili ou Ruffo élevés par les Papes Urbain VIII, Paul V, Pie VI, Martin V, Innocent X, Paul III et Innocent VIII, ou construits à l'aide de leurs dons; en voyant les palais Accoramboni, Albani, Albéroni, Altiéri, Corsini, Odeschalchi, Ottoboni (1), Pio, Rospigliosi, Salviati, Spada, de la Stamperia Camerale, de Venise et autres bâtis, décorés, enrichis de toutes les manières par les Cardinaux Rusticucci, Mattei et Nerli, Albéroni, Altiéri, Néri Corsini, de Cornéto, Chigi, Calandrino, Costaguti, Gonzague, Colduméro, Borghèse, Bentivoglio, Mazarin, Salviati, Capodiferro, Cornaro et Barbo (2), comment ne pas songer au bien produit par ces travaux qui enrichissaient tout un peuple (3)? Comment ne pas se représenter aussitôt cette foule d'ouvriers et d'artistes, qui ont vécu et

(1) Aujourd'hui Fiano.
(2) Paul II.
(3) On peut visiter dans le palais Massimi, la chambre où S. Philippe Neri résuscita un mort de cette famille. Elle est convertie en chapelle.

se sont immortalisés dans ces grandes œuvres de magnificence ? N'est-ce point là ce qui explique pourquoi l'Eglise a toléré, autorisé, encouragé de semblables travaux utiles dans leur ensemble. Car, nous le répétons, ces grandes constructions peuvent être, dans bien les circonstances l'unique et noble moyen d'exercer la charité chrétienne, à l'égard d'une foule d'hommes que l'aumône ne peut atteindre sans les déshonorer.

Par là encore nous pouvons expliquer l'existence des royales villas Albani, Borghèse, Ludovisi, Massimi, Médici et Patrizi créées et décorées par les Cardinaux Alexandre Albani, Scipion Borghèse, Ludovic Ludovisi, Félix Peretti (1), Ricci de Montepulciano et Jean Patrizi. Il en est de même des *Orti Farnésiani* de Paul III.

Les Musées publics établis au Vatican et au Capitole, ainsi qu'en plusieurs autres palais de la ville, par les Souverains Pontifes et par les hauts dignitaires de l'Eglise, peuvent avoir aussi le même but. Comme d'un autre côté, ces collections considérées en elles-mêmes sont, dans telles ou telles conditions, données utiles à la science et aux arts dirigés en vue de Dieu, on conçoit facilement le zèle que mirent les Papes à les former.

(1) Sixte-Quint.

Nous n'avons nullement à nous prononcer sur le reste.

A l'égal des arts du dessin, la musique fut cultivée ici, sous la protection et avec l'encouragement constant des Papes et des dignitaires le plus haut placés. Cette étude produisit, suivant les temps, des résultats plus ou moins utiles pour l'Eglise. Nous avons dit plus haut (1), comment un saint docteur la demandait pour les divins offices. Elle pourrait également partout conserver le caractère moral et chrétien.

Quant aux théâtres supportés dans Rome, nous n'avons rien à en dire. Les pieuses représentations données récemment à S. Michel et à l'Oratoire, d'après la tradition de S. Philippe Néri, montrent aussi qu'une réforme impossible chez d'autres nations pourrait peut-être s'effectuer ici.

Les Académies *Philarmonique* et *Philodramatique* instituées pour encourager la culture de la musique et l'art de la déclamation, seraient peut-être de nature à y contribuer, en développant le goût des spectacles moraux et utiles. La première de ces Académies tient ses réunions au palais Lancellotti (2). Le théâtre privé du palais Césarini servait à l'autre.

(1) Voir le passage de S. Bernard, à la note, p. 92.
(2) Via della Cuccagna.

La Protomothèca du Capitole et les hommes illustres. — Eglises consacrées aux saints Docteurs. — Eglise S. Ambrogio della Massima. — Eglise et religieux de S. Augustin.— Le Cardinal français G. d'Estoutteville. — Eglise S. Gregorio al Celio et les Camaldules. — Souvenirs du saint Pape Grégoire-le-grand et de sa famille. — Grégoire XVI religieux dans ce monastère. — Eglise de S. Girolamo della carità.—Souvenirs de S. Jérôme, de S^te. Paule et des SS. Philippe Néri, Charles Borromée, Ignace de Loyola, Camille Lellis et Félix de Cantalice. — Origine de l'Oratoire.

Un dernier encouragement donné aux artistes dans Rome, est l'établissement de la Protomothèca du Capitole. On l' ouvrit lorsque par un sentiment de juste convenance religieuse, Pie VII enleva de S^te. Marie du Panthéon, les bustes des personnages illustres, placés en ce lieu, depuis la mort de Raphaël.

Le pieux Pontife qui avait tant fait pour les musées publics, et qui sentait en même temps la nécessité d'y accomplir une sérieuse réforme chargea Canova de celle-ci.

Plusieurs salles du palais des Conservateurs (1) furent conséquemment disposées pour

(1) On trouve dans le même palais, deux

y placer les bustes des hommes que l'on voulait ainsi honorer. Les littérateurs et les artistes y occupent, comme il est facile de l'imaginer, la plus grande place. Parmi les peintres on distingue deux français, Nicolas Poussin et Suée.

Ainsi, nous le voyons, Rome qui prend tant de soin pour former les artistes destinés à perpétuer l'une des gloires les plus éclatantes de l'Italie; Rome qui a constamment encouragé leurs travaux, par ses largesses, leur réserve aussi après la mort, des honneurs dignes de leur mémoire.

Et c'est là, dans un tout autre ordre d'idées, mais de manière à faire comprendre aux chrétiens étrangers à véritable foi, la doctrine de l'Eglise sur les honneurs rendus aux saints; c'est là dans un autre ordre d'idées, ce que Rome fait ailleurs pour ces hommes qui ont soutenu généreusement les combats du Seigneur.

Toutefois, comme la gloire de ceux-ci est en réalité, bien plus grande et bien plus élevée que celle des autres ; comme on passe avec eux du mérite civil au mérite selon Dieu ; Rome les entoure d'honneurs bien plus écla-

souvenirs français; je veux dire la statue de Charles d'Anjou, roi de Naples, et le buste de la reine de Pologne, Marie de la Grange d'Arquian veuve de Jean Sobieski.

tants et d'une toute autre nature. Quand elle a reconnu en eux une sainteté qui s'élève au dessus de l'ordinaire, elle s'empresse de leur rendre dans l'ordre surnaturel, qui est de son domaine, des devoirs proportionnés à ce que l'Eglise leur doit, et peut en attendre.

Au lieu d'un simple monument funéraire, par exemple, d'une statue ou d'un buste renfermés dans les galeries d' un palais, ou ornant une place publique, elle leur bâtit des sanctuaires; elle les place sur les autels.

Là, comme leur vie et leur action auprès de Dieu s' étend au delà du tombeau , elle les invoque et les prie, reconnaissant à la fois en eux des intercesseurs et des modèles. Quant aux autres, comme toute action directe, comme toute vie s'arrête forcément aux portes du tombeau, elle ne peut nous les offrir que comme exemples et motifs d'encouragement, dans un ordre tout humain; comme des mémoires insensibles et froides pour le grand nombre parmi les hommes.

Voilà pourquoi la foule passe le plus souvent indifférente devant les monuments des grands hommes, tandis que toujours les larmes des fidèles baigneront le tombeau de nos saints. Toujours, dans leurs sanctuaires, s'exhaleront et monteront vers Dieu les soupirs et les prières des âmes qui souffrent et qui demandent soulagement et appui, par l'intercession de ceux

qui jadis furent faibles et souffrants comme eux; de ceux qui désormais régnent avec Dieu, et participent à sa gloire.

Ici est la vie, véritable et sans terme; là au contraire est la mort, malgré le bruit d'un vain nom.

Après avoir rappelé la mémoire des illustrations de la terre, reposons-nous donc maintenant le cœur, en reprenant la visite des sanctuaires de nos saints.

Quatre églises consacrées aux grands docteurs de l'Occident, nous occuperont ici. La première est S. Ambroise *della Massima*, que plusieurs croient bâtie sur l'emplacement de l'ancienne maison habitée par le saint. Les portiques d'Octavie et d'Hercule Muségète occupaient certainement la contrée où elle se trouve; et dès le temps de Léon III on y voyait un couvent de S[te]. Marie, connu sous le nom de *Monasterium Ambrosii*. On le dit fondé par la sœur de S. Ambroise, Marcelline à qui le Pape S. Libère aurait donné le voile. Des religieuses de S. Benoît occupèrent l'église et le monastère actuels, jusqu'en 1809. En 1814 on y établit les tertiaires franciscaines qui s'y trouvent encore.

Béatrix Torrès et le Cardinal son frère firent, en 1606, les dernières reconstructions à l'église où Pierre de Cortone peignit un S. Sébastien (1).

(1) Le saint martyr fut titulaire de l'église pendant assez longtemps.

L'antique image de la S^te^. Vierge, couronné par le Chapitre de S. Pierre, dans cette même église, en 1674, fut, dit on, envoyée d'Orient au Pape S. Célestin, après le Concile d'Ephèse.

L'Eglise de S. Augustin jointe au vaste couvent de cet Ordre, est beaucoup plus importante que la précédente. Elle fut fondée sur l'emplacement d'une petite église de même nom, par Guillaume d'Estoutteville, qui naquit en 1403, d'une famille alliée à la race de nos rois. D'abord religieux, puis prieur de S. Martin-des-champs à Paris, il fut successivement Evêque de Maurienne et de Béziers, Archevêque de Rouen, puis Cardinal sous Eugène IV, en 1437. Légat en France, quinze ans plus tard, il y publia les Constitutions de l'Université de Paris. Il mourut doyen du Sacré-Collège.

Il posa, en 1479, la première pierre de l'église S. Augustin, qui fut terminée en 1482, à l'exception de la façade. Les matériaux de cette dernière paraissent avoir été pris dans les ruines du Colysée. Tout fut complètement achevé en 1484.

Un monument avec buste en marbre et inscription funéruire placé dans le cloître, en 1483, rappelle la mémoire de cet illustre et généreux Cardinal, mort à l'âge de 80 ans. Son corps est déposé dans l'église, près du

maître-autel. Ses entrailles furent portées à Rouen.

L'antique image de la Ste. Vierge, placée sur le maître-autel, et couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1641, est un don précieux fait à l'instigation du même Cardinal bienfaiteur insigne de l'église et du couvent, sous tous les rapports. Cette image fort célèbre fut apportée de Constantinople, peu de temps après la prise de cette ville par les turcs; et comme Dieu l'illustra dès lors, en permettant que des grâces nombreuses y fussent obtenues par ceux qui venaient y prier, on la porta en procession, pendant la peste de 1485, sous Innocent VIII. La divine Mère du Sauveur est honorée dans cette image, sous les glorieux titres de *joie du ciel, secours du monde* et *soulagement du purgatoire*.

Depuis un certain nombre d'années, la statue de Marie, exécutée par Jean Tatti de Sansovino, est, dans cette église, l'objet d'une dévotion plus fervente encore, sous le titre de *Madonna del parto*. Elle vient d'être couronnée de la manière la plus éclatante, par le Chapitre de S. Pierre, en souvenir de la délivrance de Rome par l'armée française.

La coupole de cette église (1) est la plus

(1) Vanvitelli restaura toute l'église, à l'intérieur, vers 1750.

ancienne de toutes celles de Rome. Dans la grande nef, sur l'un des pilastres, Raphaël a peint la célèbre fresque d'Isaïe. Le maître-autel est du Bernin, comme la seconde chapelle à gauche. Cette dernière renferme le beau groupe de Ste. Anne exécuté par A. Contucci de Monte - Sansavino. On peut remarquer dans les autres, N. D. de Lorette, par Michelange de Caravache, la Ste. Apollonie de J. Muziano, le tableau de S. Augustin et de S. Guillaume avec les autres peintures de Lanfranc, le S. Augustin et les deux tableaux de la même chapelle attribués au Guerchin.

La riche chapelle des Panfili, est ornée d'une statue en marbre de S. Thomas de Villeneuve. Celle du Crucifix est célèbre par les lon- et ferventes oraisons que S. Philippe Néri avait coutume d'y faire. Celle de Ste. Monique enfin possède le précieux corps transporté d'Ostie. Eugène IV y célébra solennement la canonisation de S. Nicolas de Tolentino.

Parmi les tombeaux, on cite comme objet d'art, celui de C. Verardi, mort en 1500. C'est une des meilleurs sculptures de l'époque. D'autres monuments appartenant à des religieux illustres de l'Ordre, méritent plus d'attention, sous d'autres rapports. Nous indiquerons ceux d'Ange Rocca, fondateur de la bibliothèque, enterré dans la grande nef; d'Onuphre Panvino, dont le monument se trou-

ve adossé à l'un des pilastres ; du Cardinal Noris et d'autres plus ou moins connus. L'antiquaire B. Marliani est inhumé de même, dans la chapelle de Ste. Apollonie, où il avait institué une confrairie de séculiers. Le pieux Cardinal B. Badoero de Péraga, célèbre au commencement du schisme d'Avignon, est aussi déposé dans la même église. Enfin Mgr. Ménocchio, dont on vient d'introduire la cause de béatification, appartenait également à cet Ordre.

Vanvitelli reconstruisit le couvent et la sacristie, qui est fort belle. On y voit un tableau de S. Thomas de Villeneuve, par Romanelli.

Le vaste couvent sert de maison centrale aux religieux augustins, dont on reporte l'origine au saint docteur lui-même. Alexandre IV réunit en une seule les diverses congrégations qui s'étaient formées à peu-près suivant la même règle, et les divisa en quatre grandes provinces, France, Allemagne, Espagne et Italie.

L'église S. Grégoire au Célius rappelle doublement la mémoire de ce Pape, l'un des plus illustres et des plus saints qui aient occupé jamais le siége de S. Pierre.

Là, en effet, il eut, au *Clivus Scauri*, sa maison paternelle (1). Là, il fonda une église

(1) On saint combien la famille de S. Grégoi-

dédiée à S. André apôtre, et un monastère où il vécut pendant plusieurs années, de la manière la plus édifiante. Les religieux abandonnèrent, il est vrai, le monastère après la mort du saint Pontife; mais, au huitième siècle, S. Grégoire II les y rétablit, et les moines Camaldules l'occupent encore maintenant. Le même Pontife dédia le nouveau sanctuaire à son glorieux prédécesseur.

Cette église subit différentes modifications apportées par le temps, ou imaginées par les hommes. En 1633 le Cardinal Scipion Borghèse reconstruisit la façade, avec le double portique où l' on voit quelques tombeaux intéressants provenant de l' ancienne église. La nouvelle fut rebâtie en 1725, par les religieux, sous la direction de J. Serratini l'un d' entre eux. Ce dernier mourut au commencement des travaux. Elle fut restaurée finalement , de nos jours, par le Cardinal Zurla savant géographe appartenant à l'Ordre des Camaldules, comme le Pape Grégoire XVI. Ce dernier, qui habita le couvent, pendant assez longtemps, fit élever un monument funèbre à son ancien frère de religion, qu'une mort imprévue enleva, plusieurs années avant ce Pontife.

Parmi les chapelles de l'église, celle qu'on

re-le-grand fut féconde en personnages illustres par leur sainteté.

voit au fond du collatéral à droite, renferme un autel orné de sculptures assez remarquables, et d'un bon tableau du 16e. siècle. Grégoire XVI y ajouta de précieuses peintures de Signorelli. Dédiée à S. Grégoire cette chapelle où l'on célèbre les saints mystères avec une grande dévotion pour les âmes du purgatoire, est suivie d' une petite pièce, que l'on considère comme l'ancien oratoire de ce grand docteur.

Une autre chapelle attenant à l'église, prés de la sacristie, fut construite par le Cardinal A. M. Salviati, en l' honneur du même saint. Le tableau d'Annibal Carrache, qui en formait le principal ornement, fut enlevé à la fin du dernier siècle, vendu à Gênes et transporté en Angleterre.

On y vénère maintenant l'antique image de la Ste. Vierge, dont on fait remonter l' existence jusqu'au temps de S· Grégoire. Le Chapitre de S. Pierre la couronna en 1658.

Dans l'enceinte du monastère on trouve les trois intéressantes chapelles de S. André, Ste. Barbe et Ste. Sylvie.

La première construite d'après le plan du Dominiquin, renferme la célèbre fresque de ce maître, et celle peinte en face par le Guide. Cette dernière est bien inférieure à l' autre. Le Guide a peint également la voûte et les Anges, dans la chapelle de Ste. Sylvie, mère

de S. Grégoire. Nicolas Cordier exécuta la statue de la sainte, sous la direction de Michelange. Il en fut de même pour celle de S. Grégoire, que Baronius fit placer dans la troisième chapelle.

Mais ce qui rend principalement la visite de ces trois sanctuaires chère aux cœurs vraiment chrétiens, c'est la table en marbre qu'on y conserve. Là, en effet S. Grégoire servant chaque jour, de ses propres mains, douze pauvres qu'il nourrissait en souvenir des Apôtres du Sauveur, mérita de recevoir un ange parmi les convives. Cet ange vint, sous la forme d'un jeune homme, s'asseoir avec les autres, à cette même table, après quoi il disparut (1). Et voilà pourquoi, le Jeudi-Saint, les Papes servent à table treize pauvres, au lieu de douze, comme naturellement ils le feraient, sans ce pieux souvenir.

L' église S. Jérôme *della carità* n' est pas moins riche en mémoires saintes que la précédente. Là, en effet, se trouvait, dans les premiers siècles, la demeure où S^te^. Paule reçut

(1) On peut voir quelle estime le saint docteur faisait de l'hospitalité, en lisant ce qu'il en dit, dans les passages suivants de ses œuvres: *Expos. mor. Lib.* XXII. — *In Cap. XXXI Iob. C. VIII.* Hom. 23. — *Epist.* Lib. II. Indict. XI. ep. 3 et Lib. XII. Ind. VII ep. 6.

S. Jérôme appelé à Rome, par le Pape S. Damase. Là, aussi dans les derniers âges, S. Philippe Néri habita pendant trente-trois ans. Il y fonda l'Oratoire, et il y fut visité souvent, par S. Charles, S. Ignace, S. Camille Lellis, S. Félix de Cantalice et cette foule d'hommes de Dieu qui le fréquentèrent.

La chambre où leurs entretiens eurent lieu, est convertie en chapelle, et conservée par vénération, ainsi que plusieurs objets à l' usage du saint.

L'église d'abord collégiale passa aux religieux de S. François, qui la cédèrent en 1536, lorsqu' ils furent transportés à S. Barthélemi dans l'île. Clément VII la donna à une Confrairie de séculiers dite *de la charité*, parcequ' ils s' occupaient de secourir les malheureux, particulièrement les pauvres prisonniers. Un corps de prêtres distincts des PP. de l'Oratoire, mais ayant pour patron S. Philippe Néri, dessert maintenant l'église.

Reconstruite en 1660, elle renferme un riche maître-autel, surmonté jadis de la célèbre Communion de S. Jérôme, par le Dominiquin. Dans un intérêt de conservation, que l'on comprend, mais qui n'enlève pas tous les regrets, on a transporté ce tableau dans le Musée du Vatican, pour le livrer aux études des artistes et à la curiosité des voyageurs. Il s'y trouve aujourd' hui, près de la Transfigura-

tion de Raphaël, et d'autres tableaux de premier ordre, que les fidèles jadis vénéraient dans les églises. Heureusement celle-ci possède la belle copie que Camuccini fit du S. Jérôme.

Borromini dessina la riche chappelle Spada, dans l'église, et l'on doit à Le Gros le S. Philippe Néri d'un autre autel.

Sanctuaires des grands Evêques. — S. Martino a' Monti. — Ancienne église de Sylvestre et Concile tenu en ce lieu. — Eglise de S. Nicolas in Carcere, degl' Incoronati et dei Perfetti.

L' église connue aujourd' hui sous le nom de S. Martin *a' Monti*, offre sous le rapport de l'antiquité chrétienne principalement, un véritable intérêt. Elle se trouve élevée sur l'ancien sanctuaire consacré par S. Sylvestre, dans les ruines des Thermes de Titus, désignées aussi sous le nom de Domitien et de Trajan.

Plusieurs ont cru que cette consécration, d'abord secrète, avait précédé la retraite du Pontife au Soracte; que le sanctuaire était alors dédié à la Ste. Vierge, et que finalement après la paix, sous Constantin, S. Sylvestre le convertit en église publique (1).

(1) Elle porta dès lors le titre d'Equitius, prê-

Quoiqu'il en soit, vers l'an 324, le même Pape y convoqua un Concile (1), auquel l'empereur Constantin assista, et qui se composait de plus de deux cents Evêques.

On ne sait pas positivement pourquoi l'église primitive fut plus tard, remplie de décombres, et totalement inconnue, jusqu'au 17e. siècle. Le dut-on à la ruine des édifices voisins, dans l'une des grandes dévastations de Rome ? Le Pape S. Symmaque, en la reconstruisant, l'exhaussa-t-il au contraire, à dessein, pour la mettre au niveau du sol formé par les décombres ? Rien ne saurait l'indiquer d'une manière positive. Quoiqu'il en soit, ce dernier Pontife ayant fondé le nouveau sanctuaire, vers la fin du cinquième siècle, le dédia aux SS. Sylvestre et Martin de Tours.

Adrien I restaura l'église et Sergius II qui en avait été précédemment titulaire, fit de même, plus tard. Ce Pontife la consacra de nouveau solennellement, et y fit transporter le corps de S. Martin Pape (2), avec d'autres reliques insignes. S. Léon IV termina les travaux inachevés sons son prédécesseur, y ajou-

tre d'une ancienne famille, sur le domaine de qui elle fut fondée.

(1) Le premier Concile romain.

(2) Le corps de S. Sylvestre repose aussi sous le maître-autel.

tant des peintures et des mosaïques. Il y appela les bénédictins, vers l'an 750, après quoi vinrent des prêtres séculiers. Finalement Boniface VIII la donna aux Carmes, qui la possèdent depuis cette époque.

Dans le 16e. siècle plusieurs Cardinaux, entre autres D. Carafa (1) sous Paul IV, S. Charles Borromée sous Pie IV, et ensuite G. Paleotto réparèrent et ornèrent cette église. En 1650, le P. Filippini, Général de l'Ordre y fit exécuter les grands travaux qui amenèrent la découverte de l'église souterraine. Un de ses successeurs, le P. Scannapiéco construisit la façade (2). Le Cardinal Zélada décora finalement l'intérieur, et bâtit la riche sacristie.

Cette église, qui a la forme de basilique, renferme des œuvres d'art assez importantes. Là, en effet, Gaspard Poussin peignit les beaux paysages, dont les figures sont en partie de P. Testa. On ne connait pas les auteurs des intérieurs de S. Pierre et de S. Jean de-Latran; mais ces peintures sont intéressantes, en ce qu'elles donnent exactement l'ancien état des basiliques. Une autre peinture, d'auteur également inconnu, rappelle la tenue du concile.

(1) Le Cardinal est enterré au milieu de l'église.

(2) On éleva un monument funèbre à l'un et à l'autre dans la même église.

On y trouve également des tableaux d'artistes estimables, mais qui n'ont rien de saillant.

L'antique image de la S[te]. Vierge, en mosaïque, fut couronnée par le Chapitre de S. Pierre, en 1659.

Parmi les sépultures on remarque celle d'un religieux de l'Ordre, le P. Ange-Paul de Sarzana, fondateur de l'institut de charité qui porta son nom.

Deux Cardinaux français furent également inhumés dans l'église, pendant le 13e. siècle. Le premier est Gervais Jancolet de Clinchamp, dans le diocèse du Mans, savant théologien et archidiacre de Paris. Il fut créé cardinal en 1281, par Martin IV, son ami. Le Cardinal Simon, qui mourut en 1296, reçut le même honneur de S. Célestin V, deux années auparavant. Il était bénédictin de Cluny et prieur de la Charité.

Parmi les Cardinaux titulaires de cette église, nous citerons enfin Guillaume Alan, anglais célèbre par sa résistance au schisme d'Henry VIII, et par les services qu'il rendit, lors de l'établissement des collèges ecclésiastiques en France et à Rome, pour les catholiques de sa nation (1).

La très-ancienne église S. Nicolas *in carcere*,

(1) Il est enterré dans l'église S. Thomas de Cantorbéry, du Collège anglais à Rome.

porta jadis le titre du Sauveur. Elle fut construite sur les ruines d'une prison, où la tradition rapporte qu'aurait eu lieu un fait célèbre, quoique diversement rapporté. Là, dit-on, vers l'an 600 de Rome, une mère (1) condamnée à mort, aurait été abandonnée pour mourir de faim. Sa fille ayant obtenu la permission de pénétrer dans le cachot, l'allaita pendant plusieurs jours, et lui mérita sa grâce par admiration pour cet acte de piété filiale (2).

L'église du reste, est fort ancienne, et l'on croit que S. Grégoire-le-grand y plaça la station du samedi après le quatrième dimanche de carême. On attribue également aux soins donnés par S. Damase à cette église et aux prisonniers de la ville, le droit concédé jadis aux chanoines (3) de délivrer un prisonnier, chaque année.

Nicolas III et Alexandre VI en avaient été titulaires, avant d'être élevés au Souverain Pontificat. Parmi les autres Cardinaux qui portèrent le même titre, et que l'on met au rang des bienfaiteurs de l'église, nous citerons F. Sforza, Fréd. Borromée cousin de S. Charles, P. Aldobrandini et Renaud d'Est; ce dernier

(1) D'autres disent un père.
(2) C'eut-été de même l' origine du temple de la Piété.
(3) Cette église est, en effet, une collégiale.

ne voulut jamais, pendant près de quarante ans, qu'il fut Cardinal, passer à une autre église.

L'intérieur, qu'on répare en ce moment, se trouvait orné de quelques peintures et d' un riche maître-autel. Les colonnes des trois nefs sont antiques, et proviennent, suivant certains auteurs, des trois temples de *l'Espérance* construit par Attilius Calatinus, l'an 496 de Rome; de la *Piété*, par Marcus-Acilius-Glabrion, en 573; et de la déesse *Matuta* ou d'*Ino* nourrice de Bacchus, par Caius Cornelius, en 500. Quelques restes de l'ancienne prison, ou des mêmes temples, se voient aussi dans la crypte.

La petite église S. Nicolas *degl' Incoronati* porte le nom de la famille qui la fit bâtir. Elle n'offre rien de bien intéressant.

S. Nicolas *dei Perfetti* est un hospice concédé aux dominicains de S^te^. Sabine pour leur donner la facilité de s' y retirer pendant la saison du mauvais air. Elle tire son nom d'une famille romaine fixée près de là. Elle est fort ancienne, car le Pape S. Zacharie la donna aux religieuses de Campo-Marzo. S. Pie V y plaça les dominicains en 1568. Le Pape Benoît XIII appartenant au même Ordre, la restaura finalement, dans le cours de son pontificat. On y voit quelques œuvres de peintres connus.

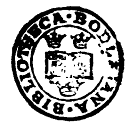
Tel est en résumé, ce que nous avions à dire ici sur l'apostolat proprement dit, et sur l' enseignement public à Rome. Nous allons

maintenant vous entretenir de deux grands moyens de conquête et de conservation pour l'Eglise; je veux dire le martyre et les œuvres de charité.



TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

OEUVRE DE L'APOSTOLAT.


BIBLIOTHECA·BODLEIANA·



